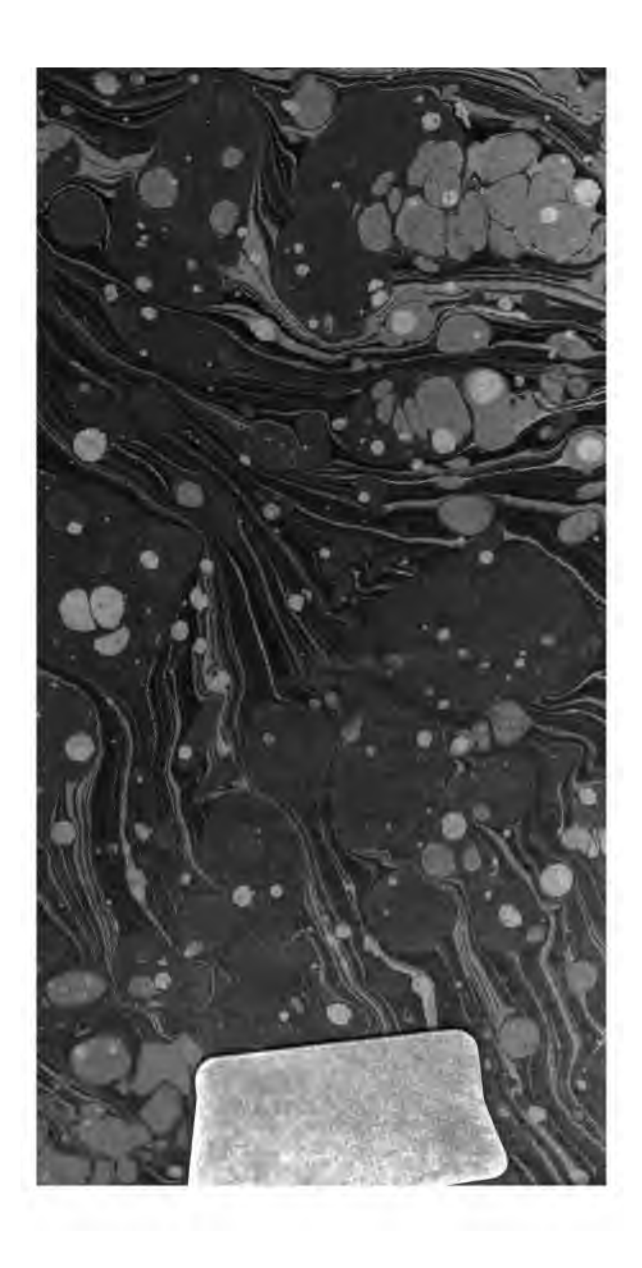
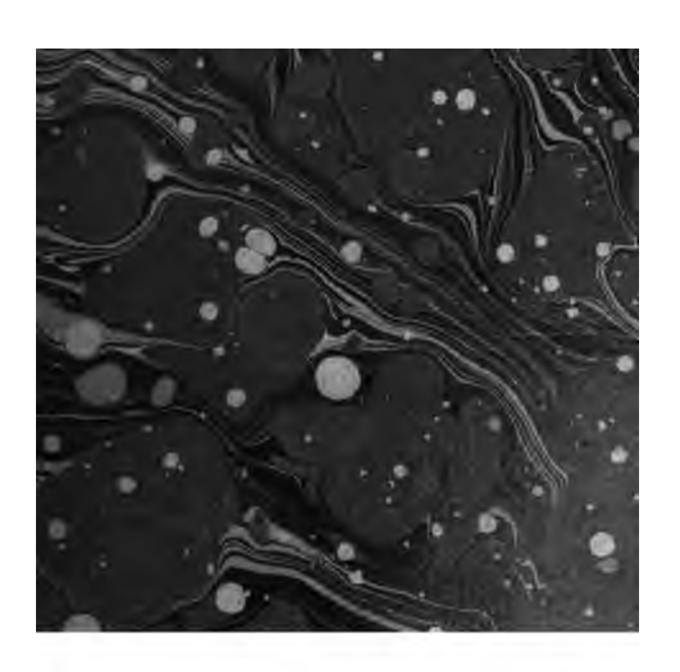








HISTOIRE IMPARTIALE

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES

ET POLITIQUES

DE LA DERNIERE GUERRE,

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

PAR M. DE L.

TOME PREMIER.

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Virgil. Eneid. l



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Librai
rue Saint-Jacques.

1785



HISTOIRE IMPARTIALE

Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'AFFRANCHISSEMENT des Colonies Angloiſes eſt ſans contredit l'événement le plus mémorable du dix-huitieme ſiècle. Cette révolution peut donner une face nouvelle à toute l'Amérique, y faire naître le bonheur ſous les auſpices de la liberté, affermir l'héroïſme & la vertu dans ces contrées, où la tyrannie a ſi long-tems établi ſon empire ſur l'abrutiſſement de l'humanité, y développer les talens & les

lumieres étouffés jusqu'ici par le despotisme européen; montrer enfin à l'univers surpris tous les arts de l'Europe empressés de regner sur le nouveau continent, de s'y faire une seconde patrie, d'y briller sur un plus vaste théâtre, & de partager ainsi leurs bienfaits entre les deux mondes.

Il se passera encore bien des siècles, & l'on verra se renouveller bien des scènes de désolation, avant que l'indépendance des Treize Etats-Unis amene l'indépendance de toute l'Amérique: C'est du conflit des guerres entre les deux continents, que peut naître cette scission générale qui la rendra peut-être assez redoutable pour nous intimider un jour dans nos propres foyers. Les fureurs & les dévastations des Européens en Amérique y produiront enfin une seconde révolution beaucoup plus décisive, & dont l'affranchissement de l'Amérique septentrionale n'est que le prélude. Heureuse la premiere nation libre qui, faisant chérir son gouvernement aux indigenes, leur fera quitter leurs retraites pour concourir à l'accroissement de la population du

Nouveau Monde, & partager la gloire de ſon affranchiſſement général! Puiſſe l'Europe voir cette révolution ſans jalouſie, puiſſe-t-elle en favoriſer les progrès, en ſacrifiant des prétentions que lui donna la force, & que la force peut lui ôter dans un avenir plus ou moins éloigné! Puiſſe une noble émulation de commerce & d'induſtrie, reſſerrer entre les Américains & la France des liens indiſſolubles, quoique toujours libres, d'amitié, de reconnoiſſance & de ſervices mutuels! Qu'ils n'oublient jamais qu'ils nous ſont redevables du premier pas que l'Amérique a fait vers la liberté.

Tels peuvent être un jour les effets de cette révolution néceſſitée par les fautes de l'Angleterre, par les mépriſes de ſa politique, & ſur-tout par l'avidité de ſon ambition, dont les excès briſerent enfin le reſſort de ſa puiſſance, déjà affoiblie à force de s'étendre. Le traité de Verſailles, ſi avantageux en apparence, lui porta ſans doute un coup terrible; par ce traité, la Grande-Bretagne abuſant trop de ſes avantages, hâta

nale, l'Angleterre dut être préparé à cette grande cataſtrophe. Je ſa quels maux les arts & les ſcienc peuvent entraîner après eux ; je ſa qu'ils ſont trop ſouvent l'aliment c luxe, cette ſource féconde de co ruption & de déſordres; mais dai un ſiècle philoſophique, où les pr grès de l'eſprit ſe font par-tout ſei tir, les lumieres ſont néceſſaire même à une République naiſſant & il ne lui eſt pas impoſſible de joy de leurs bienfaits, ſans en éprouv les abus. D'ailleurs les Américai ont l'exemple de l'Europe, & n dépravations, nos malheurs, le vi de nos conſtitutions & de nos lo ne feront pas, ſans doute, une l çon infructueuſe pour l'Amériqu

Quoi qu'il en ſoit, la liberté eſt premier beſoin des Nations écla rées; & les inventions de Frankli ſes productions & ſon génie, po voient annoncer à des obſervateu attentifs un événement déja pré depuis nombre d'années. On a vou faire honneur de cette prédiction un philoſophe de nos jours (1

(1) L'Abbé Raynal.

mais, comme on l'a dit, elle se trouve clairement prononcée dans les Lettres de Montcalm, dont la composition est antérieure de plusieurs années à la publication de l'Histoire Philosophique du Commerce des deux Indes. D'ailleurs il y a près de quatre-vingts ans que l'Abbé du Bos observoit dans un ouvrage (1) regardé comme un chef-d'œuvre, que l'Angleterre ne pouvant empêcher une infinité de contraventions à l'acte de navigation, relativement au commerce exclusif de ses Colonies, la guerre étoit un moyen bien périlleux de le faire respecter. Voici dans quels termes il s'exprime à ce sujet. » Les tentatives qu'il nous faudra faire dans » la suite, pour réduire ces Colonies » à la juste obéissance qu'elles doi- » vent à l'état qui les a établies, » n'aboutiront peut-être qu'à les » faire soulever, quand elles auront

(1) Les Intérêts de l'Angleterre mal entendus dans la guerre présente. (de la succession) 2e édit. Amsterdam 1704. pag. 71.

» appris qu'elles peuvent ſe paſſer
» de nous ».

Rien ne juſtifie mieux l'interprétation donnée à ce paſſage, que les frayeurs des Anglois eux-mêmes, à une époque aſſez voiſine de la publication de l'ouvrage de l'Abbé du Bos. Ils craignoient dès-lors une révolution dans l'Amérique ſeptentrionale, & ils propoſerent au Parlement, comme un moyen de la prévenir, de faire un bill, pour révoquer les chartes de la province de Maſſachuſet. « Si on ne met pas, » diſoit-on alors publiquement, les » Colonies dans la dépendance im» médiate de la Couronne, elles de» viendront avec le tems ſi puiſſan» tes, qu'elles ſecoueront le joug » de l'autorité ».

Quelqu'importance qu'on veuille donner à ces prédictions, la véritable gloire n'eſt pas d'avoir prévu la révolution de l'Amérique; mais d'avoir hâté l'inſtant de cette révolution, & d'en avoir affermi l'édifice ſur une baſe ſolide & durable. Cette gloire n'appartient guère moins à la France qu'à l'Amérique elle-même. Il eſt beau, ſans doute,

de lever l'étendard de la liberté, & de s'affranchir des vexations du despotisme (1); mais il est dangereux

(1) Dans les principes d'un gouvernement purement monarchique, cette proposition seroit téméraire & séditieuse, parce qu'avant de l'établir, il eût fallu démontrer que c'est au Peuple qu'appartient le droit de juger des desseins secrets du Souverain, de ses manœuvres & de ses usurpations; ensuite, que des desseins, des manœuvres, des usurpations même démontrées suffisent pour opérer un changement dans la constitution; & enfin, que, pour en venir à une telle extrémité, la tyrannie confirmée par la violence & par les plus grands excès d'un Despote, peut priver ses Successeurs d'une Couronne héréditaire; mais chez un Peuple qui partage la Souveraineté avec ses Rois, chez un Peuple, dont l'histoire offre une lutte continuelle de la liberté avec le pouvoir suprême, où l'on compte les victoires que l'indépendance a remportées sur l'autorité; chez un Peuple enfin qui, ayant supprimé les pouvoirs intermédiaires, tomberoit, comme dit Montesquieu, dans le plus dur esclavage, s'il perdoit sa liberté; une telle proposition n'a rien de révoltant, & la déclaration du Congrès, dont elle est le résumé, fut un acte légitime, ouvertement ou tacitement approuvé de toutes les Nations de l'Europe, & en particulier de la France, qui, sans cela, n'eût pas été la premiere

de l'entreprendre, à moins qu'un sentiment intime de confiance, fondé ſur la juſtice des réclamations, n'exalte dans l'eſprit du Peuple le beſoin d'une révolution préparée ſécretement par la politique ſage & réfléchie des chefs qui la méditent. Alors cette effervefcence devenant générale, on tenteroit en vain d'en étouffer les principes, & de ſoumettre un tel Peuple aux loix de l'ancien gouvernement qu'il veut abjurer. Tel eſt le point de vue ſous lequel on doit conſidérer la cauſe de l'Amérique, & le peu de ſuccès des armes Britanniques dans cette partie du monde. Mais que de tems, de maſſacres & de travaux n'eût-il pas fallu pour conſommer ſon affranchiſſement, ſans la coopération de la France! Si la ſageſſe du Congrès, l'habileté de Washington, & le patriotiſme courageux des Américains étoient de ſûrs garans de leur perſéverance dans ce noble projet, au moins eſt-il probable que, ſans l'entremiſe de l'Europe,

---

à reconnoître l'indépendance de l'Amérique.

la génération présente n'eût pas joui du grand spectacle de la liberté triomphante en Amérique. D'ailleurs, quelqu'effrayant que soit le tableau des désastres de la derniere guerre, ils ne sont rien, sans doute, en comparaison de ceux qu'eût entraîné l'interminable débat de la liberté & de la tyrannie abandonnées à elles-mêmes dans cette longue & sanglante querelle. De sorte qu'envisagée sous le point de vue de l'humanité, la participation de la France fut un bonheur pour l'un & l'autre continent; elle a sans doute épargné bien du sang aux deux Puissances désunies.

Cette considération suffiroit pour justifier la conduite du Ministere François aux yeux des personnes instruites de la prérogative, dont nos Rois se sont toujours montrés si jaloux dans les différentes périodes de la Monarchie. Le titre de protecteur, de vengeur, & d'ami des Souverains outragés ou méconnus par leurs Sujets, & des Sujets tyrannisés par leurs Souverains, titre si justement acquis à nos Mo-

marques, autorisoit Louis XVI, leur auguste successeur, à s'établir arbitre dans la fameuse querelle des Anglois & des Américains. D'ailleurs nous avions à venger, contre l'Angleterre, l'abus de ses derniers triomphes (1); il nous falloit réparer des pertes, réclamer des usurpations, reprendre cet ascendant, dont nous paroissions nous être désistés un moment; en un mot, l'équité, la politique, & le vœu des autres Puissances, appelloient Louis XVI à l'auguste mission qu'il vient de remplir avec tant de gloire. Cependant un intérêt plus cher balançoit dans son cœur paternel les sollicitations du Congrès Américain, & le suffrage des Nations qui les appuyoient plus ou moins ouvertement. La France, dont le bonheur lui étoit spécialement confié, n'auroit-elle point à souffrir du commun avantage de l'Europe & de l'Amérique, & de-

(1) Le Traité de 1763 enflâmera toujours le ressentiment de tout bon François, il étoit accablant, & le courroux s'augmente lorsque l'on compare ce Traité à ceux que Louis XIV, au milieu de sa gloire, imposoit à ses Ennemis.

voit-il sacrifier à des espérances, sinon incertaines du moins encore éloignées, la tranquillité d'un Peuple chéri, dont la félicité suffisoit à son ambition? Nos Provinces saignoient encore des plaies de la derniere guerre, & nos finances épuisées ne se réparoient que lentement. Quels frais énormes n'alloit pas occasionner l'accroissement nécessaire de la Marine Françoise, si l'on se replongeoit dans une guerre maritime avec la Puissance navale la plus redoutable de l'Univers? A peine remis des longs désastres de leur derniere querelle avec la Grande-Bretagne, les François supporteront-ils, sans en être accablés, les triomphes mêmes, dont la circonstance est un assuré présage? Cette incertitude arrêta dans les mains de Louis XVI les coups de la vengeance, & malgré le vœu de la Nation, plus jalouse de la gloire du Monarque que de son propre bonheur, malgré les invitations réitérées de l'Amérique insurgente, & celles des Puissances liguées secretement contre les prétentions injurieuses de l'Angleterre à la sou-

veraineté des mers, les diſpoſitions pacifiques de S. M. T. C. prévalurent dans le Conſeil de Verſailles. Ses premieres réſolutions furent de garder la neutralité entre les deux Nations déſunies. Mais ce parti n'obligeoit point Louis XVI à déſaprouver la conduite des Américains. Treize Provinces ſéparées de la Métropole par une étendue de quinze à dix-huit cents lieues de mer, gouvernées par des Chefs de leur choix & d'une vertu éprouvé, ſoumiſes à toutes les loix des Peuples civiliſés, confédérées pour le maintien de ces loix & de leurs privileges reſpectifs, lui parurent, quoiqu'affranchies de la domination Européenne, une Nation reſpectable, dont l'alliance & l'amitié ne devoient point être dédaignées. La France en accepta l'offre à des conditions, dont les Anglois n'avoient pas droit de s'offenſer. Elle étoit réſolue de s'en tenir à des liaiſons de commerce avec l'Amérique ſeptentrionale, lorſque des hoſtilités, de la part de l'Angleterre, forcerent le Miniſtere François à demander ſatisfaction à la Cour de Londres.

Elle s'y refusa sous de vains prétextes, & cette agression manifestée par des actes répétés sur toutes les mers, ne laissa plus au Monarque François le choix de la modération. Il fallut entrer en guerre ouverte avec la Grande Bretagne, & dès ce moment, sa querelle avec les Américains parut décidée en faveur de ces derniers.

On a de la peine à concevoir l'aveuglement qui la précipita dans cette démarche téméraire. Elle ne pouvoit se dissimuler qu'elle avoit besoin de toutes ses forces pour faire tête à l'enthousiasme républicain des Provinces nouvellement dégagées de ses fers. Ses Ministres n'ignoroient pas les dispositions pacifiques du Roi de France ; & le vain prétexte des hostilités qu'ils nous imputoient, n'imposoit à personne ; mais ils vouloient une guerre avec la France, sans songer que cette guerre seroit un obstacle à leurs succès en Amérique, & sans prévoir qu'elle entraîneroit une rupture avec l'Espagne. Le pacte de famille entre les différentes branches

de la Maison de Bourbon, ne laissoit point à la Cour de Madrid le choix des partis dans cette circonstance, & la conduite des Anglois prouva bien qu'ils ne comptoient pas sur la neutralité des Espagnols. Ils les provoquerent par des entreprises faites pour décider Sa Majesté Catholique, quand bien même elle eût pu balancer un moment à se montrer en cette occasion, la fidelle alliée de sa Majesté Très-Chrétienne. De toutes les Puissances de l'Europe, la Hollande étoit la seule qui fît des vœux sinceres pour la Grande-Bretagne. Des intérêts particuliers auroient maintenu les Provinces-Unies dans ces dispositions favorables aux Anglois ; mais elles refusoient de prendre part à cette guerre nécessairement désastreuse ; & dans l'unique vue de les précipiter avec elle dans l'abyme, dont elle commençoit à reconnoître la profondeur, après de vaines prieres & des négociations infructueuses, l'Angleterre eut recours aux voies de fait, aux violences, aux outrages, & d'une Puissance disposée à

la secourir secretement, se fit une ennemie déclarée, & l'une des plus intéressées à sa ruine.

Depuis longtems un esprit de vertige & d'illusion dirigeoit la politique Angloise. Au lieu de s'assurer dans l'Inde l'alliance des Nations Européennes, la confiance & l'amitié des Nababs, son despotisme avoit aliéné les uns & les autres, sans excepter le fameux Ayder-Ali-Khan (1), dont le génie, la

(1) Tous les papiers publics écrivent *Hyder* au lieu *d'Ayder* qui est le vrai nom du Nabab. Nous avons cru devoir préférer cette derniere ortographe qui est celle de M. de Bussy, comme on peut s'en assurer en consultant ses Mémoires. Ce Général ayant demeuré plusieurs années à *Ayder-Abad*, n'a pu se tromper sur ce nom, non plus que ceux qui ont servi dans l'armée *d'Ayder-Ali*, où la réponse au qui *vive*, fut toujours *Ayder-Ali-Khan*, *Nabab-Bahader*. Ce qui a induit les Gazetiers en erreur, c'est qu'ils copient les Anglois, qui ne peuvent dire *Ay* dans leur langue, qu'en écrivant *Hy*. Pour conserver aux noms le même son que dans la langue originale, les Anglois se croyent obligés d'en changer l'ortographe. Ils ont raison; l'écriture est l'art de

bravoure & les talens militaires ont effacé tout ce qu'il y eut jamais de Guerriers Indiens, & peut-être égalé les plus illustres de l'Europe. Depuis la paix de 1763, la tyrannie Angloise s'étoit particuliérement signalée contre les François transplantés dans l'Inde. La ruine de Pondicheri en avoit réduit un grand nombre à la misere, & plusieurs d'entr'eux n'ayant pas d'autres moyens de subsister, étoient allés servir dans les troupes d'Ayder-Ali. Malheur à ceux qui tomboient entre les mains des Anglois; les cachots étoient la moindre peine qu'on leur faisoit subir, jusqu'à ce que le désespoir les eût enrôlés dans l'armée Britannique. Un autre excès de ce despotisme étoit de nous interdire toute espece de liaison avec les Souverains de l'Inde, & tandis que les Anglois se permettoient avec eux le commerce même des munitions de guerre, & que les sept huitièmes des armes d'Ayder étoient tirés des

---

peindre la parole. En ce point nos Traducteurs devroient imiter les Traducteurs Anglois.

inaux d'Angleterre, ils nous fai-
ent un crime de vendre quelques
ls aux Indiens, & se conduisoient
c nous en conséquence de ces
actions prétendues.
Tant de vexations n'avoient pu
erminer le Gouvernement Fran-
s à prendre parti dans la guerre
e leur fit bientôt Ayder-Ali-
an. Quoique ce Prince nous in-
ât, au nom de la reconnoissance,
ii fournir secretement des secours
il nous avoit prodigués ouverte-
nt en d'autres circonstances, le
uverneur de Pondicheri, fidele
c ordres qui lui défendoient de se
nmettre avec ces fiers insulaires,
ivit au Nabab qu'il lui souhaitoit
ites sortes de prospérités dans la
erre prête à s'allumer sur la côte
Coromandel, & qu'il ne man-
eroit pas de lui envoyer une am-
ssade pour le complimenter, mais
'il ne pouvoit disposer d'aucunes
ces contre les Anglois, avec les-
els il n'osoit rompre la paix, sans
ordre précis du Roi son Maître.
ur peu que nous eussions soutenu
yder-Ali dans cette conjoncture,
s événemens qui arrêterent les

progrès de ce Conquérant n'auroient point eu lieu, il eût continué la guerre, & fait valoir à cette époque, les justes prétentions de son fils à la Nababie d'Arcate. Mais le Gouverneur François donna avis aux Ministres de l'invasion prochaine de la côte de Coromandel, en des termes faits pour intimider notre Compagnie des Indes; il leur communiqua ses craintes sur les événemens de cette guerre. Un exposé des faits moins timide & plus exact, eût sans doute inspiré des résolutions funestes à l'Empire Britannique dans cette contrée de l'Asie; trop de modération nous fut préjudiciable, & les Anglois continuerent de nous molester impunément dans l'Inde jusqu'en 1778, que des hostilités ouvertes commencerent entre les deux Nations Européennes.

Ayder-Ali-Khan, notre allié toujours fidele, étoit alors occupé sur la côte Malabare de la guerre contre les Marattes; il se hâta de revoler à notre secours, après avoir conclu une treve de six ans avec cette Nation, qui lui laissa toutes ses conquêtes; mais le grand éloi-

gnement ne permit point au Nabab d'arriver à tems, pour empêcher la prise de Pondicheri, qui se rendit au mois d'Octobre de cette année. Le Souba Nizam-Daullà devoit se joindre à lui contre les Anglois, les attaquer dans le nord de Mazulipatnam, & rentrer, s'il étoit possible, dans les quatre Provinces qu'ils lui avoient extorquées; mais soit pusillanimité de la part de ce Prince Indien, soit intrigues de la part des ennemis d'Ayder, Nizam le laissa courir seul les hasards de la guerre, & le Nabab ne partagea avec aucun autre Souverain, la gloire d'être le libérateur de l'Inde.

Tout ce qu'on peut assurer de cette guerre, c'est qu'elle fut ruineuse pour les Anglois. Quant aux détails des opérations militaires, il en est peu qu'on ose garantir: la plupart des relations parvenues en Europe ont été fabriquées sur la côte de Coromandel, par des Anglois intéressés à tromper le Gouvernement d'Angleterre, encore les a-t-on souvent arrangées à Londres, suivant les circonstances & le

besoin d'en imposer à la Nation. C'est donc avec la plus grande retenue & des précautions scrupuleuses qu'on fera usage des mémoires relatifs à la guerre de l'Inde. La discrétion qu'on s'est imposée dans toute cette partie de notre histoire, pourra surprendre ceux de nos Lecteurs qui, faute d'examen, adoptent sans restriction, tous les récits hasardés dans les gazettes de quelques Cours étrangeres ; on les prévient que la plupart des faits concernant Ayder-Ali-Khan y sont plus ou moins altérés, & qu'on ne sauroit les employer avec confiance. On s'est fait une loi d'écarter tous ceux, dont les relations n'ont pu être soumises aux discussions de la critique, & je ne crains pas de le répéter, les événemens qui dans les quatre dernieres années de cette guerre ont eu pour théâtre la presqu'isle de l'Inde, sont ordinairement dans ce cas. Il n'en est pas ainsi des événemens de l'Europe & de l'Amérique ; comme ils sont mieux constatés, on s'est permis de leur donner quelqu'étendue, & de les présenter quelquefois avec des circonstances

conſtances qui paroîtroient minutieuſes & ſuperflues dans une hiſtoire moins récente; on parle dans celle-ci à des contemporains, pour qui ces détails ſont importans, duſſent-ils ne pas l'etre pour la poſtérité; tous les faits qu'on y préſente ont intéreſſé l'Europe & l'Amérique, & l'on ne pouvoit en ſupprimer aucun, ſans donner à la génération actuelle un ouvrage imparfait & tronqué. A meſure qu'on s'éloignera de l'époque de ces événemens, il eſt à craindre qu'ils ne perdent de leur prix, & cette hiſtoire peut n'avoir pas le même intérêt pour les générations ſuivantes. Cependant elle offre le tableau d'une révolution telle qu'on n'en trouve point dans les faſtes d'aucune Puiſſance. J'oſe dire que la liberté recouvrée par les Américains eſt non-ſeulement le plus beau ſujet d'hiſtoire, mais qu'elle ouvre une nouvelle carriere au génie de l'Epopée. Il n'eſt point de Nation civiliſée qui n'ait eu des rapports avec l'Amérique eſclave; il n'en eſt point ſur qui la deſtinée de l'Amérique affranchie ne doive

influer plus ou moins dans la ſuite des ſiècles ; cette révolution intéreſſe le monde entier. Mais de toutes les Puiſſances de l'Europe une ſeule doit y prendre autant de part que l'Angleterre. Si l'indépendance des Treize Etats-Unis enleve à cette Nation une partie de ſon exiſtence, elle ajoute infiniment à la gloire de l'Empire François, & quoiqu'oppoſés, ces deux effets ſont les ſources du plus grand intérêt pour les deux Peuples rivaux. Les acceſſoires d'un événement de cette importance ne ſauroient être indifférens aux Anglois, dont ils développent les fautes, les déſaſtres & l'humiliation ; des raiſons contraires les rendront toujours chers à des Lecteurs François. Il n'eſt donc pas à préſumer que ces détails, intéreſſans pour la génération préſente, ceſſent de l'être dans les ſiècles à venir. Tant que les Anglois conſerveront leur caractere, ils déploreront la révolution, dont je prétends eſquiſſer le tableau ; l'Angleterre ſe plaira toujours, qu'on me paſſe cette expreſſion, à *ruminer* ſa douleur & ſes regrets, par de

fréquens retours sur la perte de l'Amérique, & c'est la sorte d'intérêt qui doit résulter pour elle d'une Histoire détaillée de la révolution présente. Tant que la France sera ce qu'elle est, jalouse de sa gloire & non moins avide d'en connoître les anciens titres que d'en acquérir de nouveaux, elle ne se plaindra jamais qu'on ait multiplié les monumens de ses triomphes, & comme l'affranchissement de l'Amérique septentrionale lui paroîtra toujours la plus belle victoire qu'elle ait remportée sur l'Angleterre, elle ne se lassera point d'en parcourir les détails, & bénira peut-être l'auteur qui lui en aura transmis les circonstances.

Tels seroient pour une Histoire de la dernière guerre les titres à l'indulgence des générations à venir, si, au mérite de n'avoir rien omis d'important pour la gloire des Nations confédérées contre la Grande-Bretagne, elle joignoit le mérite si rare d'en transmettre les événemens avec l'éloquence propre à ce genre, & sans laquelle les vérités historiques les plus intéressan-

tes arrivent difficilement à la postérité. On n'ose se flatter de réunir ce dernier avantage à l'exactitude, à l'impartialité, à la bonne foi qui caractériseront un ouvrage où l'on s'est fait une loi de sacrifier à la vérité tous les intérêts de parti, tous les préjugés de Nation, & de se garantir des illusions d'un patriotisme mal entendu. Si les Anglois n'y sont pas toujours représentés sous des couleurs favorables, ils s'en prendront aux événemens de cette guerre, & non pas à notre manière de les interprêter; il est rare qu'on se permette à ce sujet, des réflexions toujours déplacées, quand elles ne tournent pas à la plus grande clarté de l'histoire. On se les interdit scrupuleusement toutes les fois qu'elles peuvent ressembler à la déclamation, ou laisser soupçonner d'injustes acceptions. Mais encore une fois, notre premier devoir est de prévenir les méprises du lecteur, & dans l'exposé de certains faits, d'avoir moins égard aux prétentions de l'Angleterre, & aux interprétations de ses apologistes, qu'au jugement de toute l'Europe impar-

tiale. Au reste, nous rendons justice à cette Nation d'ailleurs estimable à tant d'égards, dans toutes les occasions où l'intégrité de l'Histoire nous prescrit cette loi. Il est aisé de voir qu'en observant les erreurs, pour ne pas dire les infractions & les excès d'une Puissance rivale, nous avons moins considéré cette rivalité, que la morale de toutes les Nations policées. D'ailleurs, notre attention à relever les écarts des autres Puissances belligérantes prouve suffisamment notre impartialité à l'égard des Anglois. Nous ajouterons que les torts de la Grande-Bretagne ne sont point envisagés dans cet Ouvrage comme le crime de la Nation, mais comme un égarement du Ministère Britannique. Il parut oublier, dès la naissance de la guerre, les loix imprescriptibles du droit des gens, & s'attira, dans les quatre parties du monde, le reproche grave de l'avoir dirigée selon les principes d'une politique frauduleuse & sanguinaire. On ne peut trop répéter que cette conduite hautement improuvée même en Angleterre, se trouve dévelop-

moins qu'importans; mais envisagés dans leurs rapports avec les faits postérieurs, ce sont des causes souvent très-fécondes de prospérités ou de désastres, qu'un historien philosophe se garde bien de négliger. Avant que de prononcer sur le degré d'importance de certains faits peu décisifs au premier coup-d'œil, on supplie le lecteur d'observer leur liaison avec d'autres faits plus imposans; il saisira facilement la dépendance de ces derniers, & sera forcé de convenir que de petites causes produisent souvent de grands événemens. Mais les moindres faits de cette Histoire, n'eussent-ils d'autre prix que d'avoir avancé ou reculé de quelques jours l'étonnante révolution de l'Amérique, seroient dignes d'être consacrés dans les fastes des deux continents.

Ce que je dis des actions de guerre, tant de la part des Anglois que de celle des Américains & de leurs Alliés, on peut l'affirmer des actes émanés du Congrès, des constitutions de la nouvelle République, de sa déclaration d'indépendance, des articles de confédération entre

ſes différens Etats, de leurs traités d'amitié & de commerce avec les Puiſſances de l'Europe, & ſpécialement de leur alliance avec Sa Majeſté Très-Chrétienne. Tous ces actes d'une légiſlation encore imparfaite, ont dû ſeconder puiſſamment les opérations militaires de la nouvelle République; tous les détails en ſont puiſés dans le droit naturel & modelés ſur le caractere des peuples auxquels ce nouveau Code eſt deſtiné. Ces loix faites pour des hommes libres, reſpirent la liberté républicaine, ſans manquer de cette ſévérité qui ſeule peut en prévenir les abus. Il eſt aiſé de voir qu'elles ſont l'ouvrage d'une confédération naiſſante, dont tous les membres concourent de bonne foi au bien de la grande République. C'eſt par-tout l'expreſſion naïve & vraie, de l'amitié, de l'union, de l'aſſiſtance réciproques. L'acte d'indépendance eſt un chef-d'œuvre d'énergie; les motifs qui ont forcé les Américains à changer la forme de leur gouvernement y ſont énoncés avec le ſentiment profond de la dignité de l'homme. On y peint

l'exemple d'un peuple vertueux & citoyen eſt ordinairement perdu pour les nations corrompues, & le ſeul effet indiſpenſable de la nouvelle légiſlation américaine, ſera de conſolider l'édifice de la liberté recouvrée par la force des armes, pourvu que la politique des treize Provinces s'étudie conſtamment à maintenir les loix de leur confédération, à reſſerrer les nœuds de leur dépendance réciproque, à dédaigner les avantages illuſoires d'une ſouveraineté partielle & morcelée, à la concentrer toute entiere dans l'auguſte aréopage de Philadelphie, à faire revivre d'âge en âge, par une pratique conſtante & ſoutenue, les ſublimes leçons du ſage Washington, ce Héros de l'Amérique, ſi digne d'en être le Légiſlateur. Telles ſont les conditions auxquelles l'Empire du Nouveau-Monde eſt aſſuré aux vengeurs de la liberté en Amérique. Conditions ſans leſquelles l'étonnante merveille de la nouvelle révolution ne ſera qu'un éclair brillant, un grand projet échoué, une tentative impoſante où nos neveux verront plus d'audace & de témé-

rité, que de ſageſſe & de combinaiſons.

Le deſpotiſme ou l'anarchie une fois établis dans les Provinces ſeptentrionales du Nouveau-Monde, que les générations ſuivantes ne ſe flattent pas d'y ramener l'ordre & la liberté, de renouveller, aux yeux des Nations, le grand ſpectacle de la révolution préſente. Les circonſtances qui l'ont produite renaiſſent difficilement, & l'on ne voit pas deux fois toutes les Puiſſances de l'Europe intéreſſées au ſuccès d'une même entrepriſe, réunir leurs efforts ou leurs vœux contre une ſeule Puiſſance, la combattre ou l'abandonder en ſe laiſſant conduire chacune en particulier par des intérêts communs à toutes les Nations en général. Pour opérer ce miracle de la politique françoiſe, il falloit qu'il ſe rencontrât un Miniſtre, dont la ſageſſe reconnue dans toutes les Cours y fit reſpecter ſes conſeils & ſes lumieres, comme dans celle de Verſailles, & qui, par l'aſcendant de ſon génie & l'art ſuprême & rare de concilier la politique avec la vertu, ſut gagner la confiance de

tous les Souverains, diriger leurs opérations au gré de la France, mettre à profit jusqu'à leur inaction, & pour assurer le triomphe de la liberté en Amérique, isoler l'Angleterre en Europe, en lui opposant les armes de trois grandes Puissances, & la neutralité de toutes les autres.

Les Anglois abandonnés à eux-mêmes dans une circonstance aussi critique, ne pouvoient se promettre de leur position, que de grands désastres & beaucoup de gloire. Car on ne doit pas le dissimuler ; s'il y eût eu plus d'équité dans leurs prétentions, moins d'infractions dans leurs hostilités, plus d'égards pour l'humanité dans leurs divers procédés de guerre, cette époque seroit en même tems la plus malheureuse & la plus glorieuse de leur histoire. Ce fut un spectacle bien imposant de voir la seule Angleterre, dont la nature & peut-être la politique avoient marqué le rang entre les Puissances du second ordre, lutter avec persévérance contre l'héroïsme de la liberté naissante en Amérique, contre la valeur françoise qu'irritoit

e l'aiguillon d'une juste ven-
e, contre la bravoure tran-
des Espagnols, dont la fierté
elle aime à se signaler au mi-
es combats, contre la patience
nduſtrie des Hollandois, ce
e commerçant & navigateur,
qui l'ambition & le talent de
chir ont souvent les procédés
nergie de la valeur guerriere,
e la fortune & l'intrépidité du
re Ayder Ali-Khan, le der-
& le plus grand des Héros mo-
s de l'Asie. Mais cette conſ-
vraiment héroïque quand l'é-
la motive & que le succès peut
uronner, dégénere en opiniâ-
destructive, & ressemble moins
vouement du patriotisme qu'à
nation du désespoir, lorsqu'elle
romet l'existence de la patrie,
isse présager sa ruine absolue.
fut l'abyme où l'état politique
Grande-Bretagne devoit s'a-
tir, si la modération n'eût pré-
à la vengeance même de ses
reux Adversaires. En usant de
forces & de leurs droits, les
ances victorieuses pouvoient
iner la guerre par une leçon

bien effrayante pour les Nations téméraires & follement ambitieuſes; elles pouvoient réduire l'Angleterre à ſes bornes naturelles, la dépouiller de toutes ſes poſſeſſions extérieures, la concentrer dans ſon Iſle, & ne laiſſer que de foibles débris de ſa grandeur évanouie. Mais dans tous les tems la gloire de la France fut d'uſer modérément de la victoire, & ſa fiere rivale, quoiqu'aſſez déchue pour ne plus inquiéter ſes voiſins, eſt pourtant encore une des grandes Puiſſances de l'Europe. Si l'énormité de ſa dette nationale lui permet de ſe maintenir (1) dans le rang où la derniere cataſtrophe vient de la

(1) De toutes les Puiſſances de l'Europe, l'Angleterre fut celle qui tira le parti le plus avantageux de ſes Colonies. En 1771, elle exporta pour l'Amérique juſqu'à 4,706,768 liv. ſterl. de marchandiſes. Quelle perte immenſe pour ſon commerce, & de quelles reſſources elle ſe voit privée! ſi, à ce *deficit*, elle joint les frais énormes de cette guerre, elle ne peut enviſager ſans frémir, les circonſtances affreuſes qui peuvent en être la ſuite. Cet exemple eſt frappant : puiſſe-t il devenir ſalutaire aux autres Nations de l'Europe !

placer, ſon exiſtence n'en ſera déſormais que plus aſſurée, & ſa deſtinée plus heureuſe. L'impuiſſance de nuire & de provoquer l'envie, eſt, pour les Etats, comme pour les Particuliers, le ſûr garant d'une félicité durable. Cette heureuſe impuiſſance doit aſſurer le bonheur de l'Angleterre, tant qu'elle fera préſider à ſes conſeils la modération, la prudence & l'équité; tant qu'elle enviſagera ſa poſition favorable ſur l'Océan, comme un moyen de réparer ſes pertes par le commerce, & non d'y ſuppléer par des conquêtes; tant qu'elle verra dans la révolution d'Amérique un devoir impoſé par la néceſſité de vivre en paix avec ſes voiſins, d'abjurer tout ſyſtême d'agrandiſſement & de prépondérance, & de renoncer à la chimérique prétention de regner ſur un élément qui ne reconnoît d'autres Souverains que les vents. Qu'elle n'oublie point que cette ſciſſion briſe à jamais dans ſes mains le ſceptre des mers qu'elle avoit uſurpé.

Ces conſeils haſardés avec les égards toujours dus, même aux

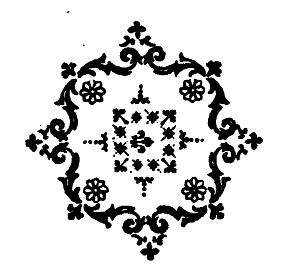
doit croître de scène en scène, qui demande une exposition, une intrigue, un dénouement, &c. On ne commande point aux faits, & cette définition ne sauroit convenir à toute sorte d'Histoire; mais s'il en étoit quelqu'une qui pût justifier cette idée bisarre, ce seroit l'Histoire de la Révolution de l'Amérique. La guerre d'Europe n'en fut que l'accessoire, & peut être considérée comme un épysode inhérent au sujet de cette longue tragédie. Comme tout drame exige une exposition, & comme cette Histoire se rapproche beaucoup du drame, j'ai cru devoir en présenter le sujet avec quelque détail; mais autant qu'il est possible, je mets ce tableau en action, & c'étoit l'unique maniere de prévenir l'ennui du Lecteur. J'y comprends tous les événemens de cette guerre, depuis la naissance des troubles de Boston, jusqu'en 1779, époque où les rapports s'établissent d'une maniere sensible, entre les différentes parties de l'ensemble, où tous les personnages agissent de concert, où la confédération des cinq Puissances réunies

(1) contre l'Angleterre, ſimplifie, pour ainſi dire, le ſujet de cette Hiſtoire, en dirigeant toutes leurs opérations vers un même but, en établiſſant entr'elles cette unité d'action d'où réſulte toujours le plus grand intérêt du drame, & quelquefois celui d'un ouvrage hiſtorique. A cette époque, l'Hiſtoire de la derniere guerre ſe débarraſſe de tous les détails ſuperflus déſormais, & qui ne l'étoient pas lorſque ces Puiſſances balançoient à ſe réunir, ou ne ſe concertoient point encore ſur les moyens de rendre leur union déciſive. De cet accord, mieux combiné dans les opérations & les conſeils des Nations liguées, doivent naître la préciſion & la

(1) Les États généraux de Hollande ne s'étoient point encore déclarés par des actes hoſtiles; mais ils écoutoient les Négociateurs de Franklin & faiſoient des préparatifs de guerre. La continuité des inſultes britanniques éclairoit dès-lors tous les bons ſpéculateurs ſur l'objet de ces préparatifs, & l'on comptoit déjà la Hollande parmi les Puiſſances confédérées. Ses lenteurs mêmes étoient ſans doute concertées entre les Chefs de cette guerre politique.

netteté qui distingueront sur-tout la seconde partie de cet Ouvrage. Quoique plus abondante que la premiere, qui n'est, à proprement parler, qu'une exposition nécessairement un peu compliquée, elle doit avoir une marche plus sûre, plus rapide & moins gênée; les faits y naissent les uns des autres sans embarras & sans obscurité, & ne forcent plus à ces redites, souvent inévitables, quand on ne veut pas sacrifier l'avantage d'être entendu à la vaine gloire de paroître laconique. Au reste on a tâché de concilier dans cet Ouvrage les qualités d'où peuvent résulter l'agrément & l'utilité d'une Histoire; mais dans l'exposé de certains détails, cet accord n'est pas toujours possible, & l'on est bien forcé de s'en tenir quelquefois au seul mérite de l'exactitude & de la vérité. On croit s'être acquis des titres à la confiance du Lecteur par une attention scrupuleuse à ne point hasarder de faits équivoques, & quant à leur choix, on ose se flatter de n'avoir négligé que les moins importans; on range dans cette classe tous les faits impo

sans qui ne produisent rien. Les personnes instruites des événemens de la derniere guerre, jugeront à notre maniere d'apprécier les hommes & leurs actions, qu'on s'est piqué dans cette Histoire d'une impartialité toujours incorruptible. Un Historien impartial & vrai nous paroît mériter l'indulgence des Lecteurs, & c'est à ces deux titres, que nous osons la réclamer.



Coup-d'œil sur l'Amérique septentrionale, pour servir d'introduction à l'Histoire de la derniere Guerre.

LE continent septentrional de l'Amérique fut l'objet & le principal théâtre de la derniere guerre ; il est donc indispensable, pour faciliter l'intelligence de cette Histoire, de jeter un coup d'œil préliminaire sur cette partie du globe ; d'en déterminer les longitudes & les latitudes, d'indiquer quelques-unes de ses productions, d'effleurer les progrès de son commerce & de son industrie ; d'esquisser le tableau des anciennes Colonies Angloises depuis leur origine & leur premiere formation, jusqu'à l'instant de la révolution présente ; en un mot de faire connoître, au moins superficiellement, les Peuples que la Grande-Bretagne vouloit rendre tributaires de son gouvernement & retenir pour toujours dans une tutelle politique. Cet exposé sera court, lumineux, rapide, & tel que doit être une légere introduction

tion à l'Hiſtoire de la derniere Guerre.

Diviſion de l'Amérique du nord.

L'Amérique ſeptentrionale eſt ſéparée du nouveau continent méridional par l'Iſthme de *Panama*, dont la moindre largeur eſt d'environ ſept lieues. Elle comprend, du Nord au Sud, ſoixante-treize degrés de latitude, & s'étend juſqu'au quatre-vingtième. Les Apalaches qui la diviſent dans cette direction, ſe rapprochent plus ou moins de l'Océan. Leur moindre éloignement des côtes eſt de cent cinquante milles, ils n'en ſont jamais à plus de cent vingt lieues. Au-delà de ces monts eſt un déſert immenſe, dont on a parcouru juſqu'à huit cens lieues, ſans en trouver la fin. On conjecture, avec beaucoup de vraiſemblance, qu'à l'extrémité de ce déſert, il y a des fleuves qui vont ſe jeter dans la mer du ſud.

Le *Continent* ſe diviſe en dix grandes parties, ſavoir.

Du Nord au Sud.

		Longitud.		Lat. sept.	
La Nouv. Bretagne.	Où est *le Fort York.*	307.	16	55.	26.
Le Canada.	*Quebec.*	307.	47.	46.	55.
	Montreal.	305.	30.	47.	44.
L'Acadie.	*Annapolis.*	312.	20.	44.	48.
	Cap-de-Sable.	312.	10.	43.	24.
	Port de Canzeau.	316.	45.	45.	20.
La Nouv. Anglete.	*Boston.*	307.	3.	42.	25.
	New-Cambridge.	306.	30.	42.	25.
	Salem.	307.	15.	42.	35.
La Virginie.	*James-Town.*	300.	5.	37.	0.
La Caroline.	*Charles-Town.*	297.	55.	32.	50.
La Floride.	*Saint-Augustin.*	298.	30.	30.	0.
	Pensacola.	290	50.	30.	55.

De l'Est à l'Ouest.

La Louisiane.	*Nouvelle Orléans.*	287.	30.	29.	58.
Le Vieux Mexique.	*Mexico.*	277.	0.	20.	0.
Le Nouv. Mexique.	*Santa-Fé.*	271.	0.	35.	32.

Les *Isles* de l'Amérique septentrionale se divisent en cinq corps, savoir : les Açores, les Isles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles. Les *Açores* ou *Terceres* sont au nombre de neuf, & situées entre les 35 & 41 deg. de lat. sept.

		Longitud.		Lat. sept.	
Tercere.	*Angra.*	350.	27.	38.	39.
Sainte-Marie.	*La Ville.*	352.	31.	36.	57.
Pico.	*Pic des Açores.*	349.	11.	38.	35.
Fayal.	*La Baie.*	349.	2.	38.	32.
Flores.	. . . .	349.	34.	39.	34.
Gratiosa.	. . . .	350.	30.	39.	20.
Saint-Michel.	. . . .	353.	0.	38.	10.
Saint-Georges.	. . . .	350.	0.	39.	0.
Corvo.	. . . .	350.	0.	40.	10.

A l'Eſt du Canada ſe trouvent les Iſles de Terre Neuve; les principales ſont :

		Longitud.		Lat. ſept.	
Terre-Neuve.	Iſle Saint-Pierre.	321.	23.	49.	46.
	Plaiſance.	325.	40.	47.	40.
Anticoſti.	Le Port aux-Ours.	316.	0.	49.	30.
L'Iſle Royale.	Louisbourg.	317.	45.	45.	54.
L'Iſle Saint-Jean.	Charlotte-Town.	314.	20.	46.	30.

Les *Bermudes* ſont ſituées vis-à-vis de la Caroline, entre les 30 & 34 deg. de lat. ſept.

		Longitud.		Lat. ſept.	
Georges-Town eſt la Capitale.		312.	20.	32.	20.
Saint-Georges.	S. Georges-Town.	312.	40.	30.	15.
Saint-David.	. . . .	319.	0.	28.	20.
Warwich.	. . . .	318.	30.	29.	15.
Sommerſet.	. . . .	317.	20.	29.	5.

Les *Lucayes* ſont parties des Antilles, & ſont ſituées entre les 23 & 28 degrés de latitude ſeptentrionale, au Sud-Eſt de la Floride, dont elles ſont ſéparées par le canal de Bahama. Les principales ſont :

		Longitud.		Lat. ſept.	
Bahama.	. . . .	298.	20.	26.	30.
Lucayonique.	. . . .	300.	0.	27.	0.
San-Salvador.	. . . .	302.	20.	24.	11.
Bimini.	. . . .	298.	0.	25.	50.
Alabaſtre.	. . . .	301.	0.	25.	30.
Providence.	. . . .	299.	30.	25.	0.
Samana.	. . . .	305.	0.	23.	30.
Iſle-Longue.	. . . .	303.	0.	23.	0.

Les Antilles ſe diviſent en grandes & petites Antilles. Les grandes ſont au Sud-Eſt des Lucayes, au nombre de quatre.

		Longitud.		Lat. ſept.	
Cuba.	La Havane.	295.	0.	23.	10.

		Longitud.		La
Saint-Domingue.	San Domingo.	308.	20.	18.
	Cap François.	305.	22.	19.
	Caye Saint-Louis.	304.	20.	18.
La Jamaïque.	Kings-Town.	300.	50.	18.
Porto-Rico.	Saint-Jean.	312.	0.	18.

Les *petites Antilles* sont divisées en *du Vent* & *Isles sous le Vent*. Les premi sont opposées à celles du Mexique, & le tres, en plus petit nombre, sont situé long des côtes de la terre-ferme.

Isles du Vent.

		Longitud.		La
La Martinique.	Le Fort Royal.	316.	20.	14.
	Le Fort S. Pierre.	316.	30.	14.
	Le Fort de la Trin.	316.	35.	14.
	Le Fort Marigot.	316.	32.	14.
	Le F. du Mouillage	316.	0.	14.
La Guadeloupe.	Basse-Terre.	315.	41.	16.
La Dominique.	Bourg des Roseaux.	316.	1.	15.
Marie-Galante.	. . . .	316	36.	16.
La Desirade	. . . .	316.	58.	16.
Montserrat.	. . . .	315.	25.	15.
Saint-Christophe.	. . . .	315.	10.	17.
La Barboude.	. . . .	316.	25.	17.
Les Barbades.	Cap Saint-Michel, ou Bridg-Town.	317.	46.	13.
La Grenade.	. . . .	315.	45.	12.
Saint-Vincent.	. . . .	316.	15.	12.
Tabago.	. . . .	317.	0.	11.
La Trinité.	. . . .	317.	50.	10.
Antigue.	Ville Saint Jean.	315.	31.	17.
Sainte-Lucie.	. . . .	316.	40.	13.
Redonde.	. . . .	315.	7.	16.
Saint-Eustache.	Le Bourg.	314.	30.	17.
Saba.	. . . .	314.	15.	17.
Saint-Martin.	Pointe de l'Ouest.	314.	21.	18.
Sombrero.	. . . .	314.	3.	18.

Isles sous le Vent.

	Longitud.		Lat. sep.	
La Marguerite. . . .	313.	10.	11.	5.
Bonaire. . . .	309.	20.	12.	26.
Curaçao . . .	308.	25.	12.	10.
Oruba. . . .	307.	30.	12.	10.

Avant la révolution de l'Amérique septentrionale, la Grande-Bretagne étendoit sa domination sur la majeure partie de ce vaste continent. A partir de cette supposition, qu'il existe des fleuves qui, après avoir traversé des déserts immenses au-delà des Apalaches, vont se perdre dans la mer du Sud, l'Angleterre pouvoit embrasser un jour toutes les branches de commerce du nouveau Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre mer, par ses propres terres, elle auroit, pour ainsi dire, touché en même tems aux quatre parties du globe. De ses possessions dans les mers Orientales, elle se seroit transportée aux Indes Occidentales par la mer pacifique, & ayant une fois découvert l'isthme ou le détroit qui lie l'Asie à l'Amérique par l'extrêmité du Septentrion, on l'eût vu peut-être réaliser enfin le projet ambitieux de prédominer sur les deux Mon-

des. Tant de grandeur & de si vastes desseins étonnent l'imagination, quand on jette les yeux sur les foibles commencemens de cette Puissance toujours imposante quoiqu'enfin évanouie.

Origine de la Nouvelle Angleterre.

C'est au fanatisme que la nouvelle Angleterre doit ses premiers colons. Henri VIII avoit à peine changé la Religion des Anglois, qu'une partie du peuple, & les meilleurs politiques regretterent les cérémonies de l'Eglise Romaine. Elisabeth elle-même s'alarma d'un culte ou rien ne parloit aux yeux. Jacques premier entreprit ce qu'elle n'avoit pu faire, & quoiqu'il aimât l'Eglise presbytérienne au sein de laquelle il avoit été élevé, il crut devoir la sacrifier au plan qu'il s'étoit fait de régner despotiquement. Les Peuples ne cessoient d'invoquer des constitutions qui rendoient sa puissance incertaine; il espéra de les soumettre par un nouveau systême d'hiérarchie, & de trouver dans l'autorité épiscopale la force du despotisme qu'il vouloit exercer; mais l'exécution de ce plan étoit réservé à son fils. Ce fut sous le régne

le ce jeune Prince qu'on fomma es Puritains de reconnoître, fous eine de la vie, la juridiction des :vêques; le fang de ces nouveaux lartyrs alloit inonder l'Angleterre, les découvertes de Watter Raigh dans l'Amérique feptentrioale, ne leur euffent ouvert une oie contre la perfécution. Leur migration fut dès-lors affez conidérable, & malgré les défenfes de Cour, dix mille Presbytériens inrent s'embarquer en Hollande, our aller chercher parmi les Sauages de la Virginie (1) la paix t la liberté qu'ils n'avoient pu conerver au fein de leurs compatriotes Européens.

Les peuplades qu'ils établirent 'abord, formerent la province de laffachufet, qui, accrue d'un grand ombre d'autres réfugiés d'Europe, fe vit enfin dans la nécefté de difperfer fes habitans. Ce

(1) L'Amérique feptentrionale n'étoit ors connue que fous le nom de Virginie; ne s'entend aujourd'hui que de l'efpace orné d'un côté par le *Maryland*, & de utre par le *Canada*.

fut de-là que sortirent les Colonies de la nouvelle Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Island, qui par la suite formerent autant d'Etats séparés, & obtinrent chacune une charte particuliere de la Cour de Londres. Les premiers Anglois transplantés sur les côtes de l'Amérique septentrionale, crurent y retrouver la température de leur ancienne patrie ; en conséquence ils donnerent à ces côtes le nom de Nouvelle Angleterre. Jusqu'alors deux seules compagnies exclusives avoient tenté sans succès, d'y faire quelques établissemens, & l'on peut dire que cette contrée n'avoit encore vu que des Aventuriers, qui, dans la belle saison, venoient faire un commerce d'échange avec les Sauvages, & disparoissoient au retour de l'hiver. L'obstacle des frimats n'arrêta point les nouveaux Colons ; le froid & le scorbut en avoient détruit la moitié, sans rebuter ceux qui restoient. A force de patience & de travail, ils parvinrent à se faire une destinée tolérable dans ce climat inconnu. La pêche & la culture du Maïs qu'ils apprirent

les sauvages, furent leurs premieres ressources. Comme on l'a dit, leur accroissement fut prompt, & en moins de dix années, ils firent plusieurs établissemens où ils trouvoient la liberté, l'aisance & la paix. Des mœurs austeres leur tenoient lieu de loix ; mais la population devenant plus nombreuse de jour en jour, ils comprirent enfin qu'il falloit une base plus solide à leur bonheur. Pour donner quelque forme à leurs Colonies respectives, en 1630 ils convoquerent, pour la premiere fois, une assemblée dont les députés étoient nommés par le peuple ; cette assemblée annuelle n'admettoit que des Presbytériens. On établit à la même époque, un Conseil national, chargé de régler les affaires publiques, & de juger tous les différends particuliers ; les lumieres de la raison, sans le secours d'un code, devoient y décider tous les procès. Les Puritains eurent trop d'influence dans ces deux Tribunaux ; ils y porterent l'intolérance, dont ils avoient eux-mêmes éprouvé les effets en Angleterre ; leur fanatisme se signala

particulierement contre les Quakers. Ceux-ci trouverent de la protection à Londres, & la Métropole saisit ce prétexte d'annoncer de nouvelles prétentions sur les Colonies; ses remontrances quoique très-fieres n'arrêterent point les persécutions en Amérique. Les mesures qu'il fallut opposer dans cette circonstance aux incursions des Sauvages, ralentirent un peu les querelles intérieures; mais le fanatisme presbytérien reprit bientôt toutes ses fureurs, & se soutint jusqu'à la mort des Puritains réfugiés; ils emporterent avec eux l'esprit d'intolérance & de superstition, & la liberté de conscience fut l'apanage de la génération nouvelle.

Ce systême de modération religieuse parut ajouter de nouvelles prospérités aux établissemens Européens dans la nouvelle Angleterre. Sa population s'accrut sensiblement à cette époque; ses possessions devinrent immenses, tous ses défrichemens réussirent, & rien n'y contribua comme la sagesse des nouvelles loix qui déjà réunissoient les quatre provinces sous le titre de *Colonies confédérées*. Une de ces loix com-

mune aux quatre provinces ordonnoit d'assigner un emplacement de six mille quarrés d'Angleterre à toute communauté de soixante familles, qui offriroit de bâtir une Eglise, d'entretenir un Pasteur, & de solder un Maître d'école. Le district assigné étoit toujours limitrophe des terres déjà défrichées. Ainsi la nouvelle Angleterre s'agrandit de proche en proche, & en vint en un tel dégré d'étendue, que ses possessions embrassent aujourd'hui tout l'espace compris entre le Canada, la nouvelle York, la nouvelle Ecosse & l'Océan. Elle n'a pas moins de trois cens milles sur les bords de la mer, & s'étend à plus de cinquante milles dans les terres. Cependant il s'en falloit bien que toute l'industrie des Colons se tournât du côté de la culture; ils se mirent à construire des navires pour les Navigateurs étrangers, ils eurent des manufactures de toiles, de draps & de chapeaux; des fabriques d'eau-de-vie de Melasse qu'ils vendoient aux Sauvages, aux Pêcheurs de morue, à toutes les provinces septentrionales; ils en por-

toient juſqu'aux côtes d'Afrique. Ils ſont encore un commerce très-lucratif de café, de coton & de cacao; mais dans tous les tems, la pêche fut leur plus grande reſſource. Celle de la morue ſe faiſoit ſur leurs côtes, aux environs du Cap Codet, & particulierement à Terre-Neuve, où ils envoyoient chaque année juſqu'à deux cens bateaux pêcheurs; quatre mille hommes étoient employés à cette pêche. Celle du maquereau & du hareng en occupoit ſix mille; mais on porte juſqu'à ſept mille cinq cens le nombre des Matelots que la nouvelle Angleterre employoit chaque année à la pêche de la baleine, ſoit dans le golfe de la Floride, ſoit à l'Eſt du grand banc de Terre-Neuve. D'autres objets d'un commerce très-important, tels que les chevaux, les bœufs, les porcs, les ſalaiſons de toute eſpèce, les grains, les farines, le ſuif, le cidre, les ferremens, la poix, le goudron, les vergues, les matures, les planches & autres bois de conſtruction, contribuoient à la proſpérité des quatre provinces. Leur bonheur étoit à ſon comble, bien

avant la fin du ſiècle dernier. Elles croyoient le devoir à la liberté qui préſidoit à toutes leurs délibérations, & ſe bornoient à reconnoître vaguement la Souveraineté du Roi d'Angleterre, qui d'ailleurs n'influoit en rien ſur le gouvernement des Colonies. Une telle adminiſtration ne devoit pas ſubſiſter longtems. En 1684, Charles II, priva la province de Maſſachuſet de ſa charte & de ſes privileges, qu'elle ne recouvra jamais complettement. Les autres provinces intimidées ſe ſoumirent au Monarque, & tous les emplois militaires y furent déſormais à la nomination royale. Le pouvoir légiſlatif reſta entre les mains du Peuple, mais la voix négative fut accordée au Gouverneur; c'étoit aſſurer la prépondérance à la Métropole. Cette forme de Gouvernement a ſubſiſté dans la nouvelle Angleterre, juſqu'au moment de la derniere révolution.

La nouvelle Hampshire eſt la plus ſeptentrionale de ces quatre provinces; on la nomme la premiere, parce qu'elle commence l'Empire de la république du côté

La Nouvelle Hampshire.

du Nord. Elle s'étend depuis la baie de Maſſachuſet juſqu'au fleuve Saint Laurent; la ville de *Portſmouth* en eſt la Capitale. Ses productions étant les mêmes que celles de Maſſachuſet, le voiſinage de cette Colonie la plus conſidérable de la nouvelle Angleterre ne peut manquer de nuire au commerce de la nouvelle Hampshire. Juſqu'à ce qu'elle ait augmenté ſa population, étendu ſes défrichemens, & perfectionné la culture des terres; ſes relations doivent ſe borner aux ports les plus voiſins; mais l'excédent des échanges n'en ſera pas moins un avantage pour la balance de ſon commerce, & cette conſidération eſt applicable à pluſieurs autres Colonies de la nouvelle République.

Portsmouth; longitude 307. 30. latit. 43. 7.

Maſſachuſet eſt ſans contredit la plus floriſſante des quatre Provinces; ſa population eſt de neuf cens mille habitans, l'océan atlantique & le Connecticut forment ſes limites à l'Eſt & au Sud, elle eſt bornée à l'Oueſt par la nouvelle York, & au Nord par la nouvelle Hampshire; ſa longueur eſt de 112 milles, & ſa largeur de 28. Le

Maſſachuſet.

commerce de cette province, dont on a déjà nommé les productions, se fait presque tout à Boston, Capitale de la nouvelle Angleterre, & qui l'est peut-être de toute l'Amérique septentrionale. C'est le chef-lieu des quatre Provinces-unies. La nature semble avoir pris soin d'assurer la défense de cette ville placée au fond de la baie de Massachuset, dont l'enfoncement est d'environ huit milles. L'entrée de cette baie est défendue par d'énormes rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau, & par une chaîne de petites Isles, la plupart habitées. C'est un canal étroit, sur lequel domine le Fort Guillaume, citadelle réguliere qui fut construite à la fin du siècle dernier, & que défendent cent canons du plus gros calibre ; à une lieue en avançant est un fanal très-élevé, dont les signaux répetés par le Fort avertissent la ville qui répand aussitôt l'allarme dans les terres voisines. Ainsi Boston a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi, & en vingt-quatre heures elle peut rassembler une Armée de dix mille hommes. Si à la

Boston, long. 307. 3. lat. 42. 25.

faveur de la brune, une flotte ennemie venoit à paſſer impunément ſous l'artillerie de la fortereſſe, elle ſeroit bientôt arrêtée par deux batteries qui commandant toute la baie, faciliteroient aux vaiſſeaux de la rade les moyens de ſe mettre à couvert dans la riviere de *Charles*. Six cens navires peuvent mouiller dans cette rade, où l'on a conſtruit un ſuperbe mole à l'extrêmité duquel la ville eſt bâtie en forme de croiſſant ſur le bord de la mer; il n'eſt point de ville plus avantageuſement ſituée pour le commerce; il n'en eſt point en Amérique qui ſe rapproche plus de Londres tant pour la magnificence des édifices & l'élégance des meubles & des vêtemens, que pour l'urbanité des mœurs, le rafinement des goûts & la politeſſe des manieres. La morale pratique des Boſtoniens n'en étoit pas moins rigide & s'étoit conſervée dans toute ſa pureté à l'époque des derniers troubles. Puiſſent leurs nouvelles proſpérités ne jamais les corrompre! la population de Boſton eſt à-peu-près de trente-ſix mille habitans.

Salem. La ville de *Salem*, à dix-huit

illes Nord de Boston, est célebre
ır la construction des vaisseaux;
le entretient un commerce direct
'ec les Isles à sucre. Ce fut en cet
ıdroit, que les Colons de Massa-
ıuset firent leur premier établisse-
ent,

Les principales dépendances de Etat de Massachuset sont la baie ɜ *Penobscot*, dans le district de *zgadahoc*, dont l'embouchure est ɜ vingt-un milles, & l'importante olonie de New-Plimouth, qui a ent milles de long sur une largeur 'environ cinquante milles. Elle se ıbdivise en trois Comtés, savoir: riſtol, Plimouth & Barnstable.

Penobscot
New-Plimouth.
Lat. 41. 10. longit. 300. 35.

L'Isle de Rhode ou *Rhode-Island* st la plus petite des quatre Pro-inces de la nouvelle Angleterre. 'est un pays délicieux, que la fer-lité du sol & la température du limat ont fait nommer le *Paradis errestre*; on y jouit d'ailleurs d'une berté illimitée de Religion. Tant l'avantages invitoient les Planteurs ı venir s'y fixer; mais l'étendue de cette Isle charmante ne suffit qu'à oixante mille habitans, & plusieurs iurent obligés d'aller s'établir dans

Rhode-Island.

le continent, où ils acheterent un vaſte terrein ſur lequel ils éleverent les villes de *Providence* & de *Warwich*. La premiere de ces deux villes eſt grande, bien peuplée & très-floriſſante; elle donne ſon nom à la Colonie, dont elle eſt la Capitale. Rhode-Iſland eſt ſituée au Nord de Boſton, à une diſtance de ſoixante milles tout au plus. C'eſt de *Newport* que ſe font toutes les expéditions de la Colonie. Le Havre de cette Capitale de l'Iſle de Rhode, eſt sûr & commode, & la fortereſſe qui le défend eſt armée de trois cens pièces de canon.

Providence, lat. 41. 52. long. 305. 28.

Néw-Port, long. 305. 50. lat. 41. 30.

Connecticut.

La province de Connecticut eſt beaucoup plus étendue que Rhode-Iſland, & ſa population bien plus conſidérable. On évalue le nombre de ſes habitans, à cent quatre-vingt-douze mille. La nouvelle-Yorck & la riviere d'Hudſon la bornent à l'Oueſt; du côté du Sud, un bras de mer la ſépare de *l'Iſle-longue*, à l'Eſt elle confine à Rhode-Iſland, & à une partie de Maſſachuſet; l'autre partie eſt au Nord de Connecticut. Le commerce de cette province ne differe guere de celui des

utres Colonies qui l'environnent. es mines de fer, de cuivre & de lomb contribuent fur-tout à l'enrichir. Ses principales villes font *'rentford* & *New-Haven*; cette erniere eft le rendez-vous de toute ı Colonie. Situé dans l'enfoncement d'une baie, dont le détroit fépare l'Ifle-longue du Continent, on port eft commode & par conféquent très-fréquenté. *New-Haven* utrefois Capitale d'une Colonie lu même nom, fut réunie au Conecticut, en 1664, par une charte lu Roi d'Angleterre. Les ouvrages en fer font le principal commerce le *Brentford*.

New-Haven & Brentford: longit. 304. lat. 41.

Les Hollandois ont été les fonlateurs de cette Colonie, d'abord connue fous le nom de la *nouvelle Belge*, & qui ne prit celui de nouvelle-York, qu'après que les Anglois s'en furent emparés. Refferrée à l'Eft par la nouvelle Angleterre, & bornée à l'Oueft par la nouvelle Jerfey, elle n'occupe fur le bord de la mer qu'un efpace de vingt milles, mais elle s'enfonce dans les terres au-delà de cinquante lieues. Charles II avoit donné

Nouvelle-York.

la propriété de cette Colonie à son frere le Duc d'York; le despotisme de ce Prince & la tyrannie de ses Lieutenans la mirent à deux doigts de sa perte. Elle étoit au moment de se soulever, lorsque la Métropole lui rendit le privilege de se gouverner elle-même. Depuis 1691 cette Colonie étoit représentée par vingt-sept Députés, qui dans les assemblées avoient toujours la prépondérance sur le Gouverneur & sur les douze Conseillers nommés par le Roi. Ces quarante Membres de l'Administration formoient le corps législatif, & la durée de leurs pouvoirs étoit réglée sur celle du Parlement de Londres. Tel fut le gouvernement de la nouvelle York jusqu'au moment de la révolution de l'Amérique. Le sol de cette province fertile en grains & en fruits de toute espèce, lui donneroit de grands avantages sur la nouvelle Angleterre; si elle avoit la même émulation & la même industrie. Une grande partie du terrein de la nouvelle York est encore en friche, & ses habitans n'en sont pas moins heureux; ils

ignent à une grande ſimplicité de
œurs, un eſprit d'ordre & d'é-
onomie que leur ont tranſmis leurs
cêtres ; d'ailleurs leur commerce
pelleteries eſt pour eux une
urce abondante de proſpérités &
richeſſes. Le fort d'Orange conſ-
uit par les Hollandois, à cent
nquante milles de la mer, en
montant la riviere d'Hudſon dans
pays des Iroquois, eſt le Com-
toir où les Sauvages du nord
pportent ces pelleteries. En tom-
ant au pouvoir des Anglois, ce
rt a pris le nom d'*Albany*; on y compte environ trois cens cinquante aiſons. Albany, long. 304. 19. lat. 41. 43.

Longue-Iſland ou l'Iſle de *Naſſau* ſt une dépendance de la province de New-York. Cette Iſle a cent vingt milles de long ſur douze milles de lar- Longue-Iſland, lat. 40. 32. long. 304. 59.
e ; un canal fort étroit la ſépare du
ontinent ; elle eſt diviſée en trois
Comtés, ſavoir : Suffolck, Rich-
nond & Queen's-County. Toutes les
ortes de fruits abondent dans cette
Iſle, où du moins y croîtroient aiſé-
ment ; elle produit du tabac, qui
le diſpute à celui du Maryland.

Suivant les derniers dénombre-

mens, la nouvelle York compte deux cens cinquante mille habitans de diverſes Nations & de ſectes différentes. Sa Ville capitale n'eſt pas ſuſceptible d'une grande réſiſtance en tems de guerre; elle n'a ni port ni baſſin; mais elle n'en a pas beſoin du moins en tems de paix; ſa rade ouverte dans toutes les ſaiſons, eſt acceſſible aux plus grands vaiſſeaux, & leur offre un abri sûr contre les orages. L'aiſance eſt générale dans la ville de New-York, où les vivres ſont abondans, d'une excellente qualité & au plus bas prix; la derniere claſſe du Peuple trouve une reſſource aſſurée dans la pêche des huitres qui occupe au moins deux cens bateaux. C'eſt peut-être de cette aiſance, que naiſſent la molleſſe & l'oiſiveté reprochées à ſes habitans, dont le nombre eſt évalué à quinze ou dix-huit mille. Les exportations de New-York pour les Indes occidentales conſiſtent en légumes de beaucoup d'eſpèces, en bled, ſeigle, planches, douves & autres bois, porcs, bœufs, moutons, chevaux, fromage, huitres & ſalaiſons; les retours ſont en rum,

La ville de New-York, long. 42. 40. lat. 40. 50.

cre & melasse. Cette ville a beau-
oup perdu de sa considération pen-
ant la derniere guerre.

A l'Ouest & dans le voisinage de *la nouvelle York*, se trouve *le Nouveau Jersey*, province autrefois nommée *la nouvelle Suede*, parce que ses premiers cultivateurs étoient Suédois. Les Anglois en firent la conquête, & le Duc d'York la donna à deux de ses favoris, qui n'ayant pu la gouverner à leur gré; la rendirent à la Couronne. Cette vaste Colonie située entre l'Océan & les terres inconnues qui la bornent au Nord, a cent vingt-milles de long sur cent milles de large, & cependant on n'y comptoit que seize mille habitans avant la révolution; sa population est aujourd'hui de cent trente mille hommes. Une mine d'excellent cuivre, d'abondans pâturages, de bonnes terres à bled, des côtes accessibles, le port d'*Amboi*, Capitale du nouveau Jersey, tous ces avantages sembloient devoir favoriser le commerce & la population de cette Province; elle est pourtant une des moins peuplées, & n'a jamais eu

Le Nouveau Jersey.

Amboi, long. 302. 57. lat. 40. 30.

de commerce à elle ; pendant
tems elle négligea de faire cor
des navires, elle se bornoit
verser dans ceux des Coloni
sines, les produits peu consid
de sa culture ; aujourd'hui 1
elle n'a point de relations d
avec l'Etranger ; par le mo
la Delavarre, elle transpo
productions à Philadelphie
elles se repandent dans les
ports du nouveau Monde. I
teur des progrès de cette C
eut sa principale cause dans
blissemens de la Pensylvanie
la Caroline, qui se formo
l'époque de la conquête du
& auxquels les Anglois & les
gers donnerent la préféren
nom de cette Province ser
core ignoré dans l'ancien
nent, si elle ne faisoit par
treize Etats confédérés ; mai
obscurité n'est point un obst
bonheur de ses habitans.

La Delaware.

La belle riviere d'où cet
lonie prend sa dénomination
avoir séparé dans son cours
sylvanie de la nouvelle Jers
se perdre dans l'Ocean Atla

où elle forme une large baie. Cette riviere est navigable dans une longueur d'environ deux cens milles; mais au-dessus de Bristol, il y a une chûte d'eau considérable qui en suspend la navigation. Elle baigne les trois Comtés de New-Castle, de Kent & de Sussex dont la réunion forme l'État de la Délaware, qui est un démembrement de l'Etat de Pensylvanie : ils n'ont été séparés qu'au moment de la révolution. Quoique les plantages de chacun de ces trois Comtés se trouvent placés à des distances inégales & souvent incommodes, la position heureuse de New-Castle, de Kent & de Sussex ne peut manquer d'en favoriser le Commerce, & d'en augmenter la population, pourvu que ces Villes continuent de se gouverner sur les mêmes principes que l'État de Pensylvanie, & qu'elles se maintiennent dans une harmonie constante avec les autres États voisins.

Guillaume *Penn* étoit parti d'Angleterre en 1681, pour aller fonder cette Colonie. Ce Quaker philosophe ne regarda pas la concession qui lui avoit été faite par la Cour

La Pensylvanie.

de Londres, comme un titre suffisant pour chasser les Sauvages de leur patrimoine; il mit à prix le territoire qu'il vouloit peupler, & l'acheta des naturels du Pays. Tous les Quakers d'Angleterre avoient demandé à le suivre en Amérique; mais deux mille seulement s'embarquèrent avec lui. Il vouloit proportionner ses établissemens à ses facultés, & pour recevoir de nouveaux Colons, il attendit que la culture des terres eût fait quelques progrès dans sa Colonie. Ils furent prompts & rapides, & ce terrein qui n'offroit aux cultivateurs que des mines de fer à exploiter & des forêts antiques à défricher, fut bientôt couvert, dans plusieurs de ses parties, de nombreux troupeaux, d'arbres fruitiers, de plantations de lin & de chanvre, de légumes, de maïs & de grains de toute espèce. Cette prospérité fut due à l'activité des Colons & à la douceur du Gouvernement qui admettoit, parmi les citoyens de la Colonie, tout homme qui ne nioit pas l'existence d'un Dieu, & parmi les chefs de la République quicon-

l'honoroit en chrétien. Penn
it qu'il n'existât au profit des
es aucun impôt qui ne fût vo-
re, & que les appointemens
: successeurs à l'administration
État, ne fussent exigibles dans
1 cas. Suivant sa législation,
ouverneur de la Colonie ne
oit rien décider sans le concours
uple; la pluralité des suffrages
it pour établir une loi, mais
fallait les deux tiers pour
ir un impôt. La Justice s'y
it gratuitement, & presque
urs par des arbitres nommés
chaque canton; c'étoit tou-
la faute des parties, quand
rocès se jugeoient dans les
inaux. Jamais le sang humain
it souillé cette terre avant le
e de George III. On conçoit
qu'avec de pareilles loix & les
rs qu'elles supposent, les ha-
s de la Pensylvanie sont inca-
s d'asservir leurs voisins. Ils
nt trop bien le prix de la li-
é, pour en priver les autres;
par une conséquence néces-
, ils se laisseroient plutôt mourir,
de recevoir la loi d'un vain-

queur. Une République dans laquelle se réalisoient la sagesse & le bonheur du fabuleux âge d'or, ne pouvoit manquer d'attirer dans son sein un grand nombre d'Européens qui ne trouvoient point dans leur patrie les douceurs de la paix & de la liberté ; aussi la vit-on bientôt peuplée de François, de Hollandois, de Suédois, & d'Allemans qui, réunis par l'amour du travail & le besoin de s'entr'aider mutuellement, y vivent en freres malgré la différence de leurs opinions religieuses. C'est à cette précieuse harmonie, qu'on doit sur-tout attribuer l'accroissement rapide de la Colonie qui, suivant le calcul du Congrès général, portoit sa population, en 1774, à trois cens cinquante mille habitans. Quand on considère que cette population double tous les vingt ans, & que le travail d'un seul homme obtient facilement des vivres pour en nourrir vingt, on ne peut évaluer jusqu'où seront portés les fruits prodigieux de la culture dans cette vaste Province, dont la cinquième partie est à peine défrichée.

Les côtes de la Penſylvanie d'a-
ord reſſerrées, s'élargiſſent inſen-
lement juſqu'à cent vingt milles,
ſa profondeur, qui n'a d'autres
nites que celles de ſa population
de ſa culture, embraſſe déjà cent
iarante-cinq milles d'étendue. Par-
gée en onze Comtés ; ſavoir,
'hiladelphie, *Bucks*, *Cheſter*,
ancaſtre, *York*, *Cumberland*,
lerks, *Northampton*, *Bedfort*,
Torthumberland & *Weſtmoreland*,
lle entretient dans tous ces endroits
in commerce actif & des manufac-
ures floriſſantes où ſont employées
es propres laines, ſon chanvre,
on lin & le coton qu'elle tire de
'Amérique méridionale. En échan-
ge de ſes productions territoriales,
qui conſiſtent en biſcuits, farines,
ſuifs, légumes, viandes ſalées, ci-
dre, biere & toutes ſortes de bois
de conſtruction, elle ſe procure du
ſucre, du café, de l'eau-de-vie &
de l'argent, qui ſont la matiere d'un
nouveau commerce avec les autres
Colonies, & quelques Nations de
l'Europe. Les Açores, Madere, les
Canaries, l'Eſpagne, le Portugal,
offrent des débouchés aux grains

& aux bois de la Pensylvanie; le payement s'en fait en vins & en piastres. A l'époque des troubles de Boston, cette Province recevoit dans ses ports quatre cens navires de toute grandeur, & en expédioit à-peu-près autant chaque année. Presque tous ces armemens se faisoient à Philadelphie, Ville célèbre, située à cent vingt milles de la mer, au confluent du *Schuylkill* & de la *Délaware*.

Philadelphie, long. 301. 40. lat. 40. 25.

Il règne dans cette Capitale beaucoup de propreté, de régularité & de magnificence. Les rues y sont tirées au cordeau, & ont depuis cinquante jusqu'à cent pieds de largeur. Le marbre, qui est fort commun aux environs de Philadelphie, y décore la plûpart des maisons. Mais rien n'approche de la somptuosité de l'Hôtel de Ville, où se rassemblent depuis soixante ans, les hommes les plus éclairés de la Colonie & peut-être de tout le continent. L'objet de leurs assemblées est de s'y communiquer de nouvelles lumières sur l'administration, dont ils sont spécialement chargés. A côté de l'Hôtel de Ville est une superbe

Bibliotheque devenue publique en 1732 par les soins de l'illustre *Franklin*. Pour la rendre plus utile, on y a joint des instrumens de mathématiques & de physique avec un beau cabinet d'histoire naturelle. Cette Ville presqu'entièrement bâtie sur la Délaware, offre des quais d'une largeur prodigieuse, ils ont jusqu'à deux cens pieds en quelques endroits. En 1766, on comptoit à Philadelphie vingt mille habitans de toute Secte. Cette population n'est pas proportionée à son étendue; son Législateur en avoit tracé les dimensions sur deux milles de long & un mille de large. Tout y porte l'empreinte du travail & de l'industrie, & l'on n'y a rien épargné pour faciliter les opérations de commerce. Hors le tems des glaces, les navires de cinq cens tonneaux abordent sans difficulté à Philadelphie. Les marchandises arrivées par la *Délaware* & par le *Schuylkill*, sont ensuite transportées dans les terres par des chemins plus beaux que ceux de la plûpart des Etats de l'Europe. Il ne manquoit que des fortifications à cette Ville; les Pensylvains ne croyoient pas en

avoir besoin &, ce n'est qu'en 1
qu'on a commencé à fortifier l'e
du fleuve Délaware.

Le Maryland

Ce fut l'intolérance des Virgi
pour les Catholiques, qui peu
Maryland. Cecile Calvert,
Baltimore, avoit obtenu du
Charles-premier, la cessio
ce pays; à la mort du fo
teur de la Colonie, son fils
d'Angleterre en 1633 avec
cens Papistes Anglois, qui p
rent au Maryland l'esprit de
rance, & cette liberté civi
laquelle cette Province do
grande population. On la fait
ter à trois cens vingt mille hab
dispersés dans les onze Comté
la divisent. Six sont à l'Oue
cinq à l'Est de la baie de C
peak, qui s'enfonce d'environ
cens cinquante milles dans les
res, & dont la largeur commu
de douze milles. *Sainte-M*
autrefois Capitale de l'État,
presque rien aujourd'hui; & *A*
polis qui jouit de cette prérog
n'est guères plus considérable.
à *Baltimore*, dont le port est
profond, que se traitent pr

Annapolis, longit. 300. 10. lat. 39. 25.

Baltimore, longit. 300. 30. lat. 39. 15.

utes les affaires de commerce; tabac en eſt un des principaux ›jets. Celui de Maryland tient le ;ond rang entre les meilleurs tacs de l'Amérique ſeptentrionale; ı le priſe ſur-tout dans le Nord & 'Orient de l'Europe à cauſe de la ›nté de ſa ſeve. Au reſte les proıctions de cette Colonie, l'une des oins étendues de la nouvelle Réıblique, ſont toutes d'une excelnte qualité, & l'on peut dire ı'entre les Apalaches & la mer, il y peu de terres auſſi bonnes que celles u Maryland. Les cinq rivieres na-'igables qui le traverſent, contri›uent beaucoup à ſa fertilité. Le :idre qu'on y récolte eſt comparable ıux meilleurs vins blancs; c'eſt la boiſſon ordinaire des Habitans. Ils tirent du rum des Barbades; Madere leur fournit les vins. En échange de ces denrées, ils fourniſſent des étoffes de ſoie & de laine, des toiles de coton, des armes à feu, & toutes les eſpèces de quincailleries qu'ils ſavent fabriquer. La forme de l'adminiſtration du Maryland, reſſembloit, à beaucoup d'égards, à celle de la Virginie.

La Virginie. Autrefois ces deux Provinces ne formoient qu'une seule Colonie ; mais avec le même sol & le même climat, la Virginie a quelques avantages sur le Maryland. Son étendue est plus considérable ; ses fleuves recoivent de plus gros navires & les portent plus avant dans les terres ; ses Habitans ont plus de caractère, sont moins timides & plus industrieux. Toute l'ambition des Anglois dans l'Amérique septentrionale se bornoit anciennement à la possession de cet État, dont la fécondité renommée dans l'ancien continent, attira bientôt une prodigieuse quantité d'Européens. Sa population, dès-lors très-considérable, fut accrue tellement que, s'il n'y a point d'exagération dans les calculs du Congrès, on n'y compte pas moins de six cens cinquante mille habitans y compris les esclaves, dont le nombre est évalué à cent cinquante mille. Les premiers Nègres introduits dans la Colonie, y furent amenés par les Hollandois en 1620. Le résultat de leurs travaux & de celui des Blancs fut, dès les commencemens, de fournir aux deux

hémisphères du bled, du maïs, des légumes secs, du chanvre, des cuirs, des fourrures, des salaisons, des bois, des mâtures, & sur-tout le meilleur tabac qui existe dans les deux Mondes. Cette branche de commerce que la Métropole avoit intérêt d'encourager, fut, par une suite de ses vexations, considérablement négligée dans les cinq ou six années qui ont précédé la derniere guerre. Les droits énormes, dont on chargea cette denrée, tournerent presqu'entièrement l'industrie des Virginiens vers la culture des grains. Le succès passa leurs espérances, & la fortune des riches propriétaires ne souffrit point de ce changement; mais le prix des terres haussa considérablement, & les petits planteurs de la Virginie se virent obligés d'aller former des établissemens hors de cette Province. La Caroline du sud gagna beaucoup à ces émigrations. Avant le commencement des troubles, elle exportoit annuellement 2000 boucauts de tabac, & par un calcul qu'on ne fera point ici, il est démontré que l'Angleterre perdoit infiniment à cette translation. Le

monopole exercé sur le taba
Virginie, n'étoit pas l'unique
de ses Colons. Les taxes exo
tes, dont ils étoient d'ailleu
chargés, les abus d'autorité
part du Gouverneur, dont le
voirs trop étendus ne laissoie
députés des Comtés aucun
fluence dans le Gouverneme
rétributions arbitraires des Pa
anglicans, la multiplicité de
bunaux de Justice, les app
Conseil Britannique, & défi
ment à la Cour d'Angleterre;
mot, tous les genres d'opp
se réunissoient pour dép
cette Province, si l'avidité d
chesses n'eût soutenu ses ha
contre tous les dégoûts d'un
ministration tyrannique. D'ail
quoique dispersés dans les ca
gnes, dont ils préfèrent le séj
celui des cités, quoiqu'ils n'
d'autres Villes, que James-To
Williambourg, & que cette Ca
même soit moins une Ville
superbe Village où l'on compt
viron deux mille hommes,
Virginiens aiment beaucoup le
& sont fort adonnés à toutes l

Williambourg, long. 299. 32. lat. 37. 20.

uités du luxe. Ils s'en parent, n décorent leurs maisons, & eurs ne craignent pas d'obérer plantations pour satisfaire à folle vanité; aussi leur dette nale est-elle énorme. Au com- :ement des troubles, elle se oit à plus de vingt-cinq millions os livres; mais d'autres tems ent d'autres mœurs, & la Vir- commence à distinguer ce qui écessaire, de ce qui n'est que le. Il est à croire qu'elle trou- dans la fertilité de son sol, de se liberer promptement de s ses dettes.

rs du premier défrichement de contrée, en 1663, le célèbre en traça la législation. Son fut un présent bien funeste à Colonie naissante. Par condes- ınce pour les huit lords con- nnaires à qui la Cour de Lon- ıvoit donné cette grande éten- le pays, le Philosophe Légis- ' négligea d'assurer la liberté , & mit entre leurs mains la puissance législative. Tous bus du Gouvernement arbi- se firent bientôt sentir dans

Les deux Carolines.

la Caroline. Elle gémissoit so
tyrannie de Grenville, son Go
neur, lorsque pour comble d'
tune, elle se vit attaquée p
Sauvages; elle ne s'en délivra
près de longs combats & des
sacres sans nombre. Cette g
avoit exercé le courage des Ca
& leur avoit fait sentir leurs fo
ils s'en servirent contre leurs 1
& secouèrent enfin un joug insu
table. En 1728, la Colonie
sous la domination de la Cou
d'Angleterre, & ce fut l'époq
son bonheur. Divisée en deu
vinces, l'une septentrionale & l
méridionale, elle forma dans l
deux Gouvernemens, dont le
furent, pour ainsi dire, co
aux seuls représentans du Peu

Caroline septentrionale.

La Caroline septentrionale
bornes immédiates, la Virgin
Géorgie, l'Océan & les Apal
Cet État, l'un des plus étendus c
tinent de l'Amérique, compre
cantons particuliers dans son en
savoir, *Albermale*, *Clarendon*
ven, *Barkley*, *Colleton* & *Ca*
Ses Colons, peu laborieux & m
cultivateurs, vivent isolés sur

plantations, dans une ignorance qui approche beaucoup de celle des Sauvages. Ils s'y nourrissent de porc, de laitage & de maïs. On leur reproche une passion démesurée pour les liqueurs fortes, comme un des grands obstacles aux progrès de leur commerce qu'ils négligent d'ailleurs par insouciance. Les cuirs, la cire, le goudron, la poix, la térébenthine, les peaux de daims & le tabac inférieur qu'ils fournissent à l'Europe; les salaisons, les légumes, le maïs & la mauvaise farine qu'ils envoyent en petite quantité aux Indes Occidentales, sont tout au plus un objet de quinze cens mille livres tournois par année. La Colonie reçoit en échange de ces exportations, du sucre & de l'eau-de-vie qui lui vient du nord de l'Amérique. La Ville de Brunswick à l'embouchure de la riviere du *Cap-fear*, est le seul port où ces opérations de commerce puissent s'exécuter. Les navires qui tirent seize pieds d'eau, ne peuvent aborder à *Wilmington* capitale de la Province. Un sol plat, sablonneux, & rempli de marais; des bois de chêne trop

Brunswick; longit, 298. 15. lat. 34. 5.

Wilmington, longit. 298. 22. lat. 34. 20.

gras pour être employés à la
truction des vaisseaux, & les
de sable qui écartent les navi
des côtes de cette Caroline
blent devoir s'opposer lon
encore aux progrès de sa C
Cependant le Congrès en fai
ter la population à trois cen
hommes, le petit nombre des
compris. Il est à craindre q
ait de l'exagération dans ce c

Caroline méridionale.

Outre les productions in
à l'article précédent, la Caro
sud cultive le riz & l'indigo
sont les principaux objets
commerce. Cependant les
cinquièmes de cette Provin
encore en friche. Lorsque
sera plus découvert, les pl
vigne & d'oliviers ne peuve
réussir, & particulièrement
coteaux, au pied des monta
dans les terreins sablonneux.
lonie a déjà fait les essais l
heureux en ce genre de
Celle des mûriers avoit été n
anciennement ; depuis les
bles, le besoin l'a fait re
avec succès en plusieurs e
Charles-Town est l'entrep

toutes les productions de la Caroline méridionale. Cette Ville occupe un grand espace au confluent de *l'Asthey* & de la *Coper*, deux rivieres navigables. On y compte deux mille maisons & quelques édifices publics qui seroient remarqués même en Europe. Elle peut recevoir dans son port jusqu'à trois cens cinquante navires avec leur chargement. Les deux autres Villes de cette Province *Georges-Town* & *Beaufort* (ou *Port-Royal*), sont encore peu de chose; mais leur situation peut les rendre un jour considérables. On commence à fabriquer dans cette Colonie des étoffes mêlées de laine & de soie; elle en fait des envois aux Colonies voisines. Sa population est d'environ deux cens cinquante mille habitans, dont la moitié sont des noirs; elle n'est point proportionnée à son étendue. Les deux Carolines réunies occupent un espace de deux cens milles dans les terres, & s'étendent bien au-delà de quatre cens milles sur la côte. L'élévation du sol ne commence qu'à cent milles de la mer, & devient toujours plus

Charles-Town, long. 297. 28. lat. 32. 45.

Georges-Town & Beaufort, longit. 296. 55. lat. 32. 7.

Ce qui étoit prodigieux dar
Colonie, dont l'exiſtence ne
pas de quarante ans.

Lors de la révolution, chac
ces Colonies devoit à peu pı
année de ſon produit au con
de la Métropole; le Parlemer
lua cette dette à cent huit n
de nos livres.

L'affranchiſſement des trei
vinces conféderées a, ſans
privé l'Angleterre du plus vaſ
pire dont il ſoit fait mentio
l'Hiſtoire; mais il lui reſte
de grandes poſſeſſions dans le
nent de l'Amérique ſeptentr
& la puiſſance des Anglois
toujours impoſante & redoı
ſi les deux Florides, l'Aca
Canada & Terre-Neuve, ne d
pas naturellement ſubir l'aſ
& ſuivre la deſtinée des C
nouvellement érigées en R
que. Quoi qu'il en ſoit, le
vinces encore ſoumiſes à la
nation angloiſe, ont été con
autres, le théâtre de la d
guerre, & il nous paroît
penſable d'en donner une
légere & ſuperficielle. Elle ſe

& sera le résultat du tableau qu'il
us reste à tracer de l'Amérique
ptentrionale.

Pendant que les Espagnols & les Le Canada.
ortugais découvroient des Mondes,
France ennemie des conquêtes
oignées, restoit simple spectatrice
e ces grands événemens. Enfin,
le consentit à y prendre part, &
n 1562, l'Amiral de Coligny en-
oya *Jean Ribaud* dans la Floride;
ette premiere tentative échoua
aute de subordination, & nos au-
tres entreprises dans le nouveau
Monde, ne furent pas plus heureuses
usqu'à l'année 1608, que *Samuel*
de Champlain remonta le fleuve Quebec;
Saint-Laurent & jeta sur ses bords, longit. 307°
les fondemens de Quebec, aujour- 47'. lat. 46°
d'hui la Capitale du Canada. Cette 55'.
Province, en y joignant la Baie
d'Hudson, Terre-Neuve & l'Aca-
die, formoit l'immense Pays connu
sous le nom de *Nouvelle-France*,
dont une partie fut cédée aux An-
glois vers la fin du regne de Louis
XIV. Le Canada, proprement dit,
ne leur appartient que depuis le 10
Février 1763, époque précise du
Traité de Versailles.

Cette contrée eſt bornée à l'Eſt par l'Océan, à l'Oueſt, par le Miſſiſipi, au Sud, par les Colonies indépendantes, & au Nord, par des Pays inconnus. Quebec, ſa Capitale, eſt bâtie en amphithéâtre à cent vingt lieues de la mer ſur une péninſule formée par les deux fleuves Saint-Laurent & Saint-Charles. Elle domine, d'un côté, ſur de vaſtes & riches campagnes; de l'autre, ſur une rade très-ſûre, ouverte à plus de deux cens vaiſſeaux. Son enceinte eſt de trois milles, & l'on y comptoit environ dix mille Habitans au commencement de 1759. Le fleuve Saint-Laurent, dont on ignore la ſource, traverſe la Province du Sud-Eſt au Nord-Oueſt &, après un cours de huit cens lieues, va ſe jetter dans la mer du Nord; il a plus de quatre-vingt mille pas géométriques de largeur à ſon embouchure; ſa profondeur ordinaire eſt d'environ deux cens braſſes. Les pelleteries ſont le principal commerce du Canada. La Colonie Françoiſe en avoit établi le premier entrepôt à *Tadouſſac*, port ſitué à trente lieues au-deſſous de Quebec. La ville des

ois-Rivieres bâtie à vingt-cinq
ies plus haut que la Capitale, Montréal, longit. 305. 30. lat. 45. 47.
tagea cet avantage avec Tadouſ-
; enfin, ce commerce paſſa tout
ier à Montréal, qui dut cette
férence à ſa poſition avantageuſe
1s une iſle du fleuve d'environ
t lieues de long & de quatre
ues de large. Quebec eſt ſitué à
xante lieues de Montréal, la ſe-
nde ville du Canada. Cette Pro-
ice fournit d'excellents bois de
nſtruction, pourvu qu'on s'attache
x arbres des montagnes, & non
s, comme on faiſoit autrefois, à
ux des marais, dont l'humidité
nd leur tiſſu gras & lâche. Depuis
tabliſſement de cette grande Co-
nie, le génie militaire a preſque
ujours formé le caractère diſtinc-
: de ſes Habitans. Tant qu'ils con-
rveront cet eſprit ennemi de la paix
de toute occupation ſédentaire,
ne peut ſe flatter d'y voir proſ-
érer la culture. Le pouvoir abſolu
ui gouverne le Canada n'eſt point
mpatible avec le bonheur des
ommes paiſibles & laborieux; ſous
n tel Gouvernement, il n'y a de
iccès & de diſtinctions à eſpérer,

que pour les exécuteurs de ce pouvoir arbitraire. Les Canadiens n'ont d'espoir que dans une révolution; & la Politique Angloise n'a d'autres moyens de la reculer qu'une prompte réforme dans l'administration de cette grande Province.

Cap-Breton ou Isle-Royale. Le sol du *Cap-Breton* est froid & stérile; d'épaisses forêts rendent cette isle presqu'inaccessible aux rayons du soleil. Ses bois de chêne seroient excellents pour la construction, & cependant elle borne son commerce à la pêche. Les François en prirent possession au mois d'Août 1713, & changerent son nom en celui de l'*Isle-Royale*. Louisbourg en est la Capitale. Son port est large & profond, & la Ville de figure oblongue peut avoir une demi-lieue de tour; les rues en sont larges & régulieres. Cette isle placée à l'entrée du golphe Saint-Laurent est à quinze ou seize lieues Est de Terre-Neuve. A son couchant est un détroit de quatre lieues qui la sépare de l'Acadie. Elle a trente-six lieues de long sur vingt-deux de large. Tous ses ports sont ouverts à l'Est en tournant vers le midi.

Louisbourg, longit. 317. 47. lat. 45. 53.

L'isle

L'isle Saint-Jean, plus avancée ans le même golphe, n'a qu'une eue dans sa plus grande largeur; ı longueur est au moins de vingt-eux lieues. Les François négligè-ent longtems cette isle féconde en ibier, & très-favorable à la pêche.)uoiqu'il y regne un froid excessif, : sol extrêmement varié s'y prête la culture de toutes les espèces e grains. Ces avantages reconnus rent naître le double projet de dé-icher l'isle Saint-Jean,& d'y établir ne grande pêche de morue; mais s prohibitions & les privileges ex-lusifs y découragèrent l'industrie. .orsque les Anglois s'en emparè-ent, ils eurent la mauvaise poli-que d'en chasser trois mille Fran-ois, & de partager le sol de Saint-ean à de nouveaux Propriétaires, ui, bientôt las de ces possessions, s cédèrent presque gratuitement à es émigrans d'Irlande & d'Ecosse. a Colonie ne prospéra pas mieux ntre les mains de ces derniers, & on n'y compte pas plus de douze ents Colons. Ils n'ont point de re-tions directes avec l'Europe, &

Isle Saint-Jean.

font tout leur commerce avec Halifax & Quebec. Jufqu'en 1772, cette ifle fut une dépendance de la Nouvelle-Ecoffe; mais à dater de cette année, elle forme un Etat particulier. Le port *Lajoye*, maintenant *Charlotte-Town*, eft le chef-lieu de la Colonie.

La Nouvelle Ecoffe.

La Nouvelle-Ecoffe, autrefois l'*Acadie*, embraffe trois cents lieues de côtes depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre, jufqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Au milieu de ce vafte efpace, eft une grande peninfule de forme triangulaire qui femble faite exprès pour fervir d'afyle aux bâtimens des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellents, où l'on entre & d'où l'on fort par tous les vents. Il y a beaucoup de morue fur fes rivages, & la bonté des terres intérieures invite à toutes fortes de cultures. Cependant la Nouvelle-Ecoffe n'eft point une contrée floriffante fur-tout depuis que les Anglois en ont expulfé les anciens Habitans qui, fous le nom de *François-Neutres*, vivoient heu-

x & paisibles sur la foi des contions faites avec leurs vainqueurs; t un des traits de la Politique gloise qui en caractérise le mieux ruauté réfléchie. En 1769, parut dans l'Acadie de nouveaux Cos, la plupart Officiers ou Soldats ni la Cour de Londres avoit fait concessions de terres proportionnent à leur grade. Ceux-ci, rasiblant les anciens Cultivateurs, s prétexte de leur faire renouler le serment de fidélité au Roi orge, les embarquèrent de force des vaisseaux qui les transporent en différentes contrées de mérique. Tous, sans excepter les illards, les femmes & les enfans, virent contraints d'abandonner rs riantes cultures, pour aller péde misere dans les établissemens l'oppression Britannique se faisoit plus ressentir. Le Cabinet de ndres avoit prononcé de sangid l'arrêt de leur déportation. dater de cette époque, la Noulle-Ecosse n'a fait que se dépeur. Elle est absolument inhabitée puis le fleuve Saint-Laurent jus'à la peninsule. La ville d'Anna- Annapolis.

polis (1) est presque détruite, & malgré le caractere laborieux des Allemands, le nouvel établissement de Lunebourg ne fait point de progrès.

Lunebourg, Halifax, 44. 39. 4. de lat. Hallifax, l'entrepôt des forces destinées à l'oppression de l'Amérique septentrionale, n'a pu devenir malgré ses fortifications, une place de guerre respectable. Sa pêche est d'un foible rapport, & les cultures des environs sont presque nulles. L'entretien de sa Garnison & son Amirauté sur-tout ont coûté des sommes énormes à l'Angleterre. C'est d'Hallifax que sont parties les flottes & les armées venues de Londres pour conquérir l'Amérique; c'est-là qu'elles se sont réfugiées après leurs défaites.

Terre-Neuve. Ce ne fut qu'après bien des voyages infructueux, & sous le regne d'Elisabeth, que les Anglois firent attention à la pêche de Terre-Neuve. Cette Princesse envoya dans ces parages, le *Chevalier Hampshrée* avec

En 1582.

---

(1) Elle s'appelloit autrefois Port-Royal. Quand les Anglois en eurent pris possession, ils la nommèrent *Annapolis*, en l'honneur de la Reine Anne.

cinq navires, pour assurer aux Pêcheurs la partie de la côte qu'ils auroient choisie. Les expéditions pour cette isle, se multiplièrent très-rapidement, & dès 1615, on y vit jusqu'à deux cents cinquante navires Anglois, dont la totalité pouvoit former quinze mille tonneaux. Les Pêcheurs eurent des habitations fixes à différentes distances les unes des autres, & ils choisirent l'isle Saint-Jean pour leur point de réunion; ils y trouvoient des Armateurs venus de la Métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fournissoient à tous leurs besoins.

L'isle de Terre-Neuve avoit été découverte en 1497, par un Vénitien nommé Jean Cabot. Sa forme triangulaire a plus de trois cents lieues de circonférence. Son intérieur est presqu'inaccessible, & par conséquent très-peu connu. Ce sont des rochers escarpés, des montagnes couronnées de mauvais bois, des vallées étroites & sablonneuses. Ce pays n'est habité que par des bêtes fauves que les Eskimaux viennent chasser dans certaines saisons de l'année; on n'y connoît point d'autres Sauvages.

La côte de cette isle est semée de cailloux où l'on fait sécher la morue qu'on destine au commerce. Elle est infiniment plus abondante à Terre-Neuve, que dans les mers du nord de l'Europe; elle est aussi plus délicate quoique moins blanche. On la séche, on la sale pour l'usage de l'Europe & d'une grande partie de l'Amérique. Celle qui n'est que salée se nomme morue verte & se pêche au grand banc, l'une de ces montagnes formées sous les eaux des débris du continent; cette bande de terre à laquelle on donne communément cent soixante lieues de long sur quatre-vingt-dix de large, a ses extrémités terminées en pointe, & il n'est pas aisé d'en marquer les bornes avec exactitude. La morue n'abandonne le grand banc de Terre-Neuve & les petits bancs voisins, que depuis la mi-Juillet jusqu'à la fin du mois d'Août: la pêche s'y fait abondamment dans les dix autres mois de l'année. Le détroit de Belle-Isle est un canal de médiocre largeur qui sépare cette grande isle de la côte de Labrador, démembrée du Canada depuis 1764, & qui est main-

tenant annexée à *Terre-Neuve*. On connoît peu le Labrador, cette vaste contrée, dont la partie occidentale touche à la baie d'Hudson.

Cette baie formée par l'Océan dans les régions éloignées du Nord de l'Amérique, a cent cinquante lieues de profondeur. Son entrée, d'environ six lieues de large, n'est praticable que depuis le commencement de Juillet jusqu'à la fin de Septembre, encore n'est-ce pas sans danger pour les Navigateurs, à cause des montagnes de glace qui souvent ont jusqu'à dix-huit cents pieds d'épaisseur. Henri *Hudson* donna son nom à ce pays qu'il découvrit en cherchant au Nord-Ouest un passage pour entrer dans la mer du Sud. La stérilité de la nature sous cette zone glaciale, n'y permet aucune espèce de culture fructueuse, & la baie d'Hudson n'est à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce de pelleteries. Quoique les fourrures y soient bien supérieures à celles des contrées moins septentrionales, on se les procure à beaucoup meilleur marché. Les Eskimaux qui habitent tout le pays compris entre la pointe de Belle-

La Baie d'Hudson.

En 1607.

Isle & les régions les plus enfoncées dans le nord de l'Amérique, y donnent huit à dix castors pour un fusil, & deux castors pour une hache ou pour une livre de tabac.

La Floride. Ce beau pays, aujourd'hui resserré dans la peninsule que la mer a formée entre la Georgie & la Louisiane, avoit longtems appartenu aux Espagnols. Par le traité de 1763, il fut cédé aux Anglois, qui partagèrent cette acquisition en deux Gouvernemens.

Saint-Augustin, long. 298. 30. lat. 30.

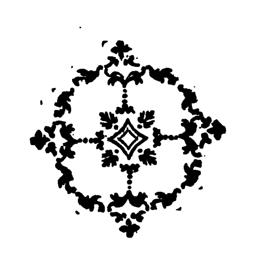
Pensacola, longit. 290. 50. lat. 30. 35.

Le bourg de Saint-Augustin devint le chef-lieu de la Floride orientale, & Pensacola celui de la Floride occidentale. Ce dernier établissement offre un havre excellent, dont les Négocians Anglois & ceux de l'Amérique septentrionale avoient fait un entrepôt avantageux pour leur commerce interlope avec les terres Espagnoles; mais le cours du commerce ayant été détourné pendant la derniere guerre, les vaisseaux marchands de cette Colonie furent changés en corsaires, qui s'emparèrent quelquefois des navires de la Georgie & des deux Carolines, mais qui plus souvent devinrent la proie des Armateurs Anglo-Américains. Le saf-

ras & l'indigo font les productions
plus abondantes de l'une & l'autre
oride.

Le tableau qu'on vient de pré-
iter des établissemens Anglois
ıs l'Amérique Septentrionale, pa-
tra sans doute incomplet & trop
serré, si l'on considère l'étendue
l'importance du sujet; mais notre
ention n'étoit pas de le traiter;
utres que nous ont rempli cette
he difficile, & nous renvoyons à
rs ouvrages ceux de nos Lecteurs
i, pour bien entendre l'Histoire
la derniere guerre, regardent
nme un préliminaire indispensable
pprofondir celle des Colonies
glo-Américaines. Les détails que
ıs leur épargnons dans cette
ırte exposition, sont présentés
eurs avec tout l'intérêt dont ils
ient susceptibles; mais ils seroient
placés dans une introduction
il suffit de préparer le Lecteur
'intelligence des événemens de
te guerre, sans l'instruire à fond
s événemens qui l'ont précédée.
ette légere esquisse remplit notre
jet, & si elle est inutile aux per-
nnes qui savent déjà l'Histoire de

l'Amérique septentrionale, nous
croyons nécessaire & suffisante à ceux
qui nous liront avant que d'avoi
étudié cette Histoire.





HISTOIRE

IMPARTIALE

Des Événemens militaires & politiques de la derniere Guerre, dans les quatre Parties du Monde.

IL est dans l'ordre des choses que : petites Isles soient soumises à un 1764. Origine des troubles de l'Amérique.
and Royaume, qu'elles obéissent
ses loix, qu'elles fassent une por-
on de ses vastes domaines; mais
répugne à la nature, à la raison,
a politique qu'une isle asservisse un
ontinent, qu'elle y exerce une au-
rité long-temps respectée, que sa
omination s'y propage sans con-
adictions & sans obstacles. Un état
violent ne sauroit durer, & si
Histoire moderne n'en fournissoit
n exemple, on auroit de la peine à

1764. concevoir ce prodige du dix-huitième siècle. Quinze cents lieues de mer séparoient l'Angleterre de l'Amérique, & une partie considérable de ce vaste continent n'en reconnoissoit pas moins la puissance de l'Angleterre; les loix de la Métropole étoient reçues, promulguées, exécutées paisiblement dans toutes ses Colonies, & au grand étonnement de l'Europe, cette bonne intelligence se maintenoit depuis cent ans. Si l'on excepte la révocation de la premiere chartre des Bostoniens en 1684, aucun abus de la Souveraineté n'avoit provoqué les murmures de l'Amérique Angloise. Les subsides que payoit chaque Colonie, tant en hommes qu'en argent, se régloient fidelement sur sa population & sur ses moyens; encore avoit-elle le droit de se taxer elle-même, de discuter dans ses assemblées la réalité des besoins qui motivoient les demandes de la Mere-Patrie. Une autre condition des subsides étoit qu'ils seroient employés dans le Continent même. Ce fut à leur propre milice & à cette espèce de don gratuit, que les Colons de

Amérique ſeptentrionale durent la onquête de l'Iſle-Royale, de Terre- 1764.
ſeuve & du Canada, de la Marnique, de la Guadeloupe, de la irenade & des Iſles-Caraïbes. Personne n'ignore combien ces acquitions pouvoient favoriſer le comerce & la navigation des Anlo-Américains; cependant quelu'avantage qu'ils duſſent y trouer, la Cour de Londres ne leur n témoignoit pas moins ſa reconoiſſance. A la requête du Roi ieorge III, la Chambre des Comiunes avoit cru devoir leur accorer une indemnité de deux cents nille livres ſterling; mais à la paix le 1763, bien loin d'effectuer ces nagnifiques promeſſes, la Métroole fiere de ſes ſuccès, pour acquitter les charges de l'Angleterre, jeta les yeux ſur les tréſors de l'Amérique, & s'exagérant les reſſources & la docilité des Anglo-Américains, les ſomma impérieuſement de contribuer ſur nouveaux frais, aux dépenſes d'une guerre ſi glorieuſement terminée. Le 4 Avril 1764, il parut un bill à l'effet de taxer les Colonies. La dette natio-

1764. des Anglois, le courage & l'industrie des Anglo-Américains. Par la nature du Gouvernement qui leur interdisoit en quelque sorte la culture & ses travaux, l'intérêt des Canadiens étoit de faire la guerre aux Colonies Angloises, & l'intérêt de celles-ci de la repousser avec les forces de la Mere-Contrée. En les affranchissant de cette dépendance par la conquête du Canada, la Cour de Londres avoit rompu le dernier nœud qui les assujettissoit au Gouvernement d'Europe; & ce fut dans cette circonstance, qu'elle ôsa proposer des taxes, étendre les prohibitions, parler en Souveraine, essayer, en un mot, d'effectuer un projet d'asservissement, dont le succès étoit impossible.

En demandant des impôts, les Ministres prévoyoient un refus, & n'attendoient que ce prétexte, pour introduire des Soldats dans les Colonies. La province de Massachuset-Bay, fut la premiere à témoigner son mécontentement: suivant sa chartre, elle avoit le droit exclusif de porter dans son assemblée les loix de taxation. Pour empêcher le

Roi & le Parlement d'attenter à ce
troit, elle fit, de concert avec 1765.
l'autres Colonies, les plus vives ré-
lamations : le Roi n'en tint aucun
ompte, & le 22 Février 1765, Acte du Timbre.
l fut ordonné par un bill auquel
a Majesté Britannique donna sanc-
ion de loi, que les contrats
assés dans les Colonies ne pour-
oient être faits à l'avenir que sur
u papier timbré. Le résultat de
et acte fut de soulever Boston,
peu s'en fallut que le distributeur
le ce papier, ne fût massacré dans
ne émeute populaire. On démolit
a maison; & celles du Lieutenant
le Roi, du Greffier & du Contrô-
eur de la douane, ne furent pas plus
pargnées. Le Procureur-Général
'ôsa rendre plainte contre les au-
eurs du désordre; & le Conseil déci-
la, malgré le Chevalier François Ber-
ard, Gouverneur de la Province,
ue les Troupes commandées par le
Général Gage, ne seroient point em-
loyées contre les révoltés; dans
ne assemblée générale de la Pro-
ince, il fut arrêté que *nonobstant*
acte du Parlement, il seroit légal
e contracter sans papier timbré.

1766. A ces troubles, dont la nou
parvint jusqu'à Londres, presqu
tôt que les remontrances des I
niens, la Cour n'opposa q
extrême rigueur. Les Gouver
reçurent ordre de réprimer
dition par la force; & de i
publique la décision du Parl
qui, dans tous les cas poss
accordoit au Roi assisté des
Chambres, le droit d'assujet
Colonies Anglo-Américain
Majesté Britannique ne daign
répondre aux représentation
bill du 22 Février; ce silenc
le projet d'une résistance pas
la part des Bostoniens, &
résolu qu'ils s'interdiroient, j
la révocation du bill, le com
& l'achat des marchandises i
tées de la Grande-Bretagne

Suppression de cet Acte. Cependant, le 15 Mars
l'acte du timbre fut révoqu
un autre, non moins fait pou
l'allarme dans les Colonies. O
dans le préambule que l'ob
ce dernier acte étoit *de mieux*
rer au Roi & au Parleme
dépendance des Domaines

eurs aux assemblées de recevoir
leurs Villes les Troupes Bri- 1766.
iques qu'il plairoit à la Métro-
de leur envoyer ; de leur four-
les logemens, du bois, de la
e, &c. Cet attentat contre la
té des Colons parut intolé-
: à ceux de la Nouvelle An-
rre. Dans quelques autres Co-
s, l'abrogation de l'acte du tim-
favorisa la réception de l'acte
le logement des Soldats ; elles
oyoient pas que ce fut le mo-
d'éclater ; mais l'Angleterre
oit vouloir hâter cet instant
à sa puissance. Des contesta-
élevées dans la Nouvelle-York
et des Troupes Britanniques,
cette Province étoit surchar-
donnèrent lieu à de nouveaux
ù les intérêts des Colons furent
:ment sacrifiés. Une obéissance
le & muette leur parut trop 1767.
dans cette circonstance ; ils
ıt se plaindre, & furent privés
ıt pouvoir législatif. La Cour
ndres mieux conseillée, n'au-
oint fermé les yeux sur les
réniens d'un Gouvernement
ble avec des hommes libres,

ou qui se croyoient faits pour l'être. Elle espéra de les soumettre par la rigueur, & ne fit que les aigrir, sans les réduire.

1767.

Autres Actes non moins tyranniques. Soulèvement dans la Province de Massachuset.

1768.

De nouveaux actes concernant les Douanes, les prohibitions, les confiscations & les amendes, soulevèrent tellement la Province de Massachuset, qu'il s'y forma une sédition, dont les suites humiliantes pour l'Angleterre, auroient dû l'éclairer sur l'inutilité de ses prétentions. Deux Régimens arrivés d'Hallifax, avoient ôsé faire feu sur le peuple de Boston; cette imprudence excita une révolte générale. Pour se dérober à la fureur des Bostoniens, les Troupes Royales furent obligées de se réfugier dans le Fort Guillaume, & le Conseil exigea qu'elles sortissent de la Colonie. Les Officiers de la Douane coururent le même danger; heureux de s'y soustraire par la fuite, ils n'ôsèrent plus se montrer dans la ville. Le Gouverneur voulut proposer de nouvelles mesures relatives à l'administration; la réponse des Bostoniens fut que l'Angleterre n'avoit aucune autorité législative sur l'Amérique, dont ils ne laisseroient jamais

per les privileges; que la grande 1768.
nblée de leur Province avoit
: droit de regler la forme des
es d'argent pour le service de la
ronne; que ces contributions
ient être libres, & que leurs
ogatives à ce sujet, étoient clai-
nt énoncées dans l'acte de suc-
on au Trône d'Angleterre.

Création des Comités.

e triomphe des Bostoniens les
rdit à de nouvelles résolutions,
us le nom de *Comité*, ils for-
nt un Conseil spécialement char-
le leurs affaires; mais où les
utés des différentes villes de la
ince devoient être admis en cas
esoin. Une lettre circulaire à
es les Colonies, fut le premier
de ce Comité. Il y exposoit les
s de la Province de Massachuset,
laignoit des mesures oppressives
Ministere pour y introduire le
otisme, les exhortoit à faire
e commune avec les Bosto-
s, invitoit chaque ville à leur
yer des Députés & les rapports
urs Comités respectifs.
els furent les premiers fonde-
s de la confédération des Colo-
Anglo-Américaines. Le Parle-

ration générale des Colonies A
1774. Américaines, la Cour de Lo
s'obstinoit à vouloir les soun
par les voies de rigueur. La Ch
des Communes n'étoit point
avis; mais le parti de Lord
l'emporta dans la Chambre des
& après de longues discussio
Parlement ordonna qu'il seroit
un Bill pour interdire le po
Boston. C'étoit punir la Mere-
des torts, dont elle inculpoit le
glo-Américains, & livrer à
gence cent mille familles qui vi
du commerce des Manufactur
gloises. Toutes les remontra
ce sujet, n'empêcherent pas G
III de donner sanction de lo
funeste Bill, qui venoit de p
la pluralité des voix.

En fermant le port de Bo
les vues politiques de la Métr
étoient de porter la division
l'Amérique septentrionale, d'
lier la Nouvelle-Angleterr
yeux des autres Provinces ja
de son commerce & de ses rich
de détruire l'accord qui régnoi
ses Villes & ses Comtés, de s
leurs intérêts, & de prévenir

'édération à laquelle plusieurs
›nies s'invitoient mutuellement. 1774.
Cour de Londres se trompoit
es dispositions de ces Provinces;
prétendue jalousie n'étoit qu'une
lation louable, & les Bostoniens
:imés ne trouvèrent que des amis
: tout le continent. La nouvelle
l'interdit de Boston excita une
gnation générale; on ne re-
aucun moyen de la manifester.
s leur malheur, les Bostoniens
.trèrent beaucoup de courage
e fermeté; ils retinrent les vaiss-
x anglois qui étoient dans leurs
:s, en ouvrirent l'entrée à toutes
Nations, l'Angloise exceptée, &
réparèrent à une vigoureuse ré-
nce. Le Général Gage, leur nou-
1 Gouverneur, s'étoit chargé
:écuter l'acte de punition; il s'an-
ça comme l'ange exterminateur;
; la fière contenance des Bosto-
ıs lui fit comprendre que pour
:éduire, il falloit une guerre ci-
, dont le succès étoit au moins
:rtain. Gage vouloit faire du bruit,
ıporte à quel prix, & cette ef-
ante perspective ne devoit point
:êter.

1774. Cependant plusieurs Provinces s'étoient déclarées pour les Bostoniens. De ce nombre furent le Maryland, la Virginie, la Nouvelle-York, le Jersey & les deux Carolines : Elles attendoient, en frémissant, le premier Juin, jour marqué pour l'interdit de Boston. Ce jour arrivé, Gage fit bloquer le port, distribua ses Troupes dans les environs, transféra la Douane à Plimouth, & les Assemblées à Salem, petite ville dévouée à Boston; mais dont le zèle éclata d'une maniere assez bizarre : elle fit déclarer aux Bostoniens qu'elle refuseroit des logemens à quiconque auroit la lâcheté d'abandonner la place investie. Ceux du Comté de Worcester ôsèrent d'avantage, & ne craignirent pas d'offrir à la même ville dix mille hommes pour l'affranchir de la tyrannie. Quoique les chartres de la Nouvelle-Angleterre fussent annullées depuis l'interdit, & qu'elle eût rompu tout pacte avec la Métropole, les Bostoniens n'acceptèrent point ces secours; ils essayèrent encore les voies de douceur auprès du Général Gage. Cependant ils réclamoient sans ref-

Translation de l'assemblée de Boston à Salem.

triction les droits de Citoyens Anglois, & firent sentir au Gouverneur 1774.
que, pour s'y maintenir, il n'étoit point de moyens que leur situation ne rendît légitimes. Gage étoit naturellement irascible ; il répondit à cette proposition par des emportemens & de nouvelles menaces. Les Bostoniens ne virent plus de ressources que dans l'activité d'une résistance ouverte. Malgré leurs représentations, l'Assemblée de la Province venoit d'être convoquée à Salem, & cette entreprise contre la liberté de ses membres, les avoit indignés sans les effrayer. Le projet d'une Assemblée générale des Comités de toutes les Colonies fut le résultat de la premiere séance tenue à Salem. Ils nommèrent ensuite un Comité représentatif de la Province, & votèrent une somme pour le mettre en état de remplir ses obligations. Comme l'Assemblée ne pouvoit tenir secretes toutes ses délibérations, & qu'elle prévoyoit sa dissolution prochaine, elle se hâta d'indiquer au Peuple la sorte de résistance qu'il convenoit d'opposer aux actes oppressifs du Parlement. La nécessité

1774. d'encourager les Manufactures d'Amérique, fut la plus importante de ces instructions.

Au lieu de dissoudre cette Assemblée, la politique du Général Gage auroit pu lui suggérer d'en faire enlever les Membres, & de les transférer à Londres. Cette violence eût peut-être conservé pour quelque tems l'Amérique à la Couronne d'Angleterre, & pouvoit tout au plus hâter une révolution désormais inévitable; mais les pouvoirs du Gouverneur ne s'étendoient pas jusques-là, & la Métropole ignoroit à quel point les esprits étoient aigris & les résolutions bien affermies. Déjà chaque Province avoit son Congrès particulier, déjà l'on règloit dans le Comité de Boston, les constitutions & la forme d'un Congrès général. Pour empêcher cette confédération, Gage employa tour à tour la séduction, les menaces, les promesses & la terreur. Toutes ces tentatives manquèrent également leur effet. L'indignation étoit à son comble, & la guerre alloit décider cette grande querelle.

Progrès de — Le Comité de Boston où se trou-

ient plusieurs Députés des Pro-
ices, venoit de produire un acte 1774.
is le titre de *Conventions solem-* La confédéra-
'les, par lequel les Bostoniens & tion. Con-
ix de leur parti rompoient tout grès général.
nmerce avec les États Britan-
jues, à dater du 30 Août 1775,
nenaçoient d'une rupture quicon-
e refuseroit de s'engager dans cette
ue. Le nouvel acte circula dans tout
continent septentrional, échauffa
plus en plus les têtes Américaines,
décida la formation d'un Congrès
néral. Le lieu de l'Assemblée fut
liqué à Philadelphie, & l'on ne
uvoit mieux choisir à cause de
position de cette ville placée au
ntre du continent, &, pour ainsi
re, sous la garde des Colonies,
nt elle est environnée. Dès qu'on
t fixé le mois du rendez-vous,
; Confédérés procédèrent à l'élec-
n de leurs Députés, qui, pour
aque Province, ne pouvoient aller
lus de sept; mais, quel qu'en fut
nombre, chaque Colonie ne de-
it avoir qu'une voix dans les dé-
érations. L'ouverture du Congrès
fit au mois de Septembre de cette
ême année, dans la grande salle

1774. de l'Hôtel-de-Ville de Philadelphie, où Peyton Randolp, dont le patriotisme s'étoit signalé, fut élu Président de l'Assemblée. Après son élection, il se fit apporter une couronne; la rompit en douze parties égales, & la distribua aux Représentans des douze Provinces confédérées. Les premieres délibérations eurent pour objet l'emploi des armes & l'importation des marchandises britanniques; le Congrès autorisa les voies de fait & proscrivit l'importation. Pour mieux juger des forces de l'Amérique confédérée, il fut fait un dénombrement général de ses habitans réunis sous la direction du Congrès. Il se montoit à trois millions d'hommes, & l'on regla sur ce nombre précis & bien constaté, les moyens de résistance active & passive.

Plan d'insurrection.

Tandis que les Chefs de la Confédération apprécioient ses forces & constatoient sa puissance, le Comté de Suffolk eut le premier la *gloire* d'offrir un plan raisonné d'insurrection, qui fut adopté par les autres Provinces. C'étoit un arrêté bien formel de protéger l'ancienne

administration des colonies contre les entreprises du Parlement, de juger sur les Chartres de la légitimité d'un Tribunal, & s'il en étoit besoin, d'employer la force, pour en maintenir les droits & la compétence; d'autoriser les Officiers comptables à suspendre leurs payemens, jusqu'à ce que le Congrès en eût ordonné; d'assigner un terme aux Employés de la Cour, pour la démission de leurs Offices, passé lequel terme, ils seroient déclarés ennemis du Peuple; de changer la discipline des Milices; de soumettre à de justes représailles les Agens du Roi, en cas de violences exercées en son nom contre les Américains; d'établir une correspondance entre les divers Comtés, pour faciliter la réunion des Milices, le passage des renforts & la circulation des forces respectives. Cette convention provisoire du Comté de Suffolk, eut les suffrages unanimes du Congrès.

1774.

Situation des Bostoniens.

Cependant les troubles croissoient de plus en plus dans la Nouvelle-Angleterre. D'une part les vexations, les injustices & tous les abus

d'une aveugle autorité ; de l'autre
1774. l'indignation, l'impatience du joug, l'enthouſiaſme de l'indépendance faiſoient régner tout-à-la-fois les excès du deſpotiſme & les déſordres de l'anarchie. Malgré les ſouſcriptions ouvertes pour ſecourir les Boſtoniens, & les contributions volontaires des Colonies, ils éprouvoient tous les malheurs qu'entraîne la préſence d'une Armée ennemie. Le Général Gage avoit ſous ſes ordres dix Régimens, dont cinq inveſtiſſoient Boſton ; il en avoit logé trois dans la Ville, & les deux autres étoient allés renforcer la garniſon de Salem. Dans cette affreuſe détreſſe, les Chefs des Boſtoniens n'ôſoient encore arborer ouvertement l'étendard de la révolte ; ils craignoient le nom de Rebelles, & croyoient toucher le terme au-delà duquel, l'inſurrection n'eſt plus un uſage légitime de la liberté, même dans la Conſtitution Angloiſe. Ils furent tentés un moment d'évacuer leur Ville & de l'abandonner aux Troupes royales. Le Congrès déſaprouva ces vains ſcrupules, & les Boſtoniens reprirent courage.

1774.

Dans ce même tems, Charles Lée étoit mis à la tête des nouvelles ilices qu'il exerçoit à ne point ré- outer les Troupes réglées. Pour s assaillir, les nouveaux Soldats attendoient que l'occasion d'un emier mouvement, & sur le faux uit que deux Régimens s'étoient is en marche pour aller prendre ossession du fort de Ports-Mouth, ois cens cinquante Américains armèrent à la hâte & vinrent somer le Commandant d'en sortir avec garnison. Le feu de trois pièces e canon n'effraya point les assié- eans, & le fort de Ports-Mouth fut ris d'assaut & sa garnison désarmée.

Assaut de Ports-Mouth.

Mais rien n'encouragea les Confédé- és comme la défection d'un corps le Troupes considérable que Lord Dunmore venoit d'employer avec uccès contre les Sauvages de la Virginie. Ces Soldats incorporés dans les Armées continentales, y portèrent leur discipline, & ce fut une acquisition précieuse pour les Colonies. Lord Dunmore ne se le dissimuloit pas; il se vengea par des actes d'une barbarie sans exem-

Défection d'un Corps de Troupes Royales.

1775. » ſous le joug, & de forge
» propres chaînes » ?

La voix impoſante de cet a
Miniſtre à qui l'Angleterre d
ſa grandeur, fit d'abord une
impreſſion, & l'on crut un mon
que les Troupes de Boſton all
être rappellées; mais les Roy
en Europe, & le Général
en Amérique, mettoient d'étern
barrieres aux voyes de pac
tion. Dix mille Boſtoniens en
de porter les armes furent
fois à la veille d'en venir aux m
avec les ſix mille Soldats qui,
que jour, les inſultoient dans
propres foyers; par l'impru
du Gouverneur, peu s'en
que Boſton ne devînt le th
d'un maſſacre général. Cepe
tout ſembloit devoir impoſer
fierté de Gage. On faiſoit de
côtés, & preſque ſous ſes yeux
préparatifs de guerre effrayans
Provinciaux s'étoient déjà pro
une artillerie formidable, & co
ils ne vouloient point reſter
la dépendance de l'Europe pou
munitions de guerre, ils av
propoſé des récompenſes à qui

Diſpoſitions & préparatifs des Américains.

que produiroit tant de quintaux de poudre à canon, fabriquée avec les matériaux des Colonies. Gage informé qu'on préparoit à Salem un nouveau train d'artillerie, conçut le projet de l'enlever à l'insçu des Habitans. Ses mesures étoient mal prises, & le Régiment chargé de cette expédition, n'ayant pu réduire les Bateliers qui seuls défendoient la côte avec leurs perches & leurs avirons, fut obligé de se retirer au milieu des huées. Le Gouverneur comprit enfin qu'il avoit affaire à des hommes & non pas à des esclaves *mutinés*, qualification injurieuse qu'il s'étoit d'abord permise envers les Anglo-Américains, & dont ils lui faisoient sentir chaque jour l'indécence & l'impropriété. Il devoit sur-tout regretter qu'un Ministere aveugle eut associé toute la Nouvelle-Angleterre à l'interdit de Boston. Cette imprudence venoit d'enchaîner les quatre Provinces à la même destinée, de resserrer les nœuds désormais indissolubles de la ligue américaine, de ruiner en un mot toute espérance de conciliation. Le signal de la guerre ci-

1775.

vile étoit donné, & le ſang alloit
1775. couler pour la cauſe de l'indépendance ou de la tyrannie.

Journée de Lexington.

Le Chevalier Gage ſongeoit depuis quelques jours, à ſurprendre le Congrès provincial aſſemblé à Concord. Il fit embarquer pour cet effet, un détachement de huit cens hommes, dont il donna le commandement au Lieutenant Colonel Smith. Cette Troupe alla deſcendre à Philips-Farm, d'où elle ſe rendit à Lexington, où le bruit de ſa marche avoit déjà porté l'allarme. Une Compagnie de Milice attendoit le moment d'y paſſer en revue; Smith la ſomma de mettre bas les armes, elle ne répondit que par des huées. Quelques Soldats anglois firent feu ſur cette poignée de Provinciaux, & à l'inſtant même, le Commandant irrité de leur bonne contenance, ordonna une décharge générale. Dix-ſept Miliciens furent renverſés & huit moururent ſur la place; le reſte prit la fuite & vint ſe rallier à quelque diſtance. D'autres Milices raſſemblées à la hâte ſe joignirent à eux, & l'ardeur de la vengeance les précipita ſur les traces de

Smith qu'ils atteignirent aux portes de Boston. Ils pénétrèrent dans la Ville à son insçu, & cent cinquante Américains se détachèrent pour lui en fermer l'entrée. Smith croyant n'avoir en tête que ce petit nombre, se flattoit déjà d'une seconde victoire, lorsqu'il vit accourir au secours du détachement une petite Armée avec laquelle il ne put se mesurer long-tems. Les Anglois se replièrent en désordre vers Lexington; mais dans cette déroute, ils rencontrèrent le Lord Percy qui venoit les soutenir avec mille hommes & deux pièces de campagne. Malgrè ce renfort, ils n'osoient faire face à l'ennemi, & après avoir mis le feu à Lexipgton, Smith précipitoit sa retraite, toujours harcelé par les Américains qui l'obligèrent enfin à accepter le combat. Il se flatta d'abord de les foudroyer avec son artillerie, mais quoique privés de ce secours, ils remportèrent la victoire, & poursuivirent les Anglois jusques dans les fauxbourgs de Boston. Cette action glorieuse ne coûta que cent hommes aux Insurgens. Il y eut du côté des Royalistes

1775.

1775. deux cens morts, trois cens blessés & un grand nombre de prisonniers.

Camp devant Boston. Avantages des Américains. Leurs forces.

La nouvelle de ce combat se répandit aussi-tôt dans la Province, & la fureur s'empara de tous les Habitans; ils coururent aux armes, & dans ce premier mouvement, ils vouloient se jeter dans la Ville & massacrer la Garnison Angloise. Le sage Arthemus Ward leur nouveau général, arrêta cette impétuosité, & saisissant des moyens de vengeance mieux combinés, il vint asseoir un camp de vingt mille hommes aux environs de Cambridge. Le Colonel Putnam s'étoit déjà rendu maître d'un poste avantageux à Roxbury, d'où il interceptoit les convois destinés pour Boston. Un détachement des Milices de Connecticut & de Massachuset, venoit de s'emparer du fort de Ticonderago, qui sous le nom de fort *Carillon*, ouvre la communication du Canada & de la Nouvelle Angleterre. Le même détachement prit aussi Cown-Point & Skenesboroug, deux Forts importans, dont la garnison fut faite prisonnière. Dans ce même tems, on apprit à Boston l'enlevement

convoi considérable, que la
on déjà mal pourvue atten- 1775.
vec impatience. Gage entouré
mis toujours vainqueurs, &
las de vaincre, n'avoit d'es-
lue dans les Troupes qui lui
ent d'Angleterre. Howe &
yne s'étoient embarqués
quatre mille hommes, cinq
chevaux & cinq Compa-
d'artillerie. D'autres corps de
pes devoient les suivre, & le
ment offroit de rétablir les soi-
mille hommes des Milices
nées depuis la dernière guerre.
mieux assurer la ruine des
a - Américains, on parloit
les Chambres de ne pas se fier
lement à des Soldats Anglois,
soudoyer dix mille étrangers
cette exécution.

ces formidables projets, les
nies opposoient des forces
es. Un corps de six mille hom-
des Milices de Rhode-Island,
it joint à l'Armée d'Artemus
d devant Boston. L'ordre étoit
né en Pensylvanie pour la levée
vingt mille hommes, dont la
nation étoit de se porter en

1775. tous les lieux où les appelleroit l'intérêt de la cause commune. Quatre mille hommes de la même Province furent choisis pour veiller à la sûreté du Congrès général, qui venoit de rouvrir à Philadelphie les séances de la seconde année.

Seconde année du Congrès. Promotion d'Officiers Généraux. Washington Généralissime.

On distinguoit parmi les Députés, Silas Déane, Samuel Adams & John Hancock qui fut élu Président à la place de Peyton Randolph. Une des premières opérations du Congrès, fut de procéder à la nomination d'un Commandant général de toutes les Troupes Américaines. Parmi les Officiers Généraux, Ward, Putnam, Gates, Schuyler avoient à faire valoir une bravoure éprouvée & des services récens; mais le fameux Lée l'emportoit sur eux par l'éclat de ses talens déjà signalés au Canada, en Allemagne & dans la moitié de l'Europe. Il est à croire qu'il eût obtenu ce premier rang, malgré sa qualité d'étranger, s'il en avoit eu l'ambition; il y renonça pour le bien du service, & remplit, alternativement & sans aucun titre, les fonctions d'Ingénieur, de Commis-

, de Commandant d'artillerie
e Général d'Armée. Le choix 1775.
roit être incertain, entre les
re autres contendans; il ne le
point dès qu'on eût jeté les
: sur Washington, qui, livré à la
ire de ses plantations, oublioit
la retraite sa renommée & les
ers, dont il s'étoit couvert
ervice de l'Angleterre ; elle
t à se reprocher le même oubli.
danger de la Patrie réveilla
eur martiale de Washington,
n'eut qu'à se montrer pour
iir tous les suffrages. Le Con-
le nomma Généralissime de
Armées. Ward, Schuyler &
ıam, eurent le titre de Majors
éraux, & Gates celui d'Adjudant
éral. Cette promotion faite,
hington & Lée se rendirent
camp devant Boston, où Wil-
ı Howe venoit de débarquer ses
ıupes.

Affaire de Bunkers'Hill

Le Général Anglois qui, l'an-
précédente, avoit promis à ses
stituans, lors de son élection
Parlement, de voter en faveur
Colonies, brûloit maintenant
signaler son courage contre les

Américains. Putnam lui en
1775. l'occasion en plaçant deu
hommes de l'Armée de Car
sur les hauteurs de Bun
poste avantageux auprès de (
Town, & dont le Génér
avoit eu dessein de s'e
Cinq cens hommes des M
Connecticut venoient de r
le détachement de Putna
travailloit à se fortifier dans
Howe ambitieux de l'en d
détacha trois mille hom
l'Armée Royale, se mit à le
passa *Charles-River*, & v
barquer à cinq cens pas du
chement. Il avoit divisé sa
en deux corps; l'un march
à l'ennemi, & l'autre to
montagne pour lui coupe
traite; mais les Anglois s
trop avancés; les Soldats
nam firent sur eux une d
qui les força de reculer.
vinrent à la charge, & leur
attaque fut tout aussi malh
que la première. Dans ce d
Howe fut secouru par un
de mille hommes que lui a
le Général Burgoyne. Le

unies pénétrèrent enfin
nes, & les Américains 1775.
:cés de les abandonner.
ıe poursuivis assez vi-
; trouvèrent le moyen
r, & recommencèrent
qui se termina à leur
es Anglois y furent re-
u'à trois fois, & cepen-
ttribuoient la victoire;
Américains abandonnè-
:tranchemens, la liste des
s blessés attesta la supé-
ls avoient eue sur les
ngloises. D'ailleurs ils
beaucoup inférieurs en
l'on ne peut contester
c à ses deux mille cinq
ens, la gloire d'avoir
rois reprises différentes,
e hommes, l'élite de
ɔyale, & qui avoient à
s deux plus grands Gé-
:ette Armée. Cependant
:s de la Chambre haute,
étoit de réduire les Co-
a force, ne cessoient de
t avis sur la lâcheté des
:. Cette imputation in-
toit bien démentie par

1775. les faits, & ne pouvoit être
férieufement dans les graves
blées des nobles Pairs;
prouve mieux, que la déc
l'équité ne préfidoient pas
à leurs delibérations.

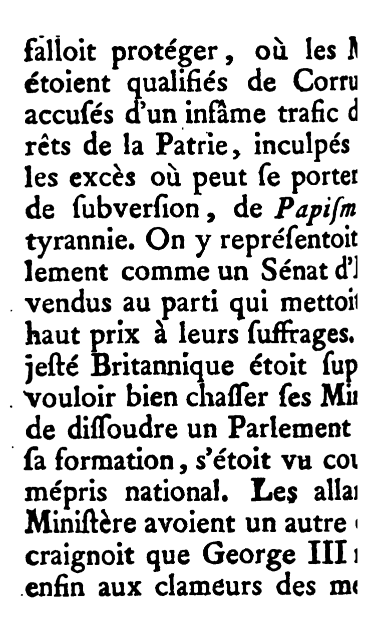
Manifefte du Congrès.

Les Membres du Congr
ral mettoient plus de noble
dignité dans leurs reproch
manifefte qu'ils publièrent p
fier leur conduite aux yeux
tions, offre de vigoureufe
quentes forties contre les A
& ne préfente pas une in
recte. Un fragment de cet
ne fera point déplacé da
Hiftoire, & peut juftifier l'id
s'eft faite de l'augufte Affe
Philadelphie. « Nous décl
eft-il dit dans ce manifefte
& patriotique, » ne vou
» laiffer à nos enfans une
» fervitude. Notre caufe
» nos reffources font granc
» déclarons à la face du
» la terre, que nous empl
» avec une conftance inéb
» les armes que nos Enne
» ont forcés de prendre
» de mourir libres plutôt

» vivre esclaves. Nous ne combat- 1775.
» tons point pour faire des conquê-
» tes ; nous montrons au monde
» étonné, le triste spectacle
» d'un Peuple outragé sans aucun
» prétexte, par des adversaires
» qu'il n'avoit jamais provoqués.
» Ils se vantent, ces Ennemis or-
» gueilleux, d'être humains & civi-
» lisés, & ils nous offrent la ser-
» vitude ou la mort. Nous nous
» sommes armés pour la défense
» d'une liberté, dont nous reçûmes
» le bienfait avec celui du jour, &
» pour conserver des biens acquis
» par l'honnête industrie de nos
» ancêtres ; nous resterons armés
» tant que nos agresseurs continue-
» ront leurs hostilités, tant qu'il
» nous restera la moindre crainte
» d'éprouver de nouvelles insultes ».

Allarmes en Angleterre. La présence de Lord Chatam appaise les troubles.

Les résolutions manifestées dans cette déclaration, n'étoient point une vaine bravade ; elles s'effectuoient chaque jour sous les yeux des Gouverneurs Anglois, qui dissimuloient avec affectation les avantages de l'Ennemi, sans pouvoir étouffer le cri de la Renommée qui les portoit jusqu'à Londres. La nouvelle des


fâlloit protéger, où les M
étoient qualifiés de Corru
accusés d'un infâme trafic d
rêts de la Patrie, inculpés
les excès où peut se porter
de subversion, de *Papism*
tyrannie. On y représentoit
lement comme un Sénat d'I
vendus au parti qui mettoi
haut prix à leurs suffrages.
jesté Britannique étoit sup
vouloir bien chasser ses Mi
de dissoudre un Parlement
sa formation, s'étoit vu co
mépris national. Les alla
Ministère avoient un autre
craignoit que George III
enfin aux clameurs des m

, que la France alloit prendre
lans cette guerre. Pour pré- 1775.
un soulevement intérieur, des
ons étrangeres & l'inconstance
orge, la ressource des Ministres
e recourir aux lumieres du
e de Chatam qu'ils venoient de
ire, de ce même Pitt que trente-
ords avoient condamné, & qui
: péri dans la tour de Lon-
si la seule voix du Duc de
ester n'avoit mis de son côté
ralité des suffrages. On députa
Couriers à cet ancien Ministre,
comblé d'ans & de gloire, n'é-
ensible qu'aux malheurs de son
te Patrie. Il vole à son secours,
a présence de ce généreux
yen appaise les murmures. Le
stere profite de ce calme &
te les conseils de Chatam. On
oit de paix dans les Chambres
Parlement, & l'on donnoit des
res pour mettre tout à feu & à
; dans les Provinces Américaines.

Cruautés exercées contre les Américains.

Ces ordres barbares trouvoient
exécuteurs ardents à remplir les
s du Ministère; & si les sept mille
mmes qui restoient à peine, des
te mille soldats envoyés au Che-

1775. valier Gage depuis l'interdit (
ton, ne pouvoient plus tent
treprises bien meurtrieres, o
dommageoit sur les prisonnie
ricains, du mal qu'on ne
faire aux Américains en
Gage se porta contre eux à d
d'inhumanité qui lui attirère
part du Général Washington
proches & des menaces. Il r
qu'il devoit ce traitement à
belles, & cette réponse imp
exposa les Anglois à des rep
d'autant plus redoutables,
nombre des prisonniers r
étoit le triple des prisonnie
gens. Lord Dunmore, ce t
la Virginie, dont il se disoi
verneur, privé de ses fonctic
l'intérieur de la Province,
soit sur les côtes à ravager &
des villages. Il avoit fait une
à Norfolk, & se proposoit d'y
Gouvernement; mais les Mil
environs le forcèrent bien
rembarquer. Il signala sa f
l'incendie de cette Ville qui
brâsée dans un instant; plusie
bitans périrent dans les flam
y comptoit beaucoup d'Ang
tachés par état au parti des

stes. Quant aux richesses, on porta le dommage jusqu'à trois cens cinquante mille livres sterling. Gui Carleton, Gouverneur du Canada, exerçoit des violences d'un autre genre contre tous ceux qui, mécontens du Gouvernement arbitraire, laissoient exhaler des plaintes contre la Loi martiale & les autres abus d'une administration toute militaire. En vertu de cette Loi tyrannique, il fit pendre comme rebelles plusieurs Colons, dont tout le crime étoit de soupirer après l'ancien Gouvernement. 1775.

Carleton règnoit en despote sur les malheureux Habitans de cette vaste Province; les pouvoirs qu'il avoit reçus de la Métropole ne connoissoient point de bornes. Comme il y joignoit beaucoup de talent & d'expérience dans l'art de la guerre, il étoit de l'intérêt des Provinces confédérées, de protéger les Canadiens contre ce Gouverneur non moins habile qu'entreprenant, & de faire ainsi diversion au projet qu'il avoit formé, disoit-on, de venir attaquer Philadelphie. Le danger paroissoit instant, & pour éviter toute

1775. surprise, le Congrès avoit déja transféré ses assemblées à Harfort. On craignoit une invasion dans la Nouvelle-Angleterre, & il fut décidé qu'on tenteroit une invasion dans le Canada. Ce projet imaginé par Washington, & dont l'Armée Royale ne pouvoit gêner l'exécution, offroit d'un autre côté des obstacles presqu'insurmontables. Il falloit traverser des routes difficiles pour le transport des bagages & de l'artillerie; les préparatifs de l'expédition exigoient des frais énormes; on ne savoit comment pourvoir à l'approvisionnement des Troupes en pays ennemi. Ces considérations firent changer d'abord l'objet de l'entreprise, & il ne fut plus question d'envahir cette grande Province, mais d'y faire une diversion utile. Il suffisoit pour cela d'une très-petite Armée, & les Généraux Schuyler & Montgommery furent chargés de la conduire dans le haut Canada par la route des Lacs. Sur ces entrefaites, le Colonel Arnold, guerrier peu connu jusqu'alors, vint offrir un autre plan d'expédition plus hardi, plus décisif &

Projet d'une invasion dans le Canada.

d'une exécution encore plus difficile. Il s'agissoit de porter l'allarme jusqu'aux pieds des remparts de Quebec par un chemin regardé comme impraticable.

1775.

Marche d'Arnold.

Ce projet d'abord combattu, mais présenté avec cette assurance qui présage le succès, fut approuvé de Washington, & le brave Arnold partit avec douze cens hommes pour Newberry, sur la rivière de Merrimack. Il y embarqua ses Troupes qui, arrivées à l'embouchure du Kenebec dans la Nouvelle-Hampshire, le remontèrent jusqu'à sa source. Deux cens bateaux les reçurent à Gardenevtown; mais les cataractes, la rapidité du courant & les gués de la riviere, nécessitoient de fréquens portages qui accabloient les soldats; ils étoient obligés à tout moment de charger les bateaux sur leurs épaules, & ils eurent à soutenir ce travail incroyable, pendant douze milles, dans un seul portage. Il leur falloit traverser des montagnes, des rochers & des précipices jusqu'alors inaccessibles aux hommes; des bois non moins anciens que le continent, des marais bourbeux & profonds

1775. qu'ils affermissoient en les franchissant. Leurs plus fortes journées étoient de six milles, & ils n'avoient de vivres que pour un petit nombre de jours. Lorsqu'ils arrivèrent à la source du Kenebeck, la disette, les maladies, la désertion avoient réduit la Troupe à six cens cinquante hommes. Dans cette marche digne d'Annibal, Arnold les animoit par son exemple ; il soutint leur courage jusqu'au terme desiré de tant de fatigues. Les Canadiens les reçurent comme des frères, des amis & des défenseurs, & leur fournirent à crédit d'abondantes provisions. La garantie personnelle du Général Washington avoit paru suffisante aux Canadiens, pour assurer leur dette ; mais l'invitation qu'il leur faisoit par une proclamation qu'Arnold se hâta de publier, ne put les déterminer à se ranger sous l'étendard de la liberté. L'influence du pouvoir arbitraire avoit déjà produit une partie de son effet ; leur courage commençoit à s'énerver & il n'y en eut que trois cens qui ôsèrent s'enrôler dans la Troupe d'Arnold.

Montgommery fut plus heureux

cet égard. Il étoit à peine arrivé
u Fort Saint-Jean qui commande 1775.
entrée du haut Canada, que deux
ille Habitans vinrent groſſir ſa
etite Armée. Cet habile Officier
voit déjà ſçu débaucher un aſſez
rand nombre de Sauvages ; mais il
enoit de perdre un détachement
ar l'imprudence d'un certain Allen
ui, ſans ordre du Général, avoit
enté de ſurprendre Montréal &
'étoit laiſſé battre par un parti de
Loyaliſtes. Cet Aventurier fut pris
vec quarante de ſes Compagnons,
& le Général Preſcot ne leur épar-
gna pas les mauvais traitemens. Car-
leton les envoya pieds & mains liés
en Angleterre, où l'on commença
l'inſtruction de leur procès. Ils furent
relâchés après quelques mois d'une
priſon rigoureuſe, & ne durent leur
ſalut qu'à la crainte des repréſailles.

Prise du Fort Saint-Jean.

Quoique privé de Schuyler qui étoit allé conclure un traité avec les Sauvages, Montgommery n'en pouſſa pas moins vigoureuſement le ſiége du Fort Saint-Jean. Pour ſe procurer les proviſions qui commençoient à lui manquer, il réſolut d'attaquer le Fort Chambly; cette place ne

tint pas plus d'un jour. Il y trouva des
1775. vivres, du canon & cent vingt barils de poudre. Cet avantage décida la prise du Fort que Prescot défendoit courageusement en attendant les secours que lui amenoit Carleton; mais le prévoyant Montgommery avoit détaché de son Armée un parti de cinq cens Braves qui vinrent à la rencontre du Gouverneur, le joignirent à Longueil, dissipèrent sa Troupe qui étoit de mille hommes, & le forcèrent à se retirer avec les débris de son détachement. Montgommery avoit poussé les travaux du siége jusqu'aux ouvrages intérieurs du Fort Saint-Jean; il se disposoit à l'assaut, lorsque le parti vainqueur de Carleton reparut avec les prisonniers. Sans perdre de tems, les Assiégeans firent sommer Prescot de capituler, & comme cet Officier n'avoit plus d'espoir d'être secouru, il se rendit le 3 Novembre, jour auquel Arnold avoit pénétré dans la partie basse du Canada. Montgommery n'abusa point de ses avantages. Le Commandant du Fort sortit avec les honneurs de la guerre; les Officiers gardèrent leurs épées, &

la Garniſon emporta tous ſes bagages.

1775.

Dangereuſe poſition du Gouverneur Carleton.

Cependant Carleton étoit enfermé dans Montréal, & Montgommery ſe préparoit à former le ſiége de cette Ville, trop foible pour réſiſter longtemps. Les Habitans propoſèrent une capitulation; le Général Américain en accorda tous les articles, hors un ſeul qui étoit la retraite du Gouverneur. S'il n'y avoit point de ſûreté pour lui dans la Ville, on s'étoit précautionné pour qu'il y en eut moins encore à bord des vaiſſeaux. Des batteries élevées au confluent de la riviere Sorel & du fleuve Saint-Laurent, leur fermoient tout chemin à la retraite, & des bateaux armés d'artillerie légère les forçoient de ſe porter ſous le feu de ces batteries. Il paroiſſoit impoſſible que le Gouverneur échappât; mais une nuit plus ténébreuſe que les autres, trompa la vigilance des Américains, & Carleton, déguiſé en Matelot, ſe ſauva dans un bateau & fut conduit ſans accidents à Québec.

Siége de Québec.

Depuis trois jours, Arnold échappé à mille dangers avoit campé ſa

petite Armée aux environs de cette
1775. place où Montgommery devoit le joindre avec l'élite de ses Troupes & une bonne artillerie. La rigueur de la saison suspendoit les combats dans toute l'Amérique, & ces deux Généraux alloient assiéger la plus forte place du continent. Les neiges & les glaces ne ralentissent point l'ardeur de Montgommery, il arrive devant Québec avec une célérité incroyable, & tandis que la Troupe d'Arnold occupe les avenues de cette Ville & lui coupe toutes les issues, il fait ses dispositions pour une attaque générale. Avant que de rien entreprendre, il crut devoir écrire au Gouverneur pour le sommer de se rendre & de prévenir les suites d'un assaut. L'intrépidité de Carleton, incapable de céder à la force, ne fut pas sans doute ébranlée par des menaces; il fit tous les préparatifs nécessaires pour une belle défense. Sa bravoure en inspira même aux plus timides, & sans excepter le Clergé Catholique qu'il protégeoit, tous les Habitans de Québec ambitionnèrent de se montrer courageux dans cette journée

leur côté les assiégeans se flattoient rborer incessamment l'étendard la liberté sur les remparts de la ce assiégée. Montgommery étoit olu de périr ou de réaliser l'esr de ses Concitoyens. Pour choiun genre d'attaque conforme à te résolution, son premier dessein it été de forcer la haute Ville, les Assiégés croyoient imprele. Dans cette confiance, ils s'éent portés avec toutes leurs forces s la basse-Ville, & le succès eût ronné l'entreprise du Général éricain, si des traîtres n'avoient ruit Carleton de toutes les disitions de Montgommery. Aux uvemens de la Garnison, ce Géal comprit qu'il étoit trahi. Il ngea tout-à-coup l'ordre de ses ques & fit semblant d'assiéger les x Villes à la fois, quoiqu'il n'y que la basse-Ville d'assiégée llement. Cette habile manœuvre l'allarme dans Québec & favoles efforts d'Arnold, qui s'étant paré de la première batterie alloit porter la basse-Ville, lorsqu'un ulet de canon lui fracassa la ibe & le força d'abandonner 1775.

1775. le combat. Montgommery redoubla d'effort, & pendant quelques heures soutint tout le poids du commandement avec un sang-froid qui le disputoit à sa valeur. Il s'étoit déjà saisi d'un poste & alloit s'emparer du second; mais il ne devoit point entrer dans Québec. Un boulet de canon l'arrêta dans sa course triomphante, & sa mort sauva la Ville. Les Compagnons d'Arnold ignoroient ce malheur, & quoique privés de leur Chef, pendant trois heures, ils disputèrent la victoire contre une Garnison rassurée par leur petit nombre qui n'étoit plus que de trois cens. Ils furent obligés de céder, & se rendirent prisonniers de guerre. Les Soldats de Montgommery n'eurent pas la consolation de rendre à leur Général les honneurs de la sépulture; (1) Carleton avoit

Mort de Mongommery.

(1) Le Congrès fit ériger à ce Héros de la liberté, un Mausolée dans la Salle d'Assemblée Générale de Philadelphie. Mongommery fut pleuré même des Anglois. Les plus fameux Orateurs du Parlement jeterent des fleurs sur sa tombe, & Lord North fit son éloge. « Je conviens, disoit» il en parlant de Mongommery, que

fait enlever son corps, & il se chargea de ce soin en ennemi généreux. 1775.

Le brave Arnold toujours arrêté par sa blessure, gémissoit de ce désastre & pleuroit la mort d'un Héros son ami, son compagnon & son maître dans le métier de la guerre. Il voyoit avec douleur l'Armée Américaine réduite à huit cens hommes. Quoique malade, il rassembla ces foibles débris, se mit à 1776. leur tête & vint attendre à trois milles de Québec des renforts que le Congrès négligea de lui envoyer. Cette Assemblée avoit trop compté sur le patriotisme, l'énergie & le mécontentement des Canadiens; elle croyoit d'ailleurs tout possible à la bravoure d'Arnold, qui fut élevé au grade de Brigadier Général en récompense de ses glorieux efforts. Cette Campagne digne des tems héroïques, l'avoit déjà comblé de gloire, & dans ses défaites mêmes, il s'y montra toujours un excellent homme

» c'étoit un Guerrier brave, généreux, » humain; mais avec toutes ces belles » qualités, ce n'étoit pourtant qu'un re» belle ».

de guerre. Ne comptant plus sur
1776. les secours du Congrès, il n'avoit de ressources que dans la Garnison de Montréal, où Woster commandoit à sa place. Il manda cet Officier, avec ordre de lui amener cinq cens hommes & toute son artillerie; ce foible renfort lui paroissoit suffisant pour tenter de nouvelles entreprises. Il résolut de changer le siége de Quebec en blocus, & sut rendre ainsi sa petite Armée formidable, même au cœur de l'hiver. Elle intercepta des convois, brûla les Fauxbourgs de Saint-Roch & de Saint-Jean, défit un parti de Canadiens envoyés au secours de la Ville; mais tous ces succès n'étoient point décisifs, & les Américains redemandoient un siége. Arnold en fait les préparatifs, & n'est pas plus heureux que la première fois. Les renforts envoyés d'Angleterre arrivoient au secours de Québec, & déjà les frégates Angloises *la Surprise*, *l'Isis* & *le Martin* paroissoient à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Ces trois vaisseaux entrèrent dans le port le 6 Mai 1776, & Arnold se hâta de lever le siége pour

1776.

ler établir ſes Troupes dans quel-
ie poſte d'où il pût tenir en échec
s dix mille hommes qui alloient
trouver réunis par l'arrivée du
énéral Burgoyne.

Affaires du poſte aux Cedres & des trois-Rivières. Retraite d'Arnold.

Il fut réſolu dans un Conſeil de
uerre d'évacuer Montréal & de
retirer au Fort Saint-Jean ; mais
lâcheté du Major Butterfield qui
da ſans-coup férir au Capitaine
oſter le poſte aux Cedres, & la
iſe d'un renfort envoyé pour ſou-
nir ce poſte, réduiſirent Arnold
une telle extrémité, qu'il ſe vit
rcé de ſonger à la retraite. Il ap-
it en même tems que Burgoyne
noit d'arriver avec une Armée,
que des Régimens Anglois s'é-
ient mis en marche pour le bourg
s Trois-Rivières où étoit le ren-
z-vous marqué par Carleton. Les
méricains venoient enfin de rece-
ir quelques renforts ; ils formè-
nt le projet de ſurprendre les
roupes Européennes, & le Géné-
l Thompſon fut chargé de cette
pédition ſecrete. Le projet ayant
é découvert, la ſurpriſe n'eut pas
u ; & il fallut combattre l'Ennemi
 raſe campagne. Thompſon n'a-

1776. voit que douze cens hommes à oppoſer à quatre mille; cependant les lignes Angloiſes furent rompues à la première attaque; mais le feu de leur mouſqueterie & de pluſieurs canons chargés à mitraille, força les Américains à ſe retirer en déſordre. Ils eurent deux cens hommes pris dans cette déroute, & Thompſon fut de ce nombre. On le conduiſit aux Généraux Carleton & Burgoyne qui venoit de joindre l'Armée, & dès ce moment ils projetèrent ſon échange avec le Général Preſcot. Arnold n'avoit plus dans le Canada de poſte aſſez bien fortifié pour s'y pouvoir maintenir; il ſe hâta d'effectuer ſa retraite, & ſur-tout de la rendre utile à ſon parti; malheureuſement un de ſes moyens fut d'incendier les places qu'il étoit obligé d'évacuer.

Préparatifs pour la Campagne prochaine. Forces reſpectives des deux partis.

Tandis que la guerre régnoit malgré l'hiver dans les plaines du Canada, les hoſtilités étoient du moins ſuſpendues dans les autres Provinces de l'Amérique ſeptentrionale; mais on y employoit ce tems de calme aux préparatifs d'une défenſe vigoureuſe & proportionnée aux aſſauts

lont les menaçoit la Grande-Bre-
agne. La Cour de Londres avoit 1776.
raité, à l'insu du Parlement, avec
e Duc de Brunswick, le Landgrave
le Hesse & le Comte de Hanau, qui
ui prêtoient dix-sept mille hommes
oour faire la guerre aux Américains.
Lord Germaine ne cessoit de répé-
er que ces mercenaires, réunis aux
Troupes Nationales, alloient former
n corps d'Armée suffisant pour ré-
luire, en moins d'une année, toutes
es Provinces rebelles; & les autres
Ministres, ses fidèles échos, voyoient
ou faisoient semblant de voir dans
es cinquante mille hommes qui de-
voient la composer, une Puissance
nvincible à laquelle les Colonies
n'ôseroient opposer de résistance.
Les Antagonistes du Ministère qui
avoient à leur tête les Ducs de
Glocester & de Cumberland, regar-
doient cette Armée comme déjà
vaincue, & déclaroient publiquement
qu'il ne falloit attendre de ces Trou-
pes mercenaires & par conséquent
infidèles & séditieuses, que de l'in-
discipline, de la révolte & des trahi-
sons. Ils ne fondoient pas de meil-
leures espérances sur les Troupes

1776. Nationales, qu'ils repréſentoient comme un ramas de bandits recrutés pour la plupart, dans les cachots & les mauvais lieux de la Capitale. Ils peignoient des mêmes couleurs les équipages de la flotte armée pour la grande expédition d'Amérique. Cet aveu de Lord Suffolk prouve bien qu'à cet égard, la Marine Angloiſe n'étoit pas ſans reproches. » J'entends, dit ce Miniſtre en pleine Chambre, que l'on reçoive ſur nos vaiſſeaux des vagabonds & des gens repris de Juſtice. La vertu des Matelots d'un vaiſſeau de guerre eſt-elle donc aſſez pure pour qu'on la puiſſe croire ſouillée par une telle aſſociation. » ?

Quoi qu'il en ſoit de ces reproches plus ou moins juſtifiés par la conduite des Troupes Angloiſes ou Allemandes, tranſplantées dans l'Amérique ſeptentrionale, n'étoit-ce pas trop préſumer d'une Armée de cinquante mille hommes raſſemblés ſans choix, que d'attendre de leur valeur, dans le court eſpace d'une année & ſous un ciel étranger pour eux, la conquête de treize Provinces unies pour la défenſe de la

liberté, & résolues de la faire triompher, ou de s'ensevelir sous les ruines de la Patrie. Rien ne prouve mieux cette résolution que le parti sans doute imprudent, mais vraiment courageux, qu'avoient pris tous les Habitans des Côtes, de transporter au camp devant Boston leurs effets les plus précieux, & de les garantir ainsi du pillage. L'ordre en étoit donné & l'exécution alloit le suivre, si les réflexions d'un Patriotisme mieux entendu ne l'avoient fait révoquer. En effet c'étoit exposer au hasard d'un combat les richesses de six cens lieues de côtes, & d'après un calcul mieux raisonné des forces de la Nouvelle-République, il fut démontré que les Colonies pouvoient défendre leurs biens sans les déplacer. Leurs Milices se montoient à quatre cens vingt-huit mille hommes. Quoique peu exercées, ces Troupes ne manquoient pas de courage, comme on affectoit de le croire à Londres. Si tous les Officiers n'étoient pas des Washington & des Montgommery, tous étoient alors animés de cet esprit républicain qui exclut l'intérêt personnel & qui n'ad-

1776.

1776. met ni trahiſon ni lâcheté; à leur bravoure perſonnelle, ils joignoient cet enthouſiaſme qui la communique. Cinquante mille Européens ne pouvoient triompher conſtamment des forces de l'Amérique confédérée. Les ſeuls corps raſſemblés dans la Nouvelle-Angleterre formoient ſoixante mille hommes, dont vingt-huit mille avoient à leur tête le Général Washington; il n'en falloit pas davantage pour faire face à l'Armée Royale. La Virginie & les deux Carolines avoient levé des Légions qui, au nombre de quarante mille hommes, apprenoient la diſcipline ſous le Général Lée. Schuyler devoit commander une armée conſidérable dans la Nouvelle-York. La politique du Congrès étoit de n'employer à la fois que la moitié de ces Troupes; l'autre moitié devoit ſe tenir diſperſée dans les Bourgs & dans les Villages, toujours prête à ſe raſſembler au premier ſignal.

Les Américains avoient des ports bien fortifiés; mais leur Marine étoit foible en comparaiſon des forces de terre. Leurs grands bâtimens n'é-

oient que de cent trente pieds de
uille & ne pouvoient porter plus de 1776.
uarante canons; encore n'en avoient-
ls que sept à huit de cette force avec
rente-cinq frégates, dont sept de
rente à trente-six canons, & les
utres bien plus foibles. Il est vrai
que l'échantillon de ces bâtimens
étoit fort, & le même pour les vaisseaux de quarante canons, que celui
de nos vaisseaux de ligne. L'Amérique n'avoit point de Constructeurs
en état d'entreprendre des vaisseaux
de ce rang, & ses forêts trop âgées
ne donnent pas des bois propres
à cette construction. On peut dire
que ses forces navales consistoient
dans un grand nombre de corsaires
& environ trente mille Matelots.
La seule Province de New-York en
fournissoit dix mille & près de
soixante bâtimens: le Jersey, la
Caroline septentrionale, le Maryland, la Virginie, la Nouvelle-Hampshire, Rhode-Island & la Pensylvanie même étoient beaucoup
moins riches à cet égard. Les Comtés
de Newcastle, ceux de Kent & de
Sussex, & la Province de Connecticut n'avoient pas un matelot. Ce-

Telles étoient les dispo
les forces respectives des d
sances, lorsque Willian
parut à Boston avec le
les pouvoirs de Général &
verneur. Le désespoir & l
régnoient dans cette ville
fréquentes désertions gr
chaque jour le camp gé
Cambridge, où des Ang
& défigurés venoient den
pain aux Américains abon
pourvus de vivres. Mais a
de cette abondance, ils
combattre l'intempérie de
leurs tentes & leurs vêt
lambeaux les défendoient n
les rigueurs d'un froid ex

.méricains entassés dans des ts affreux, livrés à la rage auvages, ou massacrés par le s Allemands. 1776.

pendant le printems s'annon- & la position des deux Armées devenir bien différente. Howe habile que son prédécesseur le alier Gage, n'étoit pas plus ux; il avoit tenté plusieurs ;, qui toutes lui avoient mal Sa derniere ressource étoit uer Boston, & de l'incendier mément aux ordres de la il en étoit réduit à cette ıité, lorsque Washington pré- : désastre par un autre. Il it depuis quelques jours, le rdement de la Ville; l'exécu- : ce projet commença vers la de Lechmore, d'où il fit jeter ens bombes en moins d'un endant ce temps, il s'emparoit ment des hauteurs de Dor- , où le Général Thomas vint ancher avec trois mille hom- rès y avoir établi une batterie ons qui foudroyoit l'Armée :. Jamais artillerie ne fut mieux , & les assiégés comprirent Siége de Boston.

voit ſe maintenir dans Boſ
pour en ſortir, il ne voy
des iſſues toutes également
reuſes. Les poſtes des Am
commandoient la Ville & l
grève où l'Armée put s'emb
L'Amiral Suldham lui fit d
ſi l'on ne ſe hâtoit de les en d
il faudroit lever l'ancre ou
de voir les vaiſſeaux anglois
à fond. Howe ne pouvoit
tir au départ de la flotte, ſa
à ſon Armée tout moyen
traite. Il tint un Conſeil de
où il fut réſolu qu'on atta
les hauteurs de Dorcheſte
Régimens s'embarquèrent à

té d'y mettre le feu, & à la
eur de l'incendie, de gagner la
te avec son Armée; mais ce
ti violent exposoit l'arrière-garde
à juste vengeance de l'ennemi,
e Général Anglois se conduisit
s sagement, en renonçant à l'in-
die de Boston, aux conditions
on ne troubleroit point sa re-
te. Washington en donna sa pa-
e; mais avec la clause de ne rien
ruire dans la ville, & de la re-
ttre telle qu'elle se trouvoit au
ment de la convention. Le Gé-
al Anglois promit ce qu'on vou-
, & ne fut pas de bonne foi sur
is les points. Voulant rendre inu-
à l'ennemi la grosse artillerie,
ssaya de faire crever les mortiers
les canons; Washington en fut
ruit, & força les Anglois à pré-
iter leur embarquement qui se
dans le plus grand désordre. Howe
a se jeter dans le fort Guillau-
e, dont les Américains auroient
s'emparer au moment de l'éva-
ation de Boston; il en fit sauter
forteresse à la vue des ennemis,
rendit ainsi sa retraite sûre, tran-
ille & glorieuse. Quoi qu'on ait pu

1776.
Howe est forcé d'évacuer Boston.
Il se retire à Hallifax.

1776. dire ſur l'évacuation de cet
le de la Nouvelle Angleter
duite du Chevalier Howe
celle d'un habile Généra
mal fortifié par la négligen
l'incapacité du Général
pouvoit oppoſer une lon
tance aux forces ſupéri
Washington.

Celles des Anglois en
ſe réduiſoient alors à hu
mille hommes battus & dé
Howe ne crut pas devoir le
dans ce moment aux haſa
entrepriſe périlleuſe, &
ſa route du côté d'Hallifa
voit ſe faire la réunion des
Angloiſes & Allemandes,
duiſoit l'Eſcadre comman
Lord Howe ſon frere. W
ignoroit que l'Armée R
fait voile vers l'Acadie ;
qu'elle n'allât porter la gu
la Nouvelle-York, & ſa
de tems, il envoya des ren
ſidérables à Lord Steiling,
mandoit dans cette Prov
qui fit ſes diſpoſitions p
recevoir l'ennemi ; mais l
de la guerre ſuſpendoit un

1776.

ses fureurs dans l'Amérique septentrionale ; ce moment de calme fut signalé par la reconnoissance des Bostoniens. Dans l'ivresse de leur joye, ils délibérèrent qu'il seroit élevé un monument public en mémoire de leur délivrance, & pendant plusieurs jours, ce ne fut qu'illuminations, festins & danses militaires où de jeunes gens couronnés de lauriers chantoient des vers à la louange de Washington le Héros de toutes ces fêtes. Les noms de Patrie, de Liberté & d'Indépendance étoient répetés dans toutes les bouches. La levée de l'interdit de Boston fut un événement célébré par les réjouissances publiques dans les douze Provinces confédérées, & l'effet le plus heureux que produisit cette nouvelle, fut de hâter l'association de la Géorgie. Elle envoya ses députés au Congrès, refusa des vivres aux Royalistes, leur brûla des vaisseaux, & pour leur interdire tout accès dans ses ports, fit combler l'entrée de la rivière Savannah.

Réjouissances publiques

Plan de la Campagne.

Cependant le plan de la Campagne tracé dans le cabinet anglois sembloit

être au moment de son exécu
1776. Suivant ce plan moins sage q
posant, après l'arrivée de la g
Escadre de Lord Howe, W
son frere devoit se porter,
ses huit mille hommes, dans le
sey, où il trouveroit d'abond
subsistances. Tandis que les
seaux seroient employés à romp
communications de cette Pro
avec la Pensylvanie, qu'une
des Troupes envahiroit la Nou
York, & que trente mille ho
commandés par le même Willi
roient une conquête aisée de t
les Provinces du milieu, Burg
à la tête de douze mille hom
& Carleton avec ses Canadi
ses Sauvages, traverseroient le
& parcourant & saccageant l
rieur de l'Amérique septentri
iroient se joindre aux dix mille
mes de Cornwalis & de Cli
& se porteroient avec eux j
New-York. L'investissement de
l'Amérique septentrionale ains
tué, il ne feroit pas difficile
duire les Provinces rébelles du
On attendoit les plus heureux
des intelligences que les Go

neurs Martin & Dunmore conti- 1776.
nuoient d'entretenir avec les faux
freres du parti républicain.

Ils étoient encore en assez grand nombre dans la Caroline du Nord, & le 27 Février de cette même année, leur Capitaine Mc-Donald, avoit opposé trois mille Torys à douze cens Insurgens, commandés par le Colonel Coswel. Ces derniers n'en furent pas moins victorieux; ils tuèrent aux ennemis quarante-deux Officiers, & leur enlevèrent leur caisse militaire qui étoit de quinze mille livres sterling. Cet échec, dont la nouvelle avoit été portée à Londres, ne fit rien changer au plan de conquête générale, & il fut décidé qu'on la commenceroit par une invasion dans les deux Carolines. Après de longs débats où l'avis de Lord Germaine prévalut contre celui de Lord Sandwich, on étoit convenu d'attaquer Charles-Town, & d'armer pour cette expédition une flotte sous les ordres du Chevalier Parker. Les préparatifs de cet armement avoient duré plus de cinq mois en Angleterre, & la navigation de Parker, ne fut pas

1776. heureuſe; il arriva trop tard, & les Caroliniens s'étoient mis en état de le bien recevoir. Cependant le Général Clinton l'attendoit avec la plus grande impatience; depuis deux mois il avoit à ſoutenir de fréquentes eſcarmouches de la part des Inſurgens, & ſes Troupes affoiblies ſe montoient tout au plus à trois mille cinq cens hommes; mais le renfort que lui apportoit la flotte étoit compoſé de Soldats accablés de fatigues, & pour long-tems hors d'état de ſoutenir les travaux d'un ſiége.

Projet d'attaque contre Charles-Town.

Deux vaiſſeaux de cinquante canons, ſix frégates, une galiote à bombes & pluſieurs bâtimens armés compoſoient l'Eſcadre Angloiſe, & c'en étoit bien aſſez pour forcer Charles-Town, ſi elle avoit été puiſſamment ſecondée par les Troupes de terre, & qu'elle eût eu en tête des ennemis armés pour une autre cauſe que celle de la liberté; mais de toutes les Provinces confédérées, la Caroline méridionale étoit la plus impatiente du joug, & ſes Milices aguerries ſous la diſcipline du Général Lée, avoient appris à combattre, &, s'il le falloit,

1776.

à mourir pour les intérêts de la Patrie. Douze mille de ces Républicains formoient la garnison de la Ville, & se préparoient à la plus vigoureuse résistance, lorsque l'Escadre parut devant l'Isle de Sullivan, à l'entrée de la riviere d'Asley, sur laquelle est située Charles-Town. Dix-neuf canons défendoient l'accès de la principale forteresse de l'Isle; mais le Chevalier Parker en avoit trois cens, & pour fortifier ses équipages, il avoit tiré des vaisseaux de transport un grand nombre de Volontaires. Son dessein étoit d'investir le Fort tant par mer que par terre, & pour favoriser le débarquement des Troupes, il commença l'attaque avec les deux vaisseaux, la galiote & trois frégates. Un des bastions étoit déjà battu en ruines; & comme il étoit important de couper la retraite aux assiégés & d'empêcher toute communication avec Charles-Town, les trois autres frégates reçurent ordre de se fixer à la pointe occidentale de l'Isle. Elles y échouèrent par l'ignorance du Pilote, & il fallut brûler l'*Actéon*.

Attaque du Fort de Sulivan, le 28 Juin.

1776. La galiote continuoit de jeter des bombes, dont la forteresse n'étoit que foiblement endommagée. Les Américains n'avoient pas encore fait usage de leur artillerie ; ils dirigèrent enfin tout leur feu sur les deux vaisseaux, le *Bristol* & l'*Expériment*.

Cependant Parker avoit beau répéter les signaux, l'Armée de terre ne secondoit point l'Escadre. Clinton avoit débarqué ses Troupes dans une Isle qui, à la marée basse, communique par un gué avec l'isle de Sullivan, & où il trouva sept pieds d'eau lorsqu'il voulut tenter le passage : faute des préparatifs nécessaires, il se vit forcé de rester dans l'inaction, tandis que Parker essayoit de suppléer au défaut de l'Armée, en faisant attaquer les retranchemens avec des Soldats de marine qui n'étoient point exercés à cette espèce de guerre. Ils furent repoussés trois fois avec perte, & la communication qu'un pont de bateaux entretenoit du Fort au continent, ne fut point interrompue. Les assiégés fatigués de combattre étoient remplacés par de nouvelles Troupes

ui, après un feu de neuf ou dix eures, forcèrent enfin le Cheva- 1776.
er Parker à regagner le mouillage vec ses vaisseaux désemparés. Le ristol avoit perdu deux de ses mâts, : il étoit percé jusqu'à l'eau dans oute sa longueur. Il y eut trois ens cinquante hommes tués ou lessés sur l'Escadre Angloise, & on en compta tout au plus trente-x du côté des Insurgens.

Mort héroïque du Capitaine Morris.

Parmi les quinze Officiers tués bord des vaisseaux, on ne peut op distinguer le Capitaine Morr-s, commandant le Bristol sous le hevalier Parker. Dès le commenement de l'action, il avoit reçu eux blessures dangereuses, dont ne l'obligea sur le champ de se isser couper le bras. Deux Chirur-iens étoient occupés de cette opé-ition douloureuse, lorsqu'un bou-t rouge perça les bordages & int les frapper à côté de Morris. e brave Officier impatient de re-rendre le commandement, se fait eporter sur le tillac, & laisse cou-er le sang, dont l'amputation com-nencée augmentoit l'effusion. Sa résence double les forces & ranime

le courage des combattans ; dans cet état, il donne ses ordres avec un sang froid admirable ; mais il est frappé d'un troisième coup qui le renverse ; il meurt, & n'a que le tems de répondre à un Officier qui lui parle de sa famille : *Je la remets à la merci de Dieu & de mon pays.*

1776.

Proclamation de l'Amiral Howe.

La défaite de l'Escadre Angloise venoit de porter la joye & l'encouragement dans les Provinces confédérées, lorsque l'Amiral Howe parut sur les côtes de Massachuset avec le titre de *Vengeur inexorable, ou de Conciliateur tutélaire.* Il fit publier le 20 Juin une proclamation qui manifestoit ses pouvoirs & ceux de William son frere. Il y parloit de grace & de pardons, de punition & de vengeance, de repentir & de soumission indéfinie. Cette proclamation irrita le peuple au lieu de le calmer. Le Docteur Francklin sur la médiation duquel l'Amiral avoit trop compté, lui fit sentir qu'il n'y avoit point de réconciliation à espérer, & qu'il convenoit à des Vainqueurs d'imposer la loi & non de la recevoir. En effet,

les circonstances étoient moins favorables que jamais aux prétentions du Ministère. On venoit d'apprendre que le 8 Juin un nouvel échec sur la rivière Christiana avoit contraint le *Roebuck* & la frégate le Liverpool à fuir devant treize chaloupes du Fort-Island, qui les avoient mis hors de combat; mais rien n'affermissoit les Colonies dans leur résolution d'indépendance, comme l'exemple de la Caroline méridionale qui venoit de changer sa constitution & de promulguer de nouvelles loix. On apprenoit d'ailleurs que la Province de Maryland avoit dispensé ses Officiers du serment au Roi, & que dans toute la Colonie de Rhode-Island, il venoit d'être statué que les nouveaux Actes juridiques & les Commissions d'emplois tant civils que militaires, seroient désormais intitulés au nom de l'Assemblée générale de la Province, & qu'on y supprimeroit le nom de George III.

1776.

La Caroline méridionale fait de nouvelles Loix.

Enfin le Congrès avoit arrêté le 15 Mai le fameux acte qui déclaroit indépendans les Etats-Unis d'Amérique, acte solemnel que rien ne pouvoit révoquer, & qui fut pro-

Arrêté du fameux Acte d'indépendance.

clamé le 4 Juillet de cette même
1776. année. La déclaration d'indépendance fut reçue dans toutes les Provinces avec des transports d'allégresse; elle excita sur-tout de vives acclamations dans la Nouvelle-York qui, menacée d'une invasion prochaine, n'en montroit que plus d'enthousiasme pour la liberté. Washington s'y étoit transporté avec son Armée, & cet acte y fut lu à la tête de chaque brigade. Dans son délire

Insulte faite à la statue du Roi George.

le peuple de New-York se porte en foule à la place publique, insulte la statue de George III, & par un excès qu'on ne sauroit approuver, la renverse de son piédestal, la met en pièces, en rassemble les parties mutilées, & demande que la matière en soit convertie en instrumens de mort. On en fit des balles, dont chaque Soldat des Milices continentales fut jaloux de garnir sa cartouche. Cette scène indécente qu'il fallut tolérer dans ce moment d'ivresse, fut regardée en Europe & même en Amérique, comme un outrage fait à la Majesté des Souverains. La nouvelle République avoit intérêt de les ménager, & le

Congrès dut improuver la conduite des habitans de New-York. Il n'ambitionnoit rien tant que le suffrage & l'alliance des Puissances Européennes, & son premier acte de Souveraineté fut de nommer des Délégués à la Cour de France & à celle de Madrid. Silas Déane, & Artur Lée, partirent avec ce titre, & eurent la gloire d'entamer une négociation, dont le succès a décidé la révolution d'Amérique. 1776.

Délégués du Congrès à la Cour de France & à celle d'Espagne.

Cependant les forces de l'Angleterre s'y trouvoient rassemblées vers l'embouchure de la rivière d'Hudson à Staten-Island, d'où le Général Howe se disposoit à partir incessament pour l'expédition de New-York ; il donnoit à ses Troupes le tems de se remettre des longues fatigues d'une navigation pénible. La dyssenterie faisoit des ravages affreux dans son Armée, & lui enlevoit chaque jour un grand nombre de Soldats. Les Allemands sur-tout résistoient difficilement aux atteintes de cette maladie, & ceux qu'elle épargnoit, montroient en général beaucoup de penchant à la désertion. Le Chevalier Howe avoit

1776. peu de confiance en ces mercénaires; mais il entretenoit à New-Yorck des intelligences qui le rassuroient. Il y avoit un complot formé dans cette Ville ; & le Maire devoit la lui livrer, après avoir fait sauter les magasins, encloué les canons, & massacré les Officiers supérieurs. La conspiration étoit sur-tout dirigée contre Washington ; on avoit déjà gagné quelques-uns de ses Domestiques, & rien ne pouvoit le sauver, si l'affection du peuple, de toutes les gardes la plus surveillante, n'eut fait découvrir quelques indices de ce complot. Un certain Gilbert Forbes, Armurier de New-York, fut arrêté sur de simples soupçons; il n'avoua rien de positif, mais on trouva dans ses papiers les traces d'une conjuration bien concertée entre le Maire David Mathews, le Gouverneur Tryon, & William Franklin, Gouverneur de New-Jersey. On se saisit du Maire, & l'on se mit à la découverte des autres Conjurés. Tous furent arrêtés, à l'exception d'un seul qui tenoit un rang supérieur dans l'Armée de Washington, & dont le nom fut

Conspiration à New-York.

ujours un secret qu'emportèrent 1776.
s complices. De ce nombre étoit
ne jeune veuve nommée Gibbon,
aîtresse infidèle du Commandant,
ont elle trahissoit l'amour & les
crets. Non contente de lui préfé-
er un jeune homme appellé Clay-
ord, elle livroit à cet amant favo-
sé les papiers qu'elle pouvoit dé-
ober à la vigilance du Général.
Clayford en prenoit des copies que
e Maire faisoit passer au Gouver-
eur Tryon, sur la flotte de Howe;
insi les mesures les plus sages de
Washington, étoient souvent dé-
oncertées. De tous les Conjurés,
Franklin étoit le plus coupable aux
eux du Congrès. Cet indigne fils
u célèbre Docteur de ce nom,
ut déclaré ennemi de la Patrie, &
elégué dans les prisons de Walling-
ort. Jacques Clayford & quelques
utres Conjurés subirent le dernier
upplice. David Mathews avoit été
condamné à la même peine; mais
l fut sursis à l'exécution de la sen-
ence; le Congrès crut devoir ces
ménagemens aux circonstances. L'in-
idèle Gibbon ne fut pas même ju-
gée, & l'on borna sa peine à un

1776. ſimple exil; les loix encore mal affermies de la nouvelle République ne s'offensèrent point alors des égards accordés aux foibleſſes d'un grand homme, qui les rachetoit chaque jour par des ſervices ſignalés. Washington étoit le ſalut de l'Amérique, & pour la ſubjuguer, il falloit le gagner ou le faire périr; les Royaliſtes furent accuſés d'avoir tenté l'un & l'autre. Quoiqu'il en ſoit, ce généreux Américain ne pouvoit céder à la ſéduction, & l'unique fruit de cette lâche trame, fut de le rendre plus cher à ſes concitoyens. William Hove ſe vit donc obligé de recourir à des moyens de conquête plus légitimes; & ces moyens lui réuſſirent d'abord au-delà de ſes eſpérances; car depuis ſon arrivée en Amérique, il avoit pris du courage des Inſurgens, une idée bien ſupérieure à celle que le Miniſtère Anglois s'efforçoit d'accréditer.

Défaite des Américains à Long-Iſland.

Il y a près de New-York une Iſle d'environ trente lieues de long ſur huit de large, & c'eſt la raiſon qui la fait nommer Long-Iſland. Le Congrès y avoit fait élever des redoutes dans tous les endroits où

l'on pouvoit craindre un débarquement. Dix mille hommes en défendoient l'accès; mais disperſés ſur différents points de la côte, ils ne pouvoient veiller par-tout. Le Chevalier Howe s'y jeta avec quinze mille des ſiens, dont il cacha la majeure partie dans les bois. Au premier bruit de ce débarquement, Lord Stirling & le Général Sullivan s'avancèrent avec leurs Troupes & rencontrèrent un piquet de quarante hommes, qui diſparut en gagnant les terres. Les Américains perſuadés que l'ennemi n'avoit débarqué qu'un foible détachement, hâtèrent leur marche pour lui couper la retraite, & au même inſtant cinq mille hommes ſortis de l'embuſcade les prennent en flanc, font ſur eux une décharge terrible & les renverſent les uns ſur les autres. Lord Stirling vouloit faire tête à l'ennemi; mais il fut entraîné dans la déroute générale. Les Américains pourſuivis & maſſacrés par les Allemands, eurent près de mille hommes tuès ou bleſſés. Howe n'en perdit que trois cens; & s'il eût ſçu profiter de la victoire, en 1776.

1776. coupant le paſſage aux Troupes de Long-Iſland, il s'en fût rendu maître à peu de frais; il donna le tems à Washington d'évacuer l'Iſle pendant la nuit, & elles ſe ſauverent à New-York.

Cette Ville ouverte de tous côtés, ne pouvoit faire une longue défenſe, & l'intention du Général Américain n'étoit pas d'expoſer ſes Habitans aux ſuites malheureuſes d'une réſiſtance inutile. Il avoit raſſemblé ſes forces à Kings-bridge, poſte avantageux & bien fortifié qui n'eſt ſéparé de New-York que par une langue de terre; & tandis que le Chevalier Howe faiſoit débarquer ſes Troupes à Manahatan, & que le feu de ſes vaiſſeaux diſperſoit un petit nombre d'Américains qui s'oppoſoient à ſon débarquement, toute la garniſon évacua la Ville, & vint occuper le poſte de Kings-Bridge, avec ſes munitions & ſon artillerie. Après de légères eſcarmouches où les Royaliſtes eurent l'avantage, Howe prit poſſeſſion des ouvrages de New-York, exigea le ſerment des Habitans, & rejoignit le gros de

Priſe de New-York.

ſon Armée à Manahatan où les Américains vinrent l'attaquer dès le lendemain. Ils furent encore repouſſés avec perte, & ces divers échecs leur coûterent quinze cens hommes & ſoixante-dix pièces de groſſe artillerie. La priſe de New-York avoit été l'occaſion de ces pertes, & n'en parut point une aux Américains; ils ſe flattoient de la reprendre au premier moment; mais l'incendie de cette Ville fut un véritable malheur, & voici comme il arriva.

1776.

Incendie de cette Ville.

Quelques Habitans, dont toute la fortune conſiſtoit en maiſons, s'étoient portés à cet excès de fureur d'y mettre le feu, pour que l'ennemi n'en profitât pas. Un vent impétueux ſecondoit leur déſeſpoir, & la Ville ſe vit bientôt menacée d'un embrâſement général. Pour en arrêter les progrès, on diſperſa les Troupes dans les différens quartiers; mais tandis qu'on éteignoit le feu d'un côté, ces furieux l'entretenoient en d'autres endroits. Pluſieurs des incendiaires furent maſſacrés par les Soldats, & la crainte d'un pareil ſort n'arrêtoit

1776. point les autres. Les femmes surtout montroient une ardeur incroyable pour la destruction de leurs anciens foyers. On les voyoit courir avec des torches allumées, & porter la flamme dans les magasins & les chantiers publics ; elles s'applaudissoient des funestes effets de leur déſespoir, on les entendoit s'écrier : *J'ai vu brûler nos maisons, les tyrans ne les auront pas.* Un tiers de la Ville fut consumé dans cet incendie, & si de nouvelles Troupes détachées de l'Armée de Howe n'étoient venues à son secours, c'en étoit fait de New-York.

Affaire de Kings-Bridge. Prise des Forts Lée & Washington.

Cependant les succès de ce Général ne lui ouvroient point encore d'accès dans le continent. Les Américains maîtres de Kings-Bridge avoient étendu leurs ouvrages des deux côtés de ce poste, & quelques détachemens de l'Armée Royale essayoient en vain de les y forcer ; le Général Anglois vint les y attaquer avec toutes ses Troupes. Il avoit trente mille hommes sous ses ordres; Washington n'en avoit plus que vingt mille, & ils étoient consternés par les revers précédens;

cedèrent aux premiers assauts
l'Armée ennemie. Le Chevalier 1776.
owe les chassa du poste de Kings-
idge & des bords de la riviere
Iudson ; il s'empara successive-
ent des Forts Lée & Washington
ils s'étoient réfugiés. Toutes ces
rtes ébranloient la fermeté du
uple Américain ; & il est à croire
e si la déclaration de l'indépen-
nce n'avoit précédé les opéra-
ons désastreuses de cette Campa-
ie, le Congrès n'eut jamais trouvé
moment de la proclamer avec
ielque apparence de succès ; mais
et acte avoit eu lieu, & il étoit
e l'honneur des Américains de le
outenir ; d'ailleurs la liberté, dont
s éprouvoient déjà l'influence,
ut leur inspirer un courage au-
uel ils n'auroient jamais pu s'é-
ever avec le sentiment de leur dé-
endance. Ce fut dans cette con-
oncture que le Congrès Général
oujours plus affermi dans ses ré-
olutions républicaines, entreprit de
rédiger les articles de la Confédé-
ration des treize Provinces. Les
nouvelles de Long-Island & de
New-York n'influèrent point sur

Le Congrès envoie des Députés à l'Amiral Howe. Motifs de cette députation.

L'Amiral Howe prom
trouble de l'Amérique éto
ses dernières défaites, esp
jeter la division, & fit p
ce dessein, qu'il étoit char
part du Ministère, de n
propositions tendantes à
Le Congrès ne pouvoit s'a
sur la nature de ces propo
& dans toute autre circo
il les auroit rejetées sans
tendre ; mais quoique dis
tout souffrir pour la caus
liberté, les Colons n'en s
pas moins les inconvénien
guerre ; un refus trop form
prêter aux voies de conci
pouvoit mécontenter le p

dams & John Rutledge pour aller 1776.
nférer avec l'Amiral. Staten-
land étoit le lieu choisi pour la
nférence. Lord Howe y reçut les
ois Commissaires non-seulement
ec les égards dûs à leurs titres,
ais avec cet air affectueux qui
épare à la séduction ; il affecta
tendresse d'un frère pour les Co-
ns d'Amérique, pleura sur l'af-
ux abyme qu'ils s'étoient creusé,
ır tendit les bras au nom de la
ère-Patrie, leur parla de clémence,
repentir & de soumission. A ces
miers mots, les Députés répon-
rent fierement que les humbles
titions du Congrès avoient été
jetées avec mépris, que l'indé-
ndance étoit proclamée, & que
s Colonies reconnoissoient de
uveaux gouvernemens. En même
ms ils prirent congé de l'Amiral,
regagnèrent Philadelphie.

Le Congrès instruit des offres
Howe, les rendit publiques ainsi
le la réponse des Commissaires;
le Peuple satisfait de la con-
scendance de ses Chefs, mit tout
n espoir dans la guerre; il jura
n braver les périls, jusqu'à l'en-

1776. tiere destruction de la tyranni
mais cette ardeur ne fut pas si g
nérale, qu'il n'y eût encore bea
coup à craindre du découragem
des Troupes. L'Armée de Wash
ton, la mieux disciplinée & la
aguerrie de toute l'Amérique
manqua au moment le plus de
Dix huit mille Provinciaux ab
de leur droit, avoient quitté
drapeaux au terme d'un eng
ment de six ou sept mois; &
venoit d'apprendre que le Che
Howe faisoit des mouvemens
le Jersey, que seize mille hom
tant Hessois qu'Anglois, s'ét
emparés de tous les postes ju
la Délaware; on disoit même
ce n'étoit pas sans quelque
semblance, que l'intention d
Général étoit de prendre ses
tiers à Philadelphie.

Dans ce moment de crise,
hington ne désespéra point du

Philadelphie. Heureusement,
ongrès informé de sa situation, 1776.
t passer trois mille hommes de
elles Troupes, & ce renfort
a les allarmes de cette Capitale.
vue de l'ennemi qui s'appro-
de leurs murailles, les Habi-
consternés avoient d'abord for-
r projet d'évacuer leur Ville,
y avoir mis le feu. Le plus
l nombre commençoit à déses-
du succès de la révolution,
ns ses murmures, il se repro-
son adhésion précipitée à l'acte
épendance. Les prédicateurs
géliques tonnoient en vain
e cette multitude effrayée,
disoient-ils, se refusoit aux vues
Providence, dont les décrets
els avoient marqué cette épo-
de l'affranchissement de l'Amé-
; ils l'exhortoient à concourir à
vre de Dieu, & traitoient de
lté & d'impiété la défiance
le montroit dans les promesses
Religion & de ses Ministres.
te leur éloquence n'auroit pu
rer les Habitans de Philadel-
, si au moment qu'ils espéroient
oins, un renfort amené par le

6. Général Lée & plusieurs autres
corps de nouvelles Troupes enrô-
lées pour trois ans, n'étoient venus
se ranger auprès de Washington, &
lui composer une Armée capable de
faire tête aux ennemis. A ces motifs
d'encouragement se joignit un nou-
veau Manifeste du Congrès, d'où
il résultoit, sur un exposé succinct
des forces respectives de l'Angle-
terre & de la nouvelle République,
que cette derniere n'avoit besoin
que de courage & d'unanimité pour
opposer aux tentatives Britanniques,
une résistance constamment victo-
rieuse. On n'y dissimuloit pas ses
espérances du côté de l'Europe;
& le concours des Puissances étran-
gères y fut annoncé pour la pre-
mière fois, comme un secours pro-
chain, qui devoit hâter le triomphe
de la liberté en Amérique. Le Con-
grès ne craignoit pas d'ajouter
que des services effectifs avoient
déjà signalé la générosité de ces
Puissances.

En effet les Villes de Nantes &
de Bordeaux venoient d'ouvrir leurs
ports aux corsaires de Boston; &
les finances & le crédit de l'Angle-

mmençoient à souffrir beau-
: leurs riches captures. La
e Londres informée que
ſland étoit le principal dépôt
richesses, fit passer des
ecrets au Général Howe,
ie feinte heureuse, il s'em-
: cette Isle presque sans
rir. Il y trouva cinq mille
ls de sucre ; mais cette
:t bientôt reparée par de
:s prises ; toute la vigilance
verneurs de la Jamaïque,
renade & des autres isles
es des Antilles, ne pouvoit
a navigation contre les cor-
méricains.

1776.

Modération des Américains. Les Royalistes contrefont leur papier-monnoie.

petite guerre de mer n'étoit
vorable aux Royalistes, on a
s étoient plus heureux dans
xpéditions de terre. Déjà
de New-York, de Rhode-
& de New-Jersey, ils me-
t la Pensylvanie, & cette
:e justement allarmée, s'étoit
la veille d'une entiere
ion. La rapidité de leurs
n'étoit pas due seulement
aleur des Troupes euro-
s ; la férocité des Nations

1776. Sauvages les secondoit puissamment, & la nouvelle République n'osoit tourner contre eux les haches de ces barbares; une telle représaille lui faisoit horreur; elle se contenta de l'employer contre les Sauvages ennemis, & ne demanda que la neutralité des autres. Six Nations des plus aguerries s'y engagèrent, & leur fidelité à cet égard ralentit un peu les succès de l'Angleterre. Ce détail de notre Histoire justifie le reproche tant de fois répété, que les Anglois peu généreux dès qu'ils ont les armes à la main, ne se piquent point d'imiter à la guerre, la délicatesse & l'humanité des Nations civilisées. Tous les moyens de nuire leur paroissoient légitimes dans la guerre de l'Amérique, & l'Europe impartiale jugea qu'ils avoient sur-tout négligé les intérêts de leur gloire, en se permettant de contrefaire les papiers-monnoie des Américains. Ils les multiplièrent à tel point, qu'il en résulta le plus grand désordre dans les finances de la République: l'avilissement de ces richesses idéales crût en raison de leur quantité devenue

prodigieuſe par cette fraude, qui ſembloit devoir entraîner l'extinction totale du papier-monnoie. Pour prévenir un malheur ſur lequel la Grande-Bretagne fondoit l'eſpoir de ſes ſuccès en Amérique, le Congrès ôſa déclarer traîtres à la Patrie tous ceux qui ne recevroient pas ce papier avec la confiance due aux eſpèces d'or & d'argent; & cette déclaration violente, mais néceſſaire, fut regardée comme l'acte d'un deſpotiſme inconnu dans les régions même les plus façonnées à la ſervitude. Les membres du Congrès ſentoient l'injuſtice de cet acte; mais le choix des moyens leur manquoit, & pour éviter un plus grand déſordre, ils ſe devouèrent eux-mêmes, & conſentirent à ſe voir ſoupçonnés un moment de mauvaiſe foi, d'avidité, d'extorſions & de tyrannie. Le diſcrédit du papier-monnoie, mit peut-être les États-unis à deux doigts de leur perte, & l'on ignore quelles euſſent été les ſuites de cet acte frauduleux de la politique angloiſe, ſi le zèle de la juſtice & de l'humanité n'eût fait trouver aux

1776.

Américains de la protection & des ressources en Europe.

1776.

Premiers succès du séjour de Silas Déane & de Franklin à Paris.

Silas Déane, Délegué du Congrès, étoit arrivé à Paris dans l'unique vue d'entamer une négociation avec la Cour de Verſailles; mais ce premier pas étoit difficile, & il craignit d'abord de ne point réuſſir dans ſes tentatives. Déjà il ſe diſpoſoit à paſſer en Hollande où ſes compatriotes avoient des relations de commerce auſſi bien qu'en France, lorſque le ſieur Beaumarchais qui s'étoit attiré ſa confiance, lui indiqua le vrai moyen d'intéreſſer la Nation en faveur des Américains. Il falloit pour cela, mettre dans leur parti, les Grands, les Femmes & les Gens-de-lettres. Par l'adreſſe de Beaumarchais, ces trois claſſes de la ſociété concoururent bientôt avec lui au ſuccès de la délégation de Silas Déane. On ne parloit dans le grand monde que de Colonies Angloiſes, de Congrès & de Mère-Patrie. Le cabinet de Verſailles s'occupa des intérêts de l'Amérique inſurgente, & Beaumarchais fut autoriſé ſecrétement à faire des armemens de commerce

avec les Colonies Angloises. Elles
durent en partie à son crédit, à son 1776.
activité, à sa discrétion, l'avantage
inespéré de se procurer les approvisionnemens nécessaires pour la
Campagne prochaine. Mais l'arrivée
du Docteur Francklin à Paris décida
la révolution dans les esprits déjà
prévenus pour la nouvelle République. Ce Docteur célèbre dans
toute l'Europe par ses découvertes
en physique, avoit signalé, dans
plusieurs négociations à la Cour de
Londres, son zèle patriotique pour
les intérêts des Colonies. Il vint
en France avec l'intention secrete
de faire valoir leurs droits méconnus ou sacrifiés par la Métropole.
Il se montra d'abord comme un
citoyen accablé des malheurs de
sa Patrie, & qui vient les déplorer
sous un ciel étranger, mais paisible.
Il avoit choisi sa retraite à Passy,
Village situé aux portes de la Ville;
il y vivoit dans une simplicité philosophique qui retraçoit les mœurs
patriarchales. Le bruit s'étoit répandu que dans cet asyle champêtre, il causoit de l'inquiétude au
Ministère Britannique; & l'intérêt

1776. qu'il inspira d'abord fut celui de la vertu persécutée & de l'innocence en butte aux traits d'une politique ombrageuse. Un cortège nombreux d'honorables proscrits, victimes comme lui de la corruption de l'Angleterre, l'accompagnoit ordinairement dans ses promenades, & dans ces doctes licées où il venoit offrir le spectacle imposant & toujours si couru d'un étranger vénérable par ses vertus & par ses lumières. On se portoit en foule sur son passage; le nom de *Francklin* voloit de bouche en bouche, & des épithètes flatteuses accompagnoient ce nom déjà respecté dans les dernières classes du Peuple. Il n'y avoit pas trois mois qu'il étoit à Paris, & les Arts interprètes de l'enthousiasme général, lui payoient déjà leur tribut d'admiration; le portrait de Franklin s'offroit de tous côtés dans un costume grotesque aux yeux de la frivolité; mais d'où la vénération publique avoit écarté le ridicule. On conçoit aisément qu'il ne suffisoit pas aux vues du Philosophe Américain d'inspirer aux Parisiens une estime oisive pour ses talens & sa

personne, l'intérêt de la Patrie présidoit à ses moindres pensées ; 1776.
& sous les dehors de la simplicité & les apparences de l'inaction, il faisoit agir tous les ressorts d'une Politique adroite & profonde. Il entretenoit des correspondances secrétes avec Silas Déane & Arthur Lée, dirigeoit leurs démarches, étoit l'ame en un mot des négociations du Congrès dans les Cours de France & d'Espagne, dans celles de Vienne & de Berlin. Le mystère présidoit à toutes ses opérations; & la Cour de Londres étoit encore bien loin de soupçonner la France de vouloir favoriser la révolution d'Amérique ; elle oublioit que dans tous les tems, nos Rois ont mis leur gloire à proteger les États opprimés. Mais n'anticipons point, & reprenons la chaîne des événemens qui ont précédé cette révolution.

Défection d'Arnold. Le Général Lée est fait prisonnier.

L'Angleterre avoit triomphé pendant toute cette Campagne, & sa position lui promettoit de nouveaux succès. Outre les trente-quatre mille hommes de troupes reglées qu'elle tenoit encore dispersées dans les Provinces conquises, elle

comptoit fur la fidélité de cent
1776. Torys difpofés à trahir leur
citoyens & la plûpart en ét
les combattre. Douze vaiffeau
nombre prodigieux de fr
compofoient la flotte avec la
elle embraffoit pour ainfi dire
l'Amérique feptentrionale.
comble d'infortune, les Infu
avoient fait deux pertes irré
bles : Ce brave Arnold qui
couvert de gloire au fiége de
bec, venoit de quitter l'Arm
Nord & d'abandonner les in
de la République, pour fe v
de quelques membres du Co
qui lui refufoient la grade de M
Général que méritoient fes fer
mais dont il s'étoit rendu in
par fes exactions à Montréa
événement encore plus fu
privoit l'Amérique d'un O
jufques-là plus fidèle & non
habile qu'Arnold. Charles

y battoient la campagne, souvent il s'écartoit sans précautions de Moristown, où il avoit posté le gros de sa Troupe. Le quatrième jour de son arrivée, ce guerrier trop confiant, s'éloigna jusqu'à deux milles, n'ayant avec lui que douze hommes. Une position favorable à ses vues, l'arrêta plusieurs heures dans un hameau où la nuit vint le surprendre. Il falloit y coucher ou s'exposer à de fâcheuses rencontres; l'événement fit voir qu'il auroit dû préferer ce dernier parti. Le Colonel Harcourt rodoit dans les environs avec un détachement de cavalerie légère. Lée avoit imprudemment écrit à Maristown une lettre qui fut interceptée; Harcourt instruit de sa retraite, l'investit sur le champ. La petite Troupe de Lée est faite prisonnière avant même qu'il ait soupçonné le danger. Huit Dragons pénétrent dans sa chambre, se précipitent sur lui, le chargent de fers, & le conduisent en cet état à Lord Cornwallis qui le menace du dernier supplice. Le Général Howe à qui il est renvoyé

1776.

1776.

Les Américains reprennent courage.

fous bonne garde, le condam
la plus dure captivité.

La fermeté du Congrès, ses ma-
nifestes encourageans, son dévoue-
ment patriotique & sur-tout l'es
d'intéresser les Puissances de l'Eu-
rope à la cause de l'Amérique in-
surgente, avoient enfin ranimé l'ar-
deur & réveillé le premier enthou-
siasme des Provinces confédérées
Elles ne voyoient plus dans les dé-
sastres de la derniere Campagne
qu'une obligation indispensable de
les réparer; & loin de se laisser
abattre par les prospérités de l'An-
gleterre, elles prirent les mesures
les plus hardies pour y mettre un
terme décisif & prochain. Le Con-
grès avoit décidé que les froids de
l'hiver ne suspendroient point les
hostilités, & cette saison rigoureuse
fut marquée pour la guerre offensive.
En conséquence de ce plan combiné
à l'avantage des Américains, le
Général Schuyler prit le com-
mandement des quinze mille hom-
mes de l'Armée du Nord & se dispo-
soit à rentrer dans le Canada; les cir-
constances y paroissoient favorables

ur une expédition. La rivalité des énéraux Carleton & Burgoygne i s'y disputoient la préséance, oit occasionné des troubles dans te Province, & fait naître parmi soldats des acceptions toujours judiciables au bien du servi-, au maintien de la subordina-, à la vigueur de la discipline. rgoygne étoit allé faire juger ses tentions à Londres, & Carleton royoit seul chargé du comman-nent dans une saison qu'il savoit e favorable aux armes des Amé-ins.

Washington force les postes avancés de Trentown.

D'un autre côté, Washington jusques-là s'étoit tenu sur la ensive, crut pouvoir entrepren-, sans risquer cependant une aille générale, de resserrer l'Ar-e ennemie, dont le large front onçoit la confiance d'arriver obstacle jusqu'à Philadelphie. vers postes avancés dans le Nou-u-Jersey, favorisoient la marche cette Armée; Washington en-prit de les forcer, & il y réussit. ur fermer à l'ennemi le passage la Délaware, il avoit cantonné Troupes sur le bord de cette

rivière. Sa manœuvre obligea les
1776. Royaliſtes à ſe cantonner eux-mêmes,
& par conſéquent à diviſer leurs forces. La nuit du vingt-cinq Décembre le Général Américain paſſa la Délaware, marcha vers les poſtes avancés de Trentown, mit en fuite ceux qui les défendoient, & s'étant emparé de toutes les avenues, ſurprit les quinze cens Heſſois qui s'étoient rendus maîtres de la Ville. Quatre cens échappèrent; les autres furent pris & envoyés à Philadelphie. Le vingt huit du même mois, le poſte de *Mont-Mouth-Court* dans le Bas-Jerſey, fut enlevé aux Royaliſtes par le Général Mifflin qui leur fit beaucoup de priſonniers; ces deux échecs les obligèrent à ſe déſiſter, pour le moment, de leurs projets ſur la Capitale de la Penſylvanie. L'Armée du Roi évacua ſes poſtes avancés, & ſe replia juſqu'à Brunswick. Lord Cornwallis en recueillit une partie, & le reſte vint prendre ſes quartiers à New-York, où le Général Howe devoit paſſer l'hiver.

1777. Cependant Washington ſe diſpoſoit à raſſembler ſes Troupes à Tren-

own; il avoit déjà repassé la Déawarre, lorsqu'il se vit surpris & resque assailli par Cornwallis qui enoit l'attaquer avec des renforts étachés de New-York. Le 6 Janier les Gardes avancées des deux artis se trouvèrent en présence, & out sembloit annoncer pour le lenemain une bataille générale; mais Washington avoit d'autres desseins, : ses mesures étoient prises pour viter une affaire meurtrière, dont en ne lui garantissoit le succès. Il écampa secrétement pendant la uit, & par une marche habile, uoique précipitée, il sut mettre à rofit sa retraite, en se jettant sur : Village de Princetown, dont il 'empara de vive force. Il y avoit ans ce poste un détachement des Troupes Hessoises & trois Régimens Anglois qui, après une vigoureuse léfense, se virent obligés de fuir & l'abandonner aux Américains leurs agages, leurs munitions & trois ens prisonniers.

1777.

Belle retraite de Washington.

Pendant ce tems les Anglois étoient sous les armes à Trentown & se disposoient à marcher, lorsqu'un de leurs Chevaux-Légers

1777. arrivant à toute bride de Princetown, leur apprit que Washington venoit d'attaquer & d'emporter cette place. Ils se croyoient au moment de livrer l'assaut au Camp des Américains ; cette nouvelle déconcerta leurs projets, & Cornwallis prit à la hâte le chemin du poste enlevé.

La retraite de Washington est un de ces événemens extraordinaires que la postérité traitera de fable. Elle refusera de croire que deux Armées ennemies, du sort desquelles dépendoient de si grands intérêts, se soient trouvées dans un aussi petit espace que Trentown, & que l'une de ces Armées, à la veille d'un engagement, ait pu se dérober à l'autre, avec ses provisions, ses bagages & son artillerie, sans qu'un tel mouvement fût même soupçonné. Les Anglois furent si complettement trompés dans cette occasion, que lorsqu'ils ouïrent le bruit du canon & de la mousqueterie de Princetown, ils crurent entendre le tonnerre, quoiqu'on fût alors au cœur de l'hiver.

Il prend ses quartiers d'hiver à Moristown.

L'intention du Général Américain, après l'affaire de Princetown,

toit d'aller tenter la délivrance de 1777.
:harles Lée, détenu prisonnier à
Brunswick, & de prévenir le retour
e Cornwallis dans cette place af-
ɔiblie par son absence; mais les
'roupes fatiguées demandoient du
:epos, & Washington vint prendre
:s quartiers d'hiver à Moristown.
Ainsi fut terminée à l'avantage des
nsurgens, une Campagne qui, peu
e jours auparavant, sembloit me-
acer leur parti d'une entière des-
:uction.

Ruse courageuse du Général Mac Dougal.

Les Anglois craignant pour leur
nagasin de Brunswick situé à dix-
uit milles de Princetown, vinrent
: renfermer dans cette Ville, d'où
s n'ôsèrent tenter aucune entre-
rise considérable, pendant près de
inq mois. Du poste inattaquable de
Moristown, Washington comman-
oit ceux des Ennemis. Témoins
e tous leurs mouvemens, les Amé-
icains trouvoient de fréquentes oc-
asions de leur nuire, & en moins
e quinze jours, ils leur enlevèrent
eux cens chariots chargés de vi-
res ou de munitions de guerre.
C'étoit aux portes de Brunswick, &,
our ainsi dire, sous le canon de

1777. cette place, que se faisoient toutes ces prises. Cette petite guerre, à laquelle le Général Putnam & le Colonel Scott eurent la plus grande part, privoit chaque jour le Parti Royaliste de quelques-uns de ses Soldats; il en perdit plus de cinq cens aux deux échecs de Quibleton & de Pont de Millstone, où le Colonel Dikenson se couvrit de gloire. Le Général Howe, dont l'armée s'affoiblissoit d'ailleurs par les maladies & la désertion, fit proposer une suspension d'armes jusqu'au mois d'Avril. Washington avoit trop à cœur de chasser les Anglois du Jersey pour ne pas se refuser à cette proposition. Howe, offensé de ce refus, essaya de s'en venger en faisant attaquer le Bourg de Pecks'hill, sur la riviere d'Hudson; ce poste assez bien fortifié pouvoit favoriser une entreprise sur la Nouvelle-York. Le 23 Mars, deux frégates, deux galeres & quatre vaisseaux de transport vinrent mouiller dans la baie de Pecks'hill, & quatre Régimens débarquèrent sous le canon des galeres, à un mille & demi du Bourg. Ils n'eurent qu'à

ſe montrer pour convaincre le Général Mac Dougal, qu'une longue 1777.
réſiſtance ſeroit inutile & par conſéquent déſaprouvée du Congrès. Après un combat aſſez vif où il ne perdit qu'un ſeul homme, il ſe retira en bon ordre, emportant avec lui ſes munitions & ſon artillerie. Les quatre Régimens Anglois s'établirent dans ce poſte, où ils firent quelque dégat ; mais le lendemain ces mêmes Américains, diviſés par piquets, reparurent ſucceſſivement, & à des diſtances combinées qui, trompant les Anglois, leur firent craindre que Mac Dougal n'eût reçu de puiſſans renforts. Se voyant attaqués avec vigueur, ils ſe replièrent en déſordre, deſcendirent la rivière & rentrèrent dans New-York avec la honte de n'avoir dû qu'à la force un avantage cédé preſqu'auſſi-tôt à la ruſe courageuſe d'un ennemi non moins intelligent que brave.

L'Angleterre ne ſoutenoit guère mieux la gloire de ſes armes dans le Canada, que dans le Jerſey. Vers la fin de l'hiver, il s'étoit élevé des querelles parmi les Trou-

pes Angloises & Allemandes; &
1777. dans quelques endroits la division
avoit été jusqu'au soulèvement;
pour les contenir dans le devoir,
Carleton se vit réduit à la dangereuse extrémité de les opposer les uns aux autres. Depuis le départ de Burgoyne, toutes les opérations du Gouverneur s'étoient bornées d'ailleurs à répandre sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre, cinquante Canadiens & quatre-vingt Sauvages qui les infestoient. Pour mieux irriter la férocité de ces derniers, on n'avoit pas rougi de mettre un prix de vingt livres sterling à la chevelure de chaque Américain. Cette conduite atroce avoit son prétexte dans la maxime barbare, *qu'on ne doit point de ménagemens à des Rebelles*, & sa véritable cause, dans le désespoir & l'impuissance de les réduire. Les États-Unis d'Amérique étoient visiblement protégés en Europe; l'*Amphitrite* & plusieurs autres vaisseaux chargés d'armes, d'habits & de munitions, venoient d'entrer dans la baie de Massachuset; & un grand nombre d'Officiers & d'In-

urs François, transportés en rique, justifioient par leurs ser- l'espérance dont les Insur- s'étoient flattés dès le com- ement de la guerre, que la ce daigneroit leur tendre une secourable. Les effets de cette ction bien sensibles pour les raux Anglois, avoient substi- la confiance qu'ils affectoient re dans leurs dépêches, un gle dépit, qui souvent leur éroit des procédés inhumains lésapprouvoit la Politique.

1777.

Lord Chatam veut qu'on déclare la guerre à la France.

pendant la Cour de Londres enoit point encore d'inquiétude les intentions secretes de la ice. A la veille d'une Campagne euse, les débats se renouvel- it dans le Parlement, & Lord ham, qui, depuis deux ans, oit point paru aux assem- s, s'y fit transporter le 30 Mai ette année. Quoi qu'affoibli par ieillesse & les infirmités, il y avec une éloquence qui fit bler les Auditeurs Royalistes. 'en est fait de l'Angleterre, écria-t-il, si la réconciliation plus prompte avec les Amé-

1777. » ricains, n'arrête le coup suspendu » sur nos têtes; & tout délai, ne » fût-il que de six semaines, rendra » cette réconciliation impossible ».

Mais dans les principes de Chatam, ce n'étoit point assez de faire la paix avec les Colonies; il conclut à ce qu'on déclarât la guerre à la France. La Politique avoit dicté la motion de cet ancien Ministre; le Duc Grafton & les Lords Cambden & Shelburne l'avoient appuyée; Lord Germaine la combattit, & elle fut rejetée. Lord Weymouth, Secrétaire d'État des Affaires Étrangères, s'étoit mis en frais de prouver que l'Angleterre n'avoit rien à craindre de la France, & tout le parti du Roi se rendit à cette prétendue démonstration. Quant à la guerre d'Amérique, il fut décidé que la Métropole continueroit de s'écraser pour la soutenir.

Arrivée du Général Burgoyne au Canada.

Le Général Burgoyne venoit de partir avec le titre & les pouvoirs de Commandant en chef de l'Armée du Canada. Ce Guerrier courtisan avoit su fermer les yeux des Ministres sur l'intrépide activité de Carleton, à qui l'Angleterre devoit

la

la conservation de cette grande Province. Ses services furent méconnus, & Burgoyne vint le supplanter avec le faste d'un Général favorisé de la Cour, & qui va combattre pour elle. Il apportoit avec lui près de sept cens mille livres sterling ; & l'approvisionnement de son Armée étoit immense. 1777.

La Cour de Londres ambitionnoit de voir les Colonies septentrionales, séparées des Etats de l'Ouest & du Midi, & d'établir par la riviere d'Hudson une communication libre au Canada. Burgoyne fut chargé de cette expédition ruineuse, dont le plan étoit de traverser à la hâte la partie haute de l'État de New-York, de soumettre les postes fortifiés qui bordoient les lacs, & d'aller rejoindre Clinton & les neuf mille hommes qu'il commandoit à New-York ou dans les environs. Les forts Ticonderago, Crown-Point, Skenesborough, Edouard & Stanwir une fois soumis, Clinton &. Burgoyne auroient enfermé toute la Nouvelle-Angleterre entre l'Océan & leurs Arnées ; la flotte de l'Amiral Howe auroit enchaîné les rivages, son

1777. frère auroit soumis à la fois Boston & Philadelphie, défait Washington & remis les Peuples sous le joug de la dépendance; il ne manquoit à ce magnifique plan que la possibilité d'être exécuté. Pour le rendre impraticable, il suffisoit des obstacles de la nature, & Burgoyne avoit en même tems à vaincre & la résistance du climat & celle des Habitans. Aussi fut-il trois mois à se rendre de Montréal au Lac Champlain; il ne parut qu'au mois de Juillet devant Ticonderago. Le Général Saint-Clair commandoit dans ce poste, & quoique sa Garnison fut de quatre mille hommes, il ne se crut pas en état de le défendre; il l'évacua sans combattre, après s'être muni du suffrage d'un Conseil de Guerre. Il essayoit de gagner le fort Edouard où commandoit Schuyler; mais dans cette marche de sept à huit jours, les Anglois ayant attaqué son arrière-garde, lui prirent ou tuèrent environ douze cens hommes: la prise de Ticonderago ouvroit tout le pays à l'Armée de Burgoyne & lui assuroit une retraite en cas d'événement. Le Congrès justement indigné, crut

Prise de Ticonderago

voir de la lâcheté & ſoupçonna de la trahiſon dans la conduite de Saint-Clair, à qui il fit ôter le commandement. Il prit enſuite les meſures les plus ſages pour arrêter les progrès de l'Ennemi & empêcher la jonction des deux Armées. Putnam eut ordre de partir avec quatre brigades, & vint ſe poſter au-delà de Saratoga, dans un lieu également fortifié par l'art & par la nature. Gates alla remplacer Schuyler qui commandoit les Troupes chargées de couvrir Ticonderago, & qu'on accuſoit trop légèrement peut-être d'une connivence honteuſe avec le Général Saint-Clair. Arnold qui, rentré au ſervice & dans les bonnes graces du Congrès, s'étoit ſignalé le 27 Avril à l'affaire de Dumbury dans le Connecticut, ſe rendit avec cinq mille hommes dans les mêmes plaines de Saratoga, où Gates eſſayoit de rallier les Troupes diſperſées.

1777.

Howe évacue le Jerſey.

On ne pouvoit oppoſer à Burgoyne des Chefs plus braves & plus habiles, & Washington, quoiqu'abſent, dirigeoit les principales opérations de la guerre dans cette

1777. contrée de l'Amérique ; mais il n'ôsoit perdre de vue le Chevalier Howe, qui, par le retard des équipages de ſon Armée, n'ouvrit la Campagne qu'au commencement de Juin. Déſeſpérant d'engager les Américains dans une affaire générale, il aima mieux évacuer le Jerſey que de les attaquer dans la poſition avantageuſe qu'ils occupoient, & s'expoſer ainſi à une défaite qui lui fermeroit le paſſage de la Délawarre. Il réſolut d'entrer dans la Penſylvanie par un autre côté, & d'après ce nouveau plan, il fit embarquer ſes Troupes & s'embarqua lui-même pour l'Iſle des États, où étoit le rendez-vous général. La Cour de Londres regardoit Philadelphie comme l'unique rempart de la Nouvelle-République ; elle s'étoit perſuadée que la réduction de cette Ville entraîneroit la ſoumiſſion des Rebelles. Il n'y avoit point à balancer ſur cette expédition, & des conſidérations, dont la ſageſſe ne pouvoit être appréciée que ſur les lieux, avoient décidé le Chevalier Howe à tenter l'entrepriſe du côté de la mer. Il s'étoit embarqué dans cette réſolution ; mais les

vents qui la contrarioient, ne lui permirent d'arriver à la baie de Chesapeack, que le vingt-cinquième jour d'une navigation pénible; il remonta plus heureusement jusqu'à l'embouchure de la riviere d'Elck. Quelle fut sa surprise en débarquant son Armée, de voir que les Troupes de Washington l'avoient prévenue, que les Milices de Maryland bordoient les frontieres de cette Province, & que le Général Levis s'approchoit avec celles de la Virginie ! On avoit pris les mesures les mieux combinées pour faire avorter tous ses desseins.

1777.

Bataille de Brandiwine.

Cependant Washington tenoit en échec les trois Armées Royales. Tandis que les Troupes du Nord contenoient celles de Burgoyne, & que lui-même déconcertoit les projets combinés des frères Howe, il avoit concerté une attaque contre les Troupes de l'Armée de Clinton détachées pour la garde de Staten-Island. Deux mille hommes enlevèrent ce Fort le 22 Août, y firent trois cens prisonniers parmi lesquels on comptoit trente Soldats & deux Officiers Anglois, & em-

1777. menèrent avec eux tout le bétail de l'isle; mais comme ils se rembarquoient, deux Régimens de l'Armée de New-York atteignirent leur arrière-garde, leur tuèrent ou blessèrent cinquante hommes, prirent soixante Américains & délivrèrent vingt-trois Soldats Royalistes. Pendant ce tems, Washington rassuré sur la position actuelle de Howe, dirigeoit sa marche vers Philadelphie, d'où le Congrès faisoit transporter dans les terres les archives de la République. Le Général traversa cette Ville avec douze mille hommes, & vint camper près de Wilmington, sur le bord de la Délaware. La flotte angloise avoit remonté ce fleuve, dont elle essayoit de forcer les passages. Dans cette position, le flanc droit de l'Armée Américaine étoit exposé, & elle ne couvroit point assez Philadelphie. Washington crut devoir transporter son Camp sur la rive gauche de la Creek de Brandiwine, dont les bords élevés favorisent l'Armée qui la défend. Howe, posté aux sources de l'Elk, ne pouvoit tenir longtems dans ce poste; il ne tarda pas

à se porter vers l'Armée continentale. A son approche, le Congrès allarmé envoya des ordres à Washington d'accepter la bataille. Ce n'étoit point l'avis du Général; mais il savoit obéir aussi bien que commander. Le 11 Septembre il y eut des canonnades de part & d'autre, & la plus grande partie du jour se passa en escarmouches. A trois heures après midi, le Général Maxwel reçut ordre de traverser un gué de la Creek appellé le gué du Chadd, & d'aller se poster avec un renfort sur une éminence de l'autre côté de la riviere; Il en fut chassé par un détachement qu'il avoit d'abord repoussé. Pendant ce tems-là un corps de l'Armée Royale se disposoit à tourner l'aile droite de l'Armée Américaine, & un bois favorisoit cette manœuvre; Washington avoit cru voir dans les dispositions de Howe qu'il en vouloit à son aile gauche. Le Général Sullivan qui commandoit l'aile droite, étoit chargé de veiller de ce côté-là sur tous les mouvemens de l'Ennemi; mais Washington fut mal secondé dans cette

1777.

reçu

Gé- 1777.

ains

; il

pie,

emi

rent

quis

r au

sure

ter

ient

ou-

rent

de

s &

de

llis,

oite

nent

ique

éral

er la

hoit

urna

s'en

obli-

en-

ein

&

circonſtance. Cependant il eut quelque ſoupçon de feinte ſur le peu d'empreſſement de Howe à paſſer le gué du Chadd ; pour épier les vues du Général, & la marche de Cornwallis qui commandoit la gauche de l'Armée Royale, il dépêcha quelques Officiers, dont les rapports contradictoires tinrent longtems ſes réſolutions ſuſpendues. On ſut enfin que le Général Cornwallis marchoit à la hâte vers le gué de Jefferies. Sullivan s'y porta avec toute ſon aile droite à travers des bois, dont l'épaiſſeur ralentit ſa marche. Il en ſortit pour gagner une éminence dont l'Ennemi venoit de s'emparer. N'ayant ni le loiſir, ni la commodité de ranger ſa Troupe en bataille, il fut contraint de fuir dans le plus grand déſordre & de regagner un bois où les Royaliſtes le pourſuivirent & lui tuèrent beaucoup de monde.

1777.

Suite de cette déroute.

Pendant cette déroute, un détachement de l'Armée de Howe, forçoit, dans un poſte avantageux, deux brigades où le Marquis de la Fayette, nouvellement arrivé en Amérique, ſervoit en qualité de

Volontaire, quoiqu'il eût déjà reçu du Congrès le Brevet de Major Général. Ce jeune Seigneur fit de vains efforts pour rallier les Troupes; il les encourageoit par son exemple, & les pressoit de charger l'Ennemi avec la bayonnette. Elles tinrent ferme un moment, & le Marquis de la Fayette alloit les ramener au combat, lorsqu'il reçut une blessure à la jambe qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Cet accident replongea la Troupe dans le découragement; les Brigades lâchèrent le pied & il ne fut plus possible de les rallier. Dans le même-tems & presqu'au même lieu, un corps de Virginiens plioit devant Cornwallis, & ces fuyards laissoient la droite de l'Armée Américaine entièrement découverte. Ce moment critique fut celui que choisit le Général Kériphausen pour venir attaquer la gauche des Insurgens. Il marchoit sur deux colonnes, dont l'une tourna leur batterie, tandis que l'autre s'en emparoit. Ce dernier malheur obligea le gros de l'Armée continentale à se précipiter dans le chemin de Chester, traînant avec elle &

1777.

1777, dans le plus grand désordre ses blessés, son artillerie & ses bagages. La seule Brigade du Général Waine, qui s'étoit repliée sur les hauteurs, garda sa position jusqu'à la nuit, soutint avec courage le feu de l'Ennemi, & fit sa retraite en bon ordre.

Réflexions sur cette journée. La journée de Brandiwine justifie bien la répugnance que Washington avoit toujours eue pour les affaires générales : il savoit que les Américains, faits pour combattre avec supériorité dans les occasions où la bravoure personnelle décide le succès, n'avoient plus le même avantage dans une affaire où la victoire peut être le fruit de l'obéissance, de la discipline & des combinaisons de la Tactique. Des Soldats passionnés pour la liberté sont quelquefois trop dominés par ce sentiment, lorsqu'il s'agit d'exécuter aveuglément les ordres de leurs Officiers. Quoi qu'il en soit, cette victoire coûta cher aux Anglois ; ils eurent plus de mille hommes tués & un plus grand nombre de blessés. Quoique vaincus, les Américains ne perdirent en tout que douze cens hommes;

nais leur défaite ouvrit au Général Howe l'entrée de Philadelphie. 1777.
Parmi les Officiers François qui partagèrent les dangers de cette journée, on distinguoit le Marquis de la Fayette & les Chevaliers de Fleury & du Plessis Mauduit. M. Tronsson du Coudray, que le Congrès avoit élevé au grade de Major-Général devoit y commander l'artillerie; mais la fortune envia cet excellent Officier au parti de la liberté. Comme il traversoit le Skuilkill pour rejoindre l'Armée de Vashington, un cheval fougueux qu'il montoit le précipita du bateau dans la rivière, & le Chevalier du Coudray se noya, malgré les efforts de Roger, son Aide de Camp, qui s'étoit jeté à l'eau pour le secourir. A cette même époque, un accident non moins tragique & plus touchant encore, intéressa toute l'Armée au sort d'un jeune guerrier, dont l'amour & l'hymen venoient de couronner la bravoure. Plusieurs Écrivains ont déjà tracé l'aventure du jeune Seymours & de la belle Molly, & j'ai cru qu'on me sauroit gré de choisir dans tous ces

récits le plus intéressant & le moins étranger au ton de cette Histoire.

1777.

Aventure de Seymours & de Molly.

» Dans les Habitations situées sur » les bords de la Délawarre, il » y avoit une jeune fille d'une » grande beauté, nommée Molly; » elle aimoit le jeune Seymours, » elle en étoit éperduement aimée: » Harvey, pere de Molly, étoit » riche; il avoit des champs fertiles » & de nombreux troupeaux; » Seymours étoit pauvre; Harvey ne pouvoit se résoudre à lui » donner sa fille. Les usages du pays » autorisoient les deux amans à se » passer du consentement d'Harvey; » mais le respect étoit plus fort, » ils n'ôsoient en venir à cette extrémité. Seymours, dans son chagrin, résolut d'aller faire la » guerre; il partit pour la Caroline à la suite d'une Troupe de » Volontaires. Jaloux de rapporter » des lauriers aux pieds de sa maîtresse, il se distingua à la défense » du Fort Sullivan, & le commandement d'une Compagnie devint bientôt sa récompense. Ayant » rejoint depuis, l'Armée de Washington, il desiroit revoir sa maî-

treſſe; il demanda & obtint un congé de trois jours. Le pere de Molly le voyant Capitaine, le reçut avec attendriſſement, & ne crut pas devoir refuſer pour gendre un homme utile à la Patrie. Le tems preſſoit, il falloit que Seymours retournât dans les Camps; le mariage ſe fit dès le lendemain. Après la cérémonie, les parens des jeunes époux ſe raſſemblèrent ſous des arbres environnés de treillages, à deux cens pas de la maiſon d'Harvey. Ils y faiſoient un repas champêtre qu'aſſaiſonnoit une douce joie, lorſque des Soldats de l'Infanterie légere du Général Howe, qui parcouroient le pays pour y chercher des vivres, traversèrent l'Habitation. Seymours & les témoins de ſon bonheur étoient dans la plus grande ſécurité; l'Armée Angloiſe campoit loin de là, & le pays étoit couvert par les détachemens de Washington qui tenoient la campagne. Cependant deux Soldats appercevant de loin à travers les arbres un uniforme Américain, s'avancèrent en appel-

1777.

» lant leurs camarades. Ils sur-
1777. » prennent Seymours au milieu de
» la joie & dans l'ivresse du plaisir;
« ils veulent l'emmener prisonnier.
» Il n'avoit point ses armes ; mais le
» courage & l'amour ajoutant à sa
» force, il saisit un des agresseurs,
» s'empare de son fusil, & le renverse
» d'un coup de bayonnette; l'autre
» Soldat prend la fuite, Seymours le
» poursuit & lâche son coup après
» lui : il regarde & voit le piquet
» Anglois retourner sur ses pas,
» dans la crainte sans doute de s'en-
» gager au milieu de quelque parti
» Américain. Alors Seymours re-
» vole vers ses parens & ses amis.
» Fier de sa victoire, il s'avance
» & n'entend que des cris & des
» gémissemens; il frémit, il appro-
» che : la balle a frappé son amante,
» il la trouve baignée dans son
» sang. Ne pouvant supporter ce
» spectacle douloureux & terrible,
» ni la voix d'Harvey qui lui rede-
» mande sa fille, Seymours re-
» tourne éperdu dans le Camp pour
» se livrer tout entier à la fureur
» & au désespoir. Il ne tarda pas à
» trouver dans les combats la mort

» qu'il defiroit, & à fuivre dans la
» nuit du trépas celle qu'il avoit tant 1777.
» aimée ».

Cependant le Général Howe avoit pris poffeffion de Philadelphie le trente Septembre, & cette Ville abandonnée du Congrès qui s'étoit transféré à York-Town, & de tous les partifans de la guerre qui l'avoient fuivi dans cet afyle, n'offroit à l'infolence du Soldat victorieux que des victimes pacifiques, dont le dévouement oifif à la caufe de la liberté, n'avoit jamais fait couler une goutte de fang. Cette confidération arrêta le glaive du vainqueur, & les paifibles vertus des Quakers finirent par fubjuguer la férocité d'une foldatefque inhumaine & fanguinaire. Le Général Anglois avoit d'ailleurs à craindre des repréfailles contre lefquelles fa pofition ne devoit pas le raffurer. S'il étoit maître de la Ville, Washington l'étoit de tout le pays. Il avoit fait fes difpofitions pour empêcher les vaiffeaux anglois de remonter la riviere; tous les Forts Américains étoient en bon état, & cet habile Général,

Affaire de Germantown.

1777. toujours fidèle à son système, songeoit à réparer les malheurs de la journée de Brandiwine par des combats particuliers & des affaires de postes, espèce de guerre, dont le succès est sûr contre un Ennemi qui, pour se recruter, a besoin de recourir à des renforts d'outre mer. Malgré la saison qui s'avançoit, le Congrès vouloit une action générale; les Officiers étrangers la conseilloient, & Washington reçut ordre d'en faire naître l'occasion. Elle ne tarda pas à s'offrir telle que l'événement le plus malheureux ne devoit rien produire de bien décisif contre les Américains, & qu'une victoire perdoit sans ressources l'Armée Britannique. Il s'agissoit d'aller déloger les Troupes Angloises cantonnées dans Germantown, & cette attaque fut résolue pour le 4 Octobre; l'Armée Américaine se mit en marche la veille à sept heures du soir. Le Général Howe, averti de ce mouvement, accourut au secours de Germantown avec les dix mille hommes de Troupes qui lui restoient; mais les quatre divisions de Sullivan, de Waine, de

stephens; les Brigades
de Mac Dougal, le 1777.
serve commandé par
, & les Milices de
du Maryland & de
ient une Armée bien
nombre à celle des
s quatre mille hommes
mantown opposèrent
sistance aux premieres
Armée continentale;
nombre l'emporta d'a-
Américains pénétrè-
te longue Ville qui
e de trois quarts de
rps de réserve y fut
a marche vis-à-vis
le pierres où les An-
jeté des Soldats qui
le toutes parts. Au
outre, les Améri-
rent à vouloir forcer
dont les murs avoient
paisseur; ils n'en vin-
bout. Ils essayèrent
, & n'y réussirent pas
énéral Greene étoit
d'un autre côté; les
ués, rompus & re-
sa Troupe, commen-

çoient à désespérer de la victoire;
1777. mais l'Armée qui avoit quitté le Camp de Skuylkill arriva sur ces entrefaites & redonna l'avantage aux Royalistes. Un brouillard épais venoit de s'élever; les Américains ne se reconnoissant plus dans cette obscurité, n'agissoient pas de concert, & tous leurs mouvemens étoient des méprises, dont Howe & Cornwallis surent profiter. Il faut convenir que dans une telle confusion, la fortune dût avoir beaucoup de part au succès de cette journée. Quoi qu'il en soit, Howe & Cornwallis plus heureux ou plus habiles que les Chefs Américains, remportèrent la victoire & forcèrent l'Ennemi à la retraite. Cependant l'Armée de Washington se retira en bon ordre & sut choisir une position avantageuse à quatre milles de Germantown.

Telle fut l'issue d'une expédition imprudemment conçue & malheureusement exécutée. Elle ne tend à rien moins qu'à détruire l'Arm Royale, à remettre le Congrès possession de Philadelphie, à t miner en un mot la guerre d'A

par une seule affaire générale 1777.
:isive. Les circonstances ne fa-
ient point ce projet mal com-
Comme on l'a dit, la plus
orable étoit l'indiscipline des
icains; mais il falloit éclairer
tion sur ses propres désavan-
, & Washington, en se prêtant
te expédition, avoit prévu
e défaite même seroit une leçon
a sa Patrie, & n'avanceroit pas
aucoup les affaires de l'ennemi.
fet, il ne perdit que six cens
es dans les divers combats de
antown, & les Anglois en
: plus de mille tant tués que
. De telles victoires souvent
es auroient anéanti l'Armée
we, déjà épuisée par les dé-
s que de foibles recrues levées
les Torys n'étoient point ca-
de réparer.

dis que ce Général gagnoit (Suites de l'expédition de Burgoyne. Sa défaite.)
ailles qui ruinoient les forces
igleterre en Amérique, Bur-
poursuivoit son expédition
noins de gloire & tout aussi
'avantage. Depuis l'arrivée
ld & des cinq mille hommes
ommandoit, l'Armée du Nord

accrue presque de moitié, opposoit
1777. un obstacle invincible aux progrès
du Général Anglois, & Burgoyne
enflé de ses premiers succès, négligeoit des précautions indispensables,
même dans une entreprise moins
difficile. Il s'étoit engagé dans les
terres, avant de s'être assuré des
postes voisins de Ticonderago; des
corps de Milices s'emparèrent de
ces postes, qu'il n'étoit pas encore
à huit lieues du Fort. Il lui avoit
fallu seize jours pour faire ce chemin, tant les routes étoient impraticables! Son aile droite en avoit
pris une moins pénible, sous la conduite des Sauvages; mais le Colonel Saint-Léger qui la commandoit,
eut bientôt à se plaindre de l'infidélité
de ses guides, & après avoir été battu
par Alkerman, il fut trop heureux
de ramener à Montréal les débris
de son détachement. Burgoyne reconnut trop tard qu'il s'étoit imprudemment engagé dans le pays ennemi. Quelque dangereuse que fût la
retraite, il n'y avoit de salut à espérer que dans une marche retrograde; il préféra de risquer une
action d'éclat en rase campagne, &

19 Septembre, il ôſa ſe meſurer
c Arnold, qui lui enleva trois 1777.
s hommes, & une partie de ſon
llerie. Cet échec l'affoiblit ſans
lécourager; il perſiſta dans ſon
mier deſſein, & continua ſa
rche vers Albany, à travers
le obſtacles. Pour comble d'in-
tune, il ſe vit abandonné des
ıvages, qui, dans ces routes ſe-
es de précipices, avoient été
ır ainſi dire, les flambeaux de
Armée. Tant de revers l'acca-
ient & ne l'effrayoient point; dans
te circonſtance même, il fit une
tative ſur Benington, où il per-
environ neuf cens hommes, par
bile manœuvre du Colonel Stark
commandoit dans ce poſte. Ce-
dant Clinton agiſſoit de ſon côté,
beaucoup plus heureuſement que
rgoyne. Il remontoit la rivière
Iudſon, & venoit de s'emparer
fort Mongommery, dont la priſe
ırtoit un des plus grands obſtacles
ı jonction des deux Armées. Un
uvel effort pouvoit hâter cette
ıction ſi deſirée; & l'intrépide
ırgoyne ôſa le tenter, malgré
ffoibliſſement de ſon Armée di-

1777. minuée d'un tiers, depuis
du Canada. Le 7 Octobr
attaquer avec toutes ses for
mée du Général Gates. Ar
commandoit l'aile gauche
sa bravoure ordinaire, dès
mencement de l'action; s'é
à la tête d'un parti de d
Braves, il marcha droit à u
rie de cinq canons qui foud
cette aile, enleva la batteri
à la main, tailla en pièces l
ment Anglois qui la défen
joignit l'Armée, & quoiq
grièvement, ne cessa pas
battre qu'il n'eût repo
ennemis jusques dans le
Les Américains les en c
à coup de bayonnettes,
fuyards vinrent se rallier
de Saratoga, où Burgoyn
retranché de son mieux.
le poursuivit dans cette
où les Chasseurs America
celoient continuellement l
garde & les flancs de
Royale, interceptoient se
sions, & réduisirent enfin ce
dent & malheureux Général
cher son salut dans un mo

grade. Mais cette ressource 1776.
anqua comme les autres. Le
nel Brown venoit de s'empa-
l'un défilé avec un détache-
t de six mille hommes, qu'il
it écarter pour sortir du Camp
aratoga, & le Général Gates
it placé de l'autre côté du
p avec sa principale Armée.
s cette extrémité, il ne restoit
rgoyne d'autre parti à prendre
de livrer ses Troupes à la dis-
on de l'ennemi. Deux jours Burgoyne est forcé de capituler.
nt employés à dresser les ar-
s de la Capitulation. Le Gé-
l Anglois n'y fut point nom-
Gates n'avoit pas cru devoir
er à son ennemi désarmé cette
faction qui ne tiroit point à con-
ence; Burgoyne n'en fut pas
s tenu à l'exécution de tous les
les. Les Troupes Angloises for-
it du Camp le 17, au nombre
x mille quarante hommes, aban-
nèrent leur artillerie composée
ente-sept canons de campagne,
ant mis leurs armes en faisceaux,
nt conduites sous bonne escorte
ston, où elles devoient s'embar-
pour l'Angleterre, après le ser-

ment solemnel de ne plus ser-
1777. contre la Nouvelle-République.
Le Général Gates profitant de
sa victoire, dépêcha Starck avec
quatre mille hommes, pour aller
reprendre Ticonderago, & se porta
lui-même, avec le gros de l'Armée,
vers la riviere d'Hudson, où Vau-
ghan & Wallace avoient pris la Ville
d'Esopus, ce malheureux théâtre de
tous les excès que peut se permet-
tre un Vainqueur feroce & sangui-
naire. A l'arrivée du Général, il res-
toit à peine quelques vestiges de cette
place incendiée; les bourgs & les
villages des environs n'étoient plus
que des monceaux de cendres & de
décombres, & leurs habitans dis-
persés dans les forêts, éprouvoient
toutes les horreurs de la faim, dont
ils préféroient le tourment aux ou-
trages affreux que le terrible Vau-
ghan exerçoit contre les malades,
les enfans, les femmes & les vieillard
que la fuite n'avoit pu dérober
sa cruauté. La présence du Vain
queur de Burgoyne fit cesser le
massacres, arrêta les incendies,
laissa respirer l'humanité dans ce
campagnes désolées. Les quat
mil

: tant Allemands qu'Irlandois, 1777.
: Waughan & Wallace irritoient
ıreur fur les bords de la rivière
ıdfon, difparurent à l'approche
Général Gates.

e Congrès Général crut devoir
Guerrier généreux & magna-
:, des témoignages publics de
'econnoiffance, & fit frapper
ıémoire de fon triomphe, une
aille d'or qui lui fut préfentée
ıom de la République. Ar-
l & Lincoln avoient eu beau-
› de part à la victoire de Gates;
artagèrent avec lui ces témoi-
ges de la gratitude des Etats;
noms de ces Officiers Généraux
nt cent fois répétés par accla-
on, dans toutes les Provinces
'édérées; c'étoit le cri de joye
venu dans les fêtes publiques
fe donnèrent à l'occafion de
heureux événement à Bofton,
harles-Town & dans plufieurs
es Villes. Le Congrès applau-
fur-tout à la modération avec
elle les Vainqueurs avoient ufé
a victoire.

Fêtes publiques à l'occafion de ces événemens.

ette Affemblée fidèle aux prin-
s de clémence & de douceur

Perfidie des Ecoffois. Motion à ce fujet.

que lui diƈtoient ſa politique & ſon
1777. inclination, parut vouloir y déroger un moment par un aƈte de rigueur que la perfidie des Ecoſſois avoit provoqué. Ces Peuples abuſant de la neutralité jurée au commencement de la guerre, s'étoient montrés dans pluſieurs Provinces, les plus cruels agens des vengeances britanniques. Ils avoient tout récemment ſignalé leur mauvaiſe foi dans la Caroline, en favoriſant, à main armée, les tentatives de l'ennemi. Deux fois ces violences impunies avoient manifeſté leurs injuſtes acceptions & l'eſprit de clémence & de modération qui dirigeoit les Aſſemblées de cette Province. De nouvelles trahiſons de la part des Ecoſſois laſſèrent enfin la patience de quelques Membres du Congrès, & l'un d'eux venoit de propoſer à l'Aſſemblée de traiter les priſonniers de cette Nation avec une ſévérité proportionnée à la noirceur de leurs attentats. Cette motion fut rejetée à la pluralité des voix.

Beau trait du Chevalier du Pleſſis-Mauduit.

La clémence du Congrès étoit une leçon de généroſité que les Officiers employés au ſervice des

Provinces confédérées, & les François sur-tout, se faisoient gloire d'écouter même au sein du carnage. 1777.
La belle défense du fort de Redbanck, où le Chevalier Duplessis-Mauduit commandoit l'artillerie sous le Colonel Greene, fut encore moins honorable à cet Officier, par l'entière défaite d'un nombreux détachement de l'Armée Royale, que par les soins touchans, & généreux qui signalèrent son humanité. Après la retraite des ennemis, il étoit sorti de la Forteresse pour en visiter les ouvrages avancés; ses regards se portèrent sur un monceau de cadavres, & au même instant il entendit une voix qui lui crioit: *au nom de Dieu tirez-moi d'ici.* C'étoit la voix du Colonel Donop, l'un des chefs de la Troupe Hessoise, envoyée à l'attaque de Redbanck. Le Chevalier Mauduit le fait transporter aussitôt dans une maison du voisinage, s'y renferme avec cet Officier, lui prodigue les soins du plus tendre frere, & ne s'en sépare qu'à l'instant de sa mort arrivée le surlendemain de l'attaque. Le Colonel Allemand avoit écrit

1777. au Comte de Saint-Germain son ami, pour lui recommander le Chevalier François ; il terminoit sa lettre par ces mots : *j'ai la consolation d'expirer entre les bras de l'honneur.*

Les services des François mal récompensés.

Peu de jours après l'affaire de Redbanck, le Fort Miflin, où commandoit le Lieutenant-Colonel Smith, fut attaqué moins vigoureusement, & conservé à moins de frais que Redbanck ; cependant Greene & Smith obtinrent les mêmes récompenses ; le Congrès leur fit présenter à chacun une épée. Le même honneur fut accordé au Commodore Harlewood, qui s'étoit signalé à la défense des passages où l'Amiral Howe trop pressé de remonter la rivière jusqu'à Philadelphie, perdit trois vaisseaux de guerre, & vit sa flotte entièrement desemparée. Le Chevalier Mauduit n'avoit pas moins de titres à la reconnoissance du Congrès ; il fut oublié, & Washington s'en plaignit dans une lettre qui est un éloge bien flatteur du courage, des talens & de la modestie de cet Officier François. Il n'avoit que le rang de

ıant-Colonel, & ſes ſervices
ent un autre grade; mais la 1777.
de ſon avancement, & l'ou-
l'on affectoit de laiſſer un
ombre de ſes compatriotes,
une cauſe politique dans les
res de quelques Officiers
ains; ils s'étoient plaints au
ncement de la guerre des
nces accordées aux Etran-
: de la manière peu ſatisfai-
dont quelques-uns répon-
à cet encouragement.

: falloit pas moins que les
s. brillans du Marquis de la
, pour forcer l'envie à ſe
ır les hommages rendus à
ır françoiſe dans un climat
ul intérêt de l'honneur nous
lir tant de lauriers. Ce jeune
r toujours impatient de ſe
dans les champs de la gloire,
ollicité le commandement
rps de Milice détaché pour
connoître la poſition des en-
ans le Jerſey. Il fut rencontré
Octobre par un détachement
ux d'Anglois & d'Heſſois,
ı ſupériorité du nombre joi-
l'avantage de la diſcipline,

Victoire du Marquis de la Fayette.

1777. & se glorifioient d'avoir à leur tête Lord Cornwallis. Le combat s'engage, & ils sont vaincus & dispersés. Ce triomphe du Marquis de la Fayette eut des suites fâcheuses pour l'Armée de Howe, qu'il priva d'un renfort considérable, & des subsistances qu'il apportoit à Philadelphie, où les Troupes Angloises devoient hiverner. Washington avoit pris ses quartiers d'hiver à Walley-Forge, sur les bords du Skuylkill, d'où il pouvoit intercepter du côté de la terre les transports destinés pour l'Armée Royale. Des galeres américaines empêchoient que rien y put arriver par la riviere, dont l'Amiral essayoit en vain de forcer les passages. L'Armée de Clinton étoit condamnée à l'inaction dans la Nouvelle-York, & les Troupes envoyées de Rhode-Island retenoient le Général Pigot dans ses retranchemens.

Fierté & perfidie du Général Burgoyne.

Telle étoit pour tout l'hiver la position respective des Puissances belligerantes dans le Nouveau-Continent; & ce fut dans cette circonstance, que l'indomptable fierté

le Burgoyne ne craignit pas de braver des Républicains généreux qui 1777.
nettoient à ſa liberté des conditions honorables. Après avoir donné e premier exemple en Amérique le ces défaites générales qui réduiſent une Armée à la diſcrétion du Vainqueur, ſans laiſſer même aux vaincus la reſſource de ſauver l'honneur dans les haſards d'une ſeconde bataille; ce Général infidèle à ſa parole ôſa déclarer au moment de ſon départ pour l'Angleterre, qu'il ne ſe croyoit point engagé par une capitulation faite avec des Rébelles. Cette audace inſultante trouva ſon excuſe dans l'excès de ſa témérité. Le Congrès fut plus choqué d'un projet inexcuſable de la mauvaiſe foi deBurgoyne, qui, s'il n'eut avorté, pouvoit avoir de terribles conſéquences. Par le dixième article de la Capitulation, le Général Gates lui avoit accordé d'envoyer ſes dépêches aux principaux Chefs du parti royaliſte, en lui promettant ſous la foi publique, que ſes lettres ne ſeroient point ouvertes. Dans celles qu'il écrivit aux freres Howe, Burgoyne abuſa de cette généro-

1777. ſité, en concertant avec eux le projet de cacher ſix mille fournimens à fond de cale des bâtimens deſtinés au tranſport des Troupes priſonnières, d'armer les Soldats auſſitôt qu'ils ſeroient en mer, de rentrer pendant la nuit dans la baie de Boſton, & de tenter un coup de main, dont le ſuccès paroiſſoit immanquable. On découvrit à tems ce complot; & les priſonniers cantonnés à Cambridge, furent contremandés; on s'empara des fournimens, & les vaiſſeaux de tranſport s'en retournèrent à vuide. La premiere réſolution du Congrès avoit été de retenir Burgoyne juſqu'à ce que le Roi d'Angleterre eut ratifié la Capitulation de Saratoga; cependant on le laiſſa partir ſous la condition qu'il quitteroit l'Europe au premier ordre du Congrès. Les Membres de cette Aſſemblée n'étoient pas fâchés de mettre ſous les yeux de la Cour, cette preuve vivante de l'impuiſſance de ſes armes en Amérique, & il y eut autant de politique que de modération dans le renvoi de Burgoyne, qui vint remplir à la Chambre des Com-

s ſes fonctions de repréſen- lans la ſeſſion d'hiver. 1777.

t infortuné Général fut d'a- pour le peuple de Londres bjet de curioſité, de haine malédictions. Les Miniſtres rmèrent tout accès auprès du & il ne put faire examiner ſa ite ni dans un Conſeil de e, ni dans le Parlement où ouvelles du Nord de l'Amé- avoient tourné quelques eſ- aux réſolutions les plus dé- geantes pour le Miniſtère. Les modérés du parti de l'oppo demandoient une prompte cation de l'Acte de Québec, nommoient une loi cruelle & tique, ſous laquelle gémiſſoit anada, & dont la tyrannie juſ- : le ſoulevement des autres inces ; quelques-uns opinoient qu'on rappellât les Troupes Amérique, puiſqu'il n'y avoit d'eſpoir d'une heureuſe récon- ion ; le Duc de Richmond oit ſur la néceſſité de recon- e ſans reſtriction l'indépendan- s Provinces confédérées. Quoi- nourant, Lord Chatam s'étoit

Sa réception à Londres.

Dernieres tentatives de Lord Chatam. Sa mort.

1777. fait transporter à la Chambre des Pairs, avec l'intention d'appuyer cette motion; mais à peine eut-il commencé son discours, qu'il se trouva mal; il fallut le porter au Greffe de la Chambre, où il resta jusqu'au lendemain. Il mourut peu de jours après, & fut enterré à Westminster, avec les plus grands honneurs. Lord Chatam avoit donné la Souveraineté des Mers à sa patrie, & élevé la Nation Angloise à un dégré de puissance supérieure même à son ambition; il avoit dirigé vers l'Angleterre tous les canaux de l'opulence; & il mourut pauvre & endetté. Sa mort causa un deuil général; mais loin de porter le découragement & l'inertie dans le parti de l'opposition, elle sembla lui donner une nouvelle vie.

Ce fut un moment de crise pour le Ministere, & Lord North se vit forcé de proposer un Bill conciliatoire qu'il savoit bien ne devoir rien concilier. Les Ministres tâchoient de rassurer le Peuple contre les bruits de guerre, dont il se croyoit menacé de la part de la Maison de Bourbon, & ils n'étoient pas moins allarmés que le Peuple. Tandis

Inquiétude du Ministere Anglois.

s'ils affectoient dans le Parlement
beaucoup de sécurité sur les dis- 1777.
positions de la France & sur le réta-
blissement de sa Marine, leur Am-
bassadeur à Versailles employoit
tour-à-tour la hauteur & les suppli-
cations pour découvrir les inten-
tions secrètes du Ministère françois.
Le séjour de Franklin à Paris, la
considération dont il y jouissoit,
ses fréquens entretiens avec les plus
grands Seigneurs, tout faisoit crain-
dre qu'il ne se ménageât des rapports
avec les Ministres. Les Députés Amé-
ricains venoient de conclure avec
les Fermiers Généraux un traité pour
le tabac de la Virginie; cet ac-
cord avoué du Ministre des Finan-
ces, ne supposoit-il pas d'autres
traités? La Cour de Londres ne pou-
voit d'ailleurs se dissimuler que, faite
pour le second ordre, l'Angleterre
s'étoit élevée au rang des grandes
Puissances de l'Europe, par un tour
de force qui en rompoit l'équilibre
politique, que toutes les Cours
avoient intérêt à son abaissement,
& que dans les circonstances pré-
sentes, la France étoit plus inté-
ressée qu'aucune autre à rétablir cet

1777. équilibre nécessaire à son repos, à sa gloire, à la dignité de son Empire.

La France provoquée par les hostilités des Anglois.

Cependant la politique de Louis XVI toujours subordonnée à la religion des traités, ne s'étoit rien permis qui justifiât les murmures & provoquât les entreprises hostiles de l'Angleterre. Ce Monarque ami de la paix avoit porté la modération & les égards jusqu'à refuser d'abord à Silas Déane la qualité de Commissaire qu'il tenoit du Congrès. Sur les plaintes de la Cour de Londres, il fut enjoint aux Corsaires Américains de borner leur séjour dans les ports de France, au terme prescrit par le traité d'Utrecht; & les Réfractaires à cette loi furent arrêtés & punis malgré les représentations des Agens du Congrès entretenus en Europe. Il est vrai que le Ministère françois avoit fortifié les garnisons de Saint-Domingue & de toutes les Antilles; mais ces précautions n'avoient rien d'allarmant, puisque ces Isles restoient ouvertes de tous côtés, & qu'on n'entretenoit point de vaisseaux armés dans les parages de l'Amérique. Tant de sécurité de notre

art annonçoit encore des inten-
ions pacifiques, & ce fut à cette 1777.
poque, où l'on voyoit ſans inquié-
ıde les frégates angloiſes croiſer
lepuis Porto-Rico, juſqu'au canal
e la Jamaïque, qu'elles ôſèrent
ıſulter nos ports, & brûler ſur
os côtes des vaiſſeaux inſurgens,
ui s'y croyoient dans un aſyle in-
iolable. Trente hommes detachés
u *Maidſtone* & du *Squirel*, étoient
enus mettre le feu à un bâtiment
ıéricain échoué dans la baie de
ean Rabel, & pourſuivant ſur la côte
eux de l'équipage qui s'y étoient ré-
ıgiés, n'avoient pas craint de faire
eu ſur le corps de garde, & de ren-
erſer les canons de nos batteries.
es mêmes attentats ſe commet-
oient aux Iſles du Vent, où l'on
plaignoit chaque jour de quel-
ue violation de territoire. Les
terrages & les côtes de la Gua-
eloupe, ceux de la Martinique
de Sainte-Lucie furent tour-à-tour
théâtre de pareils excès. La Ma-
ine Angloiſe ſe les permettoit juſ-
ues dans les mers de l'Europe,
vingt-deux navires américains
voient été pris à l'embouchure de

la Garonne. Le Pavillon François
1777. n'étoit gueres plus reſpecté. La *Providence* & vingt autres de nos bâtimens, forcés d'amener & de ſe rendre à des frégates angloiſes, furent conduits à la Jamaïque, confiſqués & vendus ſous prétexte que leur cargaiſon étoit à l'uſage des Provinces Inſurgentes. Ces violences atteſtées par trois cens Capitaines, dont les déclarations ſe trouvent conſignées dans les divers Greffes de l'Amirauté, autoriſoient une démarche que la ſeule raiſon d'Etat auroit juſtifiée. Cependant l'indignation de Louis XVI n'éclata point encore, & la Cour de Londres ôſoit former des plaintes. Lord Stormont ſon Ambaſſadeur en France, les renouvelloit à chaque inſtant, & quelquefois en des termes peu meſurés, qui pouvoient laſſer la patience de notre auguſte Monarque, ſi la diſcrétion du Comte de Vergennes n'eût éloigné l'inſtant d'une juſte vengeance.

Tandis que l'Europe retentiſſoit des prétendus griefs de l'Angleterre, ſur la protection qu'elle nous accuſoit d'accorder aux Américains, elle

répandre dans les papiers Nouvelle-York, qu'ils n'é- 1777.
oient en France, que des
ιriétés & des refus, & que
é des deux Puissances Euro-
es n'avoit jamais été mieux
ie. Ce piége ne trompa qu'un
: les Provinces confédérées,
Cabinet de Versailles s'éclai-
.e plus en plus sur la poli-
insidieuse des Anglois, il fut
qu'on opposeroit ses griefs à
.e la Grande-Bretagne, & l'on
dit aux nouvelles plaintes de
Stormont: que Sa Majesté Très-
ienne avoit consulté la jus-
t l'amitié dans ses procédés
Sa Majesté Brittannique, &
e attendoit de ce Prince qu'il
t, de son côté, les ordres les
récis, pour arrêter des excès
us trop fréquens de la part
fficiers de sa Marine.

Préliminaires du Traité avec la France.

France & l'Angleterre en
t dans ces termes, lorsqu'on
à Londres la défaite du Gé-
Burgoyne. Cette nouvelle y
tre tout à coup une résolution
ée par le désespoir de réduire
rique; & le Ministere pro-

1777. jeta de bonne foi une réconciliation avec les Etats confédérés, à condition que les deux Puissances réuniroient leurs efforts contre la Maison de Bourbon. Les Commissaires Américains résidens à Paris furent pressentis à ce sujet, & la France comprit enfin que c'étoit le moment de mettre un terme à son indécision. Le sieur Conrad Alexandre Gerard, Secrétaire du Conseil d'Etat, fut chargé d'aller conférer avec les Délégués du Congrès sur les préliminaires d'un traité de commerce & d'amitié entre la France & les Etats-Unis d'Amérique. Il fut déclaré dans cette premiere conférence que Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoissant l'indépendance des Provinces confédérées, pouvoit traiter avec elles sans déroger à sa dignité; que pour rendre ce traité durable & l'Eternel garant de l'amitié respective des deux Nations, l'intention de Sa Majesté étoit qu'on n'y tirât aucun avantage de leur situation actuelle, & que ce traité fût tel que les Etats-Unis pourroient le souhaiter, s'ils jouissoient de la plénitude de leurs forces &

de leur puissance ; qu'elle ne se dissimuloit pas l'avantage que la France devoit retirer de leur séparation d'avec l'Angleterre ; & qu'en prévoyant les frais, risques & dommages de la guerre, à laquelle ce traité nous exposoit, elle n'étoit pas moins résolue de les tenir quittes de toute espèce de dédommagement sur cet objet, qu'elle n'exigeoit pas même qu'ils se refusassent dans la suite aux propositions avantageuses d'une paix séparée, & que la seule condition exigée par notre auguste Monarque étoit que dans aucuns cas les Provinces confédérées ne se reconnoîtroient dépendantes du Gouvernement Britannique. 1777.

Ces propositions furent acceptées, & le 6 Février 1778, le sieur Gerard chargé des pouvoirs du Roi, & Benjamin Franklin, Silas Déane, & Arthur Lée, signèrent à Paris un traité d'amitié & de commerce entre la Couronne de France & les Etats nouvellement unis. Les Députés du Congrès insistoient sur la nécessité d'une alliance offensive & défensive d'après 1778.

1778. laquelle le Roi se feroit eng[a]
soutenir l'indépendance par la [f]
des armes. Sa Majesté n'y v[oulut]
point entendre, & n'accorda q[u'une]
alliance éventuelle & pureme[nt dé]
fensive en cas de guerre er[ntre la]
France & la Grande-Bretag[ne. Ce]
dernier traité demeura secr[et pen]
dant quelque tems, & n'eut [de va]
leur & de réalité que par l[es hos]
tilités de l'Angleterre ; m[ais le]
13 Mars de cette année, l[e Mar]
quis de Noailles notifia le [traité]
de commerce à la Cour de L[ondres,]
& cette notification fut le [signal]
de la guerre entre les deu[x Cou]
ronnes.

Ingratitude de quelques Américains. Cependant les Emissaire[s de la]
Cour de Londres avoient [par]
leurs manéges introduire [la di]
vision parmi les Chefs de l[a Nou]
velle-Angleterre; il s'y ét[oit for]
mé un parti contre Wasl[hington]
lui-même. Les services de la [France]
étoient méconnus de quelqu[es Amé]
ricains, à qui on avoit rep[résenté]
les François comme un peu[ple d'a]
vanturiers, dont il falloit re[douter]
le commerce & la mauvai[se foi,]
les désordres de plusieurs

doyés pour deshonorer la
accréditoient cette opinion
e. On disoit publiquement
octeur Franklin & les autres
s du Congrès venoient d'é-
ians leurs négociations. Les
ıtionnés donnoient le plus
ours à ces bruits semés en
ems dans les divers can-
l'Amérique septentrionale.
le s'y livroit à des soupçons
: pour les François, se
oit contre eux des propos
, s'emportoit jusqu'aux in-
, & dans quelques Pro-
es voyes de fait mirent le
à cet excès d'ingratitude.

1778.

Divers manèges de la Cour de Londres pour traverser l'alliance entre les François & les Américains.

:constance sembloit être fa-
aux vues de la politique
:, & la Cour de Londres
:'envoyer ses Commissaires
s pouvoirs étendus pour
epter au Congrès des offres
nciliation; elle autorisoit
ıs dans le Nouveau-Monde
offrir, excepté l'indépen-
à ces mêmes Américains,
: exigeoit, deux ans aupa-
e soumission illimitée. Quoi-
Bills conciliatoires arrêtés

1778. au Parlement le 17 Février, fussent postérieurs de quelques jours au traité conclu avec la France, on se flatta que l'arrivée des Commissaires Anglois précéderoit la ratification du traité en Amérique, & que Lord Carlisle, le Gouverneur Johnstone, & William Eden, chargés de cette mission, seroient d'assez habiles Négociateurs pour mettre de leur côté la pluralité des voix dans l'Assemblée Continentale.

A cette même époque les Min... dépêchèrent à Paris leurs E... saires, qui, sous prétexte de tr... avec le Docteur Franklin, av... ordre de ne rien ménager po... compromettre avec la Cour... France; mais tous ces artifices... venoient inutiles; Silas Déane, ... sieur Gerard, avoient quitté P... pour aller s'embarquer à Tou... sur la flotte du Comte d'Estaing.

Les offres des Commissaires sont rejetées.

L'opinion de toute l'Europe é... que les Bills conciliatoires manq... roient leur objet en Amérique. ... effet, quoique les Commiss... n'eussent rien négligé pour séd... les Membres du Congrès, & q... Gouverneur Johstone eut abaiss...

re aux plus lâches maneges 1778.
ntrigue insidieuse, la lecture
ommission fut à peine enten-
t l'Assemblée ne daigna pas
er une discussion publique aux
itions de la Cour de Londres.
fres étoient trop belles pour
nceres ; elles furent écoutées
lédain, parce qu'on y vit de
nte, de la foiblesse & sur-tout
mauvaise foi. Comme on l'a
veu de l'indépendance excep-
ngleterre ne se refusoit à rien ;
ela même rendoit l'exception
e, & la faisoit regarder
: un titre qu'on vouloit faire
un jour pour ne rien accor-
u tout. Les Membres du
ès sentirent le piège, & pour
ux Commissaires l'espoir de
attirer, ils déclarèrent qu'on
ndroit à aucune proposition,
e rappel des forces de terre
mer & la reconnoissance de
veraineté indéfinie des Pro-
confédérées. La lettre sui-
contient un précis de ces
remises tant de fois sous les
lu Congrès Américain, & tou-

1778. jours rejetées par les Membres de l'Assemblée.

A son excellence Henry Laurens. *Président, & aux Membres du Congrès.*

Précis de ces offres. » Messieurs, pénétrés du desir » sincère d'arrêter l'effusion du » sang & de mettre un terme aux » calamités de la guerre, nous » vous communiquons une copie » de la Commission, dont il a » plu à Sa Majesté de nous honorer, ainsi que les Actes du Par- » lement sur lesquels elle est fon- » dée, en vous assurant de » notre vif empressement à réta- » blir la tranquillité de cet Empire » jadis fortuné, sur la base de la » liberté égale & de la sûreté » mutuelle. Vous voudrez bien » observer que nous sommes re- » vêtus de pouvoirs proportionnés » à l'étendue de l'objet, & tels » que les Annales de notre His- » toire n'en fournissent point » d'exemple ».

« Quel que soit l'état actuel de » nos affaires, quoique nous y trou- » vions des objets de regrets mu-

ls, nous avons encore lieu 1778.
pérer & de nous consoler,
songeant à la réconciliation
ctueuse & cordiale qui dans
Empire, comme dans beau-
p d'aûtres, a souvent ramené
calme au sein des troubles &
dissensions domestiques.
ous éviterons de rappeller ici
objets qui ne sont plus dis-
és, & nous remettons à d'au-
s tems la considération des
ntages & des maux récipro-
s qui fondent nos espérances
os craintes: considération qui
t naturellement contribuer,
s ces circonstances impor-
tes, à déterminer vos résolu-
ns & les nôtres ».
Les actes du Parlement que
s vous communiquons, vous
uveront suffisamment quelles
t les dispositions de la Grande-
etagne; vous y reconnoîtrez
e les termes de conciliation
e Sa Majesté & le Parlement
t en vue, sont de nature à
nplir les vœux de l'Amérique
tentrionale, relativement au
nger, dont elle a cru sa liberté

1778. » menacée. Afin de vous convaincre plus efficacement de la droiture de nos intentions, nous croyons convenable de vous déclarer par cette première ouverture, que nous sommes disposés à concourir dans tout arrangement, qui, entr'autres objets, auroit en vue ceux qu'on va détailler.

» Consentir à une cessation d'hostilités sur mer & sur terre ».

» Rétablir une communication libre ; faire revivre l'affection mutuelle ».

» Établir l'avantage commun de la naturalisation dans toutes les parties de cet Empire ».

» Ne mettre à la liberté du commerce d'autres bornes que celles de notre intérêt mutuel ».

» Convenir qu'on n'entretiendra point de forces militaires dans les divers Etats de l'Amérique septentrionale, sans le consentement du Congrès ou des Assemblées particulières ».

« Concourir dans les mesures qui auront pour objet la liquidation des dettes de l'Amérique ;

» hausser

hausser la valeur & le crédit du papier mis en circulation ». 1778.

» Perpétuer notre union par la députation réciproque d'un Agent ou de plusieurs Agents qui auront voix délibérative & droit de voter au Parlement de la Grande-Bretagne & dans les Assemblées des divers Etats auprès desquels ils seront respectivement députés ».

« En un mot, établir l'autorité respective des Corps législatifs dans chacun des Etats particuliers; fonder leur revenu, leur établissement civil & militaire, les mettre en état d'exercer avec une entière liberté toutes les fonctions faisant partie de l'administration intérieure, de sorte que ces Etats britanniques dans toute l'étendue de l'Amérique septentrionale, jouissent irrévocablement de tous les priviléges qui ne supposent point une séparation totale d'intérêts, & qui sont compatibles avec cette union de forces qui fait la sûreté de notre religion & de notre liberté communes ».

1778. « Dans l'état d'anxiété où nous
» jette le desir de préserver ces
» intérêts importans & sacrés,
» nous ne pouvons nous dispenser
» de faire mention de l'interposi-
» tion insidieuse d'une Puissance,
» qui, dès le premier établissement
» de ces Colonies, a été l'ennemie
» de l'une & l'autre Nation. Mal-
» gré la date prétendue, ou la
» forme actuelle des offres de la
» France, il est notoire qu'elles
» ont été faites en conséquence
» des plans de conciliation précé-
» demment rédigés en Angleterre,
» & dans la vue de prolonger
» cette guerre destructive; mais
» nous nous flattons que les Ha-
» bitans de l'Amérique septen-
» trionale, attachés à nous par les
» nœuds étroits de la consangui-
» nité, parlant la même langue,
» professant la même religion, se
» rappellant l'heureux échange
» d'offices réciproques qui nous
» unissoient, oubliant enfin tous les
» sujets d'animosité récente, fré-
» miront à la seule idée d'ajouter
» un degré de force à la Puissance
» qui, récemment encore, étoit

notre ennemie commune, & préféreront une union solide, libre & perpétuelle avec la Mere-Contrée, à une alliance étrangere, momentanée & contraire à la nature ». 1778.

. . . .

» Si apres le tems nécessaire pour prendre cette ouverture en considération, & y répondre, les horreurs & les dévastations de la guerre continuoient encore, nous prenons Dieu & l'Univers à témoins, que les maux qui en seront les suites inévitables, ne doivent point être imputés à la Grande-Bretagne, & c'est avec la plus grande peine, que nous jetons des regards anticipés sur les calamités que nous voudrions prévenir.

La lecture de cette Lettre signée *Carlisle*, *W. Eden*, *G. Johnstone*, fut interrompue à cette phrase.... *L'interposition insidieuse d'une Puissance qui dès le premier établissement de ces Colonies, a été l'ennemie de l'une & l'autre Nation.* On crut y voir une proposition offensante pour Sa Majesté Très-Chré-

la maniere
a été con-
point diffi-
onsidération
commerce
incompatible
subsistans,
la Grande-
sincérement
ave solide
sera , ou la
qu'il recon-
ces Etats,
ottes & de 1778.

nce devoit
ue , & déjà
qu'un Mi-
cette Cour
ification de
haque jour
puissante ar-
Etats-Unis.
Comte d'Es-
te-deux voi-
comptoit
& six fré-
de Toulon,
d'Infanterie,
ls, d'abon-

Le Comte d'Estaing met à la voile le 13 Avril.

tienne, & il y eut une motion pour
1778. qu'elle ne fût pas continuée. Voici
dans quels termes fut conçue la
réponse du Président aux diverses
Adresses des Commissaires.

Réponse du Président du Congrès.

» J'ai reçu la Lettre de vos Excel-
» lences, ainsi que les papiers
» qu'elle contenoit, & j'ai mis le
» tout sous les yeux du Congrès.
» Le seul desir d'arrêter l'effusion
» du sang humain a pu le détermi-
» ner à lire un papier contenant
« des expressions peu respectueuses
» envers Sa Majesté Très-Chré-
» tienne, le bon & le puissant allié
» de ces Etats, & à considérer des
» propositions dérogatoires à l'hon-
» neur d'une Nation indépendante.
» Les Actes du Parlement Britan-
» nique, la Commission de votre
» Souverain, & votre Lettre, sup-
» posent les Peuples de ces Etats,
» Sujets de la Couronne de la
» Grande-Bretagne; ces Actes sont
» fondés sur une supposition entière-
» ment inadmissible. On me re-
» commande d'informer vos Excel-
» lences que le Congrès est enclin
» à la paix, malgré les prétentions
» injustes qui ont donné lieu à la

» guerre, & malgré la maniere » ſauvage, dont elle a été con- » duite; il ne fera donc point diffi- » culté de prendre en conſidération » un traité de paix & de commerce » qui ne ſera pas incompatible » avec les traités déjà ſubſiſtans, » ſitôt que le Roi de la Grande- » Bretagne y paroîtra ſincérement » diſpoſé. La ſeule preuve ſolide » de cette diſpoſition, ſera, ou la » déclaration formelle qu'il recon- » noît l'indépendance de ces Etats, » ou le rappel de ſes flottes & de » ſes Armées ». 1778.

Le Comte d'Eſtaing met à la voile le 13 Avril.

Le traité avec la France devoit être conclu à cette époque, & déjà le bruit ſe répandoit, qu'un Miniſtre Plénipotentiaire de cette Cour venoit demander la ratification de ce traité; on attendoit chaque jour l'arrivée d'une flotte puiſſante armée pour la défenſe des Etats-Unis. En effet, l'Eſcadre du Comte d'Eſtaing compoſée de trente-deux voiles, parmi leſquelles on comptoit onze vaiſſeaux de ligne & ſix frégates, avoit appareillé de Toulon, avec ſix mille hommes d'Infanterie, des vivres pour huit mois, d'abon-

dantes munitions de guerre, & toute
1778. l'artillerie néceſſaire pour le ſuccès d'une deſcente & d'un ſiége. Les pouvoirs de ce Vice-Amiral étoient illimités, & rien ne le prouve mieux que ce diſcours qu'il prononça dans un Conſeil où il avoit appellé tous les Officiers de ſon Eſcadre.

Diſcours de ce Commandant aux Officiers de la Flotte.

» Je n'ai ignoré, Meſſieurs, aucuns des mémoires offenſans & » calomnieux envoyés contre moi » du département de Breſt, de celui de Rochefort & ſur-tout de » celui de Toulon. C'eſt la premiere & la derniere fois que je » vous en parle, pour vous dire » qu'ils ſont entiérement oubliés. » Nous ne devons diſputer que de » zèle, & concourir tous enſemble » à la gloire & au bien de l'Etat. » Le Roi m'a honoré d'une Commiſſion importante. Ma tête lui » en répond; la vôtre me répondra de l'exécution; mes ſignaux » ſeront clairs, quiconque y déſobéira ſera puni; mais j'eſpere » n'avoir à rendre compte que de » votre mérite & de vos ſervices, » & je ſuis pleinement diſpoſé à » les faire valoir ».

L'objet de ce formidable armement étoit un myſtere pour les ſpéculateurs anglois. Ils ne ſavoient pas que MM. Gérard & Déane s'étoient embarqués ſur le vaiſſeau Amiral le Languedoc, & que par-conſéquent on alloit tenter une expédition dans l'Amérique ſeptentrionale. Les Miniſtres britanniques ne pouvoient l'ignorer, & tout ſembloit leur montrer la néceſſité de donner la chaſſe à cette flotte, qui, une fois arrivée à ſa deſtination pouvoit attaquer avec avantage, les vaiſſeaux du Général Howe, affamer ſon Armée & la forcer à la Capitulation; détruire les arcenaux d'Hallifax, ravager les côtes & les Iſles Angloiſes des Indes occidentales, & porter tous ces coups, ſans trouver de véritables obſtacles dans la réſiſtance des forces actuelles de l'Angleterre en Amérique. Mais par la négligence du premier Lord de l'Amirauté, la flotte de Ports-Mouth ne ſe trouva point en état, lors du départ de M. d'Eſtaing. Le défaut d'approviſionnement avoit cauſé les premiers retards, & le vent n'étoit plus favorable, lorſque l'Amiral

1778.

La Flotte de Ports Mouth n'est point en état d'appareiller. Murmures à ce ſujet.

1778. Byron voulut mettre à la voile. Ce tort du Miniſtere donna lieu à des murmures, qui, heureuſement pour Lord Sandwich, dégénérèrent en plaiſanteries. On répétoit dans les cafés de Londres que ces vents contraires au vœu de la Grande-Bretagne, ſouffloient au gré de la prévoyante Adminiſtration. Cette affaire ſe traitoit plus ſérieuſement dans la Chambre des Pairs, où le Duc de Richmond obſerva que ſi les forces navales de la Nation avoient cette ſupériorité reſpectable qu'il plaiſoit aux Miniſtres d'exagérer, ils étoient inexcuſables de n'avoir pas établi une forte Eſcadre en croiſière ſur la Méditerranée, pour obſerver les mouvemens de la flotte de Toulon ; négligence qui dans cette occaſion, faiſoit perdre à l'Angleterre tout l'avantage qu'elle eût dû ſe promettre des forteresſes diſpendieuſes de Port-Mahon & de Gibraltar; & qu'après les octrois accordés pour l'uſage de la Marine, ſi elle ne pouvoit détacher une partie de ſes vaiſſeaux ſans expoſer les côtes, on devoit imputer au

Murmures contre Lord Sanwich.

Ministere le crime grave au premier chef, d'avoir trahi ou du moins négligé les intérêts de la Patrie, dans une circonstance importante & critique. Le Comte de Sandwich voulut se justifier en disant que la premiere destination de la flotte angloise avoit été de servir sur le canal, qu'elle étoit munie de provisions en conséquence, lorsqu'on expédia l'ordre d'appareiller à Spithead; mais qu'autre chose étoit de croiser sur le canal, ou de faire voile pour..,. La discrétion ministérielle ne lui permit pas d'en dire davantage, & & il se tira de ce mauvais pas, à la faveur d'une reticence.

1778.

Inconvéniens de la Constitution Angloise.

Pour excuser l'indolence ou l'inaction du Ministere, Lord North se rabattit, dans la Chambre des Communes, sur la nature & les inconvéniens de la Constitution Angloise, où rien ne peut être arrêté sans la concurrence des Corps publics. » Ailleurs, ajouta-» t-il, un Gouvernement arbitraire » rassemble ses forces d'un mot ; » sûr du secret, il est déjà prêt à » mettre ses desseins en exécution, » lorsqu'il juge à propos de les dé-

1778. » clarer. La preuve de cette diffé» rence est sur-tout frappante dans » la maniere d'équiper les vaisseaux; » la nôtre, qui consiste dans la » *presse*, indépendamment de ce » qu'elle est précaire & lente dans » ses effets, avertit l'Ennemi de nos » intentions ou de nos craintes, » tandis qu'à l'aide de leurs regis» tres, la France & l'Espagne peu» vent à leur gré & dans un terme » assez court, faire passer à bord » des vaisseaux tous les hommes » qui, dans l'étendue de leurs » Etats, sont propres au service » de la Marine. Il est possible, » que nous éprouvions, pendant » quelque tems, l'effet de cette » différence. Les commencemens » de la guerre nous sont ordinai» rement peu favorables; il n'en est » pas ainsi du dénouement; rare» ment nous est-il contraire ».

Les forces d'Angleterre exagérées par les Ministres Britanniques.

Les Membres de la faction antiministérielle ne se payoient pas de ces vains subterfuges; ils y opposèrent les promesses solemnelles du premier Lord de l'Amirauté, qui, même avant la vacance de Noël de l'année précédente, s'étoit engagé

ſur ſa tête à produire des forces navales ſupérieures à celles de la France & de l'Eſpagne réunies. A l'en croire, la Marine Angloiſe avoit dès-lors trente-cinq vaiſſeaux de ligne complettement équipés & qui, pour mettre à la voile, n'attendoient que le premier ſignal; ſept autres vaiſſeaux, en commiſſion, devoient rentrer inceſſamment dans les Ports d'Angleterre, & un nombre proportionné de frégates la raſſuroit, diſoit-il, contre les entrepriſes des Puiſſances mal intentionnées. Quant aux forces de terre, les autres Miniſtres les exageroient avec une égale forfanterie; ſuivant les calculs qu'ils préſentoient, tout juſtifioit leur profonde ſécurité, tant pour l'Europe que pour l'Amérique. Cependant le Comité chargé d'examiner l'état de la Nation, trouva que la Grande-Bretagne avoit tout au plus vingt-huit vaiſſeaux de ligne, dont les équipages fuſſent complets; que ces vaiſſeaux étant peu d'uſage ſur des mers étroites, elle n'auroit, dans le cas d'une invaſion, d'autre reſſource pour ſa défenſe intérieure,

1778.

1778. que les onze frégates ſtationnées en Europe ; qu'il s'en falloit de ſix mille hommes, que les Troupes de terre y fuſſent ſur un pied convenable, même en tems de paix ; que le Canada & les Indes occidentales étoient abſolument dégarnis ; que les trente mille hommes de Troupes cantonnés dans Philadelphie & New-York, & les dix-huit mille matelots qui épuiſoient l'Angleterre en Amérique, y languiſſoient dans une ruineuſe inaction ; qu'enfin la moitié des forces tranſplantées dans le nouveau Continent, s'étoient déjà conſumées ſans rien exécuter, & qu'on ne devoit compter que ſur les débris d'une ſi belle Armée, ſi les beſoins de l'État le mettoient dans la néceſſité de la rappeller en Europe. Paſſant enſuite à la diſcuſſion des frais énormes de cette guerre, le Comité déclara qu'il ne voyoit pas comment la Grande-Bretagne pourroit jamais acquitter les dettes uſuraires, dont elle étoit déjà ſurchargée.

Aveux indiſcrets du Marquis de Rockingham

Ce dernier article donna lieu dans la Chambre des Pairs à des

éflexions bien indiſcretes de la part
u Marquis de Rockingham, qui, 1778.
l'occaſion d'un nouvel emprunt
e ſix millions ſterling, ne crai-
nit pas de mettre toute l'Europe
ans le ſecret de l'épuiſement des
inances britanniques. . . .

» Rappellons-nous, dit-il, la deſcription majeſtueuſe & formidable que les Miniſtres nous ont faite de notre puiſſance navale; n'oublions pas que juſqu'au dernier moment, ils ont proteſté qu'ils ne feroient la paix avec l'Amérique qu'après l'avoir conquiſe. Comparons cette conduite & ces diſcours, avec ce que nous voyons, ce que nous entendons aujourd'hui. Ces hommes hautains ſont donc réduits à la néceſſité de convenir que pour obtenir la paix, il faut faire des conceſſions; que nos Troupes de terre ſont foibles, que nous n'avons point de Marine; qu'enfin, pour combler la meſure de nos maux, nous touchons au moment d'entrer en guerre avec une Branche de la Maiſon de *Bourbon*, & peut-être avec les deux Branches. Tel eſt

1778. ling par vaisseau, formoit pour le commerce de la Grande-Bretagne une perte effective d'environ deux millions sterling. Dans une de ses motions, le Duc de Richmond avoit prouvé qu'au mois d'Avril de cette année, la dépense extraordinaire se portoit dès-lors à vingt-quatre ou vingt-cinq millions: mais le tableau des hommes enlevés par le fer & le feu de l'Ennemi, par les naufrages ou la désertion, motivoit sur-tout les conclusions de son Adresse au Roi. Il y démontroit la nécessité de faire la paix, même aux conditions les plus dures. Cette Adresse où les Ministres étoient représentés comme les ennemis de l'État, fut rejetée à la pluralité des voix, & vingt Pairs firent consigner la protestation suivante dans le Journal de la Chambre.

Adresse au Roi proposée par le Duc de Richmond, & rejetée par la majorité.

Protestation de vingt Pairs

» Sont d'un avis différent (ou » protestent contre), parce que, » rejeter dans les circonstances pré- » sentes l'Adresse proposée, semble » indiquer que cette Chambre est » résolue de favoriser la continua- » tion de ce plan d'ignorance, de » mystere, d'artifice & d'illusion,

a déjà exposé le Souverain
on Peuple à tant de calamités: 1778.
is regardons comme absolu-
it nécessaire que le Souverain
e. Peuple soient détrompés,
ls soient informés distincte-
nt & authentiquement du véri-
le état de leurs affaires, tel
l est fidélement représenté
s cette Adresse proposée, sur-
t dans un moment où notre
tence politique semble dé-
dre de l'idée plus ou moins
ste que nous pouvons nous
ner de notre situation réelle
du plus ou moins de sagesse
: laquelle nous pouvons faire
ge de cette information ».
gné) *Richmond*, *Abergavenny*,
et, *Abingdon*, *Harcourt*,
rs, *Fitz-William*, *J. St.*
i, *Devonshire*, *Bolton*,
ind, *Effingham*, *Radnor*,
ngham, *Stamfort*, *Manchester*,
mby, *Craven*, *Spencer*,
ort.

te protestation des vingt Pairs Message de George III. Ses motifs & son objet.
rangea rien aux projets de la
, & le Vicomte de Weymouht
argé de manifester à la Cham-
ntention où étoit Sa Majesté

1778. de rassembler & d'incorporer les Milices du Royaume. La notification du traité de Commerce entre la France & l'Amérique ne fut pas l'unique motif allégué dans ce Message. George III insistoit particulierement sur nos préparatifs militaires, & dans les débats élevés à ce sujet, les partisans de l'Administration ne manquèrent pas d'observer que M. de la Motte-Piquet nouvellement rentré dans le port de Brest, venoit de convoyer une flotte marchande, dont on ignoroit la destination; que deux frégates munies de vivres pour six mois étoient sorties bien armées du port de Toulon, que cinq vaisseaux venoient de se réunir à la flotte de Brest, & que cette flotte seroit au moins de trente vaisseaux de ligne. Ils appuyoient enfin sur l'ordre expédié nouvellement de saisir tous les vaisseaux anglois stationnés dans les ports de France. Ils se gardoient bien d'ajouter que c'étoit une juste représaille provoquée par les excès de l'Angleterre, & que tout récemment encore, on avoit mis en pièces dans un de ses ports, notre vaisseau le Thamas-

n, sous prétexte d'y cher- 1778.
ıe copie du traité conclu
s États-Unis d'Amérique.

Duc de Richmond & les au-
embres de son parti, ne dis-
rent point ces griefs dans
débats. Le noble Duc ôsa
ɜr comme trop aigres, cer-
ʒ expressions, qu'il appelloit
mmatoires, du dernier Mes-
de Sa Majesté Britannique,
ıéclara en propres termes
dans cette querelle, Louis
I n'étoit point l'agresseur,
justifia la notification récente
son traité avec les Amé-
ains, par l'exemple de la Reine
isabeth, qui, dans un cas sem-
ıble, avoit prêté cent mille livres
rling & six mille hommes
ĸ-Huguenots armés contre le
ıi de France, leur Souverain;
fit des remontrances à ce sujet,
ıis la paix ne fut point troublée.

Que le traité entre la France & l'Amérique n'a rien de contraire au droit des gens.

Exemples de la Reine Elisabeth.

: Duc de Richmond rappella,
ns la même séance, un autre
ıt de l'illustre Reine, qui prou-
encore mieux, que la notifi-
tion d'un traité de la nature
celui-ci, n'est pas toujours une

déclaration de guerre. Elisabeth
1778. avoit fourni des secours d'hommes & d'argent aux Confédérés qui cherchoient à secouer le joug de la Monarchie d'Espagne ; elle notifia ce procédé à la Cour de Madrid, & le justifia, en disant qu'elle s'étoit conduite ainsi par un motif d'affection pour le Roi d'Espagne, *son bon ami*, & dans l'unique vue d'empêcher les Confédérés de se jeter dans les bras de la France. Le Monarque ne regarda point cette notification comme une injure; il dissimula du moins son ressentiment, & plusieurs années s'écoulèrent, sans que la guerre éclatât entre les deux Royaumes. Quant à la démarche de Louis XVI, le noble Duc n'y vit rien qui contrariât les dispositions pacifiques de Sa Majesté Très-Chrétienne. En effet ce Monarque si cher aux François, redoutoit la guerre en général comme un obstacle à l'accomplissement de ses vues patriotiques & de ses projets de bienfaisance. Le Comte de Maurepas, en qui il avoit placé sa confiance, ne craignoit rien tant qu'une rup-

re ouverte avec les Anglois, & 1778.
Ministre de la Marine excepté,
out le Conseil de Versailles en
epoussoit l'idée. Ce systême adopté
ar le Ministere de France, perçoit
ans la rédaction même du traité
ui provoquoit si fort le courroux
e l'Angleterre; on avoit pris soin
d'en écarter toute espèce de clause
endante à l'exclure des avantages
d'un nouveau commerce entre l'Europe & l'Amérique. Au lieu d'ouvrir les yeux de la Cour & du
Sénat Britannique sur la bonne-foi de nos procédés, ces ménagemens enhardirent le Cabinet de
Londres à des voies de fait d'autant plus imprudentes que toutes
es circonstances concouroient à
ous faciliter les représailles.

Quelqu'attaché que fût Louis XVI
à ses principes de pacification, il
ne pouvoit se dissimuler le sacrifice qu'il eût fallu faire, en renonçant aux avantages d'un traité qui
ménageoit, à son cœur bienfaisant,
de nouvelles ressources pour le
bonheur de la Nation, qui ouvroit
au commerce de nouveaux canaux
d'opulence & de prospérité. Sans

desirer la guerre, la France se
1778. donc forcée de la regarder comme un événement probable, & de se préparer, sinon à attaquer, du moins à repousser vigoureusement l'attaque. Ces dispositions manifestées dans nos ports & sur nos côtes par des armemens formidables, allarmoient l'Angleterre & ne l'éclairoient point sur les vrais moyens d'écarter l'orage, dont elle étoit menacée. Bien loin de s'en tenir aux précautions avouées de la Politique & compatibles avec l'équité, elle ne cessoit, par de nouvelles hostilités, de hâter l'instant d'une guerre ouverte ; & non contente d'insulter notre pavillon sur les mers, elle ôsoit nous provoquer par des outrages encore plus sensibles à l'honneur françois. Dans la Chambre des Pairs, Lord Shelburne s'étoit emporté à cet excès d'irrévérence incroyable, d'avancer que la France est une Nation dégénérée, chez qui l'on ne retrouve plus cet amour de la gloire, cette prouesse militaire, cette discipline supérieure qui caractérisoient le regne de Louis XIV ; & pour

Propos outrageans de Lord Shelburne contre les François.

l'injure : » Je connoîs, il dit, tant de courage à mmes, que, si nous leur ns le soin de nous défendre, le cas, où les François ha- roient une descente, elles oient pour les chasser du aume ». 1778.

alloit démentir Lord Shel-, & malgré le mauvais état Finances, une guerre po- de représailles avec l'An- e fut le vœu universel de la Françoise. Déjà les deux avoient rappellé leurs Am- urs & mis un embargo gé- ur les vaisseaux. Heureuse- il ne se trouva que trois s françois sur la Tamise. Nos ines avertis à tems dans les ports des trois Royaumes, it prévenu le coup & mis à le; un jour plutôt, l'Angle- pouvoit nous retenir soixante ens, dont plusieurs étoient nent chargés. La guerre ne pas à s'allumer & devoit se uer sans déclaration publique; dant cette déclaration avoit ésolue dans un Conseil ex-

Embargo sur les vaisseaux, tant en France qu'en Angleterre.

1778. Déclaration de guerre projettée dans le Conseil de Saint-James.

traordinaire tenu à Saint-James; des ordres furent expédiés aux Officiers que cet emploi regarde; mais cette résolution transpira dans le public & produisit une grande fermentation parmi les Négocians de Londres. Des Agioteurs, intéressés à ce qu'un pareil bruit s'accréditât, firent tapisser de placards le portique de la Bourse. On y lisoit ces mots : » En conséquence d'un » ordre du Conseil qui m'a été » adressé, je fais savoir par ce pla- » card, que la guerre contre la » France sera *proclamée* vendredi » prochain 24 du courant, (d'Avril) » au Palais Royal de Saint-James; » à une heure, les Poursuivans & » les Hérauts d'Armes sont priés » de s'y trouver ».

Allarmes des Négocians de Londres.

A la vue de ces affiches, toute la Cité fut en combustion. Quelques personnes observèrent que le mot *proclamée* n'étoit pas officiel, & que le terme propre étoit *déclaré*; mais le vulgaire n'y regarde pas de si près, & l'allarme fut presque universelle. Le Lord Maire étonné de n'avoir pas été prévenu, dépêcha un exprès à Saint-James pour éclaircir

éclaircir le fait ; on lui répondit que c'étoit une imposture. En conséquence il envoya ses Emissaires dans les principaux Cafés, pour désabuser le Public & sur-tout les Négocians. La déclaration n'eut pas lieu ; mais la guerre n'en paroissoit pas moins décidée entre les deux Puissances rivales. Des ordres étoient expédiés depuis un mois à tous les Lieutenans-Généraux des Comtés de mettre sur pied & d'incorporer les Milices de leurs districts. Déjà Sa Majesté Britannique avoit passé en revue les Volontaires de *Manchester*, & ce Régiment venoit de s'embarquer à Portsmouth pour aller renforcer la Garnison de Gibraltar. On avoit chargé pour Terre-Neuve un train considérable d'artillerie, dont on avouoit publiquement la destination. Vingt vaisseaux mouilloient à Spithead, & l'Amiral Keppel devoit commander cette forte Escadre. Enfin vers la mi-Mai de cette année, les forces navales se montoient à quarante-quatre vaisseaux de ligne, & bientôt elles furent portées à cinquante, dont quatorze se détachèrent de la

1778.

Préparatifs de guerre tant sur mer que sur terre, de la part des Anglois.

1778. Le 20 Mai.

grande flotte & mirent à la voile sous les ordres de l'Amiral Parker, pour aller joindre à Plymouth l'Amiral Byron qui devoit les commander. Il partit le 9 Juin pour sa destination, dont on ne fit point un mystere. Personne n'ignora que la mission de cet Amiral étoit d'aller à la poursuite du Comte d'Estaing, & de troubler ses opérations en Amérique. Le même jour l'Amiral Montagu fit voile pour Terre-Neuve avec son Escadre. Il restoit à l'Amiral Keppel environ trente vaisseaux; mais la plupart n'étoient point en état de mettre à la mer; il fallut d'incroyables efforts pour en completer l'armement & les équipages. Enfin Keppel sortit de la rade de Saint-Helen le 12 Juin, & les Spéculateurs prétendirent que ses ordres étoient d'aller droit à Brest, & s'il rencontroit la flotte françoise, de l'attaquer, sinon de s'approcher de la côte, & de bloquer nos Escadres. Les Camps entretenus tant en Angleterre qu'en Irlande, & qu'on se proposoit de multiplier jusqu'à dix, achevoient d'épuiser les Finances & toutes les ressources

aiſtere ; ces préparatifs d'at-
& de défenſe , annonçoient 1778.
ıent qu'il perſiſtoit dans ſon
e d'agreſſion.

France, toujours fidèle à ſon De la part des François.
guerre purement défenſive,
t de ſon côté les plus juſtes
ɛs pour ſe ménager de faciles
aillles. Outre la flotte du Comte
ng, qui pour l'exécution,
egardé en Angleterre comme
s plus grands hommes de mer
eût à redouter, on venoit
ɛr à Toulon une Eſcadre de
vaiſſeaux, d'un pareil nom-
frégates & de cinq chebecs
rvettes, dont le commande-
étoit confié au Chevalier
ıbry. Dans la rade de Breſt,
·cinq vaiſſeaux, dont un de
lix canons, attendoient le mo-
de mettre à la voile ſous les
s du Comte d'Orvilliers. On
'oit dans ce port l'armement de
utres vaiſſeaux, dont quatre
nt ſe joindre à la grande flotte.
t-quatre mille hommes devoient
ɔoſer l'Armée Navale, & M.
ıc de Chartres ſe diſpoſoit à
r pour aller commander l'ar-

1778. riere-garde de cette formidable Armée.

Le bruit s'étoit répandu que Sa Majesté, sortie *incognito* de Versailles, alloit se rendre à Brest avec deux seules voitures de suite, & s'y donner le spectacle des évolutions navales, du simulacre d'une descente & du départ de la flotte, dont la destination étoit toujours un mystere. Pour mieux l'assurer, on avoit interdit l'entrée de ce port à toutes les personnes étrangères au service ; il falloit même avoir des permissions du Ministre de la Guerre ou de la Marine, pour s'arrêter dans la Ville. Le génie du Ministere François étoit alors de conduire ses opérations avec un secret impénétrable ; mais ce ne fut pas le seul motif qui fit écarter dans cette occasion les curieux & les inutiles ; on vouloit sur-tout prévenir ce qui arrivoit alors à Ports-Mouth, où la foule innombrable qu'attiroient la présence du Roi d'Angleterre & l'attrait du spectacle naval, avoit pour ainsi dire affamé cette Ville.

Si nos dispositions maritimes

oient de nature à inquiéter les nglois dans leur Isle, celles de rre n'étoient pas moins propres rous rassurer contre les entreprises : l'ennemi. Le Maréchal de Broie avoit le commandement des roupes destinées à défendre nos ites tant en Bretagne qu'en Norandie, & le choix des vingt-cinq ieutenans-Généraux ou Maréiaux de Camp qui devoient ferr sous lui dans l'Armée près de herbourg, inspiroit la plus grande onfiance à cette Armée composée : soixante bataillons & de quante escadrons. Enfin, pour exter l'émulation de nos Armaurs, on parloit de réunir la larine Royale & la Marine Comerçante, d'associer les Officiers e l'une & de l'autre aux honneurs : grades Militaires, dont une mauaise politique avoit exclu si longms la derniere. Mais pour mieux ssurer les progrès de la Marine n général, Sa Majesté crut devoir ccorder une protection spéciale ux Officiers, Mariniers, Matelots t autres gens de mer. Les priviéges, dont ils jouissoient en vertu

1778.

Projet de réunion de la Marine Marchande à la Marine Royale.

Encouragement donné à la Marine en général.

1778. de l'Edit du mois d'Août 1673, furent considérablement augmentés par une déclaration du Roi, donnée à Versailles le 21 Mars 1778. Le réglement concernant la course sur les Ennemis de l'Etat ne fut pas moins encourageant ; mais de tous les motifs d'émulation donnés à la Marine, le plus décisif fut l'ordonnance du 28 Mars, concernant les prises. Par ce réglement, le Roi faisoit un abandon entier des bâtimens de guerre & corsaires enlevés sur l'Ennemi, en faveur des Commandans, Etats-Majors & équipages des vaisseaux qui s'en seroient emparés ; se réservant seulement un tiers de la valeur des navires marchands & de leur cargaison, pour être appliqué à la caisse des Invalides de la Marine.

Il suit de cet exposé des précautions respectives des deux Puissances rivales, que malgré les doutes apparens de la Grande-Bretagne sur la destination & l'objet de nos préparatifs, l'Angleterre & la France alloient effectivement être en guerre ouverte quoique non-déclarée; & que s'il y avoit des hostilités projetées de

la part de George III, la prévoyance de Louis XVI avoit tout disposé pour déconcerter ces projets. Le Gouvernement Britannique, réduit désormais à s'occuper de la défensive, renonça pour un moment à ses autres vues, & se contenta de mettre un nouvel embargo sur les vaisseaux dans toute l'étendue de la domination angloise. Cette démarche précipitée jeta la désolation parmi les Commerçans, fit hausser le prix des denrées, & donna lieu aux conjectures les plus allarmantes. On débitoit dans tous les Cafés de Londres que le Gouvernement, informé du départ de la flotte françoise, avoit ordonné cet embargo comme l'unique moyen d'empêcher les vaisseaux anglois de tomber au pouvoir de l'Ennemi; que les Troupes destinées à tenter une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne s'étoient déjà rendues aux postes assignés tant en Normandie qu'en Picardie, & que la flotte de Brest avoit mis à la voile avec les transports nécessaires pour recevoir ces Troupes.

1778.

On craint une descente en Angleterre.

Plusieurs circonstances venoient

Naissance

1778. à l'appui de cette derniere conjecture, ou du moins contribuoient à l'accréditer dans l'esprit du Public. La plus inquiétante étoit le mécontentement de l'Irlande, dont les troubles naissans pouvoient favoriser sur ses côtes les entreprises des François, & motivoient suffisamment aux yeux du Peuple allarmé la célérité de nos préparatifs de guerre. On nous permettra de remonter à la source de ces troubles, qui avoient leur principe dans la conduite tyrannique de la Métropole. Depuis long-tems elle accabloit ce Royaume de restrictions onéreuses, & de réglemens oppressifs qui mettant à son commerce les plus rudes entraves, devoient enfin lasser sa patience & sa fidélité.

Des troubles d'Irlande.

Du Jeudi 9 Mars.

Dans une séance de la Chambre des Pairs, Lord Townshend venoit de représenter à l'Administration que la rigueur de ses loix avoit déjà forcé plusieurs Habitans de cette Isle à passer en Amérique, & que les meilleurs Soldats de Washington étoient des émigrans Irlandois. Après avoir exagéré l'affection constante de cette fille aînée

de l'Angleterre pour la Mere-Patrie, il avoit annoncé une motion à l'effet d'adoucir la rigueur du Gouvernement d'Irlande, & de resserrer ainsi les liens naturels d'attachement & de fidélité qui devoient l'unir à la Grande-Bretagne.

1778.

Motion en faveur des Irlandois à la Chambre des Pairs.

Lord Camden promit au Vicomte Townshend de le seconder de tout son pouvoir, lorsqu'il feroit cette motion : » Rien n'est plus juste, ajou-» ta-t-il, rien n'est plus pressant; » il y a long-tems que je regarde » notre conduite à l'égard de l'Ir-» lande, comme oppressive & ty-» rannique. Ce Royaume nous a » rendu tous les services possibles, » il a droit à tous nos égards ; ce ne » sont point des graces qu'il doit at-» tendre de nous, ce sont des devoirs » que nous avons à remplir envers » lui ; que le devoir strict supplée » du moins à la reconnoissance, » si nos cœurs sont fermés à ce » dernier sentiment ! A-t-on pu se » dissimuler les avantages de toute » espèce que nous tirons de cette » Isle? J'espere que les vues étroites, » les petits préjugés, qui si long-» tems ont été la règle de nos Con-

1778.

» ſeils à ſon égard, feront place enfin » à des idées plus nobles; & que » pour prix de ſa fidélité, on lui donnera un Gouvernement plus doux, » plus tolérable; je ne crains pas » d'avancer que le Gouvernement » ſous lequel elle multiplie les preuves de ſon attachement, n'eſt ni » gracieux, ni bienfaiſant, à beaucoup près; au lieu de l'opprimer » avec nos loix, au lieu d'épuiſer » les tréſors que lui prodigue la » Nature, il faut lui donner tous » les encouragemens poſſibles, ouvrir ſes ports, rendre ſon commerce libre: vous verrez alors » cette Iſle s'enrichir puiſſamment, » & ſes richeſſes refluer dans la » Métropole. La motion du noble » Vicomte lui fait un honneur infini, & je le répete, je ſuis prêt » à la ſeconder; occupons-nous, » Mylords, du bien-être de l'Irlande, c'eſt la fille aînée de l'Angleterre.

Motion à la Chambre des Communes, en faveur du Commerce d'Irlande.

La Chambre des Communes ne ſe montra pas moins favorable aux Irlandois. Le Comte de Nugent leur compatriote y mit en oppoſition les loix oppreſſives ſous leſ-

quelles ils gémissoient, & les services signalés, le dévouement & la loyauté qui leur donnoient tant de titres à la protection du Gouvernement qui les tyrannisoit. Il fit part ensuite à la Chambre, des résolutions qu'il vouloit faire adopter au Comité. La premiere étoit, qu'à l'exception de la laine & des étoffes de cette matière, toutes les marchandises & choses manufacturées du crû de l'Irlande, pourroient être directement exportées de ce Royaume, dans les diverses Colonies de Sa Majesté en Amérique, aux Indes occidentales, & dans les établissemens Anglois, sur la côte d'Afrique. 1778.

En faveur des Catholiques Romains.

Deux seuls Membres, M. Pelham, & Sir *Thomas Egerton*, objectèrent contre cette résolution, que les manufactures angloises auroient beaucoup à souffrir du traitement proposé en faveur des Irlandois. La motion fut adoptée par tous les autres Membres, sans excepter Lord North, qui fit une excursion sur les loix pénales d'Irlande contre les Catholiques Romains, loix injustes & trop sévères, dont la crainte

1778. étoit le principe. Son avis fut de le modifier dans cette Isle ; & quant à la liberté de son commerce, il déclara que l'intérêt de la Métropole étoit de l'accorder sans restrictions. M. Fox complimenta le Ministre sur la générosité de ses dispositions favorables aux Irlandois ; & lui conseilla, pour donner au nouveau bienfait projeté toute l'étendue possible, d'indiquer au Parlement d'Irlande ce qu'il avoit à faire, en commençant par délivrer les Catholiques Romains d'Angleterre, de l'absurde tyrannie des loix qui les y persécutent.

M. Burke approuva les dispositions de la Chambre en général ; mais il blâma les restrictions qu'elle mettoit à la liberté du commerce irlandois. L'exception des laines dans l'exportation libre de ses marchandises, sembloit impliquer en effet une idée d'artifice, & l'honorable Membre prit de là occasion d'interprêter les intentions du Ministere. » Les Ministres, dit-il, » instruits par la leçon que vient » de leur donner l'Amérique, sentent » la nécessité de paroître se relâ-

» cher avec l'Irlande de leur an-
» cienne avidité ; mais avoir l'air 1778.
» de donner, ou donner effectivement, sont deux choses. Que va-t-il
» résulter de ces concessions simulées ? Elles apprendront aux Irlandois le prix que l'Angleterre
» met à leur patience & à leur soumission, tandis que ses Commissaires en Amérique leur apprendront d'un autre côté, ce que
» peut dans certains cas une résistance déterminée.

Quoi qu'il en soit, le malheureux préjugé qui jusqu'alors avoit condamné à l'oppression les Catholiques des trois Royaumes, sembloit être au moment de disparoître. Ceux d'Irlande avoient présenté au Roi une Adresse où ils offroient leur sang & leur fortune pour la défense de l'Etat. Le même patriotisme respiroit dans une autre Adresse des Catholiques Anglois ; après avoir témoigné à Sa Majesté leur dévouement & leur zèle pour la gloire & la prospérité de son regne, & s'être étendus sur la bienfaisance qui caractérisoit son Gouvernement, dont l'esprit de douceur & d'indul-

Adresses au Roi de la part des Catholiques Anglois & Irlandois.

gence s'étoit déjà relâché en leur faveur de la sévérité des anciennes loix, ils la supplioient humblement de leur ménager par de nouveaux bienfaits & de nouvelles concessions, des moyens plus décisifs de signaler leur attachement aux intérêts de la Mere commune. Ces protestations, soutenues par des témoignages effectifs de patriotisme & de fidélité, avoient touché le cœur du Monarque, & fait la plus favorable sensation dans les Chambres du Parlement. MM. Ambler, Charles Turner & George Saville, représentèrent à la Chambre des Communes la nécessité de révoquer des loix que le malheur des tems avoit peut-être justifiées à une certaine époque; mais qu'il étoit honteux de conserver, depuis que les Catholiques Romains étoient d'excellens Chrétiens, d'excellens Citoyens, & les plus fidèles Sujets de Sa Majesté Britannique. Cependant quoique M. Ambler ne leur fût pas contraire, il proposa de mettre quelques restrictions au Bill qui avoit pour objet leur soulagement. En approuvant que les Catholiques pussent trans-

1778.

mettre à leurs héritiers de la même communion les biens dont ils jouissoient actuellement, il déclara qu'il voyoit un danger manifeste à leur permettre de nouvelles acquisitions, et l'accroissement de leurs possessions déjà considérables. L'avis de Charles Turner fut que sans distinction de Catholiques & de Protestans, de Conformistes & de non-Conformistes, tout citoyen anglois devoit être l'égal de ses concitoyens, & jouir des mêmes privileges. Cet avis prévalut, & la seconde lecture du Bill fut accordée unanimement. 1778.

Suites des troubles d'Irlande.

On comprend aisément que dans les circonstances présentes, la justice & l'humanité n'étoient pas le seul motif de ces dispositions favorables aux Catholiques Romains. La politique entroit pour beaucoup dans ces projets de modération & de tolérance ; mais l'intérêt & l'avidité mettoient à l'exécution des obstacles qu'on ne se hâta point d'écarter. Le Gouvernement de l'Irlande, la rigueur de ses loix, les entraves de son commerce, demandoient sur-tout une réforme prompte & décisive. La misere

1778. étoit à ſon comble dans ce Royaume, & le mécontentement général y faiſoit craindre une fermentation dangereuſe. Pour prévenir ce malheur, le Lord Maire de Dublin avoit aſſemblé les notables de la Ville, & ayant pris en conſidération l'état de détreſſe où ſe trouvoient les Manufacturiers, il avoit ouvert une ſouſcription au profit de ces infortunés, dont les beſoins preſſans exigeoient des ſecours immédiats. Tandis que l'Irlande étoit réduite, par le déclin de ſes manufactures, aux extrémités les plus déplorables, les réclamations de quelques Fabricans avides balançoient au Parlement la réſolution d'abord unanime d'accorder les franchiſes au commerce Irlandois. Cependant des milliers d'infortunés attendoient avec impatience les Bills, dont la publication devoit mettre un terme à leur miſere. Cette eſpérance les avoit contenus juſqu'alors; mais ſi le Miniſtere cédoit aux clameurs de l'avidité, que n'avoit-il point à craindre d'une multitude au déſeſpoir, & d'autant plus redoutable que de

fausses promesses lui avoient donné l'avant-goût d'une satisfaction qu'on lui retiroit impitoyablement. 1778.

Déjà l'on écrivoit de Dublin, que le tumulte croissant de jour en jour, présageoit une révolte ouverte & générale. Déjà le peuple s'assembloit en troupe, & demandoit du pain au son du tambour. Cet appareil effrayant annonçoit qu'on ne s'arrêteroit pas long-tems à de simples prieres. Le produit des souscriptions ne suffisoit pas à la multitude des ouvriers sans emploi, qu'on portoit dès-lors à vingt mille. Il s'étoit déjà formé des Comités tumultueux, dans lesquels on avoit pris la résolution de ne plus recevoir aucunes marchandises des manufactures angloises. A cette époque, le Vice-Roi voulant prévenir de plus grands excès, fit appeler deux Négocians, dont il connoissoit l'influence sur le Peuple, & les ayant exhortés en conséquence, à faire usage de leur crédit pour arrêter le tumulte, il leur donna sa parole que le bon ordre une fois rétabli, on verroit paroître l'un des Bills proposés pour le soulagement de l'Irlande. Sans autre ré- Le 20 Mai.

1778. ponse, les Négocians lui demandèrent si le Bill en question étoit relatif à l'exportation des marchandises; & Son Excellence ayant répondu qu'il n'en savoit rien, ils se retirèrent en gardant un silence menaçant. Le Vice-Roi assembla le Conseil immédiatement après, & de nouvelles depêches furent envoyées au Gouvernement, qui dans ce moment de crise, fit expédier à Dublin l'ordre d'incorporer la Milice, en attendant qu'on y fit passer des Troupes réglées. Ces mesures pouvoient effrayer quelques révoltés; le plus sûr étoit de les calmer, & le Parlement d'Irlande se hâta de passer le Bill en vertu duquel les Catholiques Romains peuvent acheter des biens immeubles, en jouir en toute propriété, & les transmettre à ceux qu'ils jugent à propos d'appeller à leur succession. Cette nouvelle loi produisit un bon effet dans la classe aisée des mécontens: mais le Peuple qui mouroit de faim faute de travail & d'emploi, demandoit du pain & la liberté du commerce, dont les entraves le réduisoient à la plus affreuse indigence. Comme on l'a dit,

avidité des Villes privilégiées met- 1778.
oit obstacle au bonheur de tout
un Royaume, & il étoit à craindre
que leur opposition ne soulevât l'Irlande. L'esprit de révolte s'étoit déjà communiqué de la Capitale aux Provinces ; on écrivoit d'Ardée qu'un nombre considérable de mutins venoit de s'attrouper à son de trompe, & que le Maire de la Ville ayant fait arrêter les plus déterminés, la populace ameutée avoit enlevé de force les prisonniers, les avoit conduits en triomphe à West-Gate, d'où elle avoit repris le chemin de la Ville, après avoir tenu conseil, & s'être liée par des sermens de confédération.

Tels furent les griefs, & telles étoient les dispositions inquiétantes des Irlandois, lorsque le bruit se répandit à Londres que la France se préparoit à faire une descente sur leurs côtes. Quoique sans fondement, cette nouvelle porta l'allarme en Angleterre, & déconcerta pour un moment, les projets des Ministres. Il falloit préserver en même tems l'Irlande & la Grande-Bretagne des suites de cette invasion, dont la

1778. possibilité n'étoit plus contestée dans les débats du Parlement. Pour parer ce coup, l'Angleterre ne se dissimuloit pas qu'elle avoit besoin de toutes ses forces ; & pour les tenir en échec, la France n'avoit peut-être rien de mieux à faire que de prolonger la menace de cette descente, & d'en affecter les préparatifs. On s'attendoit au premier moment, à voir débarquer les François sur la côte de Kent ou de Sussex ; & déjà George III avoit déclaré que dans ce cas, il se mettroit à la tête des Troupes, & prendroit le commandement de toutes les forces du Royaume ; déjà l'on prenoit des mesures pour faire changer de résidence à la Reine, & l'éloigner de la Capitale avec son auguste famille.

Préparatifs de guerre en Espagne. Fausse sécurité des Ministres d'Angleterre.

A ces motifs d'inquiétude se joignoient les mouvemens de l'Espagne, dont la neutralité ne paroissoit pas devoir se soutenir long-tems. Vingt-trois vaisseaux armés à Cadix, sembloient n'attendre qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Les hostilités une fois commencées entre la France & l'Angleterre, la desti-

n de ce formidable armement
ouvoit être long-tems douteuse. 1778.
:lauses si connues du Pacte de
mille entre les différentes Puis-
:s de la Maison de Bourbon,
ent dû suffire au Cabinet de
-James, pour l'éclairer sur les
sitions de la Cour de Madrid,
: faire interpréter ses moindres
rches; cependant il parut se
:r que les Espagnols reste-
it jusqu'à la fin, spectateurs
:érens de cette grande que-
; les Ministres affectoient de
ter que la neutralité de l'Es-
e étoit au moins très-probable.
justifier leur sécurité appa-
:, ceux du parti ministériel
ent valoir les plus frivoles
nstances. Le Comte de Gran-
, Ambassadeur de la Grande-
agne à Madrid, avoit eu le
ier Avril, une longue confé-
e avec les Ministres de Sa Ma-
Catholique; on observa qu'il
oit sorti fort satisfait; & comme
visage d'un Ambassadeur devoit
:r vrai, on concluoit affirmati-
ent de la sérénité du Comte de
ntham, qu'il n'y auroit point

1778. de guerre entre les deux Cours. Ceux du parti contraire oppoſoient à cette apparence, la réalité des armemens Eſpagnols ; ils mettoient ſous les yeux du Miniſtere, la liſte effrayante des vingt-trois vaiſſeaux & des ſix frégates prêts à quitter la rade de Cadix ſous les ordres du Général Don Louis de Cordova; ils demandoient quelle étoit le deſtination de cette formidable Eſcadre & de tant d'autres vaiſſeaux équipés ou prêts à l'être au Ferrol, à Cartagene, à Malaga & dans les divers ports d'Eſpagne. Tous les Politiques de l'Europe, attentifs à ces mouvemens, les interprétoient ſuivant leurs vues, leurs intérêts & leurs préventions. La conjecture la moins allarmante pour l'Angleterre, étoit que la Cour de Madrid ayant reçu la nouvelle de l'arrivée de ſa flotte de l'Amérique à la Havane, l'Eſcadre de Cadix avoit eu ordre d'appareiller ſur le champ & d'aller à la rencontre de ce riche convoi, dont la cargaiſon étoit évaluée à vingt-quatre millions de piaſtres fortes ; mais ce bruit haſardé ſans fondement n'étoit point de nature à

ner les inquiétudes de la Grande-:tagne. L'Ambaſſadeur de cette ſſance à la Cour de Madrid, ıoigna quelqu'ombrage ſur les paratifs de guerre qui ſe faiſoient, ır ainſi dire, ſous ſes yeux. Peu sfait de la réponſe vague du ıiſtre Eſpagnol, & plus mécon-t encore de ſes fréquens entre-ıs avec l'Ambaſſadeur de France, Comte de Grantham comprit in qu'il y avoit entre les deux iiſons de Bourbon des intelli-ıces relatives à l'Angleterre, & e ſon rappel à Londres ſuivroit près celui du Conſul général, nt le départ précipité fourniſſoit e abondante matiere aux con-ꝭtures des Politiques. Ceux qui, ur donner quelqu'ombre de vrai-nblance à la prétendue neutralité Eſpagne, s'autoriſoient de la no-ination d'un nouvel Ambaſſadeur la place du feu Prince de *Maſſe-no*, ne faiſoient point aſſez d'at-ntion aux époques; lors de cette ımination, on ne pouvoit pas voir encore à Madrid que Lord :ormont alloit être rappellé de rance; mais rien ne dût allarmer 1778.

1778. le Conſeil de Saint-James, comme le bruit accrédité par divers Membres du Corps diplomatique, à qui M. le Comte d'Aranda, Ambaſſadeur à la Cour de Verſailles, avoit déclaré, diſoient-ils, que les diſpoſitions du Roi ſon Maître ne pouvoient être douteuſes, & que ſuivant le Pacte de famille entre les diverſes Branches de la Maiſon de Bourbon, l'Ennemi de l'une de ces Branches, le devenoit néceſſairement de toutes les autres.

L'Angleterre abandonnée à elle même.

En cas de guerre avec la France, il falloit donc que l'Angleterre trouvât en elle-même de quoi faire face à trois Puiſſances, dont une ſeule étoit capable de lui tenir tête. Sans parler ni des moyens de défenſe, dont ſe prévaloit l'Amérique, ni de nos forces de terre qui, dans la ſuppoſition d'un tranſport, avoient de quoi faire trembler les Anglois dans leurs foyers; la France & l'Eſpagne réunies pouvoient leur oppoſer deux cens vaiſſeaux ſur les mers, dont ils ſe diſoient toujours les Souverains. Cette prétention injurieuſe à l'Europe entiere, leur en avoit aliéné les Puiſſances, & il n'en

n'en étoit pas une ſeule qu'ils puſſent engager dans leur querelle ; toutes 1778.
ayant des vues relatives au commerce ; devoient regarder l'indépendance de l'Amérique d'un œil de complaiſance. L'opinion générale étoit qu'elles alloient régler leur conduite ſur l'exemple de Louis XVI ; que l'Empereur ne diſſimuloit pas ſes diſpoſitions à cet égard, & que le ſieur Lée, un des Agens du Congrès venoit d'être reçu à la Cour de Vienne ſous la protection de l'Ambaſſadeur de France (1); que le Roi

(1) Cette derniere nouvelle n'eut qu'un moment de faveur ; elle fut bientôt contredite par un Avis, d'abord publié dans la Gazette de *la Haye*, & puis traduit avec emphaſe dans tous les Papiers d'Angleterre. Cet Avis portoit que : *Sa Majeſté l'Impératrice-Reine, par une ſuite de ſon attention ſcrupuleuſe aux droits réciproques des Souverains, avoit fait informer ceux qui deſiroient introduire le ſieur Lée, que cet Agent du Congrès devoit s'attendre à n'être jamais admis en ſa préſence.* Cette déclaration fit beaucoup de ſenſation à Londres, & ce fut une eſpèce de triomphe pour les Anglois ; mais ils donnoient trop de valeur à l'énoncé de la réſolution de l'Impératrice, qui, dans la circonſtance des

1778. de Prusse avoit déclaré publiquement qu'après Sa Majesté Très-Chrétienne, il vouloit être le premier à reconnoître l'indépendance des Américains, & qu'il avoit fait refuser aux Troupes de Hesse & de Hanau, à la solde des Anglois, le passage sur les terres de sa domination. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque, on trouve inséré dans les papiers publics ce fragment d'une lettre vraie ou supposée du Ministre de Prusse, à l'un des Plénipotentiaires de la nouvelle République.

» Quant aux renforts de Troupes » que la Grande-Bretagne peut recevoir des autres Puissances de » l'Europe pour la Campagne prochaine, je puis vous assurer, » Monsieur, que votre Nation n'a » rien à craindre, ni de la Russie, » ni du Danemarck, & que l'Allemagne ne fournira que quelques » centaines d'hommes que le Duc

troubles relatifs à la succession de la Baviere, fit bien de rejeter la députation du sieur *Lée*; mais qui n'étendoit point cette exclusion à tout autre Délégué du Congrès.

» de Brunſvick, le Landgrave de
» Heſſe & le Margrave d'Anſpach 1778.
» ſont obligés, par une ſuite de
» leurs traités, d'envoyer tous les
» ans pour recruter les Troupes que
» ces Princes ont en Amérique, à
» la ſolde de l'Angleterre; c'eſt
» avec une ſatisfaction bien ſincere,
» que je vous fais paſſer cette infor-
» mation agréable ».

Neutralité de la Hollande.

L'Angleterre avoit pu fonder quelque eſpérance ſur le Portugal; mais les deux Cours de Madrid & de Liſbonne venoient de ſigner un traité par lequel cette derniere s'obligeoit à ne point recevoir dans ſes ports les vaiſſeaux d'une Puiſſance ennemie de l'Eſpagne. La Hollande avoit le plus grand intérêt à ſoutenir le crédit de l'Angleterre, & pour en prévenir la ruine, elle eût fait volontiers de nouveaux efforts & de nouveaux ſacrifices, s'ils avoient pu ſauver ſon alliée, ſans compromettre ſa propre exiſtence; mais le Conſeil de Saint-James exigeoit que les Provinces-Unies ſe dévouaſſent en pure perte. Elles avoient trop à riſquer en ſe déſiſtant d'une neutralité néceſſaire à

1778. leur sûreté. On verra dans la suite comment le vœu des Puissances confédérées, la sollicitation du Congrès & des outrages répétés de la part de la Marine Angloise, décidèrent enfin la Hollande à prendre parti dans cette guerre.

Le Duc de Richmond est d'avis que l'Angleterre mette bas les armes.

On ne peut trop s'étonner que dans l'état d'épuisement & d'abandon où l'on voyoit l'Angleterre, elle osât provoquer par de nouvelles hostilités l'orage prêt à fondre sur elle, & qu'elle persistât dans ses projets de violence & d'agression. Le Duc de Richmond avoit beau tonner dans la Chambre des Pairs, il avoit beau prouver qu'il n'y avoit de salut pour la Grande-Bretagne que dans une paix générale; qu'il falloit plier sous le joug de la nécessité, reconnoître l'indépendance des Colonies, désarmer la France & l'Espagne par des égards, des réparations & des prieres; se désister de ses prétentions sur les mers, rentrer de bonne grace, du moins pour quelque tems, dans le second ordre des Puissances Européennes, sacrifier l'Amérique, pour conserver l'Angleterre, l'Ecosse &

1778.

lande, supplier, s'humilier & ttre bas les armes, puisqu'il ne :oit que ce moyen de conjurer la ıpête & de prévenir une invasion, ıt la seule idée faisoit trembler Anglois les plus intrépides; cet s que le Patriotisme dictoit au s grand homme qu'eut alors ngleterre, étoit combattu dans Chambres par la pluralité des :mbres. Le grand nombre affect de voir dans les allarmes du ıc de Richmond le découragent d'une ame livrée à des terırs paniques; on taxoit de foi:sse & peut-être de lâcheté, conseils suggérés par une sage :voyance & par ce courage réchi qui, dans certaines positions, nsiste à tout sacrifier pour ne pas ıt perdre. Lord Shelburne à qui n supposoit des intentions ambiuses & la prétention ridicule de nplacer Lord Chatham dans l'onion publique, ne cessoit de réter que pour remédier aux maux l'État, il suffisoit de renvoyer Ministres, de leur choisir parmi Whigs un successeur qui fut ns les principes de ce grand

Avis extravagant de Lord Shelburne.

1778. homme, & au lieu de s'amuser à délibérer sur les moyens de garantir les côtes d'Angleterre d'une invasion peut-être chimérique, d'en effectuer une bien réelle sur les côtes de France. A l'en croire, la Grande-Bretagne n'étoit pas dans une position fort inquiétante; elle ne manquoit ni d'hommes ni d'argent, & loin d'avoir à trembler pour ses propres foyers, devoit se promettre des succès d'une expédition en pays ennemi.

Le Parlement d'Angleterre prorogé à contre-tems.

Ces assertions extravagantes trouvoient des approbateurs, non-seulement dans les dernieres classes du Peuple, mais au Parlement & dans le Conseil de Saint-James. D'une part cette confiance aveugle en des forces exagerées par le Ministere; de l'autre, le découragement & la terreur qu'inspiroit la seule idée d'une descente, formoient un contraste de sentimens, d'opinions & de conduite qui ressembloit beaucoup au désordre. On ne craignoit rien tant que les représailles de la France, & l'on continuoit audacieusement les hostilités; on se croyoit au moment d'une invasion,

1778.

n n'avoit point de forces suffisantes our la repousser, & l'on restoit ans l'inaction, ou l'on prenoit des nesures fausses & contradictoires; en n'alloit de concert, & la moitié e la Nation agissoit en sens conaire de l'autre moitié. Jamais l'Anleterre ne s'étoit trouvée en des onjonctures où le secours du Parement lui fut plus nécessaire; il 'en fut pas moins prorogé depuis : 5 Juin jusqu'au 14 Juillet, ontre l'avis de plusieurs Membres, ui, dans leurs débats, supposèrent our motif à cette prorogation, : dessein formé de la part des Mistres, de se soustraire aux regards igilans des deux Chambres; ils rirent de-là occasion de peindre urs inquiétudes. « Le coup qui nous menace est instant, s'écria le Duç de Bolton, & chaque moment peut voir éclorre un événement décisif. Déjà l'allarme est répandue, le tocsin retentit dans mes oreilles; car n'est-ce pas sonner le tocsin que de mettre un embargo général sur le commerce? Cette mesure extrême n'a jamais été prise que dans le cas d'une inva-

» sion immédiate; n'en doutons pas,
1778. » les Ministres sont instruits que ce » moment approche. Est-ce donc » ce moment que vous choisirez, » Milords, pour vous retirer dans » vos terres? Votre présence au Par» lement est l'unique espoir de la Na» tion..... Vous pouvez seuls re» pousser la ruine qui nous assiége ».

Terreur panique des Anglois.

Lord Camdem ajouta qu'il n'étoit plus tems de se déguiser les faits, & qu'il falloit songer à protéger leur Isle contre une invasion certaine. L'inaction des flottes angloises lui paroissoit une démonstration de la réalité de cette menace. Pour justifier la prorogation du Parlement, les Ministres avoient allégué le pouvoir qu'a le Roi d'assembler les Chambres en quatorze jours; le Comte de Bristol rejeta cette excuse, en disant que la France pouvoit effectuer une descente en moins de quatorze heures. La terreur qu'inspiroit cette possibilité, s'étoit communiquée des Chambres du Parlement dans les Cafés & les Coteries de la Capitale. Elle gagna bientôt dans les dernieres classes de la Cité, & passant de la Ville

aux Provinces, elle porta son trouble & son effroi dans les campagnes les plus solitaires. Rien ne le prouve mieux que ce fait positif, dont les Gazettes du tems ont égayé leurs relations. 1778.

» Un bataillon de la Milice de » *Kent*, étant en marche pour se » rendre de *Tilbury* au Camp de » *Walrey-Common*, se trompa de » chemin & s'égara dans la cam» pagne. Des Villages voisins on » découvrit une foule armée es» caladant les palissades, franchis» sant les haies, passant les ruisseaux » & les fossés à gué : il étoit » clair que des gens qui connois» soient si mal le pays, ne pouvoient » être que des étrangers, & par » conséquent des Ennemis. En dix » minutes la campagne se trouva » déserte à trois milles à la ronde; » hommes, femmes, enfans, tout » disparut; l'air retentit des cris » des fuyards, & l'allarme se com» muniquant de proche en proche, » parvint jusques dans le Camp des» tiné à la repousser. On entend » crier de toute part l'*Ennemi*... » l'*Ennemi!* Les Tambours battent

1778. » l'aſſemblée.... On n'a pas le tems » de tenir conſeil ; l'Ennemi appro- » che, déjà il eſt en vue, on le » diſtingue, c'eſt le bataillon de la » Milice de *Kent* » !

Etat des affaires en Amérique.

Cette deſcente, dont le projet n'avoit d'exiſtence que dans les têtes angloiſes, abſorboit tellement l'attention des Politiques de Londres, qu'ils en donnoient à peine aux nouvelles de l'Amérique ; cependant rien n'y juſtifioit l'apparente tranquillité du Miniſtere. Il eſt bien vrai que l'hiver avoit forcé Washington à donner quelque relâche aux Troupes, & que depuis trois mois, il ne s'étoit rien paſſé entre les deux Partis, ſi l'on excepte quelques actions plus courageuſes que déciſives, dont le récit paroîtroit ſuperflu dans cette Hiſtoire ; on ſe contentera d'en rapporter une ſeule dont l'intrépidité, nous a paru mériter cette diſtinction. Le

Intrépidité du Capitaine Lée.

26 Janvier de cette année, le ſieur Lée, Capitaine de Cavalerie étant dans une maiſon ſituée à ſeize milles de Philadelphie, ſe vit tout-à-coup inveſti par un Corps anglois de Cavalerie légere d'environ deux

cens hommes, qui, pleins de confiance dans leur nombre, étoient venus le ſurprendre dans ce foible retranchement. La valeur du Capitaine, ſon ſang-froid & la bravoure de ſa petite Garniſon firent échouer le projet de l'Ennemi. Quoique *Lée* n'eût pas aſſez de monde pour placer un homme à chaque fenêtre de la maiſon aſſiégée, il força les deux cens dragons à ſe retirer honteuſement, laiſſant derriere eux environ douze hommes tués ou bleſſés. A cette belle défenſe, le ſieur Lindſay, Lieutenant de Lée, reçut une légere bleſſure, & ce fut tout le dommage qu'eſſuya la petite Troupe américaine.

Poſition fâcheuſe du Général Howe.

Il n'eſt pas moins vrai que l'Armée de Philadelphie avoit reçu des proviſions aſſez abondantes; mais le commerce de ces denrées enrichiſſoit les Habitans de la campagne à plus de quinze milles à la ronde, & ne pouvoit ſe continuer ſans épuiſer les reſſources de Howe, en préparer à Washington, & rendre de plus en plus néceſſaires les ſecours d'argent qu'attendoit le Général Anglois. Ces ſecours n'arri-

1778. voient point, & les Troupes Royales alloient se trouver réduites aux plus fâcheuses extrémités de la disette. Pour dissimuler l'embarras de sa situation, ou peut-être dans l'intention de s'en tirer, Howe parut s'occuper un moment des préparatifs d'une expédition & fit rassembler quarante transports, à bord desquels un détachement considérable devoit s'embarquer, disoit-on, pour aller surprendre les postes ennemis, gagner les derrieres de l'Armée de Washington & détruire ses magasins. Suivant la Gazette infidèle de New-York, cette Armée étoit dans un état déplorable; la maladie y faisoit les plus grands ravages, & plus de cinq mille hommes y languissoient sans espoir de guérison, faute de soins & de médicamens, dont les Hôpitaux étoient absolument dépourvus. On ne dissimulera pas que le Camp de Valley-Forge n'eût beaucoup souffert de la rigueur de la saison, & que les maladies ne l'eussent considérablement affoibli; mais le 15 Mars, on comptoit encore huit mille hommes dans ce Camp, & c'en étoit assez pour inquiéter le Géné-

ral Howe, qui trembloit d'être attaqué dans Philadelphie avant l'arrivée des renforts de la Grande-Bretagne. Malgré les rapports consolans de quelques Gazettes angloises, il ne falloit peut-être qu'un ordre du Congrès pour réduire l'Armée Royale à la cruelle alternative, ou de se laisser consumer par la faim, ou de périr sous le tranchant de l'épée ennemie. Les mêmes Papiers exagéroient avec une égale invraisemblance, les avantages de l'Angleterre dans les mers d'Amérique. Vers la mi-Mai ces papiers faisoient monter à deux cens trente-six vaisseaux les prises faites par la seule Escadre de l'Amiral Gayton, & grossissoient prodigieusement celles de l'Amiral Young; mais on a vu qu'à cette époque, il s'en falloit de cinq cens vaisseaux, que les Anglois fussent au pair des Américains.

1778.

Rapport infidèles & bientôt démentis.

La politique des Ministres autorisoit ces rapports infidèles, & ce fut dans le même esprit qu'ils essayèrent de répandre dans toute l'Europe, que le traité avec la France avoit trompé l'espoir des Rebelles, que la précipitation de cette dé-

marche excitoit des murmures &
1778. de la fermentation dans la plûpart des Colonies. Mais on sut bientôt, qu'à la nouvelle de ce traité, l'enthousiasme général s'étoit manifesté par des réjouissances publiques, & que huit Provinces informées de l'arrivée des Commissaires Anglois & de l'objet des Bills, dont ils étoient porteurs, avoient fait présenter au Congrès par leurs Députés respectifs, des Mémoires où elles supplioient l'Assemblée de se refuser à toute espèce de négociation avec la Grande-Bretagne, à moins qu'elle ne reconnût préalablement l'indépendance des Etats-Unis. M. Fstzpatrick nouvellement arrivé de Philadelphie, apprit en même-tems à la Chambre des Communes, ce que les Ministres craignoient de réveler; il détailla, en ces termes, le mauvais effet que produisoient ces Bills en Amérique. » Il est impossible d'exprimer l'indignation de » l'Armée Royale; elle étoit au » point, que j'ai vu des Officiers de » distinction arracher, de dépit, » leurs cocardes, les fouler aux pieds,

» maudire l'usage qu'ils en avoient » fait, & s'écrier qu'ils étoient sa- » crifiés indignement ! *Quoi*, di- » soient-ils, *est-ce là le renfort des* » *vingt mille hommes qui devoient* » *nous mettre en état de porter un* » *coup décisif à l'ouverture de la* » *Campagne : quoi, après nous avoir* » *engagés dans une guerre qui nous* » *répugnoit, après tant de périls,* » *tant de sang infructueusement* » *versé, au lieu des renforts pro-* » *mis, on nous envoye une LIASSE* » *de Bills qui nous couvrent de* » *honte !* Les Américains, continua- » t-il, n'ont pas cru devoir s'indi- » gner ; ils n'ont montré que du » mépris pour de tels Actes, qui, » sans aucun caractere d'authenticité, » & sans être adressés aux Officiers » supérieurs, ont été placardés au » coin des rues, ou distribués par » des gens sans aveu. Dans plusieurs » cantons on les a regardés comme » une imposture, dont l'objet étoit » de semer la désunion & de souf- » traire le Peuple à l'allégeance » jurée au Congrès; les copies qui » en sont parvenues à l'Armée ont » paru renfermer des proposi-

1778.

1778. » tions insidieuses, elles ont été » déchirées en mille pièces, &, » dans quelques endroits, brûlées » par la main du bourreau. . . . . » Des Officiers qui jouissent de la » confiance intime du Général Washington, m'ont dit que ces propositions eussent été accueillies, » si elles avoient été faites par un » Chatham, ou par quelqu'autre » Ministre digne de la confiance de » l'Amérique ; mais qu'elle ne se » prêteroit jamais à rien de ce qui » lui seroit proposé par les mêmes » hommes qui avoient excité & » fomenté cette malheureuse querelle ».

Désintéressement du Congrès dans l'échange des prisonniers.

Cependant le retard des renforts, si vainement promis à l'Armée de Philadelphie, avoit forcé le Général Howe de hâter l'échange des prisonniers, dont l'élargissement respectif sembloit devoir grossir & fortifier les Troupes angloises & continentales; mais comme l'Armée de Burgoyne, toujours retenue en Amérique, ne fut pas comprise dans cet échange, les Royalistes en retirèrent peu d'avantage; le Congrès n'y souscrivit de son

côté, que pour soustraire les pri- 1778.
sonniers américains à la rigueur d'un traitement barbare, & s'affranchir lui-même en cette circonstance, de la dure nécessité des représailles. Cette considération, dont l'humanité généreuse auroit touché le cœur d'un Sauvage, étoit méconnnue de la plupart des Anglois. Ils affectoient d'y voir une basse timidité (1) & ne rougissoient pas d'en faire un objet d'injure; tout prouvoit cependant en cette occasion, le noble désintéressement des Américains. Ils n'avoient rien à gagner à cet échange, & des Soldats atténués & languissans des suites d'une captivité longue & cruelle, étoient un bien foible renfort pour l'Armée de Washington; mais cette Armée se ressentit bientôt de l'enthousiasme général qu'avoit excité la nouvelle du traité avec la France. Plus de vingt mille hommes demandèrent à s'enrôler conformément à la derniere réso-

(1) Voyez, dans le Courier de l'Europe, la Lettre du Général Sullivan, au Général Pigot. *vol.* 4. *pag.* 147.

1778. lution du Congrès, qui ne mettoit aux engagemens d'autre terme que la fin de la guerre entre les Etats-Unis & la Grande-Bretagne: ces Troupes désormais soumises aux loix d'une sévere discipline, promettoient à la nouvelle République une Campagne brillante, dont les préparatifs annonçoient des entreprises décisives.

Préparatifs d'une expédition contre le Canada, tout-à coup suspendus.

Tandis que l'Armée de Washington bloquoit dans Philadelphie celle du Général Howe, le menaçoit d'une attaque vigoureuse, & lui dictoit, pour ainsi dire, les conditions de sa retraite, s'il vouloit évacuer cette Place, l'Armée du Nord s'assembloit à Albany, sous les ordres du Général Conway, pour une expédition contre le Canada; le Marquis de la Fayette devoit avoir part à cette entreprise, dont l'objet étoit de détruire les vaisseaux anglois sur le lac Champlain, de porter la guerre jusqu'aux pieds des remparts de Québec, & d'exécuter dans cette Campagne, un projet échoué les années précédentes, malgré la bravoure d'Arnold, & les sages me-

sures du Général Montgomery. 1778.
Conway avoit déjà pris les devants avec sept mille hommes des Troupes victorieuses à Saratoga ; six mille hommes de Milice, pleins de courage, venoient de s'enrôler pour cette périlleuse expédition.

Tant d'ardeur étoit le fruit & le premier effet de l'alliance entre les François & les Américains. Ces préliminaires de la Campagne du Nord, paroissoient combinés avec le départ de la flotte du Comte d'Estaing, & déjà l'on regardoit le Canada comme perdu pour l'Angleterre. Le Congrès lui-même acceptoit cet augure avec d'autant plus de confiance, qu'une lettre d'Albany, datée du premier Mars, venoit d'annoncer un soulèvement des Canadiens. En effet, ce peuple toujours plus mécontent du gouvernement arbitraire & tyrannique de la Métropole, avoit pris les armes contre les Troupes Royales, les avoit forcées à se retirer dans Québec, & les y tenoit investies, dans l'espérance que, le passage des lacs devenu praticable, l'Armée de Conway se hâteroit d'en venir for-

mer le siége. La nouvelle de cette
1778. révolte fit peu de sensation à Londres, où toutes les allarmes se portoient vers les côtes de la Grande-Bretagne; d'ailleurs on eut soin de répandre en même tems, que vingt vaisseaux armés à Ports-Mouth, venoient de mettre à la voile pour aller secourir la Capitale du Canada, & que les nouvelles fortifications de cette Place, sa garnison & les dispositions de ses habitans, la rendoient imprenable. Quoi qu'il en soit des motifs de cette confiance au moins apparente du Ministère Britannique, les Généraux Américains reçurent ordre de suspendre l'exécution de leurs projets dans le Nord, & nos spéculateurs François virent dans la révolte même des Canadiens, une raison de différer la conquête désormais indubitable de cette Province. Ils prêtoient leur politique au Congrès, & tournoient en conséquence les forces de la Nouvelle-Angleterre contre la Nouvelle-Ecosse, dont il se promettoit, disoient-ils, la réduction avant le mois de Juillet de cette même année.

Toutes les nouvelles de l'Amérique avoient annoncé jusqu'ici des événemens plus ou moins faits pour tirer le Ministère de sa profonde sécurité ; mais les dernières dépêches de William Howe semblèrent un moment la justifier. Dans sa Lettre du 11 Mai, ce Général, après avoir fait part aux Ministres de l'arrivée de Sir Henri Clinton, qui venoit le remplacer, entra dans le détail de quelques avantages remportés sur les Américains. Quoique exagéré dans sa relation, cet exposé donna lieu de craindre aux plus clair-voyans du parti républicain, que la fortune ne se rangeât enfin du côté des Royalistes. Suivant cette relation, des Corps de Troupes sortis de Philadelphie avoient parcouru la campagne dans l'étendue de plusieurs milles, & jusques dans la Province de Jersey, à l'effet d'ouvrir les communications nécessaires à l'importation des vivres, de protéger les habitans paisibles, & de ramasser des fourrages pour l'usage de l'Armée ; Tous ces détachemens avoient rempli leur mission au grand désavan-

1778.

Les Anglois ont quelques avantages sur les Américains.

1778. tage de l'ennemi ; le Colonel Mawhood s'étoit porté dans le voisinage de Salem, avec trois Bataillons & un Corps de Provinciaux ; avoit fait une descente sur la côte, & après avoir dispersé les forces rassemblées dans ce canton, étoit rentré dans Philadelphie avec d'abondantes provisions.

Menaces atroces du Colonel Mawhood.

Le Colonel Mawhood se permit dans cette expédition, des procédés atroces qui démentoient bien l'humanité au nom de laquelle il invita la Milice de Quinton-Bridge, à mettre bas les armes, lui promettant à cette condition de rembarquer ses Troupes, & de ne faire aucun autre dommage dans le pays. « Mais, continuoit-il, si la Milice » abusée se refuse à cette invitation, » le Colonel Mawhood armera les » habitans affectionnés, appellés » *Torys* ; il fondra sur ladite Milice ; il brûlera, détruira ses maisons & tout ce qui lui appartient; » il réduira les Rebelles, leurs femmes & leurs enfans à la mendicité & à la détresse ; & pour leur » prouver qu'il ne s'agit point ici » de vaines menaces, il a annexé à

:ette note, les noms de ceux qui 1778.
eront les premiers objets de sa
vengeance ».

Le Colonel Hand, Commandant
Troupes des Etats-Unis dans
Province de Jersey, crut devoir
e réponse à ces menaces. Nous
transcrirons ici comme un des
›numens de cette Histoire, qui
›t le plus en évidence la politi-
.e aveugle des Anglois dans leurs
océdés de guerre avec les Amé-
:ains.

Belle réponse du Colonel Hand.

« J'ai reçu, Monsieur, la proposition dont nous sommes, dites-vous, redevables au cri de votre humanité; je desirerois ardemment que ce cri eût pu se faire entendre & régler la conduite de vos Troupes depuis qu'elles occupent *Salem*. Elles ne se sont pas contentées de refuser quartier, elles ont massacré ceux de nos gens qui s'étoient rendus prisonniers, lors de l'affaire de *Quinton-Bridge* : hier matin encore, à *Hancock's-Bridge*, elles ont passé au fil de la bayonnette, de sang-froid & de la manière la plus cruelle, des hommes enle-

» vés par ſurpriſe, & dont quel-
1778. » ques-uns n'étoient pas même gens
» d'armes. Ces traits ſont odieux....
» Ah! Monſieur, les braves gens
» ſont toujours humains! Après
» nous avoir fait l'étalage de votre
» humanité, vous nous faites une
» propoſition qui nous attireroit
» ſans doute votre juſte mépris, ſi
» nous étions capables de l'accep-
» ter; nous la rejetons tous una-
» nimement. Non, Monſieur, nous
» ne mettrons pas les armes bas!
» Nous les avons priſes pour ſou-
» tenir des droits qui nous ſont plus
» chers que la vie, & nous ne les
» quitterons que lorſque la vic-
» toire aura couronné notre cauſe,
» ou lorſque, dignes du ſort de ces
» illuſtres Anciens qui ſont tombés
» en combattant pour la liberté,
» une mort honorable les rendra
» inutiles dans nos mains.... Quant
» à la menace de brûler, de dé-
» truire en pure perte nos poſſeſ-
» ſions, de réduire nos femmes &
» nos enfans à la *mendicité & à la*
» *détreſſe*, en vérité, j'ai de la peine
» à tranſcrire cet extrait de votre
» note; l'humanité ſouffre en moi;
» je

» je ne puis croire que ces expressions & ces sentimens coulent de la plume d'un Officier brave, généreux, qui a reçu en Europe une éducation polie ; je crois lire un ordre barbare du farouche *Attila !* » 1778.

Autre échec des Américains.

Les talens & l'activité du Lieutenant-Colonel Albercromby, s'étoient signalés dans cette espèce de guerre, moins inhumainement que ceux du Colonel Mawhood. Avec quatre cens hommes d'Infanterie légère, trois cens Chasseurs & un parti de Dragons, il avoit surpris, attaqué & mis en déroute un Corps ennemi de neuf cens hommes, commandés par un Brigadier Général, & postés à dix-sept milles de Philadelphie. Il ne perdit que neuf de ses gens ; & du côté des Américains, le nombre des morts, des blessés ou des prisonniers, fut de cent cinquante hommes, y compris les Officiers. La déroute eut été bien plus complete si, pour effectuer cette surprise, il n'eût fallu faire une longue marche qui ne laissa point à l'Infanterie Royale la

faculté de poursuivre vigoureusement les fuyards.

1778.

Expéditions plus importantes du Major Maitland.

De toutes ces opérations, la plus importante fut celle du Major Maitland, & du sieur Henry, Capitaine de Marine. Ils s'étoient embarqués la nuit du 7 Mai avec le second bataillon d'Infanterie légère, sur des bateaux plats, escortés par trois galères & quelques bateaux armés. Leurs ordres portoient de remonter la Délaware, & de détruire tous les vaisseaux qu'ils trouveroient sur la rivière, depuis Philadelphie jusqu'à Trenton. Le lendemain matin, environ sur les dix heures, le Capitaine Henry disposa sa flottille de manière à couvrir le débarquement des Troupes, qui se fit sans opposition, à White-Hill. Pendant ce tems, les galères, les navires armés & les bateaux à canon, mirent le feu à deux frégates américaines, le *Washington* & l'*Effingham*, qui furent consumées en un instant, ainsi qu'un brigantin & un sloop. Les Troupes ayant pris terre, le Major Maitland se porta

vers Borden-Town, à la diſtance de deux milles. Il avoit les ennemis en front, & d'abord ils ne parurent pas vouloir le troubler dans ſa marche; enfin pour lui couper le paſſage, ils firent uſage d'une pièce de campagne, contre une écluſe qu'ils eſſayèrent de briſer. Le bataillon fondit ſur eux avec impétuoſité, & ils ne purent effectuer leur projet. Cependant ils tinrent ferme pendant quelque tems, & le feu devint très-vif de part & d'autre; ils plièrent à la fin, & ſe virent forcés d'abandonner leur pièce de campagne, & une batterie de cinq autres pièces diſpoſées de maniere à gêner les vaiſſeaux qui remontoient la Délaware. Il y avoit à Borden-Town pluſieurs magaſins contenant des proviſions de toute eſpèce, des équipages de camp, & beaucoup de munitions à l'uſage de l'artillerie; le Major Maitland brûla quatre de ces magaſins, & força les Troupes Américaines à ſe répandre dans la campagne, où elles jetèrent l'allarme. Elles ſe raſſemblèrent en force à Trenton, & Maitland fit route de ce côté,

1778.

1778. comme s'il eut eu dessein de les y poursuivre ; mais il s'embarqua bientôt & gagna le rivage de Pensylvanie, où il choisit un poste, d'où il pouvoit couvrir les forces navales. Le lendemain, il se rendit à la crique de Bisles-Island, où la flotille angloise brûla plusieurs vaisseaux ennemis. Sur les deux heures, le bataillon prit la route de Bristol, éloigné de treize milles, y arriva sur les cinq heures du soir, mit le feu à quelques navires américains, & s'embarqua au coucher du soleil. Le Capitaine Henry & les gens de mer employés à ces expéditions, avoient secondé puissamment le Major Maitland. Ils brûlèrent à l'ennemi un grand nombre de bâtimens ; on en porta l'état à quarante-quatre, dont trois frégates & neuf vaisseaux de la première force. Les Américains ne conservèrent pas une goëlette sur la Délawarre, & tous leurs magasins furent également ruinés. Mais quoique très-considérables, ces pertes devoient se réparer, & le Général Clinton qui venoit de prendre le commandement en chef des

Troupes Royales en Amérique, n'en ſentit pas moins la néceſſité d'évacuer Philadelphie.

1778.

Evacuation de Philadelphie.

Suivant quelques Papiers Anglois, cette réſolution fut priſe dans l'unique vue d'écarter tout obſtacle au ſuccès des Commiſſaires, & de pourſuivre plus aiſément les négociations relatives aux Bills conciliatoires; mais le fait eſt que la poſition des deux Armées rendoit cette évacuation indiſpenſable. Les Commandans Anglois ne pouvoient ſe tenir plus longtems expoſés aux aſſauts de l'ennemi. Le 25 Mai, les Troupes Royales commencèrent à s'embarquer pour Rhode-Iſland, Long-Iſland, & New-Yorck. Philadelphie étoit entièrement évacuée le 5 Juin, jour préfix du départ de Howe pour l'Angleterre.

Le Public ſe relâche de ſes anciennes préventions contre Burgoyne.

La poſition des Anglois tant en Europe qu'en Amérique, n'offroit aucune perſpective conſolante dans ces deux parties du Monde, & tout ſembloit leur faire une néceſſité de la paix, quelles qu'en duſſent être les conditions. Mais ſi les armemens de la France leur donnoient lieu

1778. de tout craindre en Europe, les rapports souvent infidèles de leurs Gouverneurs en Amérique, les rassuroient de ce côté-là. La négligence des Ministres à faire passer des renforts au Général Howe, qui les avoit demandés, sans oser exposer son extrême détresse, partoit d'une aveugle sécurité, dont les vrais spéculateurs prévoyoient les conséquences; rien ne la supposoit comme la faveur accordée aux apologies de Burgoyne. Il n'y avoit pas deux mois qu'on accusoit ce Général d'avoir ruiné les affaires de la Grande-Bretagne. Tant qu'on avoit cru aux désastres dont on le disoit auteur, il n'avoit pu se faire entendre ni à la Cour de Saint-James, ni au Parlement, ni dans un Conseil de guerre; son apparition subite en Angleterre, fut taxée de la même inconséquence que ses expéditions; on lui faisoit un crime de la permission qu'il avoit obtenue, à la priere de Washington, de venir se justifier en personne aux yeux de ses Concitoyens: « Cette faveur du Con» grès, disoit-on alors, ne suppo-

» se-t-elle pas des intelligences en- 1778.
» tre les deux Généraux, ne rend-
» elle pas au moins suspecte la fi-
» délité de Burgoyne ? » L'indignation exaltée dans toutes les têtes angloises, se permettoit les soupçons les plus odieux contre cet Officier; & tout le monde s'accordoit à regarder comme illégales en cette circonstance, les voies ouvertes aux plus grands criminels qui demandent à justifier publiquement leur conduite. Pour interdire à Burgoyne tout moyen de se disculper, on alléguoit qu'il étoit censé prisonnier en Amérique, & que dans cet état, il ne pouvoit comparoître devant aucun Tribunal d'Angleterre. On ajoutoit que dans le cas très-vraisemblable d'une condamnation, la sentence ne pourroit être exécutée, puisque l'accusé n'appartenoit point à la Grande-Bretagne, mais aux Etats-Unis. « Il
» est si bien, continuoit-on, sous
» la sauve-garde du Congrès, qu'on
» voit encore flotter à Ports-Mouth,
» en face de notre Escadre, le Pa-
» villon du vaisseau américain,
» auquel ce même Congrès a con-

» fié le Général Burgoyne ». Mais
1778. à la nouvelle de quelques avantages de l'Angleterre, le Public se relâcha de ses préventions contre ce Général, qui, toujours vu de mauvais œil par les Ministres & leurs partisans, vint prendre séance à la Chambre des Communes, où il reçut le meilleur accueil des Membres de l'opposition : il se crut au moment d'une enquête, & l'on s'attendoit à voir décider les questions suivantes.

Questions faites à ce Général.

« Pourquoi le Général Burgoyne » a-t-il refusé de tenir un Conseil » de guerre, lorsque plusieurs jours » avant sa Capitulation, il en fut » requis à diverses reprises par les » Officiers de son Armée ? Pour- » quoi, lorsque ces Officiers, sans » en excepter un seul, ont repré- » senté au Général Burgoyne qu'il » étoit impraticable de pousser plus » loin son expédition, a-t-il été » sourd à ces représentations ? Pour- » quoi a-t-il attendu pour tenir » Conseil, que les choses fussent » désespérées, & qu'il ne lui restât » plus de ressources que dans la » Capitulation formelle de son Ar-

» mée ? Si le Général Burgoyne » avoit tenu Conseil lorsqu'il en étoit » encore tems, il eût pu conserver » son poste avec honneur, & attendre » les avantages qui pouvoient » naître des circonstances ». 1778.

Au lieu de répondre, il demande satisfaction.

Burgoyne n'étoit pas venu de si loin pour rester muet à ces anciennes questions de Lord Germaine; mais avant que de faire aucune réponse détaillée, il déclara qu'il avoit suivi de point en point les ordres de la Cour. « Il n'y a pas de » milieu, ajouta-t-il, ou le Ministre » qui a rédigé le plan, ou l'Officier » chargé de l'exécution, est responsable » de l'événement, & c'est à » quoi je vous prie de répondre ».

Sans en dire davantage sur cet article, il passa rapidement à divers points sur lesquels il demanda satisfaction. Le plus grave étoit l'affront qu'on lui faisoit, en lui fermant tout accès auprès du Souverain. Lord Germaine répondit qu'il n'y avoit point d'exemple d'un Officier qui, dans la position du Général Burgoyne, eût paru devant son Maître, avant que d'être disculpé. Mais comme il s'agissoit bien

1778.

moins dans cette séance de discuter les torts du Général, que d'exagérer ceux du Ministre, & que l'avis de plusieurs Membres étoit de remonter à l'origine d'une expédition, dont le désastre avoit sa cause dans un plan mal combiné, il déclara la Chambre inhabile à prononcer dans cette affaire étrangere à son Tribunal, & dont la connoissance appartenoit exclusivement à un Conseil de guerre. M. Temple ne se mit pas moins en devoir d'appuyer la motion tendante à cet examen ; ce qu'il fit avec une chaleur qui l'emporta bientôt au-delà des bornes de la modération. Dans un parallele de Lord Germaine & du Général Burgoyne : » Ce dernier, dit-il, sans » rien perdre de sa réputation de » brave Officier, a été malheureux : » le malheur est-il donc un crime? » Il eut tort sans doute de ne pas » se conformer strictement à ses » ordres ; s'il avoit tourné le dos, » abandonné ses drapeaux, & pourvu à sa sûreté, on l'eût reçu à » bras ouverts, il fût parvenu aux » grandes places, il eût vu pleu-

Scène indécente entre Lord Germaine & M. Temple.

» voir ſur ſa tête les graces & les » dignités ».

1778.

Burgoyne cenſé priſonnier du Congrès, n'obtient point d'enquête.

Cette injure indirecte faite à Lord Germaine, en attira de perſonnelles à M. Temple, & peu s'en fallut que cette ſcène, non moins vive qu'indécente, n'eut les ſuites les plus ſcandaleuſes. Elle ſe termina par des excuſes que le Miniſtre fit à l'honorable Membre. Cependant Burgoyne n'obtint point l'enquête qu'il ſollicitoit, & le parti miniſtériel fit valoir la prétendue captivité du Général, qui, même au ſein de Londres, étoit toujours réputé priſonnier du Congrès ; on en vint juſqu'à mettre en queſtion, s'il avoit le droit d'occuper un ſiége dans la Chambre. Burgoyne & ſes partiſans repouſsèrent cette objection ; en rappellant les termes de la convention de Saratoga, convention avouée du Congrès, & qui déclaroit le Général libre de remplir toute ſorte d'emploi militaire, pourvu que ce ne fût pas contre l'Amérique. « Je ne » ſuis pas moins libre, ajouta-t-il, » que je l'étois au moment où la » convention a été ſignée, & les

1778. » doutes qui s'élevent sur un fait » aussi simple, prouvent de plus » en plus la justice & la nécessité » de prolonger les séances, jusqu'à » ce que ma conduite ait subi l'examen le plus minutieux ».

Hostilités entre la France & l'Angleterre.

Le Parlement fut prorogé sans que Burgoyne eut la satisfaction de se faire entendre completement; mais si la majorité l'emporta dans cette occasion comme dans beaucoup d'autres, ce Général n'en fut pas moins réhabilité dans l'opinion du grand nombre. Il dut en partie cet heureux retour de la faveur publique, à l'erreur du Peuple Anglois, qui, sur de faux rapports, croyoit les désastres de Saratoga absolument réparés, & ne vouloit plus voir, dans cet événement, d'autres coupables que les Ministres. La pacification du Canada acheva de lui persuader que l'Angleterre n'avoit plus de malheurs à craindre en Amérique; & quant à ceux dont il se voyoit ménacé dans ses propres foyers, il songea à les écarter par la violence. Une politique insensée lui fit chercher des ressources dans la guerre; & l'Eu-

rope étonnée, apprit que rompant toutes les bornes de la prudence, les Anglois venoient enfin de se commettre avec la France, de se porter à des hostilités ouvertes qui ne laissoient plus d'excuse à la témérité, & sur l'agression desquelles il n'étoit pas possible de chicaner avec quelque pudeur : un simple exposé du combat de l'*Aréthuse* & de *la Belle-Poule*, suffira pour mettre cette agression en évidence. 1778.

Combat de la Belle-Poule & de l'Aréthuse.

Le 17 Juin, dans les eaux de Brest, près d'Ouessant, M. de la Clocheterie, Lieutenant de Vaisseau, Commandant la frégate du Roi *la Belle-Poule* de vingt-six canons de douze, eut connoissance, à dix heures & demie du matin, d'une Escadre Angloise, dont quatorze bâtimens lui parurent des vaisseaux de ligne ; l'Escadre étoit alors à quatre lieues de distance de la frégate françoise. Cet Officier s'apperçut bientôt qu'une frégate & un sloop avoient de l'avantage sur lui. Ce dernier bâtiment, armé de dix canons de six, joignit *la Belle-Poule*, & la *héla* en anglois ; M. de la Clocheterie

1778. lui répondit de parler françois; alors le sloop fut rejoindre *l'Aréthuse*, & sur les six heures & demie, cette frégate vint se mettre sous le vent à portée du mousquet de la hanche de *la Belle-Poule*. Le Capitaine François manœuvra pour éviter la position désavantageuse où il se trouvoit en présentant la hanche. Sa manœuvre exécutée avec précision & célérité, mit bientôt les deux frégates par le travers l'une de l'autre & à portée du pistolet. Dans cette position, *l'Aréthuse* le *héla* en anglois ; il répondit qu'il n'entendoit pas. Alors elle le *héla* en françois, & lui dit qu'il falloit aller trouver son Amiral. M. de la Clocheterie répliqua que la mission, dont il étoit chargé, ne lui permettoit pas de faire cette route. L'Aréthuse insista, & le Capitaine François lui répartit qu'il n'en feroit rien. Alors l'Aréthuse lui envoya toute sa bordée, & le combat s'engagea dans un moment où le vent étoit foible, & permettoit à peine de gouverner. L'action dura depuis six heures & demie du soir jusqu'à onze heures & demie,

toujours à la portée du piſtolet. La frégate Angloiſe étoit réduite ; elle profita du vent qui s'étoit élevé ; arriva vent arrière & ſe replia ſur ſon Eſcadre. Dans ſa fuite, elle eſſuya plus de cinquante coups de canon, ſans être en état de ripoſter par un ſeul. Il étoit impoſſible à M. de la Clocheterie de pourſuivre l'Aréthuſe ; cette route l'eut porté au milieu des vaiſſeaux Anglois. Il prit le parti de courir ſur la terre, & à minuit & demi, il mouilla au milieu des roches près Plouaſcat, où ſa frégate fut obſervée par deux vaiſſeaux ennemis, toute la journée du lendemain. 1778.

Ce combat avoit été des plus ſanglans, & il y eut quarante hommes de tués ſur la Belle-Poule ; de ce nombre fut le ſieur Green de Saint-Marceau, Commandant en ſecond. Parmi les bleſſés, qui ſe montoient à cinquante-ſept hommes, on diſtingua le ſieur de la Roche de Kerandraon, Enſeigne ; il avoit eu le bras caſſé, après deux heures de combat ; il fit mettre le premier appareil ſur ſa bleſſure, & vint reprendre ſon poſte qu'il garda juſ-

qu'à la fin de l'action. Un Officier
1778. auxiliaire nommé Bouvet, quoique
blessé grièvement, ne voulut pas
quitter le pont pour se faire panser; & quant au brave Capitaine, il reçut deux fortes contusions, l'une à la cuisse & l'autre à la tête. La premiere ne fut pas la moins dangereuse; la commotion violente excitée dans la partie du bas-ventre avoit occasionné une enflure considérable qui donna de vives allarmes sur le sort de M. de la Clocheterie. L'action s'étoit soutenue avec une égale vivacité jusqu'au moment où la frégate angloise abandonna le combat. Le Chevalier de Cappellis avoit commandé la batterie; il étoit secondé par les sieurs Damard & Sbirre, Officiers auxiliaires, & les sieurs de Basterot & de la Galernerie, Gardes de la Marine. Tout l'équipage animé & soutenu par l'exemple des Officiers, donna de grandes preuves de bravoure & de sang-froid. Si l'Aréthuse n'avoit été secourue par deux vaisseaux arrivés à tems pour la sauver, quoique supérieure à la Belle-Poule de plusieurs canons, elle auroit

été forcée d'amener pavillon. Ses agrès étoient en si mauvais état, que les deux vaisseaux envoyés pour observer notre frégate, ne servirent qu'à remorquer la frégate angloise. Dès qu'ils furent éloignés, M. de la Clocheterie regagna le port de Brest, où il fut reçu avec les plus grandes acclamations. A la vue de la Belle-Poule, des transports de joie signalèrent l'enthousiasme patriotique de tous les Habitans. Les Aubergistes se distinguèrent en cette occasion; il n'y en eut pas un seul qui n'ambitionnât l'honneur de traiter gratuitement l'équipage victorieux. Lorsqu'on sut quelles récompenses flatteuses le Roi venoit d'accorder à ces braves Marins, (1)

1778.

Réception faite à la Belle-Poule, lors de sa rentrée dans le port de Brest.

(1) M. *De Sartine*, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine, ayant rendu compte au Roi, du combat de sa frégate la *Belle-Poule*; Sa Majesté accorda au sieur *de la Clocheterie*, le brevet de Capitaine de Vaisseau; au sieur *de la Roche-Kerandraon*, enseigne de Vaisseau, la Croix de Saint-Louis & une pension; au sieur *Bouvet*, le brevet de Lieutenant de Frégate en pied. Elle pourvut d'ailleurs au sort des veuves & des

1778. toutes les Escadres de Brest montrèrent la plus grande ardeur pour le combat, & l'arrivée du Courier qui, à la nouvelle de cette action glorieuse, fut dépêché de Versailles avec des ordres pour faire appareiller la flotte, y causa des transports, dont l'augure favorable annonçoit la plus heureuse Campagne.

Ardeur de notre Armée navale; Keppel n'ôse se mesurer avec elle.

Si le calme qui régnoit alors avoit permis à notre Armée navale de mettre à la voile, rien n'eût pu la rètenir dans le port, tant elle étoit impatiente de mesurer ses forces avec celles de Keppel. Mais cet Amiral informé que l'infraction manifeste des Anglois avoit hâté les ordres expédiés à Brest d'appareiller au premier moment, ne crut pas devoir s'exposer, dans cette circonstance, au juste ressentiment d'un Ennemi d'ailleurs supérieur en

enfans des Officiers, Mariniers & Matelots tués dans l'action. La demoiselle *Grées de Saint-Marceau*, Sœur de l'Officier de ce nom, tué dans le combat, obtint une pension sur les fonds des Invalides de la Marine.

nombre. L'Escadre angloise n'étoit alors que de vingt-trois vaisseaux de ligne, & l'on faisoit monter à trente-deux, celle que devoit commander M. d'Orvilliers. Keppel regagna donc la rade de Saint-Helen, le Samedi 27 Juin, & vint attendre un renfort de vaisseaux, & de nouveaux ordres pour reprendre sa croisiere avec des forces moins inférieures. Ce mouvement rétrograde déplut à la Nation. On ne s'en prit point à l'Amiral qui réunissoit tous les suffrages en sa faveur; mais on demanda au Ministre ce qu'étoient devenues ses promesses & cette supériorité annoncée avec tant de confiance. 1778.

L'Amiral Keppel avoit conduit dans la rade de Saint-Helen deux frégates françoises, la Licorne & la Pallas, dont la saisie irréguliere faite à l'époque du combat de la Belle-Poule, ne laissoit aucune incertitude sur les intentions & les procédés hostiles de l'Angleterre. Dans trois Lettres adressées à l'Amirauté, Keppel présenta ces actes d'agression & toute la violence qui les caractérisoit, comme la juste

Saisie irréguliere des frégates la Licorne & la Pallas.

1778. peine d'une infraction aux loix de la mer. Quelles étoient ces Loix suivant Keppel ? d'amener pavillon à la premiere sommation d'un Capitaine Anglois. Quelle fut l'infraction des frégates françoises ? d'avoir méconnu ces Loix, d'avoir voulu s'y soustraire, & d'avoir répondu par une décharge de leur mousqueterie, à des ordres expédiés à coups de canon. Tel avoit été le procédé de la Licorne, & tel fut le motif du traitement fait à la Pallas. » J'ai cru, dit Keppel, dans sa » troisième Lettre, d'après la con» duite de la frégate françoise la » Licorne, qu'il étoit de mon devoir » de retenir aussi la Pallas. J'ai » chargé le Capitaine Hood de » prendre les Officiers à bord du » *Robust*, de distribuer l'équipage » sur d'autres vaisseaux & de signi» fier au Capitaine François, que » la conduite extraordinaire du » Capitaine de la Licorne, rendoit » cette mesure nécessaire ».

De quelle part ont commencé les hostilités.

Pour décider de quelle part les hostilités avoient été commencées, il suffisoit de lire les Lettres de l'Amiral Keppel ; cependant quoi-

qu'il fut prouvé, même en Angleterre, qu'avant le combat de la Belle-Poule, le Capitaine de l'Aréthuse avoit envoyé sa batterie à mitraille, au moment où l'on étoit encore en pour-parler, les Anglois affectoient de nous imputer une infraction, dont le reproche mieux fondé de notre part, les réduisoit à cette alternative, ou d'avouer leur déloyauté, ou d'afficher leur impudence. Pour établir contre nous la preuve d'agression, il falloit d'abord supposer, que même en faisant feu les premiers, on peut ne point être les agresseurs, & prétendre ensuite, qu'au lieu de toute sa bordée, l'Aréthuse n'avoit tiré qu'un coup de canon contre la Belle-Poule. Mais le principe impliquoit contradiction, même dans les termes, & le rapport se trouvoit démenti par le témoignage même de plusieurs Anglois. N'importe; tenons nous-en, pour un moment, à cette double supposition & voyons comme la mauvaise-foi raisonne dans ces Papiers intitulés : *Hostilités commencées par la France.*

1778.

» Lorsqu'une Puissance est en

1778. » guerre avec une autre, ſuivant
» les loix des Nations, les Puiſſances
» belligérantes ont droit d'interro-
» ger tous les vaiſſeaux neutres
» relativement à leur deſtination,
» à leur chargement, &c. La raiſon
« en eſt ſimple; les vaiſſeaux réputés
» neutres peuvent ne l'être qu'au-
» tant que leur Pavillon les annonce
» comme tels; or, c'eſt un uſage
» général, qu'un vaiſſeau ennemi
» ſe fournit des Pavillons de toutes
» les Nations, pour mieux déguiſer
» ſes deſſeins. Il y a plus; ſi le
» Capitaine du vaiſſeau qui arrête
» un vaiſſeau neutre n'eſt pas ſatis-
» fait du rapport que lui font le
» Capitaine & l'Equipage du vaiſ-
» ſeau arrêté, il a droit d'exiger
» que le Capitaine neutre lui montre
» ſes inſtructions, & cette précau-
» tion a été priſe par pluſieurs Com-
» mandans Anglois. C'eſt unique-
» ment ſur ces détails, que l'Amiral
» Keppel a demandé ſatisfaction au
» Capitaine François; celui-ci n'a
» pas voulu ſe rendre auprès de
» l'Amiral pour répondre aux queſ-
» tions qu'il avoit à lui faire, on a
» donc tiré un coup de canon ſur

« son vaisseau pour le forcer à se
» mettre en panne ; l'Officier Fran- 1778.
» çois a pris pour une insulte, ce
» qui étoit conforme à l'usage, &
» il a riposté au coup de canon
» par sa bordée entiere ; ce sont
» donc les François qui ont com-
» mencé la guerre, & l'Amiral
» Keppel a fait ce que la prudence
» & les loix des Nations lui per-
» mettoient de faire ».

Premiers effets des hostilités.

Nous laissons aux Lecteurs impartiaux le soin d'apprécier l'inculpation & l'apologie renfermées dans ce fragment du Pamphlet britannique, & nous nous contenterons d'indiquer les premiers effets de cette infraction, de quelque part qu'elle vienne. Un des plus sensibles en Angleterre, fut d'intimider une grande partie de la Nation, de faire baisser les fonds à la Bourse de Londres, & de jeter la consternation parmi les Négocians. Les hostilités produisirent en France des effets tout contraires. En justifiant des représailles jusqu'alors suspendues par la généreuse discrétion du Monarque, elles ouvrirent enfin une libre carriere à la

1778. valeur nationale. Comme on l'a déjà vu, la flotte de Brest reçut ordre de mettre à la voile, & toute la Marine accueillit cette nouvelle comme le présage infaillible d'un triomphe décisif. Les Troupes de terre montroient la même ardeur & une égale confiance. Plusieurs Régimens furent désignés pour marcher aux premiers ordres du Maréchal de Broglie qui se disposoit à passer en Bretagne. Tout le Royaume se crut un moment à la veille de tenter une descente en Angleterre ; & cette invasion l'objet des terreurs de la Grande-Bretagne, devint pour la France un motif d'encouragement & d'enthousiasme; il n'y avoit pas un Soldat qui n'ambitionnât l'honneur de participer à cette expédition.

Adhésion de l'Espagne au traité. Suite de l'infraction des Anglois.

Malgré les assertions prématurées de quelques Gazettes, l'Espagne n'avoit point encore adhéré publiquement au traité que la France venoit de conclure avec les Etats-Unis d'Amérique. Ses préparatifs de guerre & ses formidables armemens pouvoient n'être qu'une précaution, un acte de prévoyance que justifioient

assez

le caractere ombrageux & le
entreprenant de l'Angleterre. 1778.
ces mesures supposoient dans
onseil de Madrid, une dispo-
réfléchie à nous seconder de
es ses forces, & l'on ne peut
répéter que le Pacte de fa-
garantissoit cette convention
la France & l'Espagne. A la
elle du combat de la Belle-
e & de la saisie des frégates
icorne & la Pallas, les deux
ances comprirent la nécessité
aire cause commune, & une
re de Louis XVI acheva de
der Sa Majesté Catholique.
hésion de l'Espagne au traité
ommerce & d'amitié entre la
ice & les treize Provinces
édérées, fut donc une suite
ssaire & l'un des plus funestes
s des imprudentes hostilités de
rande-Bretagne. La guerre fut
rmais inévitable & forcée entre
gleterre & les trois Puissances
es.

ependant le Peuple de Londres mençoit à témoigner de l'in-tude sur une *équipée* navale, t il avoit reçu les premieres

Les Ministres d'Angleterre essayent de calmer les inquiétudes du Peuple.

1778. nouvelles avec transport; il envisageoit, en frémissant, les suites de cette *incartade* ministérielle. Pour calmer ses allarmes, l'Administration fit répandre quelques Papiers, où sans oser le rassurer tout-à-fait, elle affectoit le desir & l'espérance de voir ce différend se terminer à l'amiable. » Tout dépend, est-il dit » dans ces nouveaux Pamphlets, de » la teneur des Commissions, dont » étoient pourvus les Capitaines de » la Licorne & de la Pallas; si elles » portoient de saisir nos vaisseaux » marchands & de troubler notre » commerce, la guerre est indis» pensable; mais si elles ne conte» noient point d'ordres de cette » espèce, il est aisé d'arranger les » choses; la France appréciera la » conduite de notre Amiral, elle » sentira que nous n'avions point » d'hostilités en vue & que nous son» gions uniquement à notre propre » défense ».

Les Anglois continuent leurs insultes.

Le ressentiment de la France étoit fondé sur des procédés manifestement injurieux; & de vaines paroles, de vagues discussions ne pouvoient pas en suspendre les

effets ; elle n'étoit plus diſpoſée à perdre le tems en négociations ; d'ailleurs, les Anglois continuoient leurs inſultes. L'Amiral Keppel avoit laiſſé en chaſſe les deux vaiſſeaux de ligne le Vaillant & le Courageux ; & la frégate françoiſe l'Iphigénie n'avoit échappé à leur pourſuite, qu'à la faveur d'un calme. Trois autres vaiſſeaux, le Milford, la Proſerpine & le Fox, étoient encore employés à cette guerre. Ce dernier venoit d'envoyer à Ports-Mouth deux brigantins françois la Sainte-Marthe & l'Aimable Victoire. Pour juſtifier ces violences que l'Amiral Keppel n'avoit ôſé ſe permettre juſqu'alors contre les vaiſſeaux marchands, on fit inſérer dans les Papiers anglois, que les deux navires alloient en Amérique, ou qu'ils en revenoient chargés pour le compte des Rebelles, qu'en un mot, ils étoient cenſés Gallo-Américains. La ſeule réponſe qu'il y avoit à faire à de pareilles allégations, étoit de hâter le départ de notre flotte ; elle mit enfin à la voile le 8 Juillet ſur les quatre heures du matin. Si le vent eût

1778.

Départ de la Flotte de Breſt.

un combat assez vif, avoit
bâtiment anglois d'amener
villon. Cette prise fut,
quelques jours, l'unique év
remarquable dans ces para

Forces respectives des Flottes Angloise & Françoise.

Quoique forte de trente-
seaux de ligne, de six f
d'un sloop & de deux br
flotte de Keppel n'avoit p
la nôtre, cette supériorité
sans laquelle il n'y a pas d'
d'un combat naval où les
ayent eu l'avantage sur les F
La conduite timide de l'A
bien voir, en cette conjo
qu'il partageoit la défianc
Nation ; elle fut d'abord

Les Gazetiers affectoient d'appuyer cette nouvelle; mais l'Amiral Keppel n'étoit encore battu que par les vents qui, la nuit du Jeudi 23 Juillet, emportèrent la vergue de misaine de son vaisseau la Victoire. Pour remédier à cet accident, il fallut dépouiller de sa grande vergue le Thunderer qui rentra dans un des Ports d'Angleterre. La retraite de ce bâtiment réduisit la flotte angloise à trente vaisseaux de ligne. On portoit celle de France à trente-deux vaisseaux & dix frégates. (1) Les deux Nations s'attendoient à quelque coup d'éclat; mais toutes les manœuvres de Keppel annonçoient déjà qu'il ne hasarderoit point une affaire générale. Cependant les deux Armées étoient en présence depuis cinq jours, à une distance l'une de l'autre d'en-

1778.

(1) Lors de l'action du 27 Juillet, plusieurs vaisseaux de ligne avoient été séparés de la flotte françoise; comme ils ne se trouvèrent point au combat, & que ceux de l'Amiral Keppel étoient supérieurs en artillerie, la gloire de M. d'Orvilliers fut de combattre & de maltraiter l'Ennemi avec des forces inférieures.

engagement où nous eſ
l'avantage qu'il s'attribue
relation infidèle.

Relation infidèle du combat d'Oueſſant.

» La flotte françoiſe
» jours au vent & gagnan
» j'employai tous les mo
» ſibles de la ſerrer de
» tenant raſſemblés les va
» Roi, autant que la nat
» pourſuite le rendoit
» La manœuvre timide
» çois & le peu d'inclina
» montroient à ſe laiſſer a
» rendoient cette précaut
» ſaire ; il étoit clair qu'i
» ſoient à un combat régu
» circonſtance me fit ſaiſi

» de près le centre & l'arriere-
» garde de la flotte ennemie. Les 1778.
» François commencèrent à faire
» feu sur le vaisseau de la division
» du Vice-Amiral *Sir Robert Har-*
» *land*, qui se trouvoit le plus en
» avant. Cette division ne tarda pas
» à rendre feu pour feu à mesure
» que les vaisseaux se trouvoient à
» portée. La chasse avoit étendu
» leur ligne; mais ils se formèrent
» promptement en ordre de bataille,
» & comme les deux flottes sui-
» voient un cours différent, elles
» passèrent très-près l'une de l'au-
» tre. L'objet des François, étoit
» de désemparer les vaisseaux du
» Roi de leurs mâts & de leurs
» voiles, projet dans lequel ils
» réussirent au point de mettre
» plusieurs vaisseaux de ma flotte
» hors d'état de me suivre, lorsque
» je virai vent arriere à l'effet de
» porter vers la flotte françoise. Je
» me vis donc obligé de virer en-
» core pour joindre ces vaisseaux;
» ce qui donna aux François, vers
» le déclin du jour, le tems de
» rallier leur flotte, & de la mettre
» en ligne de bataille sous le vent

» de la flotte du Roi ; je les laissai
1778. » se former, sans faire feu sur eux,
» pensant que leur intention étoit
» de mesurer, le lendemain matin,
» leurs forces avec les nôtres ; mais
» ils avoient été si battus pendant
» le jour, qu'ils profitèrent de la
» nuit pour se retirer. Le vent leur
» étoit favorable, j'avois plusieurs
» de mes vaisseaux désemparés, &
» je ne songeai pas même à pour-
» suivre la flotte françoise ».

Opposons à cette relation peu vraisemblable, le rapport du même fait, extrait du Journal de notre Armée, & convenons que l'Histoire, si féconde en contradictions, en offre peu d'aussi frappantes que celles de ces deux exposés. Celui qu'on va lire eût pu s'offrir sous une forme plus élégante ; mais on a craint d'en changer les termes, & qu'en leur substituant des expressions plus françoises, la relation ne perdît quelque chose de sa précision & de son exactitude. Comme presque tous les Arts, la Marine a ses termes techniques & ses locutions particulières, dont l'emploi est indispensable dans ces détails de

manœuvres, qui ne ſont jamais à la portée du commun des Lecteurs, & qui, pour être entendus des gens de l'Art, ont beſoin d'être préſentés, dans ce langage de convention qui leur eſt ſpécialement affecté.

1778.

Extrait plus exact du journal de notre Armée navale.

» Le 27, à quatre heures du
» matin, les vents étoient paſſés
» à l'Oueſt, & tout annonçoit un
» tems favorable ; l'Armée enne-
» mie reſtoit à l'Eſt-Nord-Eſt, à
» deux lieues & demie de diſtance
» de l'Armée françoiſe. Le Comte
» d'Orvilliers fit le ſignal de ſe ral-
» lier dans l'ordre de bataille natu-
» rel. L'Armée de Keppel tenoit
» toujours les amures à babord,
» ainſi que l'Armée du Roi ; mais
» à neuf heures, notre Général
» obſervant que l'Amiral Anglois
» élevoit ſon arrière-garde au vent,
» & voulant s'approcher de lui,
» fit revirer lof pour lof par la
» contre-marche. A peine l'ordre
» de bataille étoit-il formé, que le
» Comte d'Orvilliers reconnut aux
» mouvemens de l'ennemi, que ſon
» projet étoit de tomber ſur l'ar-
» rière-garde de l'Armée Françoi-
» ſe, & de prolonger ſa ligne au

» même bord. Pour le prévenir,
1778. » il fit revirer toute l'Armée en-
» semble, & ordonna de se former
» sur l'ordre de bataille renversé,
» l'Escadre bleue faisant l'avant-
» garde, l'Escadre blanche au corps
» de bataille, & l'Escadre blanche
» & bleue à l'arriere-garde. Par
» cette manœuvre hardie, il se mit
» à portée de rompre le dessein des
» Anglois, de porter du secours à
» l'Escadre bleue, & de prendre
» sur l'Armée ennemie la position
» que son Amiral vouloit prendre
» sur l'Armée du Roi, qui se tint
» en bon ordre sur cette ligne, à
» dix quarts largue. Lorsque la tête
» de l'Armée angloise se présenta
» pour combattre par derriere l'Es-
» cadre bleue, elle la trouva à
» l'autre bord en bataille, & com-
» me en réserve pour le moment;
» les Escadres blanche & bleue
» couroient à dix quarts largue,
» & les vaisseaux se tenoient trop
» serrés au bord opposé, pour
» craindre que la ligne ennemie ôsât
» tenter de les traverser. L'Amiral
» Anglois prit donc le parti forcé
» de prolonger l'Armée Françoise,

» & de combattre à bord opposé.
» Le feu commença par l'Escadre 1778.
» bleue, qui formoit l'avant-garde,
» & continua successivement dans
» toute la ligne, de maniere que
» chaque vaisseau françois donna
» sa bordée à chaque vaisseau en-
» nemi, & reçut pareillement la
» sienne. Le feu se soutint vive-
» ment de part & d'autre pendant
» trois heures ; mais il parut que
» celui de l'Armée du Roi étoit
» servi avec plus de vivacité que
» le feu de l'Armée Angloise, dont
» la position sous le vent, étoit plus
» avantageuse pour pointer les ca-
» nons & servir la premiere batte-
» rie. Le Comte d'Orvilliers vou-
» lant lui enlever cet avantage, fit
» signal à l'Escadre bleue d'arriver
» par un mouvement successif, &
» ensuite à toute l'Armée de se
» ranger à l'ordre de bataille, l'a-
» mure à stribord. Ce mouvement,
» quoique bien exécuté dans la sui-
» te, fut trop retardé pour pou-
» voir suivre le serre-file, & pro-
» longer sous le vent, de queue à
» tête, l'Armée Angloise, comme
» le Général se l'étoit proposé. Il

1778. » n'est pas étonnant qu'un mouve-
» ment que l'occasion fit naître,
» n'ait pas été parfaitement saisi
» dans le premier instant ; mais le
» Duc de Chartres ayant passé à
» poupe du Général, pour lui de-
» mander son intention, le Comte
» d'Orvilliers lui répondit qu'elle
» étoit de continuer l'ordre de ba-
» taille de sa position, ce qui fut
» promptement exécuté. Cette évo-
» lution arrêta l'Amiral Anglois,
» dont l'Armée avoit déjà revíré
» vent devant par la contre-mar-
» che, & se portoit sur la queue
» de l'Armée Françoise, en cou-
» rant en ligne à dix quarts largue.
» L'Amiral Keppel ayant rencon-
» tré l'Armée du Roi en bataille &
» opposée à sa route, se vit forcé à
» un mouvement rétrograde, &
» profita de sa position actuelle au
» vent de l'Armée Françoise, pour
» rallier la sienne à l'ordre de ba-
» taille sur stribord. L'Armée du
» Roi poursuivit celle d'Angleterre,
» & lui présenta le combat dans le
» meilleur ordre, sous le vent,
» depuis deux heures après midi,
» jusqu'au lendemain ; mais l'Ami-

» ral Anglois ne crut pas ſans dou- » te devoir l'accepter, & il profita » de l'obſcurité de la nuit pour » faire ſa retraite, en cachant ſoi- » gneuſement ſes feux, tandis que » les vaiſſeaux de l'Armée françoiſe » portoient les leurs, afin que ſa » poſition put être clairement ap- » perçue de la flotte angloiſe. Le » 28 au ſoir, l'Armée du Roi s'en- » tretenant par la latitude d'Oueſ- » ſant, où elle avoit établi ſa croi- » ſiere, l'étonnement fut général » lorſqu'on découvrit l'Iſle d'Oueſ- » ſant même, dont le Comte d'Or- » villiers s'eſtimoit diſtant de vingt- » cinq à trente lieues. Se voyant à » portée de Breſt, il ſe détermina » à y faire entrer ſes Eſcadres, tant » pour mettre à terre les bleſſés, » que pour y prendre les rechanges, » dont quelques vaiſſeaux pouvoient » avoir beſoin pour continuer leur » croiſiere ».

1778.

Réflexions ſur ces deux expoſés.

Cet extrait, dont on a ſupprimé le commencement, préſente jour par jour, heure par heure, la ſuite des manœuvres que le Comte d'Orvilliers fit exécuter pour conſerver l'avantage du vent ſur un ennemi

qui, de ſon côté manœuvroit pour
1778. le lui enlever. On auroit deſiré que
l'Amiral Keppel n'eût pas négligé
de faire connoître ces manœuvres à
l'Amirauté d'Angleterre ; mais il
eſt étonnant qu'il en ait fait d'inutiles à la pourſuite d'une Armée
qui ne prenoit pas chaſſe, & dont
aucun mouvement n'annonçoit
qu'elle cherchât à éviter ſa rencontre. Sans doute, lorſqu'il dit
que cette Armée avoit gagné le
large, il ne fit pas attention que
le vent ſouffloit du large ; c'eſt aux
Marins des deux Nations à décider
ſi un vaiſſeau peut fuir du côté
d'où vient le vent. Quoi qu'il en
ſoit, les deux Commandans ſemblent s'être donné le mot, pour
dire exactement la même choſe :
Je cherchois à engager le combat ; mais mon adverſaire a profité de l'obſcurité de la nuit pour s'échapper.... Tel eſt le réſumé de chaque relation en particulier. Que
répondre à cela ? Féliciter les deux
Nations de la bonne opinion qu'elles
ont l'une & l'autre de leurs forces, de leur bravoure & de leur
expérience. Ce qu'il y auroit à de-

er, c'eſt que l'Angleterre ſe con- 1778.
t mieux en véritable gloire, &
'elle ſe perſuadât, une fois pour
ıtes, que ce n'eſt pas en dépré-
nt la valeur de ſon ennemi, qu'on
ute du luſtre à ſon propre cou-
ge. On voit avec peine que dans
récits de cette derniere action,
e a ſouvent donné lieu à ce re-
oche. Ses Feuilles publiques ſont
nplies d'expreſſions peu meſu-
es, peu généreuſes. Eſt-ce qu'on
peut dire en Anglois que l'en-
mi s'eſt *retiré*, ſans employer le
rbe *fuir* ? D'ailleurs, n'y eut-il
s une forfanterie indécente dans
clat puéril que les Anglois, mal
ormés, donnèrent à la premiere
uvelle du combat d'Oueſſant.
n'avoit aucuns détails ſur ce Forfanterie des Anglois.
mbat, & l'on en parloit comme
ıne victoire complette ; à la
lle, en Province, & dans les
mps, on ſe livroit à une joie
modérée. Il ne s'agiſſoit de rien
ins que de la défaite abſolue de
flotte françoiſe ; déjà les ban-
res flottoient ſur les tours des
liſes ; l'air retentiſſoit du bruit
s cloches, & peu s'en fallut que

1778. le canon de la Tour de Londres, n'annonçât ce grand événement.

La consternation succède à l'ivresse.

Enfin le voile se déchire, & l'étonnement succède à l'ivresse ; la réflexion présente ce triomphe prématuré sous les traits les plus sombres ; on calcule, en un mot, que dans le cours de la derniere guerre, aucune flotte angloise n'a perdu autant de monde dans un jour de combat, que la flotte de Keppel vient d'en perdre en ce foible choc. De l'aveu même de l'Amiral, le nombre de ses morts & de ses blessés, fut d'environ cinq cens hommes, & l'on pouvoit le porter au double sans craindre d'exagérer. (1) A ces considérations se joignoit l'inquiétude que faisoit naître le mauvais état de la flotte, dont plusieurs vaisseaux désemparés forcèrent Keppel d'aller se radouber à Ports-Mouth. On se demandoit tout bas, si c'étoit des bassins de ce Port que la flotte

(1) Les Anglois avoient fait jeter à la mer un grand nombre de corps morts, dans l'espoir d'ensevelir le secret de leur perte dans les abîmes de l'Océan.

angloise se proposoit de bloquer celle de France; on demandoit sur-tout en quoi consistoit ce grand avantage, si fièrement contesté par l'Ennemi. Mais ces questions ne se faisoient que dans le secret des Comités particuliers; & les Gazetiers n'ôsoient se les permettre dans leurs Papiers. L'Amiral Keppel étoit Whigt & l'un des plus braves de l'Angleterre; dans cette circonstance le parti de l'opposition devoit donc se réunir aux Torys, & il étoit naturel que tout le monde parût chanter victoire. Il ne falloit point sur-tout attendre d'impartialité des Nouvellistes Anglois. Cependant un des Périodistes de Londres eut le courage d'insérer dans sa Gazette, la Lettre d'un Officier de la flotte angloise, où, après avoir rendu compte des mouvemens respectifs des deux Armées Navales, l'Officier ajoute: « Le » vent ayant changé & cessant de » nous être contraire, l'ennemi, » pour rendre l'action inévitable, » abandonna sa position, & gardant » toujours l'avantage du vent, & » toujours formé en ligne réguliè-

1778.

Aveux d'un Officier de la flotte de Keppel.



» nous avoir ainsi passé
» conservant toujours le
» dre, il fit le tour de n
» & se forma en ligne
» sous notre vent; il se m
» à nous recevoir, & g
» position le reste du jou
» dant sa canonnade av
» réussi à nous enlever
» nos vergues, &, en g
» nous désemparer nos
» que malgré la supériori
» forces, il nous fut imp
» renouveller le combat;
» ployâmes le reste du j
» parer nos agrès. La fl
» çoise paroissoit avoir pe
» (1) & lorsque sur les

» heures du foir, nous eûmes mis » nos vaiſſeaux en état de ſervice, » notre Amiral, ſans doute pour de » bonnes raiſons, ne crut pas de- » voir revenir à la charge, quoi- » que nous euſſions le vent pour » nous. Aux manœuvres de la flotte » françoiſe, il jugea qu'elle étoit » diſpoſée à nous livrer combat le » lendemain matin ; mais il ſe trom- » poit ; la nuit ſuivante elle reprit » la route de Breſt. Cette flotte » n'étoit que de vingt-cinq ou » vingt-ſix vaiſſeaux de ligne, dont » pluſieurs du dernier rang ; elle » n'avoit que trois vaiſſeaux à trois » ponts ; en ſorte qu'à tous égards, » elle nous étoit inférieure en for- » ces ».

1778.

Eloge des Comman-dans & des Equipages de la flotte françoiſe.

On ne voit rien à rectifier dans ces aveux non ſuſpects de l'Officier Anglois, que le détail concernant la rentrée du Comte d'Orvilliers. Je me contenterai d'ajouter, d'après des relations non moins impartiales, mais beaucoup plus détaillées, que le Commandant en

montoient à cent ſoixante-trois, & les bleſſés à cinq cens dix-ſept.

1778. chef de notre Armée Navale, signala son habileté dans cette circonstance par des manœuvres approuvées de tous les gens de l'Art; que M. le Duc de Chartres, commandant l'arriere-garde, soutint quelque tems, avec un courage froid & tranquille, l'attaque de plusieurs vaisseaux, acharnés contre le *Saint-Esprit*; & que l'intelligence & la bravoure si connues du Comte Duchaffault, commandant l'avant-garde, méritèrent à cet excellent Officier, les suffrages & l'admiration de toute l'Armée. Il fut dangereusement blessé dans le combat, (1) & vit tomber à ses côtés,

(1) Il avoit reçu un coup de mitraille si considérable, qu'on trembla longtems pour sa vie. On parvint enfin à lui retirer de l'épaule un morceau de fer pesant environ cinq onces; & depuis cette opération, sa blessure prit un caractere plus consolant. La Reine allarmée de la situation inquiétante de cet Officier, dit à ce sujet: *Le pauvre M. Duchaffault, que je le plains! je voudrois être oiseau pour aller lui servir de garde.* Ces expressions admirables peignent à la fois la sensibilité de notre auguste Souveraine, & le mérite de l'Officier qui les inspira.

& pour ainsi dire sous le même coup, un fils chéri, dont la blessure & le danger allarmèrent sa tendresse, & n'ébranlèrent point son courage. M. Duchaffault continua de donner ses ordres avec le même sang-froid & la même intrépidité. Si quelques Officiers se montrèrent peu jaloux d'imiter les grands exemples de ces illustres Chefs, on peut dire qu'en général l'Armée Françoise brûloit d'en venir à une affaire décisive avec les Anglois ; mais on a vu qu'ils refusèrent l'engagement avec une opiniâtre persévérance. La nuit même du 28 Juillet, ils forcèrent de voiles, éteignirent leurs feux, & se retirèrent avec quatorze vaisseaux désemparés. Toute la journée du lendemain notre flotte resta sur le champ de bataille, & l'intention du Comte d'Orvilliers étoit de reprendre sa route sur Ouessant, & d'achever sa croisiere à l'entrée de la Manche ; mais plusieurs vaisseaux lui ayant fait connoître que leurs mâtures étoient endommagées, il se détermina, le matin

1778.

1778. du 29, à venir mouiller dans la rade de Brest.

Trait de gaieté françoise. Rien ne prouve mieux, ce me semble, les dispositions de nos braves Marins, que ce trait de gaieté françoise, exhalé même au fort de l'action : un vaisseau ennemi étoit venu par le travers du *Saint-Esprit*, en présentant la proue. Dans cette position, il lâcha ses deux bordées à la fois, de maniere que l'une frappa l'air, & l'autre alla tomber sur la flotte angloise. Des huées & de grands éclats de rire, partirent aussitôt de toutes nos Escadres, & l'Anglois se retira confus. On demande si une Nation qui conserve dans l'horreur des combats, une valeur si froide & si gaie, ne semble pas avoir des droits imprescriptibles à la victoire.

Nos Escadres remettent successivement à la voile. Le Comte d'Orvilliers ne tint pas longtems ses Escadres oisives dans la rade de Brest. Le lendemain de sa rentrée, il fit sortir six vaisseaux sous le commandement du Chevalier de Monteil; hâta le ravitaillement des autres, & donna des ordres si bien exécutés, qu'en

1778.

eu de tems le dommage fut réparé. A quelques vaisseaux près, toute la flotte mit successivement à la voile.

Accueil fait à M. le Duc de Chartres, tant à Paris qu'à Versailles.

Cependant M. le Duc de Chartres étoit allé rendre compte au Roi de l'avantage remporté sur l'Amiral Keppel. L'apparition de ce Prince dans la Capitale, porta la joie dans tous les cœurs françois ; elle se manifesta durant trois jours par une illumination générale des jardins du Palais Royal. Il y reçut publiquement les témoignages les moins équivoques de l'affection des Parisiens, & du prix qu'ils attachent à la conservation des augustes rejetons de la Maison de France. Le Roi lui fit un accueil flatteur où se peignoit toute la satisfaction de Sa Majesté ; elle éclata bientôt dans les graces & les récompenses, dont la distribution fut confiée à M. le Duc de Chartres. Enfin, ce Prince reparut à Brest, où l'on n'attendoit que lui pour juger en Conseil de guerre, les Officiers dont la conduite avoit paru douteuse. Deux Capitaines étoient accusés d'avoir méconnu les signaux

1778. de leur Commandant, & l'objet du Conseil de guerre étoit de prononcer sur cette désobéissance; mais comme on le verra plus en détail, il n'y eut point de Jugement, parce qu'il ne se trouva pas de coupables.

Les Anglois contestent l'importance du combat d'Ouessant.

A ces divers exposés, dont on prie le Lecteur d'excuser les redites souvent inévitables dans l'instruction d'un pareil procès, on eût pu joindre d'autres pièces également victorieuses, & dont la réunion formeroit un nouveau corps de preuves contre les prétentions de l'Angleterre, relativement au combat d'Ouessant; mais l'avantage des François dans cette premiere affaire générale, nous paroît suffisamment constaté. On a vu par les aveux de quelques Anglois, qu'ils nous cédoient la victoire d'assez bonne grace; d'autres nous la disputèrent avec plus d'opiniâtreté que de bonne foi; mais le grand nombre se voyant forcé d'y renoncer, prit le parti d'en contester l'importance. La plupart des Nouvellistes anglois, se persuadèrent que pour sauver l'honneur du Pavillon

villon britannique, il suffisoit de parodier le combat du 27 Juillet. 1778.
Le caractere national se retrouve parfaitement dans ces saillies angloises, dont on a recueilli le trait suivant.

Parodie de ce combat.

« Vendredi soir, à *Ludgate-Hill*, » deux Cochers se dépouillèrent » jusqu'à la ceinture, pour décider » une querelle; ils se battirent pen- » dant plus de trois quarts-d'heu- » re, au grand plaisir d'un con- » cours immense de spectateurs; » enfin, l'un & l'autre étant assez » bien battus, l'un d'eux reçut un » dernier coup qui le jeta dans le » ruisseau de la rue : là, cherchant » à tirer parti de sa situation, pour » recueillir ses forces, il resta tran- » quillement assis, jusqu'au moment » où quelqu'un de la foule cria à » son antagoniste: *Mort de ma vie!* » *TOM, pourquoi ne rosses-tu pas* » *ce Maraud? Pourquoi ne l'obliges-* » *tu pas à se lever, ou bien à recon-* » *noître qu'il est rossé?* Tom, qui » en avoit assez lui-même, & qui » avoit aussi besoin de reprendre » haleine, répondit : *Non, qu'il se* » *leve & qu'il se batte GALAM-*

» *MENT*. Pendant ce tems, la
1778. » nuit déployoit ses voiles ; le jour
» s'obscurcit de maniere qu'il ne
» fut plus possible de se battre ;
» chacun se retira donc au cabaret
» qui lui étoit le plus familier, &
» là, fit à la compagnie la relation
» de sa victoire. Après s'être ra-
» fraîchis l'un & l'autre, & s'être
» bien promis de mesurer encore
» leurs forces, sitôt qu'ils seroient
» un peu remis de leurs meurtris-
» sures, l'un gagna son logis par
» le chemin le plus court ; l'autre
» s'égara, & ne sut où il étoit,
» qu'au moment où il se trouva à
» sa porte ».

Comment il fut avantageux aux Anglois.

Ces plaisanteries n'ôtent rien à la gloire du Comte d'Orvilliers, & ne peuvent rien ajouter à celle de l'Amiral Keppel. Toute l'Europe avoue aujourd'hui que l'ascendant de la France sur la Grande-Bretagne, se manifesta dès le combat d'Ouessant : mais considéré sous un autre point de vue que celui de la gloire, ce combat fut avantageux à l'Angleterre, en ce qu'il favorisa la rentrée de sa flotte des Indes Orientales. Ce

ɔnvoi composé de dix vaisseaux, 1778.
ɔnt la cargaison étoit évaluée à
ainze cens mille livres sterling,
urnit dans ses équipages une ressource précieuse à l'Amirauté, qui
s employa sur le champ au service de la Marine Royale. Ce fut
'ailleurs un encouragement pour
Commerce, & dès le lendemain
s Actions des Indes haussèrent de
ix pour cent. Ces vaisseaux meacés de tomber entre les mains
les François, qui croisoient à l'entrée de la Manche plusieurs jours
vant l'affaire d'Ouessant, ne durent leur salut qu'à ce combat.
Par l'événement, l'Amiral Keppel
endit un service signalé à sa Naion, & les Commerçans d'Angleterre lui furent bon gré d'avoir
donné, dans cette circonstance,
de l'occupation aux Escadres Françoises.

Murmures de quelques Politiques François.

Cette nouvelle donna lieu en France aux murmures de quelques Politiques mal informés de la position de notre Armée Navale. Ils supposoient que M. d'Orvilliers auroit pu intercepter les dix vaisseaux anglois, & le blâmoient d'avoir

manqué, par sa retraite précipitée, l'occasion d'une si belle prise. Mais
1778. l'arrivée de la flotte des Indes, ne pouvoit se prévoir à telle époque donnée, & le mauvais état de quelques-uns de nos vaisseaux, les forçoit de suspendre leur croisiere. Cette interruption nécessitée par les circonstances, fut un point que la fortune des Anglois saisit avec précision pour donner quelque relache à leurs désastres. Notre flotte remit promptement à la voile, & quoiqu'un peu moins nombreuse, elle parut tout aussi formidable qu'auparavant, à cela près que M. Duchaffault ne devoit point y commander; les suites de sa blessure ne lui permettoient pas encore de tenir la mer. Sa division passa à M. le Duc de Chartres, & M. de Guichen fut choisi pour commander celle du Prince.

On ne doutoit pas que nos Escadres, remises en mer le 17 Août, ne cherchassent à combattre l'Amiral Keppel. La disposition des équipages & la haute opinion qu'on avoit de leurs Commandans, sembloient présager un nouveau combat bien

: décisif que le premier. Le
ıbre des vaisseaux ennemis porté 1778.
ente deux, sans compter les fré-
s, n'effrayoit point nos braves
ins. Ils se rappelloient qu'à l'af-
: d'Oueſſant, la supériorité en-
: plus marquée des Anglois n'a-
pas empêché notre Armée d'en
ır victorieuse, & s'ils rendoient
ce aux talens de l'Amiral Kep-
, ils savoient par expérience, Confiance
la bravoure & l'activité de ses des François.
ipages l'avoient secondé foible-
ıt dans cette occasion. C'étoit
entiment général dans toute la
nce, & particulièrement à Paris.
oisifs de cette Capitale offroient
parier trois contre un, que si
deux Armées venoient à se ren-
trer, la flotte angloise seroit
:ue ; & il ne se trouvoit personne
ôsât courir les risques d'une
eure aussi avantageuse. Cette
ıiere d'exprimer sa confiance à
is, valoit bien les plaisanteries Fanfaron-
scentes, dont on amusoit le nades des
ple de Londres, soit qu'on y Anglois.
à l'encan la flotte de Brest,
qu'on y affichât des hôtels à
er pour les Chefs de l'Armée

Françoise; mais dans cette conjonćture le sentiment de la valeur nationale, n'étoit pas l'unique fondement de notre sécurité.

1778.

Que l'intérêt de l'Espagne est de temporiser.

Le bruit s'étoit répandu que notre Armée Navale déjà redoutable par elle-même, alloit recevoir un renfort de douze vaisseaux espagnols, détachés des armemens de Cadix. On raisonnoit sur cette nouvelle conformément à quelques articles du Pacte de famille, dont l'exécution étoit vivement sollicitée à la Cour de Madrid; mais jusqu'à la rentrée de la flotte du Mexique, la politique de cette Cour étoit de temporiser. Si d'une part, le Marquis d'Almodavar, son nouvel Ambassadeur en Angleterre, avoit enfin présenté ses Lettres de créance à Sa Majesté Britannique; si, dans l'opinion de quelques spéculateurs, il étoit chargé de concerter des moyens de pacification, & de ménager un raccommodement entre les Cours de Versailles & de Saint-James; d'un autre côté, cet Ambassadeur négligeoit de mettre son hôtel en état de le recevoir, & le bruit de

Londres étoit que, sommé de s'expliquer sur cette négligence, il avoit allégué le Pacte de famille, & s'étoit attiré par cette réponse, beaucoup de froideur de la part des Ministres de la Grande-Bretagne ; qu'il se disposoit en conséquence, à partir de Londres sans prendre congé du Roi d'Angleterre, & que le Comte de Gratham alloit quitter Madrid sans plus de formalités. Ces dernieres suppositions acquéroient d'autant plus de faveur, que la flotte des galions qu'on a dit être retournée à la Havane, & dont le retard avoit causé de l'inquiétude aux commerçans de toute l'Europe, venoit enfin d'entrer dans la baie de Cadix, avec une cargaison d'environ vingt-trois millions de piastres fortes, & un chargement considérable des productions de l'Amérique méridionale. 1778.

Par ces conjectures plus ou moins accréditées chez les différens Peuples de l'Europe, on croyoit interpréter les dispositions secretes du Gouvernement espagnol ; mais ses vues étoient encore impénétra- Mistere dans ses opérations

1778. bles, malgré la continuité de ses armemens, qui donnoient beaucoup à penser aux Politiques. L'ordre expédié à l'Entrepreneur général des vivres de la Marine, concernant l'approvisionnement de trente vaisseaux de ligne, fournit encore plus de matiere aux spéculations. Cet ordre annonçoit un projet d'entreprise, dont l'exécution pouvoit être l'ouvrage de six mois; mais quel étoit ce projet, & quelle devoit-être cette expédition? C'étoit le secret des Cours de France & d'Espagne. Ce qu'il y a de certain, c'est que la flotte de Brest resta dans une espèce d'inaction, jusqu'au moment où l'Espagne parut vouloir mettre un terme à la sienne; Pendant tout ce tems, la seule Escadre de Toulon fit quelques tentatives heureuses sur l'Ennemi. A peine eût-elle appareillé, qu'elle s'empara de quatre bâtimens anglois, richement chargés en draperie, soierie, & bijouterie. Chacune de ces prises fut estimée cinquante mille livres sterling; de sorte que M. de Fabry & ses équipages, eurent à partager près de

Riches prises faites par M. de Fabry.

trois millions de nos livres. Ils furent des premiers à se ressentir du bienfait de l'Ordonnance par laquelle Sa Majesté abandonnoit aux vaisseaux preneurs, la valeur entiere des bâtimens de guerre, & les deux tiers du produit des navires marchands. Cette Ordonnance en faveur de la Marine Royale, fut bientôt suivie d'une Déclaration, qui donnoit le même encouragement aux Armateurs de nos différens Ports. Dès qu'elle fut enregistrée au Parlement, on vit paroître dans le Public des copies de cette Lettre du Roi à l'Amiral de France.

1778.

Ordonnance & Déclaration en faveur de la Marine.

» Mon Cousin,

» L'insulte faite à mon Pavillon, » par un frégate du Roi d'Angle» terre, envers ma frégate la *Belle-* » *Poule*; la saisie faite par une Es» cadre angloise, au mépris du » droit des gens, de mes frégates » la *Licorne* & la *Pallas*, & de » mon lougre le *Coureur*; la con» fiscation des navires appartenans » à mes Sujets, faite contre la foi » des traités: le trouble continuel » & le dommage que la Puissance

Lettre du Roi à l'Amiral de France.

1778. » Angloise apporte au commerce
» maritime de mon Royaume & de
» mes Colonies d'Amérique, soit
» par ses bâtimens de guerre, soit
» par ses corsaires, dont elle auto-
» rise les déprédations ; tous ces
» procédés injurieux & principale-
» ment l'insulte faite à mon Pavillon,
» m'ont forcé de mettre un terme
» à la modération que je m'étois
» proposée, & ne me permettent
» pas de suspendre les effets de mon
» ressentiment. La dignité de ma
» Couronne & la protection que
» je dois à mes Sujets, exigent que
» j'use enfin de représailles, que
» j'agisse hostilement contre l'An-
» gleterre, & que mes vaisseaux
» attaquent, prennent ou détruisent
» les vaisseaux, frégates & autres
» bâtimens appartenans au Roi
» d'Angleterre ; qu'ils arrêtent &
» se saisissent pareillement de tous
» navires marchands anglois, dont
» ils pourront avoir occasion de
» s'emparer. Je vous fais donc cette
» Lettre pour vous dire, qu'ayant
» ordonné en conséquence aux
» Commandans de mes Escadres &
» de mes Ports, de prescrire aux

» Capitaines de mes vaisseaux de
» courre sus à ceux du Roi d'An-
» gleterre, ainsi qu'aux navires ap-
» partenans à ses Sujets ; mon in-
» tention est qu'en représailles des
» prises faites sur mes Sujets par les
» corsaires & armateurs anglois,
» vous fassiez délivrer des Commis-
» sions en course à ceux de mesdits
» Sujets qui proposeront d'armer
» des navires en guerre avec des
» forces assez considérables pour
» ne pas compromettre les équi-
» pages qui seront employés sur
» ces bâtimens, » &c.

1778.

Les Armateurs Anglois en retard à l'égard de la France.

Cette Lettre datée de Versailles, le 10 Juillet, & la Déclaration concernant la course sur les Ennemis de l'Etat, eurent des effets non moins prompts que décisifs. Quoiqu'à la même époque, le Conseil de Saint-James eût autorisé les commissaires nommés aux fonctions de Lord Grand-Amiral de la Grande-Bretagne, à délivrer aux Sujets de Sa Majesté Britannique, des Lettres de marque & de représailles contre les navires françois ; cependant les Armateurs anglois se trouvèrent en retard de plusieurs mois

celle des Isles sous 1778.
presqu'en même-
Bristol & l'autre à
s de Lisbonne,
Détroit les suivirent
de tous les évé-
dans les circons-
le retour des con-
eureux pour l'An-
même époque, Arrivée de Carleton.
Montréal ; elle
Sir Guy Carleton
Général, dont
ertifia les princi-
dans le tableau
es de l'Amérique.
huit mois, on ne
de la fidélité des
on rassura la Mé-
par son rapport,
otestations énon-
resse des Notables
bec à leur ancien

idèles & loyaux Adresse des Notables de Québec à ce Gouverneur.
Sa Majesté, les
ement, Négocians
ville de Québec,
vement pénétrés
de la douceur de

à l'égard de la France. Leurs Conſtructeurs avoient beau travailler nuit & jour, nous eûmes d'abord trois cens Armateurs en mer, qu'ils n'en avoient pas cent cinquante. D'ailleurs, plus leur Marine Royale & Marchande, multiplioit ſes vaiſſeaux, plus la diſette de matelots ſe faiſoit ſentir. Rien n'égaloit l'impatience avec laquelle ils attendoient les bâtimens de long cours, dont on ſuppoſoit le retour prochain. De tous côtés, on faiſoit partir des pataches, avec ordre d'enlever les équipages de ces vaiſſeaux à meſure qu'ils approchoient des côtes britanniques. On étoit en de vives inquiétudes ſur les flottes des Indes occidentales, lorſqu'on reçut, par la voie de la Hollande, des Lettres de Saint-Euſtache qui annonçoient le départ de ces flottes, dont les cent voiles avoient mis en mer à l'arrivée de l'Amiral Barrington, qui lui-même s'étoit fait attendre pendant plus de deux mois. Enfin on apprit bientôt la rentrée de la plupart des vaiſſeaux, dont le retard avoit cauſé de ſi vives allarmes. La flotte de

1778.

Rentrée des flottes angloiſes.

que & celle des Isles sous
ırrivèrent presqu'en même- 1778.
'une à Bristol & l'autre à
ı. Celles de Lisbonne,
ı & du Détroit les suivirent
rès, & de tous les évé-
ɔossibles dans les circons-
·ésentes, le retour des con-
e plus heureux pour l'An-
A cette même époque, Arrivée de Carleton.
frégate le Montréal ; elle
on bord Sir Guy Carleton
ılle de ce Général, dont
gnage certifia les princi-
s esquissés dans le tableau
:s présentes de l'Amérique.
sept ou huit mois, on ne
ıe penser de la fidélité des
s; Carleton rassura la Mé-
& justifia, par son rapport,
té des protestations énon-
.cette Adresse des Notables
: de Québec à leur ancien
eur.

... les fidèles & loy ... ıdèes
... de Sa Majesté ... de
... ment, Nég ... à ce-
... de Q ... ıeur.
... ent ...

1778. à l'égard de la France. Leurs Constructeurs avoient beau travailler nuit & jour, nous eûmes d'abord trois cens Armateurs en mer, qu'ils n'en avoient pas cent cinquante. D'ailleurs, plus leur Marine Royale & Marchande, multiplioit ses vaisseaux, plus la disette de matelots se faisoit sentir. Rien n'égaloit l'impatience avec laquelle ils attendoient les bâtimens de long cours, dont on supposoit le retour prochain. De tous côtés, on faisoit partir des pataches, avec ordre d'enlever les équipages de ces vaisseaux à mesure qu'ils approchoient des côtes britanniques. On étoit en de vives inquiétudes sur les flottes des Indes occidentales, lorsqu'on reçut, par la voie de la Hollande, des Lettres de Saint-Eustache qui annonçoient le départ de ces flottes, dont les cent voiles avoient mis en mer à l'arrivée de l'Amiral Barrington, qui lui-même s'étoit fait attendre pendant plus de deux mois. Enfin on apprit bientôt la rentrée de la plupart des vaisseaux, dont le retard avoit causé de si vives allarmes. La flotte de

Rentrée des flottes angloises.

la Jamaïque & celle des Isles sous le vent, arrivèrent presqu'en même-tems, l'une à Bristol & l'autre à Plimouth. Celles de Lisbonne, d'Oporto & du Détroit les suivirent d'assez près, & de tous les événemens possibles dans les circonstances présentes, le retour des convois fut le plus heureux pour l'Angleterre. A cette même époque, parut la frégate le Montréal; elle avoit à son bord Sir Guy Carleton & la famille de ce Général, dont le témoignage certifia les principaux faits esquissés dans le tableau des affaires présentes de l'Amérique. Depuis sept ou huit mois, on ne savoit que penser de la fidélité des Canadiens; Carleton rassura la Métropole, & justifia, par son rapport, la sincérité des protestations énoncées dans cette Adresse des Notables de la ville de Québec à leur ancien Gouverneur.

1778.

Arrivée de Carleton.

» Nous, les fidèles & loyaux » Sujets anglois de Sa Majesté, les » Gens vivant noblement, Négocians » & Citoyens de la ville de Québec, » justement & vivement pénétrés » de l'équité & de la douceur de

Adresse des Notables de Québec à ce Gouverneur.

1778. » votre Gouvernement, pendant » la longue résidence que vous » avez faite en cette Province, » demandons qu'il nous soit permis » de vous assurer, que ni le tems, » ni les circonstances n'effaceront » jamais en nous le souvenir des » biens solides & essentiels, que » nous avons éprouvés sous votre » Administration. Parmi tous les » ravages des commotions civiles » qui ont trop longtems & trop » malheureusement éclaté dans les » Provinces voisines, nous avons » le bonheur particulier de jouir » de la tranquillité & de la paix, » qui naissent toujours d'une Ad- » ministration bien réglée. C'est avec » une satisfaction & une reconnois- » sance également vives que nous » devons toujours remonter à l'é- » poque, où, grace à votre sagesse, » à votre résolution & à votre per- » sévérance, cette Garnison, & » par une suite nécessaire, la Pro- » vince entière ont été heureuse- » ment préservées, lorsqu'elles fu- » rent envahies par les Sujets re- » belles de Sa Majesté. Tandis que » nous voyons votre départ avec

» un regret sincere, nous goûtons » une satisfaction pure de ce que » notre gracieux Souverain vous a » donné pour successeur (1) un » homme dont le caractère aimable » & les talens distingués, nous font » jouir par anticipation du bonheur » que nous devons en attendre. » Lorsque vous paroîtrez en pré- » sence du Roi, nous nous flattons, » Monsieur, que vous voudrez bien » nous représenter à notre Souve- » rain comme étant des Sujets tou- » jours prêts à soutenir, au prix » de notre sang & de nos fortunes, » sa Personne Royale, sa Famille » & son Gouvernement ».

1778.

Il confirme les nouvelles venues d'Amérique.

Carleton n'avoit que de fâcheuses nouvelles à confirmer relativement aux dispositions des autres Provinces de l'Amérique septentrionale. Loin de se rendre aux offres toujours censées illusoires & insidieuses des Commissaires conciliateurs, dans plusieurs Provinces, le Peuple américain s'étoit soulevé contre les Bills au point de les faire brûler

(1) Fréderic Haldimand.

1778. par la main du bourreau. Il est vrai que dans le district de Providence, cet outrage fait à la Majesté Royale, avoit été provoqué par une Lettre impérieuse où le Général Pigot s'énonçoit en vrai dictateur; il y disoit, en propres termes, que *les propositions faites aux Rebelles, étoient infiniment plus gracieuses, qu'ils n'avoient lieu de s'y attendre de la part de son Maître très-clément.* En général, les Anglois transplantés en Amérique se permettoient, contre les nouveaux Républicains, des expressions bien peu faites pour les ramener au giron de la Mere-Patrie. Ces indiscrétions très mal-adroites, à l'égard des Américains, devenoient une témérité punissable, lorsqu'elles s'adressoient à des François. Le Comte de Carlisle, l'un des Commissaires britanniques, manquant à son caractère de conciliateur, s'étoit oublié dans une Lettre, jusqu'à laisser échapper des termes injurieux à la France. Le Marquis de la Fayette crut devoir une vengeance éclatante à l'honneur de sa Patrie outragée, & il envoya, dit-on, ce Cartel au Ministre d'Angleterre.

1778.

Cartel du Marquis de la Fayette au Comte de Carlisle.

» J'avois cru jusqu'à ce jour, » Milord, n'avoir jamais affaire » qu'avec vos Généraux, & je n'es- » pérois l'honneur de les voir qu'à » la tête des Troupes qui nous sont » respectivement confiées. Votre » Lettre du 26 Août, au Congrès » des Etats-Unis, & la phrase in- » sultante pour ma Patrie, que » vous y avez signées, pouvoient » seules me donner quelque chose » à démêler avec vous. Je ne daigne » pas réfuter cette phrase, Milord, » mais je desire la punir. C'est vous, » comme Chef de la Commission, » que je somme de m'en donner » une réparation aussi publique que » l'a été l'offense, & que sera le » démenti qui la suit. Il n'auroit » pas autant tardé, si la Lettre me » fût parvenue plutôt ; obligé de » m'absenter quelques jours, j'es- » pere trouver en revenant votre » réponse. M. *Gimot*, Officier fran- » çois, prendra pour moi les arran- » gemens qui vous conviennent. Je » ne doute pas que, pour l'honneur » de son Compatriote, M. le Gé- » néral Clinton ne veuille bien » s'y prêter. Quant à moi, Milord,

1778. » tous me sont bons, pourvu qu'à
» l'avantage glorieux d'être Fran-
» çois, je joigne celui de prouver,
» à un homme de votre Nation,
» qu'on n'attaque jamais impuné-
» ment la mienne ».

(*Signé*) LA FAYETTE.

Le Comte de Carlisle fit valoir, en cette occasion, son titre d'homme public, & comme on le voit dans cette réponse, il n'oublia pas pour cette fois, son caractère de pacificateur.

Réponse du Comte de Carlisle.

» Monsieur, j'ai reçu votre Lettre
» qui m'a été transmise par M. *Gimat*,
» & j'avoue qu'il me paroît difficile
» de faire une réponse sérieuse à
» son contenu ; la seule qu'on peut
» attendre de moi, comme Com-
» missaire de Sa Majesté Britannique
» & que vous auriez dû prévoir,
» est que je me regarde & me re-
» garderai toujours comme n'ayant
» à répondre à aucun individu de
» ma conduite publique, & de ma
» façon de m'exprimer, mais seu-
» lement à mon pays & à mon Roi.
» A l'égard des expressions conte-
» nues dans les pièces publiées sous
» l'autorité de la Commission, dont

» j'ai l'honneur d'être Membre, » à moins qu'elles ne soient publi- 1778.
» quement rétractées, vous pouvez » être assuré, quelque changement » qui survienne dans ma situation, » que je ne serai jamais disposé à en » rendre compte, encore moins à » les désavouer en particulier. Je » dois vous rappeller que l'insulte » à laquelle vous faites allusion, se » trouvant dans la correspondance » qui a eu lieu entre les Commissaires » du Roi & le Congrès, n'est pas » d'une nature privée ; or, je pense » que toutes les disputes nationales » seront mieux décidées, lorsque » l'Amiral *Byron* & le Comte » d'*Estaing* se rencontreront ».

(*Signé*) CARLISLE.

Arrêté du Congrès.

Aux procédés injurieux des Anglois Royalistes, le Congrès opposoit une fermeté décente & le refus toujours plus motivé de se relâcher de ses prétentions à l'indépendance. Pour mieux convaincre les Commissaires de la sincérité de cette résolution, il avoit fait un arrêté contre les Bills conciliatoires, où l'Amérique septentrionale étoit représentée comme une Puissance

1778. affranchie sans retour de la domination britannique. Cependant, comme les Agens de l'Angleterre s'obstinoient à poursuivre leur négociation, l'Assemblée de Philadelphie crut devoir signaler l'indépendance des Etats-Unis, par un acte de vigueur qui rompoit les derniers nœuds de la fraternité avec la Grande-Bretagne. Le Congrès informé de la signature des traités par lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne reconnoit la Souveraineté des treize Provinces, ordonna des prieres publiques pour le Roi, la Reine & la Famille Royale de France, & renouvella les défenses déjà faites de prier pour le Roi d'Angleterre. La réception faite au sieur Gérard, notre Ambassadeur auprès des Etats-Unis, manifesta sur-tout la satisfaction du Congrès à la nouvelle des traités. Un Comité de cette Assemblée vint le recevoir aux portes de Philadelphie & lui servit de cortege jusqu'à sa maison qu'on lui avoit préparée. Il fut salué dans sa marche par toute l'artillerie de la ville qu'il traversa au milieu d'un grand concours de

Il fait défense de prier pour le Roi d'Angleterre.

Réception faite à M. Gérard.

ſes Habitans. Des acclamations portoient juſqu'au cieux l'auguſte nom de Louis XVI ; *vive le Roi de France*, étoit le cri de joie de ce Peuple enchanté. 1778.

Affaire de Monmouth. Faux exposé de Clinton.

Cet éclat, dans les tranſports de leur allégreſſe, n'étoit point de la part des Américains, une bravade ridicule, un vain triomphe démenti par les ſuccès des Royaliſtes. Il eſt certain que Washington avoit eu l'avantage ſur eux dans l'importante affaire de Monmouth, & qu'il fut réſolu dans le Conſeil Suprême de l'Amérique, qu'on feroit des remercîmens à ce Général, ſur l'activité avec laquelle il s'étoit porté du Camp de Valley-Forge à la pourſuite de l'Ennemi, ſur les talens qu'il avoit développés dans ſon ordre de bataille, & ſur les ſages meſures qui lui méritèrent la victoire, lors de la retraite de Clinton à New-York. Dans ſa relation, le Général Anglois s'étoit attribué l'honneur de cette journée. Suivant ce rapport infidèle en beaucoup d'endroits, Washington & Lée avoient paſſé la Delawarre dans l'unique intention d'eſcarmou-

1778. cher avec les Troupes britanniques & de s'emparer de leurs bagages; mais des Partis américains s'étant présentés à dessein de reconnoître l'Armée Royale, les Chasseurs de la Reine fondirent sur eux avec impétuosité & les dispersèrent dans les bois. Le 28 Juin sur les dix heures du matin, l'arriere-garde de Clinton & quelques détachemens provinciaux se canonnèrent dans la plaine de Freehold, tandis que d'autres Troupes marchoient en forces contre les deux flancs de l'Armée angloise; par une manœuvre habile, Clinton s'étoit porté sur les colonnes qui harceloient son arriere-garde, & il sauva les bagages que Washington avoit uniquement en vue; ce Général ne craignoit rien tant qu'une affaire décisive. Il donna ordre au Marquis de la Fayette de s'approcher avec sa Cavalerie; elle fut repoussée vigoureusement par les Dragons de la Reine, & sans attendre le choc, se replia en confusion sur l'Infanterie. Cependant Clinton espéra quelque tems, d'engager l'Ennemi dans une bataille rangée; il fit en

ience les dispositions nécess
our l'attaquer dans la plaine; 1778.
'ashington changea la posi-
son Armée & se saisit des
·s qui dominent Freehold-
Housse. La chaleur étoit
/e, & la situation de l'Ar-
oyale la forçoit au dévelop-
: d'un effort vigoureux. Les
liers anglois, ayant leur
appuyée sur le village, com-
rent l'attaque avec tant d'im-
ité, que la premiere ligne
méricains se vit forcée de
pied à l'instant même. La
le ligne avoit tenu bon quel-
:ms, elle finit également par
route complete; ils essayèrent
l'une troisieme position, dans
le ils avoient en front un marais
toit impossible de franchir. Les
ɔis venoient d'obtenir l'avan-
u'ils desiroient, & cette affaire
t pas poussée plus loin. Ils
ɪt eu la gloire de forcer un
; d'environ douze mille hom-
k de les déloger successive-
de deux postes avantageux,
que l'extrême chaleur, dont
oient accablés, leur eût fait

perdre courage un seul instant. Du côté de l'Armée Royale, le nombre des morts fut d'environ cent trente-quatre hommes, dont soixante périrent de fatigue; il y eut cent soixante-dix blessés & environ soixante-quatre Soldats qui s'égarèrent. La perte de l'Ennemi fut beaucoup plus considérable.

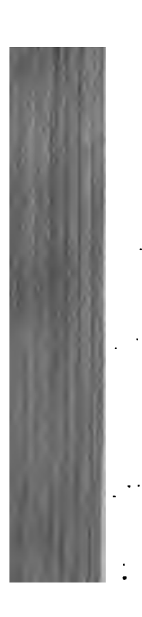
1778.

Le compte rendu par Washington au Président du Congrès, présente l'action du 28 sous un point de vue beaucoup moins favorable à l'Angleterre. L'extrait qu'on en va donner rapproché de l'exposé de Clinton, mettra le Lecteur en état de prononcer entre les deux Généraux.

Compte rendu par Washington.

Washington ayant su que l'Ennemi dirigeoit sa marche par le Jersey, détacha divers Corps de l'Armée continentale à la poursuite de Clinton qui suivoit la route de Monmouth-Court-House. Le Brigadier-Général Wayne & le Marquis de la Fayette qui les commandoient, avoient ordre de saisir la premiere occasion favorable qui se présenteroit d'attaquer l'arriere-garde ennemie; & dans la soirée du 26 Juin, le

gros de l'Armée fit quelques
ivemens pour se mettre à portée 1778.
soutenir le Corps avancé. Elle
va le lendemain matin à Cran-
ry, où elle fut arrêtée par un
ge & par l'excès de la chaleur.
is cette conjoncture, les Troupes
es en avant ne pouvant être pro-
ées en cas d'attaque, le Marquis
la Fayette reçut ordre de filer
sa gauche du côté d'English-
wn; ce qu'il exécuta dans la
inée du 27. L'Ennemi venoit
changer sa disposition, & de
cer ses meilleures Troupes à l'ar-
e-garde; ce changement exigeoit
de maniere ou d'autre on ren-
çât le Corps avancé, & le Major-
néral Lée fut détaché avec
ıx Brigades, pour aller com-
ıder le Corps entier, que ce
fort portoit à cinq mille hommes.
gros de l'Armée se mit en marche
même jour à trois milles d'En-
ih-Town. La position des En-
nis étoit alors naturellement
s-forte; mais Washington pré-
yant, que, s'ils gagnoient une
s les hauteurs de Middle-Town
oignées de quatre ou cinq lieues,



on apprit que le front d
Royale s'étoit mis en
Washington mit auſſitôt
en mouvement, & dé
Aide-de-Camp au M
avec ordre de marcher e
d'attaquer l'Ennemi. Ap
fait cinq milles, le Gén
ricain rencontra le Co
qui formoit ſa retraite,
oppoſé la moindre réſiſ
lui dit, que c'étoit par le
Major Lée. Cependant l
commençoient à preſſe
garde de ce Corps; W
s'y porta avec célérité
ordre de ramener les T
ſe retiroient. Grace à la

ntageuſe. Lord Sterling qui 1778.
mandoit l'aîle gauche, fit uſage
uelques batteriès; elles jouèrent
l'Ennemi avec beaucoup d'effet.
Général Lée ayant été détaché
c le Corps avancé, le comman-
ent de l'aîle droite fut donné
cette occaſion, au Général
ene, & pour faire échouer de
côté-là, toutes les tentatives de
rmée Royale, il eut ordre de
ner la route de Monmouth. Il
cha en avant & prit ſur la droite
poſition favorable. Il avoit
é un Corps de Troupes & de
illerie ſur une éminence, d'où
-ſeulement il fit échouer le
ſein qu'avoit Clinton de forcer
rmée américaine, mais d'où il
loit le front de l'aîle gauche des
emis qu'il maltraita beaucoup.
ſon côté, le Général Wayne
retenoit un feu ſi vif & ſi bien
igé, qu'ils ſe virent forcés de
uler & de regagner le derriere
n défilé qu'ils avoient occupé au
mencement de l'attaque. Dans
te poſition, les Anglois avoient
rs deux flancs couverts par des
is & des marais, & il ſembloit

Suite de l'affaire de Monmouth.

1778. impossible de les y forcer. Washington osa le tenter, & le Général Poor eut ordre de tourner sur leur droite avec sa Brigade & celle de la Caroline, tandis que le Général Woodfort se porteroit sur leur gauche & que l'artillerie les battroit en front; mais la nuit qui survint, força de renvoyer au lendemain l'exécution de ce projet: l'Armée américaine la passa sous les armes, afin d'être plutôt prête à soutenir les Corps avancés. Pendant ce tems, les Ennemis s'occupoient de leur retraite, qu'ils effectuèrent dans le plus grand silence; ils emportèrent tous leurs blessés à l'exception de quatre Officiers & d'environ quarante Soldats. La fatigue des Troupes, l'excessive chaleur du jour & l'avance que prenoit l'Ennemi, dont la fuite avoit commencé à minuit, rendoient pour Washington toute poursuite inutile; d'ailleurs ce Général ne vouloit pas trop s'éloigner de North-River & il se reposa sur quelques Troupes légères du soin de harceler Clinton dans sa retraite, de protéger ses déserteurs, & de troubler, autant

qu'il feroit poffible, fon embarquement à Sandy-Hook. Le premier Juillet, il mit fes Troupes en mouvement, & dirigea leur marche vers North-River. 1778.

Suivant cette relation, le nombre des morts ne fut que de foixante-huit hommes du côté des Américains, & celui des bleffés d'environ cent foixante-trois. Cent trente-deux hommes s'étoient d'abord égarés; mais la plûpart rejoignirent l'Armée, après s'être remis de leur extrême fatigue. Les morts que l'Ennemi laiffa fur le champ de bataille & que Washington fit inhumer, fe montoient à deux cens quarante-neuf tant Officiers que Soldats. Ce Général termine fa relation par un éloge de fon Armée, dont il vante beaucoup le zèle & la bravoure; « mais, ajoute-t-il, la fituation particuliere où fe trouve dans » ce moment-ci le Général Lée, » me prefcrit le filence fur fa conduite. Il eft actuellement aux arrêts; on fera paffer au Congrès » les chefs d'accufation intentés » contre lui, & la Sentence que » prononcera le Confeil de guerre».

Lée jugé dans un Confeil de guerre

1778.

Il tâche d'affoiblir la victoire de Washington.

Cet exposé n'étoit point favorable au Major-Général Lée ; il s'en plaignit comme d'une atrocité, dans une Lettre adressée aux Gazetiers américains, où il déclare que c'est à sa priere qu'on va tenir une Cour martiale. Il avoit intérêt d'affoiblir la victoire de Washington, aussi dit-il dans son *POST-SCRIPTUM ; appeller l'affaire du* 28 *une victoire complette, seroit UNE GASCONNADE deshonorante ; cette action ne fut qu'un simple échec.* Mais comme il vouloit se concilier l'Armée, & se ménager des suffrages dans le Conseil de Guerre, il ajouta :

» Les Américains n'ont point » encore eu d'affaire qui ait aussi » bien prouvé ce qu'ils sont capa- « bles de soutenir & d'entreprendre. » Une manœuvre rétrograde dans » une espace d'environ quatre milles, » a été faite sans qu'on ait pû remar- » quer la moindre confusion, ex- » cepté celle qui naissoit & qui » naîtra toujours d'un abus mons- » trueux, fait pour perdre la Ré- » publique, si on le tolère ; je parle » du droit que s'arrogent des par-

» ticuliers ſans autorité, de donner » leur avis & d'indiquer ce qu'il » faut faire. La conduite des Offi- » ciers & des Soldats a d'ailleurs été » ſi également louable, qu'il ſeroit » injuſte de faire des diſtinctions; » j'avouerai cependant qu'il eſt diffi- » cile de n'en pas accorder au » Corps de l'Artillerie..... Il n'eſt » pas aiſé de dire quel a été le » point ou le moment déciſif dans » cette affaire; c'étoit une bataille » en parcelles. A force de combattre » en des lieux différens, dans la » plaine & dans les bois, en avan- » çant & en reculant, on eſt enfin » venu à bout de repouſſer hono- » rablement l'Ennemi ».

1778.

Ce rapport du Général accuſé, ne lui fit pas ſans doute beaucoup d'amis dans le Conſeil; Lée ne réuſſit point à ſe juſtifier, & cependant il conſerva ſes titres, au grand étonnement des Américains qui perſiſtent à croire que s'il eût exécuté les ordres de ſon Général, l'Armée de Clinton auroit eu dans ſa retraite, le même ſort que l'Armée de Burgoyne.

Il conſerve ſes titres, au grand étonnement des Américains.

Quoi qu'il en ſoit, enviſagée du

Dévaſtations

1778. côté de la gloire, l'affaire du 28 fut incomparablement ſupérieure aux dévaſtations du Major-Général Pigot ou plutôt du Lieutenant-Colonel Campbell, qui, profitant, à cette même époque, de l'abſence des Américains, brûla dans la riviere Hickamuct cent vingt-cinq de leurs bateaux, une galere montant ſix pièces de douze qu'il encloua, deux ſloops, dont un étoit chargé de munitions de guerre, un pont & un moulin conſtruits ſur la même riviere. Après cette opération, la Troupe de Campbell qui étoit de cinq cens hommes, ſe porta à Waren, où un Parti anglois avoit déjà fait quelque ravage; ils y brûlèrent l'Egliſe, la Maiſon de Ville & quelques maiſons particulieres. Ce détachement reprit ſon chemin par Briſtol, où il fit les mêmes dégats qu'à Warren. Il les continua juſqu'à l'inſtant de ſon embarquement qu'un gros d'Américains, dépêchés à la hâte, auroit enſanglanté, s'ils avoient pu ſe raſſembler aſſez-tôt. Le nombre des morts & des bleſſés ne fut conſidérable d'aucun côté; mais les

Rodomontades du Général Pigot.

Anglois firent soixante-huit prisonniers, dont la plûpart, quoi qu'en 1778.
dise la relation du Général Pigot, n'appartenoient point à la Milice américaine. Le surlendemain de 30 Mai.
cette expédition, le Major-Général détacha de la Garnison de New-Port, cent hommes sous le commandement du Major Eyre, pour aller brûler un moulin à scie le seul qui existât dans le voisinage de Fall-River. Cette nouvelle expédition ne couta que cinq ou six hommes au Major-Commandant; mais les deux réunies n'étoient pas d'une importance qui justifiât la forfanterie par laquelle il termine sa Lettre à Sir Henri Clinton. » Je me flatte, » dit-il, que nos succès convaincront » enfin les Rebelles qu'il est au pouvoir de la Garnison de Rhode-» Island, toutes les fois qu'elle le » jugera à propos, de ravager leur » pays & de mettre en détresse » leurs possessions & leurs person-» nes ».

Mais le Général Sullivan méditoit une entreprise, dont l'exécution, quoi qu'imparfaite, dût suspendre les menaçantes rodomon-

1778. tades du Général Pigot. Comme l'expédition de Rhode-Isſland fut en partie l'ouvrage du Comte d'Eſtaing, avant que d'en préſenter l'eſquiſſe, il nous paroît convenable de jeter un coup-d'œil ſur l'Eſcadre du Vice-Amiral François.

Allarmes ſur l'état de notre flotte, commandée par le Comte d'Eſtaing.

Depuis ſon départ de Toulon, on avoit abſolument perdu de vue le Comte d'Eſtaing; & juſqu'à la fin de Juillet, on eut les plus vives allarmes ſur la deſtinée de ſa flotte, que de fauſſes nouvelles avoient fait arriver à Boſton, mais qui toujours démenties, laiſſoient la France & l'Amérique en d'éternelles inquiétudes. On craignoit pour ce Commandant, le ſort de l'Amiral Byron, qui longtems le jouet des tempêtes, avoit eu pluſieurs de ſes vaiſſeaux ou démâtés, ou privés de leur gouvernail, ou du moins fort maltraités dans leurs agrès. Des Lettres arrivées de Terre-Neuve, aggravoient & confirmoient ce déſaſtre; elles portoient que l'Eſcadre angloiſe venoit d'être diſperſée entierement; que des onze vaiſſeaux qui la compoſoient, ſix avoient abſolument diſparu, & que

Mauvais état de l'Eſcadre de Byron.

vaisseau Amiral étoit de ce nbre; tout faisoit craindre que d'Estaing n'eût essuyé les mêmes ıps de vent. Le retard des nou-les justifioit, à cet égard, les ıjectures les plus allarmantes, sque le Capitaine Marchais, qui ıoit d'entrer dans le port de la chelle, déposa que le 24 Juin, avoit rencontré notre flotte à ıis cens lieues du continent de mérique, & qu'à cette hauteur, e étoit dans le meilleur état. Suiıt d'autres rapports encore plus nsolans, les quinze voiles du ce-Amiral avoient jeté l'ancre 8 Juillet à l'entrée de la Dévare, & le 11 du même mois, e disposoit à l'attaque de Sandyook. L'Amiral Byron ne paroist point encore; mais on attenit à New-York l'Amiral Hyderker, dont la division de six isseaux avoit été rencontrée à u de distance de ce port; le Cornıll, le Raisonnable, & deux aues vaisseaux de cinquante canons noient d'y rentrer & de fortier l'Escadre de Lord Howe. Au oyen de ce renfort, il crut être

1778.

On est rassuré sur l'état de notre flotte.

1778. en état de mettre à la voile & de donner chaſſe au Comte d'Eſtaing, dont la flotte avoit quitté Sandy-Hook le 22 Juillet, après avoir attiré dans ſes eaux & forcé d'amener trente vaiſſeaux ennemis. Ces priſes conſidérables par leur nombre, furent d'ailleurs très-préjudiciables aux Anglois; on y comptoit pluſieurs tranſports chargés de munitions de guerre & d'environ ſeize cens hommes de recrue. Notre flotte prit d'abord ſa route vers le Sud; mais le 27, elle changea de direction & on la vit gouverner au Nord vers Boſton ou Hallifax.

Deſſeins contre New-York, abandonnés.

Avant que de quitter ſa derniere ſtation, le Comte d'Eſtaing avoit mandé tous les pilotes à bord de l'Amiral, pour délibérer avec eux ſur la poſſibilité de faire entrer nos vaiſſeaux dans le port de New-York; & comme ceux du premier rang tiroient au moins vingt-ſept pieds d'eau, l'entrepriſe fut jugée impraticable pour le moment. Les apparences avoient annoncé juſqu'alors, une attaque générale de cette place; mais le départ de la flotte & les renforts envoyés au

Général Sullivan ne laissèrent plus d'incertitude en Amérique sur la destination de l'Escadre françoise, dont les forces combinées avec celles de terre, ne pouvoient avoir d'autre objet qu'une expédition à Rhode-Island. Cinq Bataillons du Général Prescot & de nouveaux secours de la Marine, venoient de renforcer cette Isle, & les Anglois se rassuroient sur les fortifications ajoutées à sa défense, depuis qu'elle étoit en leur possession. On objectoit d'ailleurs contre la possibilité de cette entreprise, les mêmes difficultés qui avoient détourné notre Vice-Amiral de ses premiers desseins sur New-York; on prétendoit que les vaisseaux françois tiroient beaucoup trop d'eau, pour qu'il nous fut possible de remonter la riviere de Rhode-Island & de couvrir les Troupes provinciales destinées à la traverser; mais le Comte d'Estaing avoit combiné ses projets sur cette Isle, & il étoit au moment de l'attaquer de concert avec neuf mille Américains, dont trois mille s'étoient signalés à Saratoga & trois mille autres avoient pour Chef le

1778.

Projets contre Rhode-Island. Etat de cette Isle.

1778. Marquis de la Fayette. Les Troupes françoises, en y comprenant celles de la Marine, formoient un Corps d'environ quatre mille hommes qui, réunis aux Troupes continentales & secondés par notre Escadre, devoient tenter, le 10 Août une attaque générale contre New-Port dans Rhode-Island. Déjà le Comte d'Estaing s'étoit emparé des trois passages qui conduisent dans ce port & y tenoit bloquées sept frégates angloises, un grand navire des Indes & des bâtimens de transport, dont le nombre étoit porté à quatre-vingt. On faisoit monter à cinq mille cinq cens hommes les Troupes investies par Sullivan, tant dans la ville que dans les ouvrages extérieurs : tel fut du moins le rapport d'un navire américain nouvellement arrivé d'Annapolis à la baie de Chesapeak.

Blocus de [N]ew-Port.

Menaces du Comte d'Estaing aux Habitans de cette Ville.

Dans cette position allarmante, les Anglois désespérèrent un moment de conserver Rhode-Island. Le Comte d'Estaing craignant de leur part un coup de désespoir, leur fit signifier que s'ils détruisoient les fortifications de la

Ville, où qu'ils y missent le feu, il feroit passer les Habitans au fil de l'épée. Pendant qu'il formoit ce blocus, les Troupes de terre qu'il avoit débarquées, se disposoient à l'attaque du port, & déjà elles s'étoient emparées des ouvrages construits à l'extrêmité septentrionale de l'Isle. Le canon de la flotte sécondoit puissamment leur mousqueterie, & l'Ennemi avoit évacué ces ouvrages sans ôser les endommager. Cependant l'Armée combinée se formoit en Corps de bataille, & toujours protégée de l'Escadre, marchoit sur trois lignes vers New-Port, lorsque Lord Howe, quoi qu'inférieur en forces, osa faire un mouvement vers les vaisseaux du Comte d'Estaing; la chasse commença & les deux flottes en seroient venues à une action, si une tempête favorable à l'Amiral Anglois, n'avoit forcé les deux Escadres séparées par un coup de vent, d'aller se réparer l'une à Sandy-Hook & l'autre à Boston. Quoique fort endommagé des suites de la tempête, quoique sans mât de beaupré & sans gouvernail, le Langue-

1778.

Les deux Escadres du Comte d'Estaing & de l'Amiral Howe, séparées par un coup de vent.

doc ſe vit attaqué dans ſa retraite
1778. par un vaiſſeau de cinquante canons
contre lequel il ne pouvoit faire
uſage que de ſept ou huit des
ſiens ; après un combat de trois
ou quatre heures, l'Ennemi l'abandonna, ſans ajouter d'autre dommage que de lui tuer un homme
& d'en bleſſer trois.

Le Général Sullivan pourſuit l'entrepriſe.

Ce coup de vent fut un contretems fâcheux, mais qui ne ralentit point l'ardeur du Général Sullivan. Comme il comptoit ſur le retour de M. d'Eſtaing, il précipita la marche de ſes Troupes vers New-Port, dans l'intention de tout diſpoſer pour une expédition à laquelle la flotte devoit coopérer. Pendant quelques jours, il fit jouer ſes batteries & parut le faire avec ſuccès, parce que le feu des ouvrages extérieurs des Ennemis s'affoibliſſoit viſiblement, & qu'ils finirent par retirer leurs canons de preſque tous ces ouvrages. La ville de New-Port eſt défendue par deux lignes ſoutenues de pluſieurs redoutes qui en font partie ; elles ſont d'ailleurs fortifiées de manière à rendre l'attaque de cette place ex-

trêmement périlleuse du côté de la terre, à moins que cette attaque ne soit protégée par des forces navales. Cependant, Sullivan auroit tenté d'emporter ces lignes, si la désertion d'un grand nombre de Volontaires n'avoit affoibli son Armée au point de la rendre inférieure à celle des Anglois. Craignant d'ailleurs l'arrivée de leur flotte & de nouveaux renforts pour la Garnison de New-Port, il fit transporter sur le continent, tout ce dont l'Armée pouvoit absolument se passer, & il en détacha un parti considérable pour aller réparer les ouvrages au Nord de Rhode-Island, y faire des additions, remettre sur pied les batteries de Tiverton & de Bristol, & se ménager une retraite sûre en cas d'événement. Le 28, il fut décidé dans un Conseil de guerre, qu'on se retireroit à l'extrêmité septentrionale de l'Isle, & dans la soirée du même jour, le Général vint s'y retrancher bien résolu de tenir ferme, jusqu'à ce qu'il put savoir si la flotte françoise reviendroit bientôt à son secours. Il avoit placé

1778.

ſur les routes de l'Eſt & de l'Oueſt
1778. des Corps avancés de Troupes légeres, aux ordres des Colonels Livingſton, Laurens, Fleury & du Major Talbot; derriere eux, étoit le piquet de l'Armée commandé par le Colonel Wade. L'Ennemi ayant eu connoiſſance de ce mouvement, ſe mit en marche le lendemain matin avec la majeure partie de ſes forces, & s'avançant ſur deux colonnes, vint attaquer les Troupes légeres, qui, ſecondées du piquet, opposèrent une brave réſiſtance. Pour les ſoutenir, Sullivan détacha deux Régimens avec ordre aux Colonels Livingſton & Laurens de ſe replier ſur l'Armée dans le meilleur ordre poſſible. En formant leur retraite, ils firent un feu très-vif ſur l'Ennemi, qui s'étant approché de la gauche de Sullivan, fut repouſſé par le Général Glover & contraint de ſe retirer ſur Quakers-Hill. De ce poſte, l'Armée Royale dominoit le front de la premiere ligne de l'Armée combinée, & ſur les neuf heures du matin les Anglois commencèrent une canonnade, qu'on leur rendit avec

beaucoup de vigueur. Les Escarmouches, entre les Partis avancés, continuèrent jusqu'à près de dix heures; alors deux vaisseaux de guerre ennemis & quelques petits vaisseaux armés, s'étant mis à portée du flanc droit des Américains, firent feu sur l'Armée de Sullivan, & les Troupes de terre, couvertes par le feu de ces vaisseaux, tâchèrent d'entamer sa droite & de s'emparer de la redoute avancée de ce côté-là. Deux fois elles furent repoussées dans le plus grand désordre; mais elles mirent plus de vigueur dans une troisième tentative, qui, sans doute, auroit été plus heureuse, si l'on n'eût porté à tems, du secours en cet endroit. L'Ennemi fut encore mis en déroute; il gagna la montagne & s'y retrancha. La ruine entiere de l'Armée angloise pouvoit s'en suivre; les Américains furent d'abord tentés de l'attaquer dans ses lignes; mais sa position avantageuse & la nécessité de laisser reposer les Troupes, firent abandonner ce dessein. L'Armée combinée rentra dans son Camp, &

1778.

l'Ennemi employa toute la nuit à fortifier le ſien.

1778.

Feinte de Sullivan. Sa retraite.

Cependant le Général Sullivan apprit dans la matinée du 30, que la flotte de Lord Howe avoit mis en mer, & que celle du Comte d'Eſtaing n'étoit point encore réparée. Comme il n'y avoit pas de ſuccès à eſpérer d'une tentative contre New-Port, ſans la coopération des forces navales, il fut réſolu qu'on évacueroit Rhode-Iſland juſqu'au retour de l'Eſcadre françoiſe; mais effectuer une retraite & traverſer la riviere en préſence d'un Ennemi ſupérieur en nombre, étoit une entrepriſe, dont le Général ne pouvoit ſe diſſimuler le danger. Il comprit la néceſſité de recourir à la feinte, & pour dérober la connoiſſance de ſon projet au Général Pigot, il ordonna de porter en avant toutes les tentes, & les fit dreſſer à la vue des Anglois. D'une autre côté, la majeure partie de l'Armée étoit employée à fortifier le Camp, & pendant ce tems on tranſportoit ſans bruit les gros bagages & les approviſionne-

nens militaires. Lorſque la nuit urvint, on plia les tentes, & avant ninuit, toutes les Troupes avoient raverſé la baie, à l'inſçu de l'Ennemi. 1778.

Le Marquis de la Fayette arrive à tems pour aſſurer le ſuccès de cette belle retraite.

Sur ces entrefaites, le Marquis le la Fayette revint de Boſton, où il s'étoit tranſporté, à la réquiſition des Officiers Généraux, pour hâter le retour de la flotte françoiſe. Dans l'eſpérance d'arriver à tems & de partager le danger & la gloire de l'expédition de Rhode-Iſland, il avoit fait à cheval & en moins de ſix heures & demie, cette route d'environ ſoixante dix milles. Il ſe mit à la tête des Piquets & des autres partis deſtinés à couvrir la retraite qui s'exécuta dans le meilleur ordre, où l'on ne laiſſa pas un ſeul homme en arriere & qui mérita de la part du Congrès, de juſtes éloges au Général Sullivan. Le Préſident lui écrivit en ces termes : « Permettez-moi, Monſieur, de me féliciter avec vous, » au ſujet de l'affaire du 29 Août, » & de la retraite honorable que » vous avez effectuée ſi judicieuſe» ment : ces circonſtances feront

1778. » toujours partie de votre
» elles feront l'objet de la c
» fation, l'Hiftoire les recueil

Le même Préfident fut
d'informer au nom de l'Affer
le Marquis de la Fayette,
qu'elle mettoit au facrific
avoit fait de fon inclinatio
fonnelle en fe tranfportant à
pour le fervice des Etats, d
moment où il y avoit des l
à cueillir au Champ de M
exaltoit la bravoure de cet C
Général, & l'intrépidité de
trée dans l'Ifle, tandis que l'
fe retiroit; il finit par l'
que fa bonne conduite à l
des piquets & des poftes av
lui méritoit une approbatio
ticuliere du Congrès.

L'événement prouva que
van s'étoit retiré fort à p
Le lendemain de cette belle re
cent voiles ennemies entrère
le port de Rhode-Ifland.

Le nombre des morts
bleffés & des prifonniers fut
confidérable du côté des An
ils perdirent en outre fept fré
trois galeres & plufieurs tranf

uelques-uns de nos vaisseaux 1778.
voient beaucoup souffert de la
mpête; mais ils étoient en sûreté
ans le port de Boston, quoique
ord Howe eût essayé d'en blo-
uer la baie. Cet Amiral avoit
ır sa flotte trois mille Volon-
ires tirés de l'Infanterie & qui
isoient le service des Troupes de
ı Marine; il ne put les garder,
arce que l'Armée de Sullivan avoit
ris le chemin de New-York, dont
'évacuation paroissoit devoir suivre
le près, celle de Philadelphie.

Avantages des Anglois à Bedford, à Fairhaven, à Trapan & à Chesnut-Neck.

Quoique l'expédition de Rhode-Island n'eût pas été aussi désastreuse qu'elle pouvoit l'être, si le Comte d'Estaing étoit arrivé quelques jours plutôt, où qu'il fût resté dans New-Port quarante-huit heures de plus, ce fut pourtant un événement très-fâcheux pour l'Angleterre, & que les petits succès du Major Général Grey à Bedford & à Fairhaven, n'étoient point capables de balancer. Après avoir brûlé quelque navires américains sur la rivière Accushnet, démentelé sur la rive orientale un Fort montant onze pièces d'artillerie, détruit quelques

falines & enlevé fept mille bêtes à
1778. corne, les Anglois fe rembarquèrent, effuyèrent un coup de vent & rentrèrent dans leurs ports, fans avoir reçu de dommages effentiels. Ce qu'on peut louer dans cette entreprife, c'eft la célérité de l'expédition & la promptitude avec laquelle ils firent leur débarquement, dont la Milice de Bedford & de Fairhaven ne fut avertie qu'au moment de l'exécution.

Lord Cornwallis & le Capitaine Fergufon eurent auffi quelques avantages affez importans, & qui méritent de figurer dans cette Hiftoire.

Après l'expédition de Bedford, Clinton avoit formé le deffein d'une pofition avancée, tant pour faciliter à fes Troupes la communication des fourrages, que pour favorifer une entreprife contre Egg-Harbour, où l'Ennemi tenoit raffemblées diverfes prifes confidérables, & poffédoit quantité de falines. En conféquence d'un plan bien concerté, Lord Cornwallis reçut ordre le 22 Septembre de fe porter entre New-Bridge & la

rivière

ıre d'Hudſon, ce qui fut exé 1778.
ſi rapidement, qu'avec l'aſſiſ-
e des bateaux plats, on pou-
aſſembler l'Armée de New-
k en vingt-quatre heures,
is que Washington, retranché
es montagnes, ne pouvoit réu-
es Troupes en moins de dix
s. L'intention de ce Général
oit pas de tenter cette opéra-
; il avoit détaché dans le vil-
de Trapan, un Corps de Mi-
& un Régiment de Dragons
rs, dont l'unique emploi étoit
ırceler les fourrageurs ennemis.
Major Général Grey fut char-
aller envelopper le village; & il
luiſit ſa marche avec tant de
et & fit de ſi bonnes diſpoſi-
s, qu'il ſurprit le Régiment,
les ſoldats, la plupart endor-
furent preſque tous maſſacrés.
coup de main ne lui coûta qu'un
homme.

n paſſant dans le Jerſey, le Gé-
l Clinton avoit ſur-tout en vue
entrepriſe ſur Egg-Harbour; &
apitaine Ferguſon eut le com-
dement des Troupes deſtinées
cette expédition; mais la



avoient élevé deux ouvr[a]
fleur d'eau avec des
pour ſix canons, plac
niere à balayer le Car
ouvrage étoit ſur une é
l'on n'avoit pas eu le te
tre de l'artillerie. Pour
rive, il falloit que les ba
gés de ſoldats paſſaſſent
du fuſil; mais le Capita
s'étoit avancé avec les g
l'intention de couvrir le
ment, & leur feu bi
éteignit en peu de tem
l'Ennemi, qui s'enfonç
bois, dès que le détach
pris terre. Les gens de
employés le ſoir même

illage. L'intention des Capitaines 1778.
ollins & Ferguſon étoit de pouſ-
r plus avant dans les terres ; mais
allarme s'étant répandue dans le
ays, on y avoit fait paſſer de
hiladelphie un détachement con-
dérable, avec cinq pièces de cam-
agne. Ils n'étoient point en état
e faire tête à ce renfort, & ils
irigèrent leurs coups d'un autre
ôté. Ayant ſu que la Légion de
olaski s'étoit cantonnée près d'un
ont, dont il étoit aiſé de s'em-
arer, le Capitaine Collins embar-
ua deux cens cinquante hommes
ui, après avoir ramé l'eſpace de
ois lieues, prirent terre le 15
)ctobre, à un mille du défilé,
ont ils ſe rendirent maîtres ; ils y
iſsèrent cinquante des leurs pour
e défendre, & pouſſant en avant
ers l'Infanterie de cette Légion,
s la ſurprirent & lui tuèrent, dans
ne attaque nocturne, environ
oixante hommes.

Mais de tous ces échecs, le plus
âcheux pour les Américains, fut
e déſaſtre du Colonel Baylor, Maſſacre du troiſième bataillon de Virginie.
ommandant du troiſième Bataillon
le Virginie, plus communément

désigné sous le nom de Gardes de
1778. Washington. Ce Corps de Cavalerie, le plus distingué de l'Armée continentale, fut rencontré près de Trapan, par trois Régimens de l'Infanterie Royale, qui, la bayonnette au bout du fusil, firent un horrible massacre de cette belle Troupe. Les Anglois furent accusés d'avoir justifié dans toutes les circonstances de cette affaire, le reproche qu'on leur a souvent fait, de ne savoir pas concilier les droits de la guerre & ceux de l'humanité. On rapporte que le Capitaine Stith, se voyant enveloppé dans un gros d'Ennemis sans espoir de leur échapper, avoit pris sur lui de leur demander la vie; mais que bien loin de la lui accorder, ils se mirent en devoir de lui répondre à coups de bayonnette; ce procédé l'anime d'une indignation si courageuse, que s'ouvrant un passage au milieu d'eux, il franchit une palissade, se précipite dans un marais, & trouve ainsi le moyen de se soustraire à leur furie. Le Colonel Baylor fut mortellement blessé dans cette action, & ne survécut

e deux jours à la ruine du Ba-
ſlon qu'il commandoit.

1778.

Deſſeins ſur New-Yorck.

Encore une fois, ces expéditions
:toient point faites pour rien
anger à la poſition reſpective
s Puiſſances belligérantes, & le
›ngrès ne s'en crut pas moins en
ıt de frapper quelques grands
ups; tous les préparatifs annon-
ient une entrepriſe déciſive. Le
ɔmte d'Eſtaing, après avoir ré-
.ré ſa flotte, offroit d'aller en
:rſonne à Rhode-Iſland, & d'aſ-
rer la conquête de cette Iſle, en
chargeant à la fois du comman-
;ment des Troupes de terre &
ɜ celles de la marine; mais ce
étoit point de ce côté-là, que
ɜvoit tomber l'orage qui mena-
ɔit les Royaliſtes, & toutes les
iſpoſitions préliminaires ſembloient
› diriger vers New-York. L'ob-
:t de cette entrepriſe étoit moins
e chaſſer les Anglois de cette
Ville, que de les y affoiblir; leur
ıauvaiſe fortune en avoit épargné
:s frais aux Américains. Un in-
endie terrible, dont on n'accuſa
|ue le ſort, venoit de faire un ra-
rage affreux dans New-York.

Incendie de cette Ville.

1778. Malgré les efforts réunis des Habitans & de la Garnison, plus de trois cens maisons y furent consumées par les flammes. Ce désastre porta la désolation dans plus de mille familles, dont il causa la ruine & le désespoir. L'expédition projetée dans le Conseil de Philadelphie, quel qu'en dût être le succès, n'eût jamais produit ces ravages, & il étoit de la politique du Congrès, sinon d'y renoncer, au moins d'en suspendre l'exécution ; mais un pareil événement devoit, ce semble, affermir Clinton dans la résolution d'évacuer cette Place ; on prétendoit même qu'il en avoit reçu l'ordre de sa Cour, & que l'intention du Gouvernement étoit de ne conserver dans l'Amérique septentrionale, d'autres Places d'armes qu'Hallifax & Rhode-Island.

Foiblesse de la Jamaïque, mécontentement de ses habitans.

Ce projet étoit d'autant plus vraisemblable, que les nouvelles des Indes occidentales ne laissoient plus de doute sur la foiblesse ou le mécontentement de quelques Isles angloises, & sur la nécessité de les fortifier, si l'on vouloit y prévenir les entreprises de l'Enne-

ni, & même arrêter ses progrès. 1778.
Le Commerce de la Jamaïque souffroit infiniment, ou plutôt se trouvoit anéanti par la guerre qu'elle avoit à soutenir contre les Américains affranchis de la domination britannique. Les Negres de cette Isle, autrefois si fertile, périssoient faute de subsistances, & la culture languissoit dans un climat où la Nature pouvoit fournir, & sans beaucoup d'efforts, jusqu'à deux ou trois récoltes par année. Cette riche contrée désormais appauvrie, alloit manquer absolument des espèces, dont l'abondante circulation la rendoit autrefois si florissante. Les Armateurs Américains achevoient de l'épuiser, en lui prenant ses vaisseaux jusques dans ses Ports. Cependant les Habitans de la Jamaïque formoient des vœux pour leurs freres du Continent, & s'ils n'ôsoient lever l'étendard de la révolte, plusieurs d'entr'eux ôsoient manifester publiquement leurs dispositions à cet égard. Quelques Papiers ont fait mention d'une Lettre datée de Kingston, où les Habitans de cette Ville s'expri-

1778. moient en ces termes : « Dieu ve
» que les Américains triomphe
» leurs oppresseurs altérés de s
» & mettent d'un seul coup un t
» à la guerre, par une victoire
» blable à celle qu'ils ont rem
» tée sur Burgoyne, cet ho
» plein de vaine gloire ».

Allarmes des Négocians de Londres au sujet de la prise de la Dominique.

Les Négocians de Londres ét en de vives allarmes sur le so la Jamaïque & des autres Isle le Vent, où ils avoient des p sions pour la valeur de cinq lions sterling. La prise de la minique, dont la nouvelle bientôt en Europe, ne laissa de bornes à leur inquiétude vinrent trouver les Lords N Germaine & Sandwich, & m sous les yeux du Ministere bleau de leur ruine prochain l'on ne se hâtoit d'assurer la tection des autres Isles. Lord wich leur répondit, que le merce ne cesseroit jamais d'êt des premiers objets de l'atte des Ministres ; mais que da circonstance présente, la de de la Grande-Bretagne devoi tout occuper l'Administration

égocians se retirèrent peu satis- 1778.
ts, & vinrent consulter entr'eux
r les moyens de prévenir, s'il étoit
ossible, les suites d'une conquête,
ont la célérité faisoit présumer en
ngleterre d'effrayans progrès de
part du Marquis de Bouillé. Au
ommencement de Septembre, ce
rave Gouverneur de la Martini-
ue avoit formé le projet de s'em-
arer de la Dominique, située en-
e cette premiere Isle & celle de
Guadeloupe. Il s'embarqua le 6
e ce mois avec seize cens hom-
es de Troupes réglées, & envi-
on deux cens Flibustiers & Mulâ-
es libres. Dix-huit corsaires &
utres bâtimens furent employés à
e transport, sous l'escorte des
ois frégates la *Tourterelle*, la *Di-
gente*, l'*Amphitrite*, & de la cor-
ette l'*Etourdie*, commandées par
Messieurs de la Laurencie, du
Chilleau, de Jassaud, & de Mon-
mas. Pour réussir dans cette atta-
ue, il falloit éviter le feu des
atteries qui défendent la côte dans
a partie où devoit se faire la descen-
e, & celui des forts de Cachacrou
k de la Ville du Roseau. Ces feux

1778. réunis formoient une défenſe trop conſidérable, pour eſpérer de les éteindre avec le feu des frégates. Afin de prendre l'Ennemi au dépourvu, le Marquis de Bouillé s'étoit propoſé de commencer ſon expédition à la pointe du jour, & pour aſſurer le ſuccès des attaques principales où toutes les Troupes devoient être employées entre les deux Forts, le ſieur Fonteneau, Capitaine de corſaire, fut chargé de ſurprendre celui de Cachacrou avec cinquante Flibuſtiers & quelques Canonniers. Il partit une heure avant la flotte, en même tems que la Diligente, dont la miſſion étoit de protéger cette ſurpriſe.

Détails ſur cette priſe. Suivant l'ordre donné pour le débarquement général, le Vicomte de Damas, Colonel du Régiment d'Auxerrois, devoit mettre à terre le premier avec ſes Chaſſeurs, & s'emparer à la hâte de la batterie de Loubiere, qui pouvoit faire beaucoup de mal aux Troupes & aux bâtimens de tranſport. Le Marquis du Chilleau, Colonel du Régiment de Viennois, avoit ordre de faire débarquer ſes Grenadiers après les

Chasseurs ; le plan du Marquis de Bouillé étoit de se joindre aux premiers, & de se faire suivre par tout le Régiment d'Auxerrois. La flotte mit à la voile sur les sept heures du soir ; la Diligente & l'Amphitrite formoient l'avant-garde, & précédoient les bâtimens que montoient les Flibustiers chargés d'exécuter une fausse attaque au nord de la Ville, sous la conduite du Comte de Tilly. La Tourterelle, sur laquelle étoit le Général, avoit la tête du convoi formée par les bâtimens qui portoient le Vicomte de Damas avec deux cens Chasseurs. Ceux que montoit le Régiment d'Auxerrois, suivoient ces derniers, & la corvette l'Etourdie formoit l'arriere-garde. La flotte ayant été contrariée par les vents, n'arriva qu'au point du jour à la vue de la Dominique, & le débarquement ne put s'effectuer que le 7, à huit heures du matin. L'attaque du fort Cachacrou avoit réussi ; une partie de la Garnison fut tuée, & le reste fait prisonnier. La Diligente prit ou fit jeter à la côte sept bâtimens 1778.

anglois, dont la plupart étoient des
1778. corsaires. Le Vicomte de Damas ayant débarqué avec ses Chasseurs, en détacha trente pour aller se saisir de la batterie de Loubiere, qui faisoit un feu très-vif, ainsi que le fort du Roseau, sur nos frégates & sur le chemin étroit que nos Troupes avoient suivi. Le sieur de la Chaise commandoit ce petit détachement ; il se jeta dans les embrâsures de la batterie avec sa Troupe, & malgré le feu de l'artillerie, l'enleva sans perdre un seul homme. Dans ce même tems, le Vicomte de Damas se portoit sur les hauteurs qui dominent le fort du Roseau, & tandis qu'il s'en emparoit, le Marquis de Bouillé, secondé du Marquis du Chilleau, parvint au fauxbourg de la Ville, à trois cens pas du Fort, où il mit ses Grenadiers à couvert de l'artillerie, dont le feu se soutenoit avec beaucoup de vivacité, malgré celui de la frégate la Tourterelle. Le Général faisoit ses dispositions pour un assaut, lorsque l'Ennemi frappé de sa vigueur de l'attaque arbora Pavillon blanc, & fit de-

mander à capituler. Une plus longue défenſe n'eût pas ſauvé la Dominique, & ſes Habitans avoient ſupplié le Gouverneur Stewart de ne pas expoſer plus longtems leurs vies & leurs propriétés. Cet Officier cédant aux mouvemens d'humanité, aſſembla un Conſeil de guerre, où il n'y eut pas une voix contre la Capitulation. Elle y fut ſignée à cinq heures du ſoir, & une heure après, les Troupes angloiſes mirent bas les armes. Elles étoient au nombre de cinq cens hommes, y compris les Milices. Ces dernieres furent licenciées, & tout le reſte fait priſonnier de guerre. Le Commandant de la Dominique ſe vit forcé de capituler pour les autres Forts & batteries de la dépendance de l'Iſle. On y trouva juſqu'à cent ſoixante-quatre pieces de canon, vingt-quatre mortiers de fonte, & une quantité conſidérable de munitions de guerre. Par cette Capitulation, les Loix, la Religion & les propriétés, furent conſervées aux Habitans dans toute leur intégrité; il n'y eut ni déſordres, ni pillage. Le Marquis du

1778.

1778. Chilleau fut établi Gouverneur particulier de la Dominique. Cette expédition fit beaucoup d'honneur au Marquis de Bouillé, & ne coûta pas un ſeul homme à la France; le ſuccès en fut dû particulierement à la juſteſſe de ſes meſures, & à la célérité des opérations dans l'exécution de ſes ordres. L'Eſcadre de l'Amiral Barrington mouilloit alors à la Barbade; les trois vaiſſeaux de ligne & les douze frégates qui la compoſoient, auroient ſans doute fait échouer l'entrepriſe du Marquis de Bouillé, pour peu qu'on eut mis de lenteur dans les préparatifs, & de molleſſe dans l'action.

On ſuppoſe à Londres, que les autres Iſles angloiſes ont ſubi le ſort de la Dominique.

Quoique les dernieres réponſes des Miniſtres fuſſent plus conſolantes que les premieres, qu'ils affectaſſent la plus grande confiance, & que, pour raſſurer les Négocians anglois, ils fiſſent répandre de tous côtés, qu'une flotte conſidérable détachée de New-York, voloit à la défenſe des Iſles occidentales, avec cinq mille hommes; que le Commodore Hotham avoit conduit à l'Amiral Barrington un

ırt de quatre vaiſſeaux, dont
ppellé l'*Iſis*, venoit de forcer 1778.
ſar de rentrer à Boſton dans
us mauvais état, avec cin-
te bleſſés, du nombre deſquels
le Capitaine Bougainville;
qu'on avoit expédié de nou-
x ordres de protéger les Iſles,
is de juſtes meſures pour les
ıtir du malheur de la Domi-
e; cependant on ne doutoit
: à Londres de la priſe d'An-
s, de Niéves & de Tabago.
ſuppoſoit que des croiſeurs,
ellement arrivés de ces parages,
oient avoir vu ſept vaiſſeaux
ois voler à la conquête de
-Chriſtophe; enfin, pluſieurs
es affirmoient que le Comte
aing s'étoit déjà rendu maître

) C'étoit M. de Broves, & non M.
ugainville, qui commandoit le *Céſar*.
aiſſeau de ligne s'étoit emparé de
lorſque deux Vaiſſeaux ennemis,
par le bruit du canon, le forcèrent
ndonner ſa priſe. Il eſt vrai que le
aine François eut le bras emporté
le combat. Toutes les autres circonſ-
s de cet événement, ſe trouvent plus
oins altérées dans les Papiers anglois.

1778. de la Grenade. Cette nouvelle prématurée, n'étoit alors qu'un ſimple préſage ; le Vice-Amiral françois, toujours à Boſton, attendoit de pied ferme la flotte & l'Armée Britanniques, dont pluſieurs détachemens s'étoient mis en marche, pour aller attaquer cette Capitale de la Nouvelle-Angleterre ; mais le Comte d'Eſtaing avoit tout diſpoſé pour bien recevoir l'Ennemi par terre & par mer. Les ouvrages conſtruits dans les Iſles les plus voiſines du Port, en rendoient l'accès impoſſible aux forces réunies de Howe & de Byron, qui, ſuivant les mêmes bruits, n'attendoit qu'un vent favorable pour faire voile d'Hallifax. Il étoit entré dans ce Port la nuit du 26 Août, après une traverſée des plus malheureuſes, & dont le Journal mérite de trouver place dans l'Hiſtoire de la Navigation : en voici le Précis.

Le Comte d'Eſtaing attend de pied-ferme l'Ennemi à Boſton.

Navigation malheureuſe de l'Amiral Byron.

En conſéquence des ordres expédiés le 5 Juin, cet Amiral avoit appareillé dans la matinée du 9, de la Sonde de Plymouth. Il ne lui arriva rien d'extraordinaire juſqu'au 3 Juillet, époque à laquelle un

coup de vent du Nord extrêmement violent ſépara ſon Eſcadre. 1778.
Le lendemain à huit heures du ſoir, la tempête s'étant calmée, on ne découvrit de l'Eſcadre que le Princeſſ-Royal, l'Invincible, le Culloden & le Guadeloupe. Le 6, ces deux derniers vaiſſeaux reçurent ordre d'aller à la découverte, l'un au Sud-Oueſt & l'autre au Nord-Eſt. Le Guadeloupe rejoignit dans l'après-midi, & fit voile de conſerve juſqu'au 21, qu'il ſe ſépara de nouveau avec l'Invincible, par un brouillard épais qui ſurprit l'Eſcadre ſur les bancs de Terre-Neuve. Le 5 Août on retrouva le Culloden, perdu depuis un mois, & qui s'égara pour la ſeconde fois, dans la nuit du 11. Cependant le Princeſſ-Royal, demeuré ſeul, luttoit contre les vents pour gagner Sandy-Hook, lorſque le 18, ſur les cinq heures du matin, il apperçut ſous le vent douze vaiſſeaux à l'ancre, éloignés d'environ neuf ou dix milles. C'étoit l'Eſcadre du Comte d'Eſtaing, qui détacha deux vaiſſeaux de ligne pour donner la chaſſe au Princeſſ-

1778. Royal; mais l'épaiſſeur des brouillards ne leur permit pas de l'atteindre, & ils reprirent le chemin de leur flotte. Cette rencontre fit changer de route à l'Amiral Byron; comme l'Eſcadre ennemie lui coupoit celles de Rhode-Iſland & de Sandy-Hook, il dirigea ſa marche vers Hallifax, où le Culloden l'avoit devancé en fort mauvais état. Byron y fit réparer les deux vaiſſeaux, & s'étant remis en mer au commencement de Septembre, il ſe hâta d'exécuter ſa jonction avec l'Amiral Howe.

Tumulte à Boſton.

Cependant le Comte d'Eſtaing continuoit ſa ſtation à Boſton, où ſa préſence étoit d'autant plus néceſſaire, que la paix de cette Ville venoit d'être troublée par une eſpèce de révolte, dont la prudence du Vice-Amiral arrêta les progrès. Pluſieurs perſonnes avoient été bleſſées dans une émeute nocturne; & comme on ignoroit les auteurs de ce déſordre qu'il falloit réprimer, le Conſeil de Maſſachuſet-Bay, enjoignit aux Officiers Civils de faire les recherches néceſſaires pour découvrir les coupables; il

nit une récompense de trois
dollars à toute personne qui 1778.
nceroit quelqu'un d'entr'eux.
e proclamation du Conseil,
luisit un heureux effet, & l'on
it que le tumulte avoit com-
cé par les déserteurs des équi-
s anglois, & par quelques sol-
de l'Armée de Burgoyne. Dans
oirée du 13 Septembre, une
pe de bandits s'étoit jetée sur
Boulangers françois, employés
pprovisionnement de notre flot-
& en avoit tué plusieurs à
os de massue. Des Officiers du
ate, avertis de ce qui se passoit,
ent accourus pour arrêter ce
acre; ils ne furent pas trai-
avec plus de ménagement que
autres. Le Comte d'Estaing,
que très-offensé de la violence
cée contre ses gens, n'en mit
moins de calme & de modéra-
dans la poursuite du délit;
les Habitans de Boston & les
ciers préposés au maintien de
lre dans cette Capitale, se mon-
ent moins indulgens, & signa-
nt en cette occasion, par une
rité bien entendue, la re-

connoiſſance qu'ils devoient à leurs
1778. généreux protecteurs. Il n'eſt donc pas vrai, comme l'ont débité quelques Papiers infidèles, que ce tumulte eut ſon principe dans le mécontentement des Boſtoniens, indignés contre notre Vice-Amiral, qui, en abandonnant Sullivan, avoit mis ce Général dans la néceſſité de lever le ſiége de New-Port, & d'évacuer Rhode-Iſland. Les fêtes données à Boſton, & l'accueil fait au Comte d'Eſtaing lors de ſa rentrée dans le Port, démentent bien cette ſuppoſition extravagante. Les témoignages de la ſatisfaction publique avoient éclaté d'une manière ſi flatteuſe pour le Général François, pendant ſon ſéjour dans cette Place, qu'avant d'appareiller une ſeconde fois, il crut devoir les reconnoître par une fête donnée à bord du *Languedoc*, où les Dames furent invitées, ainſi que tous les notables de la Ville. Rien de mieux entendu & de plus élégant que cette fête, dont le Général Washington eut les premiers honneurs. Le portrait de ce brave défenſeur de l'Amé-

Fête donnée à bord du Languedoc.

rique, occupoit le centre de la chambre d'aſſemblée, & pour ajouter à cette galanterie, le Comte d'Eſtaing l'avoit fait couronner de lauriers. 1778.

Priſe des Iſles Saint-Pierre & Miquelon.

L'Eſcadre françoiſe, alors complétement réparée, offroit dans la rade de Nantasket un ſpectacle auſſi noble qu'impoſant; elle attendoit le premier ſignal pour mettre à la voile, & le Comte d'Eſtaing ne tarda pas à le donner. L'intrépidité de ce Commandant ſouffroit d'autant plus de ſa longue inaction, qu'on venoit de lui annoncer la priſe des iſles Saint-Pierre & Miquelon, & qu'il brûloit de venger ces pertes vraiment fâcheuſes, en ce qu'elles nous fermoient l'entrée de tous les Bancs de Terre-Neuve, & qu'elles mettoient les Anglois en poſſeſſion de la pêche excluſive de la morue. Une acquiſition ſi importante ne leur coûta pas un ſeul homme. Le Vice-Amiral Montagu avoit détaché, pour cette expédition, le Commodore Evans à bord du Romney; il avoit de plus ſous ſes ordres les frégates la Pallas, le Martin, la Surpriſe, & le ſloop le

Bonavista, avec deux pièces de campagne, un parti d'artillerie, & deux cens hommes de Troupes de Marine, commandés par le Major Wemyss. Ces forces étoient plus que suffisantes pour réduire les deux Isles, où le Gouverneur, sans défense, & sans aucun avis de guerre, se reposoit sur la foi des traités, dont il ignoroit encore la rupture. A la premiere sommation du Commodore, le Baron de l'Espérance se vit donc forcé, le 14 Septembre, d'accepter une Capitulation, dont les principaux articles furent que sa petite garnison sortiroit avec tous les honneurs de la guerre, que les Officiers Civils & Militaires resteroient dans leurs maisons respectives, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de les faire passer en France; qu'on emploieroit un nombre de transports suffisant pour les tranquiliser sur le risque de leur passage & de celui des autres Habitans; qu'en attendant on veilleroit à ce qu'ils n'éprouvassent aucun mauvais traitement, & à ce qu'ils fussent protégés dans leur Religion. En considération de ces articles favo-

1778. Capitulation.

rables aux Colons, le Baron de l'Espérance s'engageoit sur son honneur à donner un état fidèle du nombre de ces Habitans, qui se montoit à deux ou trois mille, & dont la moitié s'embarqua pour la France avant le départ du Commodore. Trois Otages considérables répondoient de l'exactitude de cet état, & de celui des pièces d'artillerie, des munitions & approvisionnemens militaires, des navires, barques & marchandises qui se trouvèrent dans ces Isles, lors de la Capitulation.

1778.

Byron essuye un nouveau coup de vent.

Si, dans cette partie de l'Amérique, la fortune se montroit favorable au Vice-Amiral Montagu, elle ne se relâchoit point de ses rigueurs contre le malheureux Byron (1), qui, toujours le jouet des

(1) Il est peu d'Officiers de mer qui aient eu plus à souffrir des caprices de cet élément, que l'Amiral Byron. A peine entré dans la carriere, & dès son premier voyage à bord du *Wager*, vaisseau de vingt canons, faisant partie de l'Escadre de l'Amiral *Anson*, il fut jeté dans une Isle déserte, où il resta long-tems avec quelques hommes de son équipage ; il eut à

tempêtes, venoit d'essuyer un nouveau coup de vent bien funeste à trois vaisseaux de guerre le Somerset, le Cornwal & le Bedford; les deux premiers avoient fait naufrage, & le troisième perdit tous ses mâts. Byron s'étoit donc vu forcé de renoncer à la poursuite du Comte d'Estaing, dont l'Escadre venoit d'appareiller dans le meilleur état. Tandis qu'il voguoit à pleines voiles vers les Indes occidentales, où sa présence devoit hâter nos progrès & les rendre plus décisifs, l'Amiral anglois rassembloit les débris de son Escadre à Rhode Island, & employoit à la réparer un tems précieux, que notre Vice Amiral consacroit à des exploits non moins utiles qu'honorables. Il étoit parti de Boston avec des vivres pour quatre mois, & l'on présumoit qu'il devoit toucher à Saint Domingue & à la Martinique, où l'on tenoit préparés les rafraîchissemens, dont

1778.

soutenir dans cette situation, toutes les horreurs d'une disette absolue, & ne s'en tira que pour éprouver successivement de nouveaux périls & de nouveaux désastres.

sa

sa flotte pourroit avoir besoin. Ses dispositions ultérieures étoient encore un mystere ; on disoit vaguement qu'il avoit des vues sur les Indes occidentales, & les Anglois dirigeoient en conséquence leurs forces de ce côté-là. Le Commodore Hotham & le Général Grant firent voile de Sandy-Hook le 2 Novembre, dans l'intention de le devancer ; & pour ne point laisser prendre à l'Ennemi cet avantage, le Comte d'Estaing négligea dans sa traversée de s'emparer du Culloden, vaisseau de ligne, dont la prise n'eût pas ralenti d'une demi-heure la marche de notre Escadre. Quatre-vingt voiles sorties de New-York, avoient pris, disoit-on, le chemin de ces parages ; mais on varioit sur la destination des huit mille hommes à la tête desquels le Général Clinton devoit tenter une entreprise décisive. Dans les nouvelles spéculations, Boston n'étoit plus l'objet de cette expédition, projetée désormais contre les Indes occidentales. Elles parurent fixer, à cette époque, l'attention du Gouvernement Britannique, dans l'ancien &

1778.

Toutes les mesures de l'Angleterre semblent dirigées vers le Comte d'Estaing.

1778. dans le nouveau continent; toutes les mesures que peut suggérer la prudence ou la terreur, sembloient se diriger vers le redoutable Comte d'Estaing. Outre les forces déjà mises en mouvement contre lui en Amérique, on s'épuisoit en Europe pour lui susciter des obstacles invincibles. Le 9 Décembre, le Commodore Rowley reçut à Ports-Mouth l'ordre d'appareiller en toute diligence pour les mêmes Indes, avec huit vaisseaux de ligne, deux frégates, & plusieurs galiottes à bombes. Deux autres Escadres devoient mettre en mer incessamment, &, réunies à celle du Commodore, protéger les trois cens navires marchands destinés pour les Isles. L'Amiral Shuldam alloit commander en chef ce formidable armement, où l'on comptoit jusqu'à dix-sept vaisseaux de ligne.

Constance des Américains. Inflexibilité déplacée des Anglois.

Ces efforts surnaturels & presque désespérés, supposoient que l'Angleterre ne se dissimuloit plus la difficulté de faire tête aux deux Puissances liguées contre sa domination en Amérique. En prenant part à cette guerre, la France avoit

mis un poids énorme dans la balance. Les Américains jouissoient 1778.
de cette influence, en devenoient plus constans dans la résolution de consommer l'ouvrage de leur liberté; les Anglois se montroient plus fiers que jamais, plus courageux, plus grands peut-être; mais point aussi modérés, aussi prévoyans, aussi flexibles que sembloit l'exiger leur position critique. Sous prétexte que c'eût été reconnoître la souveraineté des Etats-Unis, la Cour de Londres s'obstinoit à ne point ratifier la convention de Sara-Toga, en des termes convenables aux Représentans de ces Etats; & le Congrès de son côté, exigeoit cette satisfaction, comme un préalable, sans lequel il ne pouvoit consentir à l'affranchissement de l'Armée de Burgoyne; il rejetoit toute ratification proposée en conséquence de pouvoirs qui, par la maniere de les interpréter, étoient de nature à soumettre les conventions faites sur ce point à l'approbation ou à l'improbation du Parlement d'Angleterre. Le Général Clinton avoit sollicité vingt fois, & toujours

infructueusement, le renvoi des Troupes prisonnieres; il se plaignit enfin d'une prétendue contravention, en des termes peu mesurés, dont la hauteur contrastoit avec son caractere de suppliant. Dans une Lettre adressée au Président du Congrès, il reprocha impérieusement à cette Assemblée la négligence avec laquelle on avoit accueilli jusqu'alors les réquisitions déjà faites à ce sujet; il ôsa s'oublier jusqu'à des menaces ridicules, à force d'être déplacées; il finissoit sa Lettre en disant: » Je remplis mon » devoir, non seulement envers le » Roi aux ordres duquel j'obéis; » mais aussi envers le peuple mal- » heureux, dont les affaires vous » sont confiées, & qui, je l'espere, » aura assez de droiture pour ne » pas m'imputer les conséquences » qui doivent résulter du nouveau » systême de guerre qu'il vous plaît » d'introduire ».

1778. Les plaintes de Clinton dégénèrent en menaces.

Réponse fière du Secrétaire Thomson.

Le Secrétaire, Charles Thomson, chargé de répondre au Général anglois, lui fit sentir en ces termes énergiques, qu'il convenoit d'écrire sur un autre ton aux représentans

d'une République, dont la souveraineté n'étoit plus contestée que par l'Angleterre. 1778.

» Monsieur, votre Lettre du 19 » Septembre a été mise sous les » yeux de l'Assemblée, & je suis » chargé de vous informer que le » Congrès des Etats-Unis de l'A- » mérique ne fait point de réponse » à des Lettres insolentes ».

La politique des Ministres anglois se montra encore plus maladroite & non moins inconséquente dans le manifeste injurieux & menaçant que leurs Commissaires en Amérique publièrent à la même époque. Comme cette proclamation, ainsi que la réponse des Etats-Unis seront des titres souvent allégués de part & d'autre, pour motiver & justifier la prolongation des hostilités, on croit devoir soumettre au jugement du Lecteur, ces pièces essentielles au procès, dont cette Histoire présente l'instruction. Tel fut en substance le manifeste des Commissaires.

Manifeste des Commissaires anglois en Amérique

» Ayant amplement & à diver- » ses reprises, informé le Congrès » & les Habitans de l'Amérique

1778. » septentrionale en général, des » ouvertures de la Grande-Bretagne, tendantes à se réconcilier » avec les Colonies, nous ne croyons » pas qu'il soit de la dignité de » notre caractere, de persister à » renouveller des offres qui nous » sembloient faites pour être acceptées avec gratitude. En » conséquence, à l'exception du » Commandant en chef, que des » services militaires retiendront en » Amérique, nous nous sommes » déterminés à repasser en Angleterre, peu de semaines après la » date de ce Manifeste & de cette » Proclamation. Cependant, avant » de faire ce pas décisif, une juste » sollicitude pour les grands objets » de notre mission, nous engage » à nous expliquer avec plus d'étendue sur quelques articles qui » pourroient n'avoir pas été suffisamment saisis ; à récapituler à » nos concitoyens le nombre & la » nature des biens qu'il est en notre » pouvoir de répandre sur eux, à » mettre sous leurs yeux la chaine » des maux auxquels ils s'exposent » aujourd'hui avec un aveuglement

» égal à leur obſtination. Nous dé- 1778.
» clarons donc, pour la derniere
» fois, aux Membres du Congrès,
» que nous ſommes prêts à concou-
» rir dans tous les arrangemens juſ-
» tes & ſatisfaiſans, qui peuvent
» leur aſſurer, & à ceux qui les
» ont reſpectivement conſtitués, le
» rétabliſſement de la paix, une
» exemption de toute eſpèce de
» taxe de la part du Parlement de
» la Grande-Bretagne, & la jouiſ-
» ſance irrévocable de tous les pri-
» viléges compatibles avec l'union
» d'intérêts & de forces, dont dé-
» pendent notre proſpérité & notre
» ſûreté mutuelles, notre Religion
» & notre liberté communes. Nous
» poſons encore en fait, que les
» Membres du Congrès n'étoient
» point autoriſés par leur conſtitu-
» tion à rejeter nos offres, avant
» que les diverſes aſſemblées &
» conventions du Peuple qui les
» conſtitue, les euſſent priſes en
» conſidération, & en euſſent ap-
» prouvé le refus; que de même,
» ils n'étoient point autoriſés à nous
» renvoyer à de prétendus traités
» faits avec l'étranger, qu'ils ſavent

1778. » d'une part avoir été illusoirement » concertés, & de l'autre, n'avoir » pas été ratifiés par le Peuple » de ce Continent. Nous rappel- » lons encore une fois aux Mem- » bres du Congrès qu'ils sont respon- » sables envers leurs Concitoyens, » envers le monde entier, envers » Dieu, de la continuation de cette » guerre & de toutes les calamités » qui en sont inséparables.

» Maintenant, c'est aux assemblées » générales, aux conventions des » diverses Colonies, Plantations & » Provinces ci-dessus mentionnées, » que nous faisons séparément les » offres par nous transmises au Con- » grès ; nous les pressons, nous les » sommons par les présentes de s'as- » sembler aux fins de considérer si » tout ce qu'il y a de motifs poli- » tiques & moraux, ne leur fait » pas une loi de saisir l'occasion » de cimenter une réconciliation » libre & permanente, avec la » Grande-Bretagne. Notre inten- » tion n'a jamais été de remplir les » objets de notre Commission, en » fomentant les divisions populai- » res, ou les cabales de partis;

» mais notre devoir est d'encoura- 1778.
» ger tout Particulier, ou tout
» Corps politique à reconnoître
» l'autorité de notre Souverain, à
» rendre leur affection à nos Con-
» citoyens. Nous nous adressons à
» tous les Habitans libres de cet
» Empire jadis fortuné. Ceux qui
» portent les armes dans cette guer-
» re, doivent se souvenir que les
» griefs réels ou supposés qui les
» ont entraînés dans la rébellion,
» viennent d'être supprimés pour
» toujours; qu'on leur offre l'oc-
» casion de rentrer dans la classe
» des Citoyens paisibles, ou s'ils
» aspirent aux honneurs militaires,
» celle d'acquérir de la gloire sous
» les drapeaux de leur Souverain lé-
» gitime, en combattant pour l'Em-
» pire Britannique réuni contre
» l'Ennemi commun & naturel qui
» s'est récemment armé contre nous.
» Ceux qui par état exercent les
» fonctions de la Religion, ne peu-
» vent ignorer que la Puissance
» étrangere avec laquelle le Con-
» grès s'efforce de les unir, fut
» toujours ennemie de la tolérance,
» toujours opposée aux intérêts

» & à la liberté des lieux consacrés
1778. » au culte divin, dont ils sont les
» Ministres ; qu'au contraire, la
» Grande-Bretagne, par les prin-
» cipes de sa Constitution & du
» Protestantisme, doit être dans
» tous les tems la meilleure con-
» servatrice de la liberté religieuse,
» la Puissance la plus disposée à la
» protéger & à l'étendre. Quant à
» ceux qui savent apprécier les bé-
» nédictions de la paix & son in-
» fluence sur l'Agriculture, les Arts
» & le Commerce, qui sont ani-
» més d'une juste sollicitude pour
» l'éducation & l'établissement de
» leurs enfans, ou qui savent atta-
» cher une juste valeur à la sécu-
» rité domestique ; nous pensons
» qu'il suffit de leur observer que
» leurs Chefs continuent de les en-
» velopper dans toutes les calami-
» tés de la guerre, sans avoir d'ob-
» jet qui la justifie, sans qu'il sub-
» siste un seul grief qui ne puisse
» être supprimé dans un instant.
» Au surplus, s'il existe quelques
» personnes qui, dépouillées de
» ressentimens mal fondés, & dé-
» gagées de l'influence de tout in-

» rêt perſonnel, penſent effectivement qu'il eſt avantageux aux » Colonies d'être ſéparées de la » Grande-Bretagne, qu'après cette » ſéparation elles jouiront d'une » Conſtitution plus douce, plus libre, plus propre à aſſurer leur » proſpérité, que celle dont elles » jouiſſoient ci-devant; nous ne » devons point entrer avec ces » perſonnes dans la diſcuſſion d'une » propoſition qui paroit être ſuffiſamment contredite par l'expérience qu'elles ont faite; mais » nous croyons qu'il eſt bon de les » prévenir que cette propoſition, » ſoutenue avec opiniâtreté, doit » *aggraver* la nature de cette guerre, & la maniere de la conduire » à l'avenir, ſur-tout lorſque la » prétendue alliance contractée avec » la Cour de France, eſt ajoutée » à cette propoſition.

1778.

» La politique ainſi que la bienveillance de la Grande-Bretagne » l'ont empêchée juſqu'ici, de porter » la guerre à des extrémités qui » euſſent réduit à la détreſſe, un » peuple que nous conſidérions » toujours comme faiſant partie de

1778. » notre Empire, & de désoler un pays
» qui pouvoit encore nous ouvrir
» une source d'avantages mutuels ;
» mais, lorsque ce pays manifeste
» la résolution ouvertement dé-
» naturée, non-seulement de se sé-
» parer de nous, mais de se don-
» ner lui & ses ressources, en for-
» me d'hypotheque à nos Ennemis,
» alors la contestation change ab-
» solument de nature, & il ne s'a-
» git plus pour la Grande-Breta-
» gne que de savoir jusqu'à quel
» point, en employant tous les
» moyens qui sont à son usage,
» elle pourra détruire ou rendre
» inutile une connexion formée
» pour sa ruine, & pour l'agran-
» dissement de la France. En de
» pareilles circonstances, il est na-
» turel que les loix de sa *préser-*
» *vation* dirigent la conduite de la
» Grande-Bretagne, & si les Co-
» lonies britanniques doivent agran-
» dir l'Empire de la France, ces
» mêmes loix indiquent à l'Angle-
» terre qu'elle doit rendre ces objets
» d'agrandissement, le moins uti-
» les, qu'il sera possible, à son En-
» nemi. Si malgré ces raisonne-

» mens, quelqu'un se persuade 1778.
» qu'elle finira par reconnoître l'In-
» dépendance de l'Amérique, nous
» déclarons, sans réserve, que
» nous n'avons point & que nous
» n'attendons point de pouvoirs à
» cet effet; que si la Grande-Bre-
» tagne s'étoit abaissée à une pa-
» reille mesure, nous ne serions
» point les organes d'une conces-
» sion, qui nous paroîtroit funeste
» aux Colonies, & honteuse pour
» l'Angleterre. C'est dans cet es-
» prit & cette façon de penser que
» nous avons constamment dressé
» toutes nos dépêches.

» Il conviendroit maintenant que
» les Colonies se ressouvinssent de
» l'appel qu'elles firent à Dieu au
» commencement de la contesta-
» tion, en prenant le Ciel à té-
» moin, qu'elles n'avoient recours
» aux armes, que pour obtenir
» justice sur leurs plaintes & griefs;
» que leur vœu ainsi que leur in-
» térêt étoient de rester toujours
» unies avec la Grande-Bretagne.
» Nous persistons à soutenir que
» nos offres ne laissent rien à desi-
» rer à cet égard, soit d'une liberté

1778. » immédiate, ſoit d'une ſécurité » permanente. Si l'on rejete actuellement ces offres, nous ceſ» ſons d'exercer la Commiſſion, dont » nous fûmes honorés; la Grande» Bretagne n'eſt plus tenue à don» ner de pareilles marques de ſa » libéralité; la juſtice & la politi» que ne permettent plus de les » attendre.

» Enfin, pour manifeſter plus » amplement encore nos diſpoſitions » particulieres, & les vues gracieu» ſes de la Commiſſion en vertu » de laquelle nous agiſſons, nous » accordons & proclamons pardon » pour toutes & toutes eſpèces de » trahiſons, ou complicité de tra» hiſon, commiſes par quelques » perſonnes que ce puiſſe être, » habitant les Colonies, Planta» tions & Provinces de New-Ham» pshire, Maſſachuſett's-Bay, » Rhode-Iſland, Connecticut, » New-York, New-Jerſey, Pen» ſylvanie, les trois bas Comtés » ſur la *Délaware*, Maryland, Vir» ginie, Caroline ſeptentrionale, » Caroline méridionale, & Géor» gie, pourvu que leſdites perſon-

» nes se conduisent à l'avenir com-
» me de bons & fidèles Sujets de 1778.
» Sa Majesté. Nous croyons con-
» venable de déclarer que rien de
» ce qui est contenu dans les pré-
» sentes, ne pourra signifier qu'on
» doive mettre en liberté les per-
» sonnes actuellement emprisonnées
» ou qui le seront pendant la durée
» de cette rébellion.

» Nous offrons aux Colonies,
» en général ou séparément, une
» paix générale ou séparée ; de
» faire revivre leurs anciens gou-
» vernemens, à l'abri de toute in-
» fraction, & pour jamais exempts
» de toute imposition de la part
» de la Grande-Bretagne. A l'égard
» des autres Réglemens Civils, Mi-
» litaires ou de Commerce, qu'elles
» desireroient de voir établir, nous
» promettons d'y concourir & d'y
» donner toute l'assistance que nous
» avons pouvoir & autorité de
» donner en vertu de la Commission
» de Sa Majesté.

» Nous déclarons que ce Mani-
» feste & cette proclamation con-
» tinueront & seront en force pen-
» dant quarante jours, c'est-à-dire,

» à dater du 3 Octobre jufqu'au
1778. » 11 Novembre, l'un & l'autr
» jours y compris. . . . .

» Nous exhortons inftammen
» toutes les perfonnes qui, en ver
» tu des préfentes, reçoivent l
» pardon du Roi, à tirer fagemen
» parti de la fituation dans laquell
» elles fe trouvent placées par l'ef
» fet de ce Manifefte & de cett
» Proclamation, & non-feulemen
» à fe rappeller que leur perfévé
» rance dans la rébellion actuelle
» ou leur adhérence à la connexion
» traîtreffe qu'on tente de forme
» avec une Puiffance étrangere
» après l'expiration du terme fix
» pour le pardon, feront regardée
» comme des crimes de la plu
» grave nature; mais encore, à fair
» à l'envi les uns des autres, les e
» forts de l'empreffement & de l
» cordialité, pour affurer leur pai
» perfonnelle, & contribuer à l
» profpérité de leurs Concitoyens
» ainfi qu'au bien général de l'Em
» pire.

» Conformément à l'efprit de l
» Commiffion de Sa Majefté, nou
» requérons par les préfentes, tou

s Officiers Civils & Militaires, 1778.
nſi que tous les autres Sujets
fectionnés de Sa Majeſté, quels
a'ils ſoient, de nous aider &
ſiſter dans l'exécution de ce
anifeſte, & de tous les objets
contenus ».

Donné à New-York, le 3 Octobre
8.

igné, CARLISLE. H. CLINTON.
EDEN.

Effets de cette proclamation.

Le premier effet de cette Pro-
nation fut de conſolider les ré-
tions du Congrès, & de fermer
tes les voies à la réconciliation.
r arrêter ou prévenir les ſuites
ne invitation inſidieuſe, le Sénat
ricain fit renouveller d'abord
te du 22 Avril, en vertu du-
tout Sujet de la nouvelle Ré-
lique, convaincu d'avoir traité
rément avec les Commiſſaires
endus conciliateurs, étoit dé-
é Ennemi de la Patrie ; &
me leur Manifeſte parut ren-
ier la menace de brûler & de
ger les Villes & Cités dépen-
es des Etats-Unis, il fut re-
mandé aux Habitans de ces
s, qui réſidoient en des lieux

expoſés aux inſultes de l'Ennemi,
1778. de conſtruire des cabanes à la diſ-
tance de trente milles de leur do
micile actuel, d'y faire paſſer leur
femmes, leurs enfans & les vieil
lards, hors d'état de porter le
armes, & de s'y tranſporter eux
mêmes en cas de beſoin, avec leur
meubles & leurs beſtiaux. Il fut e
outre déclaré, qu'au moment c
l'Ennemi mettroit le feu à un
Ville & y porteroit la deſtruction
le bon Peuple américain ſeroit au
toriſé à ravager, incendier & de
truire les poſſeſſions des Torys
ennemis de la Liberté & de l'In
dépendance de l'Amérique, & d
s'aſſurer de leur perſonne, ſans tou
tefois exercer contr'eux ou contr
leurs familles, aucun acte de crua
té inutile. Le Congrès jaloux d
juſtifier aux yeux de l'Univers,
rigueur de ces réſolutions prov
quées par les menaces indiſcrett
de la Commiſſion britannique, cr
devoir oppoſer ce Manifeſte à ce
lui des Commiſſaires.

Manifeſte du Congrès. » Entraînés à des actes d'hoſtili
» par les meſures oppreſſives de
» Grande-Bretagne ; réduits

» la néceffité de foumettre les
» droits de l'homme à la décifion 1778.
» des armes ; forcés, en un mot,
» de fecouer le joug d'une domina-
» tion tyrannique, les Etats-Unis fe
» font déclarés libres & indépen-
» dants. Pleins de confiance dans
» la juftice de leurs droits & dans
» celui qui difpofe des événemens
» humains, ils ont, quoique foi-
» bles & dénués de reffources, dé-
» fié la puiffance de leurs Enne-
» mis & foutenu les événemens di-
» vers de trois Campagnes meur-
» trieres, fans que la barbarie an-
» gloife ait pu ni les intimider ni
» les foumettre. Les vertueux Ci-
» toyens de ces Etats n'ont point
» murmuré de la privation de plu-
» fieurs chofes qui rendent la vie
» précieufe ; leurs braves foldats
» ont fupporté patiemment & mê-
» me bravé les fatigues de leur fi-
» tuation périlleufe. Le Congrès
» fe croyant dans l'obligation d'ai-
» mer fes Ennemis, comme enfans
» de cet Etre qui eft le pere com-
» mun de tous les hommes, &
» voulant du moins alléger les ca-
» lamités d'une guerre qu'il ne pou-



» oppofée ; ils ont rava
» pagnes, brûlé les V
» défenfe, maffacré l
» de l'Amérique ; leu
» leurs vaiffeaux ont é
» cheries des foldats &
» lots du Congrès ; ils
» vé les traitemens les
» res par des infultes &
» ges. Trompés dans l'a
» de fubjuguer l'efprit i
» de la liberté, ils on
» affailli les Repréfen
» République, en ufa
» de toutes les rufes
» ruption & de l'adulat
» ils fe font fait un jeu

» ils se sont fait un jeu de la raison
» même, en s'efforçant de prou- 1778.
» ver que la liberté & le bonheur
» de l'Amérique pouvoient être
» confiés sûrement à ceux qui, éga-
» lement sourds à la voix de l'hon-
» neur & de la honte, ont vendu
» leur bonheur & leur liberté !
» Traités par nous avec le mépris
» que méritoit une pareille con-
» duite, ils se sont adressés aux par-
» ticuliers ; ils les ont sollicités à
» briser les liens de l'allégeance, à
» souiller leur ame des crimes les
» plus atroces ; & craignant de ne
» pouvoir trouver dans ces Etats-
» Unis des hommes aussi noirs que
» le sont leurs desseins, pour exer-
» cer du moins sur les esprits foi-
» bles l'influence de la terreur, ils
» ont menacé de donner encore
» plus d'étendue à la dévastation.
» Tant qu'il est resté une ombre
» d'espoir que notre exemple ap-
» prendroit à nos Ennemis à res-
» pecter des loix faites pour l'être
» de toutes les Nations civilisées,
» qu'ils se rendroient à la voix de
» la religion qu'ils prétendent nous
» être commune ; nous les avons

1778. » laissés à l'influence de cette Re-
» ligion & de cet exemple ; mais
» puisque les ménagemens de la
» compassion ne peuvent rien sur
» leurs dispositions incorrigibles ; il
» est enfin de notre devoir de re-
» courir à d'autres moyens pour
» venger les droits de l'humanité.

» En conséquence, nous, le Con-
» grès des Etats-Unis de l'Améri-
» que, déclarons solemnellement &
» proclamons que : si nos Ennemis
» ôsent mettre leurs menaces à exé-
» cution, si même ils persistent
» dans la carriere de cruauté qu'ils
» parcourent actuellement ; nous
» en tirerons une vengeance si
» exemplaire, qu'elle effrayera qui-
« conque seroit tenté de les imiter.
» Nous prenons à témoin de la
» droiture de nos intentions, le
» Dieu qui fouille dans le cœur
» des hommes, & nous déclarons
» en sa sainte présence, que n'étant
» point mus par les suggestions
» précipitées de la colere ou de la
» vengeance, quelque révolution
» qui puisse survenir dans notre sort,
» on nous verra constamment ad-
» hérer à cette résolution ».

Fait en Congrès d'un consentement unanime, le 30 Octobre 1778. 1778.

(*Attesté*) CHARLES THOMPSON, Sécretaire.

Les dispositions du Congrès étoient énoncées trop clairement dans cette pièce, pour qu'il restât aux Commissaires Anglois le moindre espoir de réussir dans leurs négociations. Bien convaincus de l'inutilité des nouvelles tentatives pour rétablir la paix ou plutôt la domination de la Grande-Bretagne en Amérique, le Comte de Carlisle & William Eden son collegue, se disposèrent à quitter New-York, & le 27 Novembre, ils s'embarquèrent sur le *Roebuck*, avec le Comte de Cornwallis, le Général Grey, & d'autres Officiers chargés de seconder, par la terreur des armes, les efforts des Négociateurs pacifiques.

Les Commissaires s'embarquent pour l'Angleterre.

Le retour des Commissaires à Londres, y donna lieu à des réflexions contradictoires suggérées par les fauteurs du Gouvernement & par ceux de l'opposition. Suivant les premiers, tout

Opinions contradictoires sur les affaires de l'Amérique.

annonçoit une révolution favorable & prochaine dans les Colonies révoltées ; si l'on en croyoit
1778. les autres, tout étoit désespéré, l'union du Congrès se resserroit de plus en plus, les Américains s'affermissoient chaque jour dans la résolution de consommer l'ouvrage de leur Indépendance ; les Armées provinciales, & particulierement celle de Washington, étoient nombreuses, bien disciplinées, bien vêtues, petillantes d'ardeur. Ces derniers rapports confirmoient ce qu'on savoit déjà ; & tout ce qu'on débita de nouveau, se réduisit à ce détail d'abord accrédité dans les deux partis, qu'il y avoit eu une révolte dans la Caroline méridionale, que les Troupes détachées sous les ordres du Colonel Campbell, pour aller seconder les mécontens de cette Province, s'étoient vues forcées par un coup de vent de relâcher à New-York, & que les vaisseaux anglois avoient tellement souffert de la tempête, qu'il leur étoit impossible de continuer la traversée & de poursuivre l'expédition. Les dernieres nouvelles n'étoient

n'étoient donc point faites pour arrêter les murmures du Parti anti-ministériel, qui, depuis le 26 Novembre, époque de la rentrée des Chambres, ne cessoit d'invectiver contre les opérations du Gouvernement, tant en Europe qu'en Amérique. Le Manifeste des Commissaires conciliateurs avoit été dans la premiere séance de la Chambre des Pairs, le texte fécond de plusieurs débats où les mécontens n'avoient pas toujours respecté les loix de la modération & de la décence. Comme ces débats présentent des faits que l'Histoire ne doit pas négliger, il nous paroît convenable d'en extraire ici la substance.

1778.

Débats à la Chambre des Pairs, au sujet du manifeste des Commissaires.

Le Marquis de Rockingham fut le premier des Membres qui se chargea d'exprimer le déplaisir de la Chambre, au sujet de cette proclamation; il demanda que Sa Majesté fût suppliée dans une humble Adresse, de vouloir bien désavouer publiquement la partie de ce Manifeste, qui contient une déclaration contraire aux droits de l'humanité, qui renverse les prin-

Le Marquis de Rockingham improuve le Manifeste.

1778. cipes établis chez tous les Peuples chrétiens & civilisés, qui tend à l'avilissement des courages, & à l'anéantissement de la discipline; qui expose les Sujets fidèles de Sa Majesté, dans toute l'étendue de ses Etats, à des représailles cruelles & ruineuses. Pour imprimer à cette motion un caractere plus imposant, le Marquis de Rockingham crut devoir l'appuyer d'un long discours, où relevant quelques expressions atroces du Manifeste, il osa le comparer à l'ordre barbare & sanguinaire, de massacrer les Innocens. Il prétendit que la raison spécieuse alléguée par les Commissaires, celle de la conservation personnelle, étoit moins fondée de leur part que de celle d'Hérode. Ce Prince étoit l'allié des Romains, il savoit que la puissance temporelle de ce Peuple, devoit cesser dans la Judée, au moment où le Messie paroîtroit; or, comme Hérode ne régnoit que sous la protection des Romains, comme il devoit cesser d'être Roi à l'instant où le Messie verroit le jour, il ordonna le massacre de

tout enfant mâle existant dans l'étendue de ses États ; mais Hérode n'étoit pas Chrétien...... » J'ai 1778.
» donc pour moi, ajouta l'Orateur, » la Religion & l'humanité ; que » n'aurois-je point à dire au nom » de la Politique ! ... Si par cette » nouvelle méthode de faire la » guerre, on ne craint pas de se » couvrir d'atrocités & d'opprobres, » d'être un objet d'exécration pour » l'Univers entier, du moins faudroit-il craindre les représailles. » La partie septentrionale du Royaume, l'Ecosse entiere sans défense, » est à la merci de nos Ennemis ; » l'Irlande est également exposée. » Le danger qui menace nos possessions dans les Indes occidentales est plus effrayant encore ; » c'est-là qu'on peut nous porter » des coups décisifs & irréparables. » A l'exception de la Jamaïque, » dont la ressource, en cas » d'attaque, seroit d'offrir à ses » Habitans une retraite dans les » défilés des montagnes bleues, » toutes nos autres Isles sont hors » d'état de faire tête aux premiers » assauts de l'Ennemi, d'opposer

1778. » une foible résistance à ses moindres tentatives. Et c'est en de pareilles circonstances qu'on ôse » publier un Manifeste, dont l'effet » nécessaire est de précipiter l'instant de notre ruine ! Manifeste » infâme, insidieux, plein de fourbe, » de perfidie, de cruauté, où l'on » ne sait ce qui l'emporte de la » foiblesse ou de la noirceur ! Manifeste qui offre de la protection » au moment où l'on retire toute » protection; qui invite à la soumission, sans donner la moindre » sûreté à ceux qui se soumettent; » qui tend un piège aux Sujets » fidèles, & qui détruit tout espoir » de ramener les Sujets révoltés. » Les moyens de conciliation nous » sont désormais interdits, ceux de » la force sont encore moins à » notre usage, & pour s'en convaincre, il suffit de considérer la » situation de notre Armée en Amérique. Loin de la fortifier en » faisant passer à Sir Henri Clinton » les renforts considérables qu'il » demandoit, on s'est vu dans la » nécessité de l'affoiblir encore en » lui retirant cinq mille hommes

» pour la défenſe de nos Iſles des » Indes occidentales, deux mille » pour Hallifax & quatre mille pour » l'expédition à laquelle les mé- » contens de la Caroline méridio- » nale nous ont invités. Que peut » entreprendre une Armée réduite » à ce dégré d'affoibliſſement ? & » que doit-on attendre d'un tel » Manifeſte publié dans ces cir- » conſtances d'épuiſement & d'a- » bandon » ? 1778.

Le Comte de Suffolk ſe mit en devoir d'interpréter & de juſtifier l'acte contre lequel le Marquis de Rockingham venoit d'exercer ſon éloquence. Le réſumé de ſon diſcours fut que l'objet de la proclamation dénoncée étoit de mettre ſous les yeux des Américains, les conſéquences naturelles d'une révolte opiniâtre, les fléaux inſéparables de la guerre, & toutes les violences qu'autoriſe en pareil cas le droit des gens, & qu'entraîne néceſſairement une rupture entre les Nations les mieux civiliſées. Il préſenta enſuite un tableau bien allarmant de la poſition de l'Angleterre, comparée à celle de la

Le Comte de Suffolk le juſtifie.

France, & d'où il résultoit que le
1778. système politique de cette Monarchie, n'étoit plus le même, qu'elle ambitionnoit à son tour, la souveraineté des mers, que son alliance avec l'Amérique septentrionale pouvoit l'élever sur les ruines de la Grande-Bretagne, que cette circonstance jointe à celle de la révolte des treize Provinces, formoit une époque nouvelle, dont ses annales ne fournissoient point d'exemple; que dans les principes de la saine Politique, dans ceux de la conservation personnelle, elle ne devoit rien négliger pour rendre l'influence de l'Amérique sur les événemens de la guerre actuelle, aussi peu considérable que les loix établies pouvoient l'autoriser; que l'Angleterre combattoit pour la conservation de son existence, & qu'il n'y avoit pour elle, de salut & d'espoir que dans la vigueur & l'unanimité. Il conclut, en disant que la motion du noble Marquis devoit être rejetée, & les suffrages de la Chambre se réunir en faveur du nouveau plan de conduite, dont la proclamation faisoit partie.

L'Evêque de Peterborourgh s'éleva au nom de la Religion & de l'humanité, contre un Manifeste qui lui paroissoit encourager les *extrêmes de la guerre* & mettre la *désolation* en systême ; il établit qu'un Chrétien ne peut supporter l'idée de la guerre qu'en l'envisageant comme un moyen d'obtenir la paix, & il démontra que le Manifeste étoit contraire à ce principe sacré pour toutes les Nations civilisées, puisque les massacres & les dévastations y étoient annoncés au moment où l'on renonçoit à l'espoir de vaincre. « On » nous dit, ajouta le Prélat, qu'il ne faut » pas jeter les yeux sur le passé ; » cependant pour juger sainement » des nouvelles mesures qu'on veut » adopter, il me paroît indispen- » sable de rappeller les événemens » antérieurs. Pour avoir un pré- » texte de sévir contre les Amé- » ricains, devons-nous oublier les » pétitions multipliées & soumises » qu'il nous ont présentées ? Que » nous fumes sourds à leurs suppli- » cations, que par un excès de » rigueur & d'injustice nous les

1778.

L'Evêque de Peterborough s'éleve contre le Manifeste.

78. » avons réduits aux extrêmités, » dont nous leur faisons un crime, » dont le Manifeste annonce que » nous voulons les punir sans distinc- » tion d'innocens & de coupables? » A-t-on pu se promettre, dit-il » en finissant, que le Dieu des » Armées seconderoit des efforts, » dont l'objet est de multiplier les » massacres en pure perte »?

ire des s à la e Cham- Pour engager les autres Evêques à se déclarer en faveur de la motion, le Comte de Derby prit la parole, & dit que le Manifeste étoit un chef-d'œuvre d'irréligion, & que la question dont il s'agissoit, étoit particulierement de leur compétence. Il se rabattit ensuite sur l'inconséquence des Ministres, qui, pour adopter un systême de cruauté inouie, attendoient le moment où l'épuisement des finances, le déclin du crédit public & particulier, toutes les circonstances en un mot, sembloient concourir à rendre la paix d'une nécessité absolue. Il fut puissamment secondé par le Comte d'Abingdon, qui n'envisageant plus le Manifeste comme l'ouvrage des Commissaires, mais comme une

émanation de la Puiſſance Royale, faiſit cette occaſion de repréſenter les Conſeillers de Sa Majeſté Britannique, comme des infâmes, dont la corruption perſonnelle avoit ſouillé le caractere national. Il obſerva que cette proclamation de maſſacres contre des Citoyens fidèles imitateurs des anciens Héros de la liberté, avant que d'être promulguée en Amérique, l'avoit ſouvent été dans la Chambre des Pairs, où des voix s'étoient élevées pour juſtifier l'emploi du Tomahavok & du Scalpel; » proclamation révol-» tante, s'écria-t-il, à ce ſujet, & » ſi révoltante pour mes oreilles, » que j'ai rougi vingt fois d'être un » des Pairs du Royaume. Telles ſont, » continua-t-il, les taches impri-» mées ſur l'honneur, la dignité & » la juſtice de cette Aſſemblée jadis » auguſte, par ces *Marionnettes* en » place, que font mouvoir les fils » de l'obéiſſance mis en jeu derriere » le rideau; *Marionnettes* auxquelles » on a donné le ſignal du meurtre » & de la dévaſtation, en leur diſant: » *Nous avons paſſé le Rubicon; il* » *faut que nous maſſacrions les*

1778.

1778. » *Américains, ou les Américains » nous massacreront* ».

Après avoir exprimé toute l'exécration que lui inspiroient les principes avancés dans la Chambre & la proclamation qui dérivoit de ces principes, le Comte d'Abingdon envisagea le Manifeste sous un point de vue moins défavorable. Il finit par en adopter quelques articles, & entr'autres celui-ci : « Nous posons en fait que les Membres du » Congrès n'étoient point autorisés » par leur constitution à rejeter nos » offres avant que les diverses assemblées & conventions du Peu» ple qui les constitue, les eussent » prises en considération, & eussent » consenti à ce qu'elles fussent re» jetées ». Mais il appliqua cette objection au Corps législatif de la Grande-Bretagne, dont il passa en revue les différentes usurpations. Il se mit en frais de prouver que la constitution de l'Angleterre étoit anéantie, si l'on ne changeoit le systême actuel du Gouvernement, si l'on ne rendoit au Corps collectif de la Nation, les pouvoirs, dont abusoit depuis si longtems le Corps législatif.

Le Lord Président (Gower) réfuta sommairement les diverses objections du noble Comte, à-peu-près dans les mêmes termes & par les mêmes raisons que le Comte de Suffolk. Il motiva son opposition à la motion du Marquis de Rockingham en disant qu'elle tendoit à censurer la conduite des Commissaires qui, étant absens, ne pouvoient se défendre; qu'elle attachoit aux expressions employées dans le Manifeste, une signification qu'elles n'avoient pas ; que l'objet de ce Manifeste n'étoit point d'aggraver les horreurs de la guerre, d'encourager les actes de cruauté, & de séparer pour toujours l'Amérique de la Mere-Contrée; mais de procurer à l'une & à l'autre une paix honorable, de les réunir par des nœuds plus indissolubles, & de punir la France de sa perfidie. 1778.

Dans un discours plein d'éloquence & de logique, le Duc de Richmond justifia l'interprétation donnée à quelques expressions du Manifeste, par le systême de guerre adopté même avant la proclamation; & pour cet effet, il rappella les

Discours du Duc de Richmond.

incendies de Norfolk, de Charles-
1778. Town, d'Efopus & de plufieurs autres Villes; les Scalpels des Sauvages, leur barbare affociation, leur fraternité-d'armes avec les Soldats anglois, les brigandages des Heffois & des autres Allemands mercénaires, tous ces actes d'oppreffion & de barbarie, dont le Gazetier de Leyde n'avoit ôfé préfenter le tableau, dans la crainte, difoit-il, de fouiller fon papier. A cette conduite atroce qui ne laiffoit pas un ami aux Anglois dans les Provinces où leurs Armées avoient féjourné, il oppofa la modération & l'humanité de Washington, l'exacte difcipline de fes Troupes toujours en garde contre la tentation du pillage, & jamais à charge aux Habitans qu'elles défendoient fans les mettre à contribution. L'Orateur montra la caufe de tous ces excès dans le caractere du Secrétaire d'Etat au Département de l'Amérique, & prit de-là occafion de lui comparer M. Necker, dont il vanta le défintéreffement, fes talens & les lumieres. Dans l'examen de fes opérations miniſterielles, l'emprunt

Eloge de M. Necker.

de quatre millions de rentes viageres, ne fût point oublié, & l'Orateur prouva que cette opération de finances n'étoit pas une *gasconnade* françoise, comme on le supposoit à Londres. Il tira ses meilleurs preuves du caractere d'économie & d'intégrité de M. Necker, qualités indispensables dans un Ministre, mais qu'il ôsa contester au premier Lord du trésor d'Angleterre.

1778.

Déclamations de Lord Lyttelton contre l'alliance Gallo-Américaine, & en faveur du Manifeste.

Le discours de Lord Lyttelton, l'un des opposans à la motion, roula en grande partie sur la possibilité de recouvrer l'Amérique; il fondoit son espoir à cet égard sur la prétendue monstruosité d'une alliance, dont il prédit la dissolution en ces termes : « Quoi ! des Citoyens libres, armés par l'esprit républicain, s'allieroient avec les Esclaves d'une Monarchie absolue ! » Quoi, l'on verroit des Presbytériens unis avec des Papistes !.... » Quel que soit l'aveuglement volontaire qui, pour le moment, » empêche les fauteurs de cette » union de sentir combien elle est » contraire à la politique, à la » raison, à la nature, il n'est pas

» dans l'ordre des choſes qu'elle
1778. » puiſſe ſubſiſter; les yeux peuvent
» être faſcinés quelque tems, mais
» le preſtige ſe diſſipe enfin; &
» la folie d'une pareille alliance ne
» peut tarder à ſe faire ſentir dans
» tout le continent d'Amérique ».

A l'égard du Manifeſte des Commiſſaires, Lord Lyttelton alla beaucoup plus loin que les autres Apologiſtes de la proclamation. Elle ne lui parut odieuſe en aucun ſens, dût-on admettre l'interprétation du Marquis de Rockingham; & pour juſtifier les cruautés annoncées dans cette pièce, il répéta qu'on ne pouvoit ſévir avec trop de rigueur contre la rebellion & l'ingratitude liguées avec la duplicité & la perfidie. Il ſe jeta enſuite ſur les récriminations, & prétendit que la modération des Anglois s'étoit ſignalée dans le cours de cette guerre, & que les Américains avoient les premiers donné l'exemple des atrocités reprochées aux Royaliſtes. Quant aux repréſailles de la part de la France, l'avis du noble Membre, fut qu'il en falloit courir les riſques. « La guerre, ajouta-» t-il, n'eſt qu'un échange de repré-

» failles; l'ufage reçu chez toutes » les Nations policées, eft de faire » à fon Ennemi tout le mal qu'on » eft en état de lui faire.... Dans » ce moment de crife où la France » s'eft unie à l'Amérique pour nous » anéantir,& que d'autres Puiffances » vont peut-être fe liguer contre » nous, montrons à la France, » montrons à l'Amérique ce que » peut l'Angleterre abandonnée à » fes propres forces; que l'Univers » fache que nous fommes encore » en état de punir la rebellion & » la perfidie ». 1778.

Interpellation du Duc de Grafton au Vicomte de Stormont.

Ces rodomontades terminèrent le difcours de Lord Lyttelton. Le Duc de Grafton y répondit par des lieux communs contre les Miniftres; mais il n'en fut pas moins un des plus intéreffans interlocuteurs de la féance, par fon interpellation au Vicomte de Stormont, qu'il fomma de répondre s'il avoit eu connoiffance des intentions de la Cour de Verfailles, avant que le Marquis de Noailles eût préfenté le refcrit de cette Cour au Miniftre d'Angleterre. Quoique tout Ambaffadeur ait fait ferment de

garder le silence sur les affaires re-
1778. latives à sa mission, Lord Stormont ne vit pas d'inconvénient à satisfaire la Chambre sur un fait purement historique & où il s'agissoit d'une affaire de notoriété. Il convint donc qu'il étoit instruit du traité entre les deux Puissances, avant qu'il fut notifié à la Cour de Londres; que le traité ostensible, dont le rescrit faisoit mention, étoit illusoire; qu'il en existoit un autre bien plus important, dont le commerce n'étoit pas l'unique objet, & qu'il en avoit informé l'Administration. Il ajouta qu'en s'unissant à l'Amérique, la France avoit surtout en vue la Grande-Bretagne, la conquête & le partage de ses possessions, & que pour s'en convaincre, il suffisoit de réfléchir un moment sur les ordres donnés au Comte d'Estaing & au sieur Gérard, & se rappeller la conduite du premier, lors de son arrivée à Philadelphie. Le Duc de Grafton saisit cette occasion de mieux faire connoître ce qu'on appelle dans le langage de l'opposition, l'*inconduite* des Ministres; il avoua dans sa

ſplique que Lord Stormont s'étoit ffiſamment diſculpé ; mais que justification ne faiſoit qu'aggraver s torts du Miniſtre qui, ſolem-llement interrogé, avoit gardé le ence ſur les rapports de l'Am-ſſadeur, & laiſſé la Chambre dans ıe ignorance préjudiciable au bien : l'État. 1778.

Excuse de Lord Weymouth.

Lord Weymouth allégua pour n excuſe l'incertitude d'un fait, ınt la conviction du Vicomte de ormont ne prouvoit pas la réalité. J'aurois commis, ajouta-t-il, une ndiſcrétion impardonnable en répondant affirmativement à vos queſtions ſur un traité, dont l'exiſ-tence étoit douteuſe, malgré les craintes & les informations de notre Ambaſſadeur ». Lord Shel-ırne dit qu'une pareille défenſe étoit admiſſible dans aucun Tri-ınal, & qu'il plaignoit ſincere-ıent le noble Lord, s'il n'avoit as de meilleures raiſons à faire aloir lors de l'enquéte, dont il le ıenaça.

Fin de la séance du 7 Décembre.

Le Chancelier s'éleva contre la ıotion, & Lord Camden parla en ı faveur ; telle fut la ſubſtance de

1778. son discours : » On ne cesse de » nous dire, désolez l'Amérique, » afin d'ôter son assistance à la » France ; & moi, je dis, désolez » la France, afin d'ôter son assis- » tance à l'Amérique ; désolez-la » sur mer, vous êtes encore maî- » tres de l'Océan. Blesser l'Amé- » rique, c'est blesser le bras droit » de la Grande-Bretagne ; blesser » la France, c'est ajouter aux forces » de l'Angleterre ».

Séances de Chambre s Commu- s.

Ainsi fut terminée cette importante Séance de la Chambre des Pairs. Celles de la Chambre des Communes du vendredi 11 & du lundi 14 du même mois, ne furent pas moins intéressantes. Elle y prit en considération la fameuse querelle entre l'Amiral Keppel & son Vice-Amiral Sir Hugh Pallifer. Comme nous devons indiquer ailleurs la naissance & les progrès de cette affaire, nous nous interdirons ici tout ce qui peut avoir trait à ce fameux procès. Dans les mêmes Assemblées, les Communes s'occupèrent d'un autre objet plus important encore & tel que le Sénat de Rome ou d'Athènes,

Importance de l'objet des débats.

n'eut jamais à discuter un plus grand intérêt d'Etat. Les désastres de l'Angleterre en Amérique & ceux, dont elle étoit menacée en Europe, l'avoient enfin réduite à cette extrêmité de supporter l'idée de l'affranchissement des Colonies. L'opinion de ses plus sages Politiques étoit, que pour retarder ou prévenir sa chûte, il ne lui restoit peut-être qu'un seul moyen, celui de renoncer aux treize Provinces-Unies, de recueillir toutes ses forces en elle-même, de s'opposer toute entiere à la France, de rendre, en un mot, la liberté aux Américains, pour ne point hasarder & compromettre l'existence des Anglois en Europe. Tel fut le projet tour-à-tour applaudi, combattu, admis & rejeté dans plusieurs Séances de la Chambre des Communes. 1778.

Forces de l'Angleterre exagérées.

Quoique M. Buller eût voté pour la Campagne prochaine soixante-dix mille tant Matelots que Soldats de Marine, & que cette motion n'eût point éprouvé de contradictions ; quoique le nouveau Ministre Charles Jenkinson à qui Lord Barrington venoit de résigner sa place

de Secrétaire au Département de
1778. de la Guerre, eût présenté l'état des forces de terre & de mer dispersées dans la Grande-Bretagne, l'Irlande, l'Amérique & l'Afrique, & que le résultat de ses calculs en portât la totalité à près de trois cens mille hommes ; quoiqu'il eût fait observer aux Communes que, si l'on excepte la période la plus brillante du règne de Louis XIV, aucun empire dans les tems modernes, n'avoit élevé ses forces militaires à ce dégré de puissance quoiqu'il vît, ou qu'il affectât de voir dans l'ardeur de ces Troupes, dans leur nombre & dans leur discipline de quoi faire tête aux efforts réunis de la France, de l'Amérique & de l'Espagne ; quoique Lord North, Lord Germaine, le Gouverneur Johnstone & plusieurs autres Membres appuyassent l'assertion du nouveau Ministre & fussent tous d'avis que l'Angleterre persistâ dans le dessein d'affermir sa domination sur les mers, & de ne poin se désister de ses prétentions a recouvrement de l'Amérique; le voix les plus éloquentes de l

Chambre, s'élevèrent contre cette derniere résolution. Le Général Burgoyne soutint qu'il n'y avoit point de succès à espérer d'une guerre offensive dans le nouveau Monde, tant que Lord Germaine seroit chargé de la conduite de cette guerre; que Sir Henry Clinton avoit demandé son rappel, que le vœu de tous les Officiers étoit de retourner en Europe, & qu'il falloit écarter les Ministres, ou s'attendre au découragement, au désespoir & peut-être à la désertion générale de l'Armée. 1778.

Mécontentement des Officiers Anglois en Amérique.

Lord Germaine étoit présent. Il répondit qu'il ne croyoit pas déplaire à la majorité de la Chambre & qu'il garderoit sa place tant qu'il auroit cette confiance. « Mais il » est un hypothèse, ajouta-t il, où » ma démission seroit un devoir; & » je n'hésiterois pas à la donner, » si l'on prenoit le parti de renoncer » à la guerre d'Amérique ou de » reconnoître son indépendance ».

Lord Germaine menace de se retirer si l'on fait la paix avec les Américains.

M. Fox parla avec son éloquence ordinaire contre le projet de continuer cette guerre, qu'il compara

Selon M. Fox, retirer les troupes de l'Amérique

1778. occidentales, leur feroient devenues absolument inutiles, puisque les vaisseaux partis de ces Isles, ne pouvant éviter le Cap *Nichola Mole* (1) sans passer le Golfe de la Floride & n'étant protéges d'aucune maniere dans ces parages, tomboient nécessairement au pouvoir des Armateurs américains. Le Gouverneur Johnstone vit ces inconvéniens & les fit voir à la Chambre; mais il eut tort d'en conclure qu'il falloit continuer la guerre d'Amérique sous prétexte que le Gouvernement du Congrès commençoit à chanceler, qu'il avoit aliéné les Peuples par des usurpations tyranniques, & que le nombre des Torys égaloit au moins celui des Whigs dans la Pensylvanie. Ces suppositions étoient fausses & démenties par les faits. L'unanimité des treize Provinces étoit frappante dans l'accord même de ses Habitans considérés individuellement, & la réduction de l'Amérique envisagée so

(1) Ce Cap est pour les François Gibraltar des Indes occidentales.

ce rapport, devenoit chaque jour plus impraticable. Aux yeux des observateurs prévoyans, elle étoit perdue pour les Anglois dès la premiere année de cette guerre; & depuis la malheureuse expédition du Général Burgoyne, les moins clair-voyans n'ôsoient se livrer à l'espérance. Encore une fois, la nécessité imposoit à l'Angleterre la loi de ce sacrifice pénible, mais indispensable en bonne politique. La majorité des Membres n'étoit point de cet avis, & le Gouverneur Johnstone conclut, selon leurs vues & leurs passions, qu'il falloit poursuivre une guerre ruineuse en Amérique, parce qu'on alloit avoir une guerre destructive à soutenir en Europe; qu'il valoit mieux risquer son existence avec les François & leurs alliés, que de renoncer à ses prétentions avec les Américains & leurs redoutables défenseurs. Telles furent du moins les inductions qu'on pouvoit tirer de son discours, & que M. Burke rendit sensibles dans sa réponse au Gouverneur: » Rien ne m'étonne » plus, dit-il, que d'entendre dis-

1778.

Que la perte de l'Amérique fut pour les Anglois un mal sans remede, dès le commencement de la guerre.

» cuter dans cette Chambre, si l'on
1778. » reconnoîtra l'Indépendance de
» l'Amérique ; il semble que cette
» question soit soumise à notre dé-
» cision, que ce soit une affaire de
» choix ; mais n'en doutons pas,
» elle est de pure nécessité ; on ne
» peut la voir autrement ; je la vois
» ainsi, & c'est ce qui me fait dire
» qu'il n'y a rien de mieux à faire
» pour la Grande-Bretagne que de
» reconnoître immédiatement cette
» Indépendance. Lorsque j'appris
» pour la premiere fois, que les
» Etats Américains y prétendoient,
» mon cœur fut douloureusement
» blessé ; je sentois que cette pré-
» tention deviendroit funeste à
» l'Angleterre. Voilà donc, conti-
» nua-t-il, une partie perdue ; mais
» lorsqu'un joueur a perdu beaucoup
» d'argent, pour peu qu'il ait de pru-
» dence, il conserve ce qui lui reste
» avec le plus grand soin. Telle est
» notre position ; ce que nous avons
» perdu est sans doute bien précieux ;
» mais l'existence même de notre
» Empire l'est encore davantage ;
» & nous avons la folie de le
» risquer » !

On ne s'attendoit pas que dans cette conjoncture, un Orateur de la Chambre des Communes se permît l'apologie de la France; c'est pourtant ce qu'ôsa faire M. Burke à la fin de son discours. Non-seulement il exalta la politique du Gouvernement françois; il justifia notre alliance avec les Américains. » On parle beaucoup, s'écria-t-il, des torts de la France » à notre égard; je ne sais si l'Hiss» toire nous trompe; mais il me » semble que dans tous les tems » & chez toutes les Nations on » trouve des exemples de cette pré» tendue perfidie; sans les cher» cher dans les Annales des autres » Peuples, la Grande-Bretagne ne » se ligua-t-elle pas contre les Fran» çois pour empêcher les Pays» Bas de passer sous leur domina» tion, & pour en assurer la souve» raineté à la Maison d'Autriche? » Je ne vois rien que de très-na» turel dans la conduite de la » France; on peut se permettre » les représailles sans se montrer » perfide. D'ailleurs toutes nos » vaines déclamations contre cette

1778.

Apologie de la France.



» place, l'Angleterre
» refusée à leurs offres
» Mais, quoique très
» conduite des Fran
» égard, n'en est pas
» & nous devons les
» Ennemis. Opposon
» les forces que notr
» sement nous perme
» mais employons-les
» leurs qu'en Améri

Mésintelligence des Américains gratuitement supposée.

Rappeller les Tro
lonies & reconnoître
dance, étoient des
aux yeux de Lord N
entraîner la perte
toutes les possessions
Bretagne en Améri

de leurs Armées & de leur dévouement imaginaire à l'Administration britannique. Ces assertions de Lord North donnèrent lieu à Sir William Merodith, de présenter, sous un nouveau point de vue, les deux propositions rejetées par la majorité. 1778.
» Si tout ce qu'on allégue est vrai, » dit ce Membre, si la division ré- » gne effectivement en Amérique, » si la majeure partie des Habitans » est disposée à renouer avec nous, » la violence est désormais inutile: » retirons nos Troupes; par cette » démarche, nous forcerons le Con- » grès à licencier ses Armées. S'il » différoit, les Peuples mécontens » lui représenteroient que ces Ar- » mées devenues inutiles, achèvent » d'épuiser le trésor public; & s'il » ôsoit balancer encore, les esprits » déjà prévenus s'échaufferoient; le » Congrès seroit démasqué, le Peu- » ple tourneroit les yeux vers la » Grande-Bretagne, & l'on verroit » s'effectuer une réconciliation, » que les mesures hostiles doivent » retarder, si elles ne la rendent » pas impossible ».

Indépendamment de ces motifs Motifs d'en-

allégués pour ou contre le rappel des Troupes d'Amérique, les deux Partis avoient à faire valoir des raisons ou des prétextes tirés des événemens d'Europe tant en France qu'en Angleterre. Ce qui pouvoit encore soutenir le courage des Anglois, c'étoit d'une part, un relevé nouvellement fait de leurs Armateurs en croisière ou prêts à l'être, & dont le nombre montoit à plus de trois cens navires ; celui des équipages, à quatre-vingts hommes par vaisseau, offroit un Corps de vingt-trois mille Matelots ou Soldats employés à ce service. Les Troupes de terre dispersées dans la Grande-Bretagne étoient au moins évaluées à quarante mille hommes, & la confiance des Ministres y voyoit un rempart inexpugnable contre toute espèce d'entreprise extérieure de la part de l'Ennemi. D'ailleurs les forces de la Marine royale étoient encore portées dans l'état vérifié par la Chambre des Communes à plus de soixante vaisseaux de ligne. On venoit d'y voter soixante dix mille hommes de

1778.

[...]ouragement [...]our les An[...]glois mal in[...]formés.

mer pour le ſervice de 1779, & la motion faite à ce ſujet, n'avoit pas trouvé la moindre oppoſition dans cette Chambre. Enfin Lord Sandwich ôſoit affirmer en préſence de tous les Pairs du Royaume, qu'à dater du mois de Mars 1778, il porteroit en moins d'une année, la Marine angloiſe au même dégré de puiſſance qu'en 1759, & l'on ſe rappelle qu'à cette époque, les Eſcadres réunies de la Grande-Bretagne, pouvoient compoſer une Armée de quatre-vingt dix-ſept vaiſſeaux de ligne. A ces motifs d'encouragement ſe joignoit la liſte des priſes, où les avantages des Anglois étoient prodigieuſement exagérés ; mais rien ne motivoit la confiance apparente de ceux qui avoient intérêt d'en montrer, comme le bruit accrédité dans tous les Papiers de Londres, que l'Impératrice de Ruſſie venoit de s'obliger par un traité, de fournir vingt mille hommes à l'Angleterre, & de lui prêter vingt vaiſſeaux pour eſcorter ſes tranſports. On ajoutoit que le Roi de Pruſſe avoit auſſi promis ſes bons offices

1778.

Ils ſe flattent que l'Impératrice de Ruſſie & le Roi de Pruſſe vont prendre parti pour eux.

1778. à la Grande-Bretagne, & qu'avec l'assistance de ces deux puissans alliés, elle se verroit bientôt en état d'étouffer la rebellion en Amérique, & de châtier la perfidie de la France. Les Anglois convenoient qu'il falloit s'attendre dans ce cas, à voir l'Empire, la Suede & le Danemarck prendre parti contre eux dans cette guerre; mais l'avantage du nombre ne prouve rien, disoient-ils, & ils rappelloient à ce sujet, les batailles de Cressy, de Poitiers & d'Azincourt. D'ailleurs, si l'insulte faite au Pavillon danois par des Corsaires anglois, avoit d'abord indisposé le Danemarck contre le Ministere britannique, quoique lente & tardive, une satisfaction complete venoit de réparer ces griefs, & Sa Majesté Danoise avoit manifesté depuis, son impartialité entre les Puissances belligérantes. Quant à la Hollande, on se croyoit en droit de l'outrager impunément; elle avoit intérêt de rester neutre, & l'on étoit bien loin de supposer à cette République commerçante la généreuse disposition de sacrifier, s'il le falloit, une dette énorme à

Raisons pour ne pas craindre une rupture avec la Hollande.

la gloire de venger des insultes. D'ailleurs la Cour de Londres redoutoit peu les inconvéniens d'une rupture avec les Hollandois, & peut-être y voyoit-elle un dédommagement supérieur aux frais d'une nouvelle guerre. Quoi qu'il en soit, elle reçut d'abord avec beaucoup de tranquillité, les plaintes & les menaces de Leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux.

1778.

Les Ministres affectent de croire à la neutralité de l'Espagne.

Ses inquiétudes du côté de l'Espagne étoient moins faciles à dissimuler. Cependant les Ministres & ceux de leur parti affectoient de croire à la neutralité de cette Puissance, & fondoient leur espoir sur une indécision apparente qui, dans le génie de cette Nation, étoit la suite naturelle des combinaisons & de la prévoyance. Ils attribuoient les lenteurs de l'Espagne à son découragement, & débitoient avec ostentation, que les forteresses imprenables de Gibraltar & de Minorque avoient un moment éveillé l'ambition des Espagnols; mais qu'un instant de réflexion feroit évanouir leurs projets chimériques, & que l'embarras de se désister sans

1778. honte, étoit l'unique raison qui les empêchoit de désarmer. Ils se reposoient d'ailleurs sur les douze Régimens, dont la valeur éprouvée secondoit les forces de la nature dans la défense de ces Places. Enfin, ils prétendoient avoir pleinement satisfait la Cour de Madrid, en accordant aux réclamations de son Ambassadeur, la restitution d'un vaisseau, dont la cargaison étoit estimée quatre millions.

Opinion différente du parti de l'opposition.

Le parti de l'opposition & tous ceux qui n'avoient point intérêt de s'aveugler, voyoient dans les lignes de Saint-Roch, & dans les autres préparatifs de l'Espagne, des mesures assez bien prises contre Gibraltar, pour faire trembler les quatre mille tant Anglois qu'Hanovriens qui défendoient cette forteresse. Ils ne pouvoient d'ailleurs se persuader que cette tentative fut l'unique objet des formidables Escadres, dont la réunion formoit une Armée Navale de trente-deux vaisseaux & de treize frégates, prêts à mettre à la voile. On ignoroit toujours la destination parti-

Forces de l'Espagne.

culiere de cette flotte ; mais elle supposoit de grands projets de guerre, & de tels apprêts ne devoient menacer que l'Angleterre. L'Escadre du Ferrol, aux ordres de Don Antoine de Arce, sembloit être au moment d'appareiller; on la croyoit destinée pour les mers de l'Amérique, & l'opinion générale étoit qu'elle devoit toucher à la Floride, & peut-être à la Nouvelle-Angleterre. L'approvisionnement considérable des quatorze vaisseaux, des quatre frégates & des six paquebots qui la composoient, favorisoit cette conjecture. Enfin on travailloit dans tous les Ports du Royaume, avec une activité qui sembloit promettre à l'Espagne, la Marine Royale la plus respectable de l'Europe. Vers la fin du mois d'Octobre, elle étoit déjà forte de soixante vaisseaux de ligne, & d'environ cent autres bâtimens armés, qui réunis, montoient sept mille trois canons de différens calibres. Encore une fois ces redoutables apprêts annonçoient à qui vouloit ouvrir les yeux, que l'Espagne alloit figurer à son tour, 1778.

Y 6

ſur les deux théâtres de la guerre.
1778. Ses diſpoſitions n'étoient déjà plus équivoques en Amérique, & les Gouverneurs Eſpagnols des Indes occidentales avoient fait ſignifier au Commandant de l'Eſcadre Angloiſe aux Iſles ſous le Vent, que juſqu'à nouvel ordre, ils ne recevroient dans leurs Ports aucun vaiſſeau de la Grande-Bretagne. Cette nouvelle, d'abord négligée comme peu vraiſemblable, venoit de ſe confirmer, & s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, d'éclairer enfin par ſa notoriété, les dernieres ténebres où la confiance miniſtérielle cherchoit à s'envelopper.

Requêtes des Négocians Hollandois à Leurs Hautes Puiſſances.

Lors de la rentrée du Parlement, George III avoit inſinué dans ſon diſcours d'ouverture, que la France n'étoit pas la ſeule Puiſſance de l'Europe, dont les armemens fuſſent dirigés vers la Grande-Bretagne ; & cette obſervation déſignoit en même tems l'Eſpagne & la Hollande, qui, laſſe enfin des inſultes faites à ſon Commerce, & de la fierté dédaigneuſe & tyrannique des Anglois, venoit de prendre la réſolution vigoureuſe d'en repouſſer

les outrages. Les Négocians d'Amsterdam, de Dorth & de Roterdam, s'étoient vus forcés de représenter à Leurs Hautes Puissances les Etats-Généraux, la nécessité des mesures les plus promptes, s'ils vouloient sauver d'une ruine totale le commerce & la navigation de la République. La requête de ceux d'Amsterdam offre un exposé des violences exercées contre plusieurs vaisseaux hollandois chargés pour la France, qui d'abord arrêtés dans leur marche sous de vains prétextes, s'étoient bientôt vus molestés par des vaisseaux de la Marine Royale d'Angleterre, puis emmenés & détenus dans ses Ports, malgré les réclamations du Comte de Welderen, Envoyé des Etats à cette Cour. Ces procédés contraires au droit des gens, étoient d'ailleurs présentés dans la requête comme une infraction au traité de la Marine, conclu le 11 Décembre 1674, entre la Cour de Londres & cette République. Ce traité porte qu'il ne sera fait aucun empêchement dans aucune branche de Commerce, à l'occasion ou

1778.

ſous prétexte de guerre, & que
78. cette liberté s'étendra ſur toute
eſpèce de marchandiſes, à la ſeule
exception des objets compris ſous
la dénomination de contrebande.
Après avoir montré l'injuſtice de
la priſe & de la détention des bâtimens hollandois, les Supplians demandoient à Leurs Hautes Puiſſances d'interpoſer leur médiation, & d'inſiſter ſur une réparation complete des violences, injures & dommages faits & à faire aux Négocians des Provinces-Unies. Ils expoſoient les ſuites fâcheuſes qui devoient réſulter de pareilles entrepriſes : la ſaiſie des vaiſſeaux, ſoit qu'elle entraînât la confiſcation ou la ſimple détérioration des marchandiſes, étoit ſujette aux plus grands inconvéniens pour l'Etat en général, en ce qu'elle pouvoit anéantir toute communication avec la France & rebuter les Nations qui commerçoient avec elle par la voie de la Hollande. Déſormais ôſeront-elles employer ſes vaiſſeaux, & braver de pareils accidens? Les Négocians d'Amſterdam rappelèrent à cette occaſion, l'article pre-

mier du Réglement en date du 26 Juillet, par lequel Sa Majesté Très-Chrétienne fait défense à tous ses Armateurs de saisir les navires des Puissances neutres, quoique chargés de marchandises exportées de chez l'Ennemi, ou destinées pour ses Ports; mais comme Sa Majesté s'étoit réservée le droit de révoquer la défense, dans le cas où les Puissances ennemies refuseroient de se conformer à ce Réglement, les Négocians observèrent que s'il plaisoit à Louis XVI de limiter, à cet égard, la franchise des vaisseaux hollandois, c'en étoit fait du Commerce de la République avec la France & l'Angleterre; que sans prendre aucune part directe à cette guerre, elle pouvoit en supporter les suites les plus fâcheuses, & voir passer à d'autres Nations ce même négoce qui jusqu'alors, avoit fait la richesse & la splendeur des Provinces-Unies. « Mille exemples, » ajoutèrent-ils, nous apprennent » qu'une branche de Commerce » une fois déplacée, ne reprend » jamais son ancien cours; qu'il » plaise donc à Vos Hautes Puissances

1778.

1778. » de prévenir un malheur qui sans » doute entraîneroit la ruine absolue » de la République, soit en mettant » sous les yeux de l'Angleterre » l'injustice & le désordre d'une in- » fraction aux traités les plus so- » lemnels, soit en protégeant le » Commerce & la navigation de » ce pays, au moyen des vaisseaux » de guerre, qui dans la constitu- » tion de cet Etat, sont particuliè- » rement destinés à la défense du » Commerce ».

Représentations infructueuses du Comte de Welderen.

Le Corps des Négocians de Roterdam & celui de la Ville de Dorth, avoient réitéré les mêmes instances auprès des Etats-Généraux, pour obtenir satisfaction sur la saisie de leurs vaisseaux, dont les Anglois continuoient de s'emparer. Leurs Hautes Puissances accordèrent aux réclamans des Lettres pour le Comte de Welderen, qui fit au nom des Etats, de sérieuses représentations aux Ministres de Sa Majesté Britannique; mais toutes les plaintes de l'Envoyé de Hollande ne produisirent d'autre effet qu'une injonction à l'Amirauté d'Angleterre, de relâcher les bâti-

mens qui ne feroient chargés ni d'agrès, ni de bois de construction; & sans accorder le moindre dédommagement aux propriétaires du petit nombre des vaisseaux mis en liberté, on continua d'en confisquer plusieurs autres, & de retenir dans les Ports de la Grande-Bretagne tous ceux dont la cargaison étoit en mâts, planches, chanvres & autres effets supposés nécessaires & destinés à la construction des vaisseaux françois. 1778.

La continuité de ces vexations donna lieu à de nouvelles Adresses, où la Ville d'Amsterdam implora de rechef la protection souveraine de Leurs Hautes Puissances, leur peignit la conduite de l'Angleterre comme un attentat contre l'indépendance de la Hollande, & mit en évidence l'ingratitude des Anglois, qui devant à l'assistance de la République, la sûreté & la conservation de leur liberté civile & religieuse, ôsoient, contre tous les principes d'équité naturelle, contre les regles du droit adopté chez tous les Peuples civilisés, contre la foi des traités les plus saints, porter

Les Anglois ingrats envers la Hollande.

1778. atteinte au Commerce, à la navigation, à la ſouveraineté d'une ancienne alliée leur bienfaitrice. Cette Requête des Négocians d'Amſterdam étoit accompagnée d'un long diſcours adreſſé à Son Alteſſe Séréniſſime le Prince Stathouder. Les griefs de la Hollande y ſont préſentés avec autant de netteté que de préciſion, & l'extrait de ce diſcours eſt le meilleur expoſé qu'on en puiſſe offrir au Lecteur.

[Dis]cours des [Nég]ocians [d'Am]ſterdam [au] Stathou[der].

Monſeigneur,

» Les Députés du Corps des » Négocians de la Ville d'Amſter» dam & des principales Villes com» merçantes de la Hollande, ſe » voyent encore obligés de recou» rir à Votre Alteſſe Séréniſſime, » & de recommander, d'une maniè» re plus ſpéciale, leurs intérêts à » ſa bienveillance. Ils ſont pénétrés » de la plus vive douleur, lorſqu'ils » ſongent à la conduite du Miniſ» tere anglois, & particuliérement » à la réponſe qu'il vient de faire aux » juſtes repréſentations du Comte » de *Welderen*, Envoyé extraordi» naire de Leurs Hautes Puiſſan-

» ces. Ils prennent la liberté
» d'obſerver que cette réponſe eſt 1778.
» contraire aux droits ſtipulés dans
» les traités conclus anciennement
» entre la République & la Gran-
» de-Bretagne, & que les Anglois
» oppoſent à ces traités un préten-
» du droit de convenance qui, pu-
» rement arbitraire, feroit dépen-
» dre notre bien-être des idées
» inconſtantes d'un voiſin capri-
» cieux. A quels déſaſtres les con-
» ſéquences de ce prétendu droit
» n'expoſeroient-elles pas notre
» Commerce, ſi l'on pouvoit impu-
» nément violer des traités qui ſont
» la baſe ſur laquelle les autres
» Nations fondent leur confiance,
» en abandonnant leurs marchan-
» diſes à la liberté de notre Pavil-
» lon? Si cette baſe étoit ébranlée,
» ſi cette confiance venoit à ſe per-
» dre, notre Commerce ne tom-
» beroit-il pas en décadence, no-
» tre navigation tarderoit-elle à
» s'anéantir? Nous avons d'autant
» plus lieu de redouter ces conſé-
» quences, que les Miniſtres an-
» glois uſent de plus d'égards &
» de condeſcendance pour d'autres

» Nations qui n'ont pas, il eſt vrai,
78. » des traités auſſi formels à leur
» objecter ; mais qui ſavent, d'une
» maniere efficace, faire valoir con-
» tr'eux le droit de la Nature &
» des Gens. Et nous, Hollandois,
» avec plus de droit, craindrions-
» nous de faire entendre un lan-
» gage auſſi ferme ? Non, ſans
» doute, & nous pouvons nous
» flatter, qu'en réïtérant nos repré-
» ſentations avec plus de vigueur,
» nous obtiendrons des Anglois
» ſans délai frivole, & ſans excep-
» tions arbitraires, la reſtitution de
» nos bâtimens enlevés, celle de
» leurs chargemens & la réparation
» des dommages qui ont pu réſul-
» ter de ces injuſtes ſaiſies. Ainſi
» la liberté du Pavillon hollandois
» ſera reconnue & aſſurée, con-
» formément au ſens & à la lettre
» des traités.

» Nous conjurons Votre Alteſſe
» Séréniſſime de vouloir concourir
» aux meſures que Leurs Hautes
» Puiſſances voudront bien prendre,
» afin de prévenir la ruine de
» notre navigation, & de hâter
» l'extrême lenteur des Anglois à

» nous indemniser des pertes que
» notre Commerce a essuyées..... 1778.
» Combien de vaisseaux, chargés
» d'immenses richesses, ont été en-
» levés aux Sujets de cette Répu-
» blique, qui les croyoient en sû-
» reté sous notre Pavillon ! Les
» Ports de l'Angleterre sont rem-
» plis de ces navires ; mais quand
» bien même elle consentiroit à les
» restituer, la prudence n'exige pas
» moins qu'on se précautionne con-
» tre des insultes ultérieures. Il
» nous faut pour cela des vaisseaux de
» guerre, il nous faut des Escadres.
» Déjà une partie de ces vaisseaux
» commis à la disposition de Votre
» Altesse Sérénissime, comme Ami-
» ral-Général, sont entièrement
» équipés. Ils n'attendent que des
» instructions fermes & adaptées
» aux circonstances, pour faire res-
» pecter dans peu de jours le Pa-
» villon de notre République.

» Nous supplions donc Votre
» Altesse Sérénissime, que les con-
» vois accordés ne soient plus re-
» tardés..... Verrions-nous d'un
» œil sec & tranquille nos vaisseaux
» attaqués & saisis de la manière la

1778. » plus inique ? Non, Monseigneur, » non, & Votre Alteſſe Séréniſſime » ne trouvera pas mauvais que nous » attendions d'Elle, que nous exi» gions même la défenſe de nos » droits & de nos priviléges atta» qués & léſés. Encore une fois, » nous ſupplions Votre Alteſſe Sé» réniſſime de ſe laiſſer émouvoir, » par le danger auquel eſt expoſée » la liberté de notre navigation. » Elle ſait auſſi bien que nous que » cette liberté eſt le nerf de l'Etat » & la ſource principale de ſa proſ» périté. Nous ne diſſimulons pas » que c'eſt notre intérêt actuel qui » nous fait prendre la liberté de » nous adreſſer à Votre Alteſſe Sé» réniſſime : Nous pouvons néan» moins aſſurer qu'à notre intérêt » ſe trouve lié celui de notre poſ» térité. En parlant pour elle, nous » rempliſſons un devoir bien cher » à notre cœur. Si nous euſſions » gardé le ſilence, lorſque le be» ſoin, le tems, les circonſtances » exigeoient que nous fiſſions en» tendre notre voix, nos deſcen» dans n'auroient-ils pas droit d'ac» cuſer notre mémoire ? Les re-

» proches, hélas ! trop tardifs qu'ils
» nous adresseroient sans fruit, fa- 1778.
» tigueroient inutilement les oreil-
» les des augustes rejettons de vo-
» tre illustre famille. Voici juste-
» ment l'époque où nous devons
» nous précautionner pour toujours
» contre les procédés impérieux &
» arbitraires de la Nation angloise,
» & rétablir sur une base inébran-
» lable la liberté de notre Com-
» merce.

» Puissions-nous rendre graces
» un jour à Votre Altesse Sérénis-
» sime, d'un bienfait si grand & si
» glorieux ».

Ce discours annonce les mesures qu'on verra prendre à la Hollande pour venger l'honneur de son Pavillon. Il indique aussi le sujet des Mémoires présentés à Sa Majesté Britannique, au nom des Etats-Généraux, & nous dispense d'en extraire ici la substance. Ces diverses représentations du Comte de Welderen exigeoient quelque attention de la part du Ministere anglois, & le Comte de Suffolk y fit cette réponse.

1778.

Réponse du Comte de Suffolk aux représentations du Comte de Welderen.

» Monſieur, j'ai eu l'honneur de » mettre ſous les yeux du Roi le » Mémoire adreſſé à Sa Majeſté » par ordre de Leurs Hautes Puiſ- » ſances, & je ſuis chargé de vous » informer, de ſa part, que les » Etats-Généraux des Provinces- » Unies ont enviſagé ſous leur vrai » point de vue, les ordres qu'elle » a donnés pour l'élargiſſement des » vaiſſeaux ſpécifiés dans votre » Mémoire. Le Roi a ordonné que » tous ces vaiſſeaux, *non chargés* » *en contravention*, puiſſent être » mis en liberté, & que ſes Offi- » ciers ayent à ne cauſer aucun » obſtacle & aucune interruption au » commerce *légitime* de Leurs Hau- » tes Puiſſances. Sa Majeſté deſire- » roit qu'il fût en ſon pouvoir » d'écarter juſqu'au plus leger ſu- » jet de plainte de la part des » Etats-Généraux ; mais ils con- » noiſſent trop bien les incidens » inévitables de la guerre, pour » croire qu'il lui ſoit poſſible d'en » prévenir tous les inconvéniens, » quelque ſoit le deſir qui anime » Sa Majeſté & dont Leurs Hautes

» Puiſſances

» Puissances ont reçu des preuves
» signalées ».

1778.

» Par une chaîne de procédés » insidieux de la part de la France, Sa Majesté se trouve engagée en des hostilités contre le » Roi Très-Chrétien, qui malgré » les assurances formelles & souvent répétées de la plus parfaite » amitié, a violé la foi publique & » les droits des Souverains, en déclarant Etats indépendans, les » Sujets rebelles d'une autre Puissance, & cela, parce qu'ils ont » jugé à propos de se dire indépendans & d'inviter les Puissances » mal-intentionnées à entrer dans » leur confédération ».

» Cet acte d'agression injuste, » représenté par la Cour de France » comme une démarche naturelle » & avantageuse à son commerce, » a été suivi d'actes hostiles encore » plus violens; elle a envoyé une » flotte en Amérique pour y soutenir les Sujets rebelles de Sa Majesté, avant que le Roi de la » Grande-Bretagne se fut permis » d'autres démarches, que celle de » rappeller de Versailles son Am-

» baſſadeur ; mais le Roi animé par
78. » des principes tout différens, & » voulant donner des preuves de » ſa modération, de la droiture de » ſes ſentimens, & de ſes intentions » pacifiques à l'égard de L. H. Puiſ- » ſances, m'a ordonné de déclarer » en ſon nom, que dans le tems » même où les principes de la dé- » fenſe perſonnelle veulent qu'il » s'oppoſe à ce qu'il ſoit tranſporté » aucune eſpèce d'approviſionne- » mens militaires dans les ports de » France, il aura néanmoins tous » les égards poſſibles pour les droits » de Leurs Hautes Puiſſances, & » adhérera de la maniere la plus » forte, autant qu'il ſera praticable, » aux ſtipulations & à l'eſprit des » traités qui ſubſiſtent entre lui & » les Etats-Généraux ».

» Il me reſte à exécuter les ordres » du Roi, en vous informant, Mon- » ſieur, que Sa Majeſté Britannique » *eſt diſpoſée & prête à acheter,* » *ſuivant l'eſtimation qui en ſera* » *honnêtement faite, les approviſion-* » *nemens relatifs au ſervice de la* » *Marine, qui peuvent avoir été pris* » *& qui ſont effectivement dans les*

» *différens ports de la Grande-* 1778.
» *Bretagne à bord des vaisseaux*
» *appartenans aux Sujets de la*
» *République ; qu'elle consent à*
» *payer le fret des cargaisons, &*
» *veut bien indemniser les proprié-*
» *taires de tous les frais & dom-*
» *mages occasionnés par la déten-*
» *tion de leurs navires.* Sa Majesté
» donnera à son Ambassadeur des
» instructions, pour qu'il entre en
» négociation avec les Ministres de
» la République, & qu'à l'avenir les
» choses puissent être réglées, d'a-
» près les principes d'équité & de
» bienveillance qui conviennent à
» de bons & anciens alliés ».

» Sa Majesté se repose toujours
» sur les assurances d'attachement
» qu'elle a reçues, en tant d'occa-
» sions, de la part de L.H. Puissances,
» & ne peut se dispenser de leur
» rappeller les engagemens réci-
» proques contractés pendant le
» cours d'un siècle, entre la Gran-
» de-Bretagne & la République.
» Les articles en sont positifs,
» clairs & précis, & quoique la mo-
» dération de Sa Majesté l'ait em-
» pêchée, jusqu'au moment actuel,

» de demander que ces engagemen
1778. » fussent remplis, elle ne les croi
» pas moins obligatoires aujour-
» d'hui, qu'ils l'étoient ancien-
» nement, & n'admettra aucune
» diminution dans l'intérêt res-
» pectif qui a uni les deux Nation
» pendant une si longue période de
» tems ».

» Comme Sa Majesté n'a eu
» connoissance d'aucunes plainte
» portées contre la conduite des
» Commandans de ses vaisseaux,
» dans les territoires de Leurs
» Hautes-Puissances en Amérique,
» antérieurement à la date du Mé-
» moire que j'ai eu l'honneur de
» mettre sous ses yeux, elle m'a
» ordonné de lui procurer les in-
» formations les plus exactes rela-
» tivement à ce qui est allégué dans
» ledit Mémoire, & de vous assurer
» qu'elle ne manquera pas de
» punir les coupables d'une ma-
» niere exemplaire ».

(*Signé*) SUFFOLK.

Saint-James, 19 *Octobre* 1778.

Le ton de cette Lettre n'étoit point celui de l'égalité, de la défé-rence & des égards que la circons-

tance sembloit prescrire à la Grande-Bretagne ; elle se refusoit indirectement à la satisfaction si vivement sollicitée par les Etats-Généraux, & quoiqu'en termes couverts, faisoit assez entendre qu'elle se croyoit toujours en état de faire la loi à Leurs Hautes-Puissances. Les Hollandois sentoient leurs forces ou plutôt la foiblesse de l'Angleterre ; & la réponse du Comte de Suffolk leur parut ajouter aux insultes, dont ils songeoient sérieusement à poursuivre la réparation. En conséquence de cette résolution adoptée dans tous les Comités de commerce, les Etats-Généraux répondirent, à-peu-près en ces termes, aux propositions énoncées dans la Lettre du Ministre : 1778.

» Leurs Hautes-Puissances ont » résolu de n'entrer dans aucune » espèce de négociation avec l'Ambassadeur d'Angleterre relativement aux points contestés ; mais » elles continueront de mettre en » usage tous les moyens qui sont à » leur disposition, pour obtenir une » satisfaction exemplaire & proportionnée aux insultes faites à leurs

Réponse des Etats-Généraux.

778.

» Sujets contre l'esprit des traités » subsistans ; elles prendront aussi » toutes les mesures convenables, » pour arrêter les progrès des » mêmes violences & prévenir de » nouveaux actes *vexatoires* de la » part de la Marine angloise ».

Contribution offerte par les villes de Hollande.

Cette résolution des Etats-Généraux fut approuvée, comme on l'a déjà vu, par les Comités de toutes les Villes. Il y eut en conséquence une députation générale, dont l'objet fut de remercier Leurs Hautes-Puissances, & de leur offrir, au nom de tous les Commerçans de la République, les contributions nécessaires pour élever la Marine hollandoise à un dégré de puissance qui fît respecter son Pavillon. Les Etats-Généraux répondirent conformément au vœu des Députés & du Corps respectable, dont ils étoient les représentans, qu'on avoit pris de justes mesures pour assurer la protection du commerce ; qu'indépendamment des vingt vaisseaux de ligne, dont l'armement étoit arrêté depuis quelques mois, on alloit ordonner l'équipement de douze autres vaisseaux & de vingt

frégates ; & qu'en attendant un plan de contribution répartie avec égalité pour la levée des deniers qu'exigeoit ce surcroit de dépense, le Trésorier des Etats venoit d'ouvrir un emprunt de quatre millions de florins, pour lequel on avoit souscrit plus que le double de la somme.

1778.

Négociations de M. Franklin auprès des Etats-Généraux.

Il falloit sans doute des griefs bien forts pour mettre les Hollandois, cette Nation pacifique, dans un état de fermentation aussi violent; mais la tyrannie des Anglois n'étoit pas l'unique motif de ces résolutions vigoureuses; les Négociateurs de M. Francklin agissoient efficacement auprès de Leurs Hautes Puissances, & ses propositions relatives à certaines branches du commerce d'Amérique, avoient été favorablement accueillies. Dès le mois de Juillet de cette année, un armement de vingt-cinq vaisseaux de ligne, annonça les dispositions des Etats-Généraux; & le comble de l'aveuglement, de la part des Ministres britanniques, fut d'ignorer le terme où la neutralité devoit cesser d'être un avantage même pour la Hollande.

Ils comblèrent la mesure des ou-
78. trages, dans une conjoncture où tout rappelloit à cette République, que c'étoit le moment de les repousser.

mmen- it des ités les In- orienta-

On ne craint pas de répéter que les circonstances faisoient à la Grande-Bretagne une loi de la modération. Les provinces de l'Amérique, dont les Anglois poursuivoient inutilement la conquête, ne leur offroient dans l'avenir que la vaine gloire d'avoir persisté dans une entreprise chimérique. La France qu'ils avoient provoquée, déployoit contre eux des forces suffisantes pour inquiéter leur Politique, quand bien même ils n'auroient point eu d'autres Ennemis sur les bras. L'Espagne que son devoir d'alliée & ses griefs personnels devoient engager dans cette guerre, étoit au moment d'effectuer des menaces effrayantes. Les Hollandois troublés dans leur commerce & forcés de le suspendre pour mieux l'assurer; se disposoient à réparer des pertes en vengeant des injures; les Indes orientales, ce Perou de l'Angleterre, offroient à ses Enne-

mis une flatteuse perspective de lauriers & de richesses. Le fameux Ayder-Ally-Kent, ce nouveau Conquérant suscité pour le malheur des Anglois, ambitionnoit d'unir ses drapeaux à ceux de la France; fier d'une association si glorieuse, il devoit nous seconder puissamment dans ces contrées lointaines, & favoriser des représailles légitimes contre un Peuple agresseur & jaloux de l'être dans toutes les parties du monde. Dès le mois d'Avril de cette année, les hostilités avoient commencé sur ce nouveau théâtre, & M. de Tronjolly, commandant le Brillant de soixante-quatorze canons, s'étoit vu attaqué par deux vaisseaux de guerre anglois, qu'il repoussa de manière à ne plus craindre leurs insultes. La nouvelle de ce combat hâta l'armement de huit vaisseaux françois destinés pour l'Inde. Cette division aux ordres du Chevalier de Ternay, fortifiée du Brillant, devoit opposer dans ces mers une puissance respectable & même supérieure à celle de l'Ennemi. 1778.

L'extrême détresse de l'Angleterre se faisoit particulièrement sentir en Prises marchandes

1778. Europe. On écrivoit de Ports-Mouth, le 8 Novembre, qu'une Escadre françoise bloquoit la Manche dans la vue d'intercepter les vaisseaux anglois destinés pour les Indes Occidentales; ceux de l'Amiral Keppel qu'on attendoit pour nous donner la chasse, étoient dans le plus mauvais état, & demandoient beaucoup de tems encore pour se réparer; on désespéroit même d'en completter les équipages considérablement affoiblis par la maladie. Pendant ce tems, nos frégates en croisière faisoient des prises plus ou moins importantes; la Belle-Poule continuoit à se signaler dans cette espèce de guerre; & venoit de rentrer dans la rade de Brest, après avoir enlevé sept navires à l'Ennemi. Mais quoique très-préjudiciables au commerce de l'Angleterre, ces prises marchandes n'étoient rien pour la gloire de la Marine françoise; en comparaison des combats, dont on va présenter une esquisse rapide.

Anglois Europe.

Combat du Triton & du Jupiter.

Le 20 Octobre, le Triton, vaisseau de soixante-quatre canons, eut à soutenir, dans le voisinage

de la Corogne, une action bien glorieuse contre le vaisseau de ligne le Jupiter & la frégate la Medée. 1778.
Le Comte de Ligondès, Capitaine du Triton, quoique dangereusement blessé dès le commencement du combat, dirigea, pendant près de deux heures, le feu de ses batteries, avec une présence d'esprit, un sang-froid, une intrépidité, dont les terribles effets mirent bientôt la frégate hors d'état de manœuvrer; elle fut obligée de se retirer, & le Capitaine françois qui avoit eu le pouce de la main droite emporté & le bras gauche cassé en deux endroits, se vit contraint, par la violence de la douleur, de confier le commandement à M. de Rocard, son second. Cet Officier soutint le combat avec tant d'avantage, qu'il força le Jupiter à prendre chasse vers les sept heures du soir. Il le poursuivit, à coups de canons, jusqu'à neuf heures; & le vaisseau anglois n'échappa qu'à la faveur de la nuit, & parce qu'il eut la précaution d'éteindre tous ses feux.

Le 11 Septembre, la frégate Combat

78. non & x.

la Junon avoit ſignalé plus heureuſement encore, l'honneur du Pavillon françois. Ce bâtiment de vingt-ſix canons de douze, commandé par le Vicomte de Beaumont, étoit ſorti de Breſt avec le *Réfléchi*, pour aller joindre notre Armée navale dans ſa derniere croiſière; mais ayant été ſéparée par le vent & la brume, la Junon rencontra dans le Sud-Sud-Oueſt d'Oueſſant, à la diſtance d'environ quarante lieues de cette Iſle, la frégate angloiſe le Fox, montée de vingt-huit canons du même calibre, & commandée par le Capitaine Windſor, qui avoit reçu ordre de l'Amiral Keppel, d'aller à la découverte de la flotte françoiſe. Après quelques manœuvres, dont l'objet étoit de ſe procurer réciproquement une poſition avantageuſe, les deux frégates s'envoyèrent leurs bordées en courant à bord oppoſé, & preſque au même inſtant, le Vicomte de Beaumont força de voiles pour gagner le travers de la frégate angloiſe & ſaiſir l'avantage du vent. N'ayant pu y réuſſir, il prit le parti d'ar-

river pour se mettre sous le vent, & ordonna dans la batterie de tout disposer pour envoyer la bordée, lorsque la Junon seroit par la hanche du Fox. Le Capitaine Windsor craignant l'effet de cette manœuvre, arriva lui-même, & mit son perroquet de fougue à culer; les deux frégates se trouvoient alors par le travers l'une de l'autre, à la portée du mousquet. Quoique très-vif des deux côtés, le feu de la Junon auroit pu l'être d'avantage; mais le Vicomte avoit recommandé à ses Canonniers d'employer le tems nécessaire pour bien ajuster leurs coups. Graces à cet ordre fidèlement exécuté, il n'y eût pas un coup qui ne portât. La grande vergue du Fox fut coupée après une heure & demie de combat, & l'on vit tomber presqu'aussitôt son grand mât de hune; la chûte du petit mât suivit de près celle du grand. Cependant le feu de cette frégate se soutenoit encore; pour démonter les canons du Fox, le Capitaine François ordonna de tirer en plein bois. Les volées ainsi dirigées produisirent beaucoup d'effet, & le

feu de l'Ennemi ſe ralentit ſenſi-
778. blement. Une derniere décharge de la Junon abattit le grand mât & le mât d'artimon de la frégate angloiſe. La chûte de ce dernier mât avoit entraîné le Pavillon, & le Capitaine Windſor fit ſigne avec ſon chapeau qu'il étoit rendu. Le feu de notre frégate ceſſa au même inſtant, & tous les ſoins du Vicomte de Beaumont ſe portèrent vers l'Ennemi qui, privé de ſes mâts & réduit à la plus affreuſe détreſſe, n'avoit d'eſpoir & de reſſource, que dans la généroſité du Vainqueur. Dès le commencement de cette action, qui dura trois heures & demie, le Capitaine Windſor avoit eu l'os de l'avant-bras tellement fracaſſé, qu'on ne vit d'abord d'autre remede à ſa bleſſure que l'amputation. Des cent quatre-vingt-dix hommes qui compoſoient l'équipage du Fox, il y en eut onze de tués & trente-huit de bleſſés. La frégate françoiſe fut beaucoup plus heureuſe : le nombre de ſes bleſſés ſe montoit tout au plus à quinze hommes ; elle n'en perdit que cinq, & M. d'Iſlet de la Mothe, Capitaine en ſecond, fut malheureuſe-

ment un de ces derniers. Si MM. de Beaumont & Windſor ſignalèrent également, dans cette action, leur bravoure & leur intrépidité, on ne doit pas diſſimuler que l'Officier François y déploya de plus grands talens, & qu'il dut à cette ſupériorité l'honneur d'un combat qui, placé à la même époque, auroit eu, ſans doute, le même éclat que celui de la Belle-Poule; mais Louis XVI, juſte appréciateur du mérite de ſes Officiers, crut devoir accorder la même récompenſe au Vainqueur du Fox & à celui de l'Aréthuſe. Le Vicomte de Beaumont reçut avec les témoignages de la ſatisfaction de Sa Majeſté, l'aſſurance de commander inceſſament un vaiſſeau de ligne.

1778.

M. le Vicomte de Beaumont eſt fait Capitaine de vaiſſeau.

On ſe rappelle de quelle maniere flatteuſe notre auguſte Monarque avoit annoncé la même grace au défenſeur de la Belle-Poule. Ce brave Commandant faiſoit une partie de Piquet chez le Comte de Maurepas; le Roi entra & ne voulut point qu'on ſe dérangeât. Alors quelqu'un des aſſiſtans ayant dit que M. de la Clocheterie avoit beau

De quelle maniere flatteuſe le Roi avoit accordé la même grace à M. de la Clocheterie.

1778. jeu, Sa Majesté prit la parole, & ajouta : *M. de la Clocheterie a beau jeu par-tout.* Un moment après, le Roi s'adressant à cet Officier, lui dit : J'ai des reproches à vous faire, M. de la Clocheterie, je ne vous croyois pas si inconstant ! —— Comment, Sire, ai-je pu mériter ! —— Oui, oui, je sais que vous êtes infidèle à la *Belle-Poule.* —— Moi, Sire.... —— Ne cherchez pas à vous défendre, il est sûr que vous la quittez pour un vaisseau de soixante-quatre canons. A ces mots, M. de la Clocheterie se jette aux pieds du Roi, qui le releve avec bonté.

Accueil fait aux Commandans de la flotte de Brest.

D'autres Officiers ou Commandans de la flotte de Brest, étoient venus jouir un moment à Paris, des témoignages de la satisfaction publique. L'accueil gracieux que leur fit Sa Majesté, interprétoit à la fois, & d'une maniere bien flatteuse pour le Comte d'Orvilliers, les sentimens du Monarque & ceux de la Nation. L'exposé précis & satisfaisant des opérations dans le Combat d'Ouessant, mérita à ce Général les applaudissemens de

toute la Cour ; il reprit le chemin de Breſt comblé des bontés de Leurs Majeſtés. Les autres Commandans ſe diſposèrent à le ſuivre, & de tous ſes Chefs, l'Armée navale n'eût à regretter dans cette circonſtance, que M. le Duc de Chartres, en faveur duquel Sa Majeſté venoit de créer la place de Colonel-Général des Huſſards, place incompatible avec le ſervice de la Marine, dont elle fut la récompenſe. 1778. M. le Duc de Chartres quitte le ſervice de la Marine.

Toute la France attendoit alors l'iſſue du Conſeil de Guerre ordonné ſur la demande de MM. de Rochechouart & de Trémigon, commandans des vaiſſeaux ſéparés, qui ne s'étoient point trouvés à l'affaire du 27 Juillet. La tenue de ce Conſeil n'avoit point ſouffert de retard, par l'abſence du Comte d'Orvilliers, qui devoit y préſider, M. de la Prévalaye remplit cette fonction à la place du Général ; & d'après l'inſtruction faite par M. Hector, Major de la Marine & du Port de Breſt, il parut démontré que M. de Rochechouart n'avoit pu voir les ſignaux de revire- MM. de Rochechouart & de Trémigon diſculpés dans un Conſeil de Guerre. 3 Novembre.

1778. ment de bord, & qu'il n'étoit nullement coupable d'avoir perdu l'Armée pendant la nuit. M. de Trémigon fut averti de se tenir désormais à une distance moins considérable du vaisseau qui le précéderoit dans une ligne, & de se mettre ainsi plus à portée de voir les signaux ; cette attention de sa part eût prévenu l'erreur où M. de Rochechouart étoit tombé.

Capitaine [B]reton cas[sé p]our s'être [eni]vré.

Tandis que les deux Officiers françois éprouvoient l'indulgence d'un Gouvernement juste & modéré, le Parlement d'Angleterre confirmoit la Sentence rigoureuse d'un Conseil de Guerre tenu sur mer, qui avoit cassé le Capitaine Bréreton, Commandant le *Duke*, vaisseau de quatre-vingt-dix canons. Cet Officier accusé de s'être enivré la nuit qui précéda le Combat d'Ouessant, s'étoit comporté dans l'action avec autant d'intelligence que de bravoure ; il n'en fut pas moins condamné, & l'Amiral Keppel à qui il fit demander la permission de servir sur la flotte en qualité de Volontaire, crut devoir au bon ordre & au maintien

de la discipline, de lui refuser cette grace ; peut-être aussi que dans la circonstance présente, il s'imposa cette loi de rigueur par ménagemens pour Sir Robert Harland, Président du Conseil de Guerre, & pour les treize Capitaines qui avoient prononcé la Sentence. 1778.

Commencement du Procès de Keppel & de Pallifer.

Quoi qu'il en soit, l'Amiral parut un moment avoir besoin lui-même qu'on se relâchât à son égard de la sévérité, dont on avoit usé si durement envers le Capitaine Bréreton. Il s'étoit glissé dans un Papier-Nouvelle, un paragraphe injurieux à Sir Hugh Pallifer, Commandant en second sur la flotte de Keppel. Ce paragraphe portoit, que le Vice-Amiral, par sa désobéissance aux signaux du Commandant en chef, avoit empêché de renouveller le combat à la journée d'Oueſſant. Sir Hugh vivement piqué d'un tel reproche, publia dans un autre Papier une Lettre qu'il signa, & où il se disculpoit en recriminant : il accusoit l'Amiral d'avoir manqué, par sa négligence, l'occasion de battre la flotte françoise. Keppel indigné de voir

1778. le nom de Pallifer fon ancien ami, au bas d'une Lettre qui portoit à fon honneur une cruelle atteinte, confirma hautement, dans la Chambre des Communes, la défobéiffance du Vice-Amiral de l'Efcadre bleue. Cette déclaration pouffa Sir Hugh Pallifer à dénoncer juridiquement le Commandant en chef; & fur le vu de la plainte, l'Amirauté ordonna une enquête & la tenue d'un Confeil de Guerre, malgré les réclamations de plufieurs Membres; en conféquence, on plaça des gardes à la porte de l'Amiral.* L'ufage & même la loi exigeoient que le Confeil fe tînt à bord d'un vaiffeau, & déjà le

Le 15 Décembre. *Victory* étoit défigné, lorfque l'Amiral Pigot repréfenta à la Chambre, que la fanté dès longtems affoiblie de l'Amiral Keppel, demandoit que fur ce point, on dérogeât en fa faveur, à l'ufage ordinaire. Cet acte d'indulgence fut accordé après quelques débats, où Lord Shelburne improuva publiquement la conduite de l'Amirauté, & particulièrement celle du premier Lord qu'il tâcha d'effrayer, en lui met-

tant ſous les yeux les conſéquences de cette étrange affaire, dont il le déclara reſponſable. Il le prévint que ſa conduite étoit ſurveillée de près & toutes ſes démarches obſervées, depuis qu'on avoit connoiſſance des noires manœuvres de l'accuſation intentée contre l'Amiral. Il prit de-là occaſion d'imputer au Miniſtre le deſſein formé d'amuſer & de diſtraire la Nation par le ſpectacle de ces Conſeils de Guerre. « Le » noble Lord, ajouta-t-il, nous » annonce d'autres accuſations : » nous allons voir la réputation de » l'élite de nos Officiers attaquée » ſucceſſivement. Quelle ſera la » premiere victime de la vengeance » miniſtérielle ? Sera-ce le brave » Lord Howe ? Cé grand Amiral » ſera-t-il accuſé d'avoir ſauvé l'Armée en paroiſſant devant Rhode-» Iſland ? Donnera-t-on le pas à » l'Amiral Barrington, parce qu'il » a paſſé ſes ordres en ſauvant » *Antigues* & les Indes occidenta» les ? L'unique vue du Miniſtere » eſt de diſtraire l'attention du Pu» blic, tandis que la France profi» tera de nos diviſions, tandis que

1778.

Obſervations de Lord Shelburne.

1778. » nous recevrons des affronts dans » toutes les parties du Globe. C'eſt » ainſi qu'on prétend dérober aux » yeux la puſillanimité, l'irréſolu- » tion, l'inſtabilité du ſyſtême de » nos Miniſtres. Qu'ils ſe tiennent » ſur leurs gardes ; très-certaine- » ment l'affaire du 27 Juillet de- » mande une enquête, mais cette » enquête doit être générale ».

Déclamations violentes de Wilkes.

Quelque violente que fut cette obſervation de Lord Shelburne, les déclamations incendiaires de M. Wilkes le furent encore davantage. Il avoit ôſé dire en préſence de tous les Membres des Communes, que le diſcours de Sa Majeſté Britannique à la rentrée du Parlement, offroit à peine deux ou trois phraſes dignes de l'approbation de la Chambre ; & quant aux Miniſtres dont la conduite demandoit l'enquête la plus ſtricte, il ne craignit pas de prononcer, comme on l'a dit ailleurs, que leurs têtes ſeroient un foible dédommagement des affreux déſaſtres où ils précipitoient l'Angleterre.

Diſcours incendiaire de Lord Gordon.

Lord Gordon pouſſa l'irrévérence encore plus loin, en s'oppoſant

à la motion du Duc de Chandos, qui demandoit à la Chambre de présenter au Roi une humble Adresse de remerciemens, relative au gracieux Discours de Sa Majesté. 1778.

« Les amis de la liberté, s'écria-» t-il, ne doivent point de com-» pliment à ce même Roi, sous le » gouvernement duquel la Cour » de la Grande-Bretagne a été » rendue méprisable aux yeux de » la France..... La détresse du » Peuple au-dedans, ses possessions » négligées au-dehors ne permet-» tent à ses représentans ni de » complimenter Sa Majesté, ni » d'approuver sa conduite. Ce » seroit donner à l'Univers un » exemple trop avilissant de la » *servilité* des Communes. Cette » Chambre félicitera-t-elle George » III sur son combat naval, sur » ses combats de terre, sur la troi-» sième année de l'indépendance de » l'Amérique ? Le remerciera-t-elle » des honneurs & des émolumens » accumulés sur ses favoris, & par-» ticulièrement sur le noble Lord » au cordon bleu, (Lord North) » qui préside au démembrement de

1778. » l'Empire ? Se réjouira-t-elle en » apprenant que les gracieuses intentions de Sa Majesté sont de » continuer la guerre d'Amérique? » Ses Membres déclareront-ils » qu'ils consentent d'imposer un » surcroît de taxes sur le Peuple qui les constitue ? Enfin, » répondront-ils que ce même Peuple payera les nouveaux impôts, » sans qu'il s'éleve une révolte dans » nos propres foyers ? Toutes les » calamités se sont assemblées sur » les trois Royaumes depuis l'avénement du Roi actuel, & tout » nous dit que ce n'est pas le » moment d'applaudir à la sagesse » de son gouvernement, & d'accorder de l'appui à ceux qui le conseillent. On a beaucoup parlé des » Conseillers de Sa Majesté.... J'ai » de leurs talens publics une aussi » mauvaise opinion qu'aucun Membre de cette Chambre ; mais ce » sont des hommes selon le cœur » du Roi ; c'est conformément à ses » desirs qu'ils ont fait la guerre à » nos Colonies ; & l'Amérique est » à-peu-près perdue pour la Grande-Bretagne ; leur malheureuse

» conduite

» conduite les a rendus méprisa-
» bles aux yeux de leur Conci- 1778.
» toyens.... Et je ne vois pas de
» changement à espérer ; car Sa
» Majesté ne paroît point disposée à
» se montrer ingrate envers ses fi-
» dèles serviteurs ; & je n'entends
» pas dire que le Peuple songe à
» se choisir un Congrès, ni à pro-
» clamer un Protecteur ».

Réflexions à ce sujet.

Si quelque chose pouvoit justifier la violence de ces diatribes Parlementaires, c'étoit l'obstination des Ministres à poursuivre la guerre d'Amérique. Une chaîne de disgraces soutenues pendant quatre années consécutives, auroit dû les convaincre de leur impuissance à réduire les Colonies ; mais ils persistoient dans ce projet chimérique, contre le vœu de la plus saine partie de la Nation, & s'il falloit en croire l'opinion générale, contre leurs propres lumières, & dans l'unique vue de se rendre nécessaires. Cette opiniâtre persévérance, & les motifs qu'on leur supposoit, aigrissoient les esprits dans les deux Chambres du Parlement ; & sans respect pour la Majesté Royale,

des e... un
cute un
pouvoient
veroit l'excuſe
profusion de la G
dans le déſeſpoir de
Citoyens.
Les moins éclair
diſſimuler que
redoutables, l'E
lande, alloient
de l'Amérique
mens de la F
dans la Cam
perſpective
tions &
dans nos
mieux c
préſage
chen
ment
noir
dem
narr
Ind
ava

le, & le neveu de M. de Bouil-
qui, ayant apporté en France la 1778.
velle de cette prise, se rem-
quoit pour l'Amérique, avec le
ret de Colonel. Cette Escadre
oit se fortifier dans nos Colo-
, & tenter une expédition im-
tante, dont l'objet ignoré des
ulateurs, étoit, comme les
es projets du Ministère, un
et entre le Commandant & le
inet de Versailles. M. de la
iche-Tréville avoit quitté la
de Brest, avec une division
six vaisseaux de ligne, & de
ieurs autres bâtimens armés.
rès une croisière longue & pé-
e dans le Nord de l'Angleterre,
les flots, les vents & la foudre
bloient s'être ligués contre M.
la Motte-Piquet, cet excellent
icier venoit enfin de rentrer
s le Port, accompagné ou suivi
onze bâtimens partis de New-
rk ou d'Hallifax, & dont on
luoit la prise à douze cens pri-
niers. Quoique la saison fut très-
avorable aux croisières des gros
seaux, il pressoit la réparation
'approvisionnement de son Es-

1778. leurs Orateurs s'emportoient souvent dans leurs déclamations contre les Miniſtres, juſqu'à l'oubli des égards dus au Monarque. Encore une fois, ſi de pareils excès pouvoient ſe tolérer, on en trouveroit l'excuſe dans la malheureuſe poſition de la Grande-Bretagne & dans le déſeſpoir de ſes meilleurs Citoyens.

MM. de Guichen & de Graſſe ſont au moment d'appareiller.

Les moins éclairés ne pouvoient ſe diſſimuler que deux Puiſſances redoutables, l'Eſpagne & la Hollande, alloient embraſſer la cauſe de l'Amérique, & les ſeuls armemens de la France, leur offroient dans la Campagne prochaine, une perſpective effrayante d'humiliations & de déſaſtres. On faiſoit dans nos Ports les diſpoſitions les mieux combinées pour réaliſer ces préſages. Déjà MM. de Guichen & de Graſſe étoient au moment d'appareiller. Ce dernier venoit de reprendre le Commandement du *Robuſte*, & de trois autres vaiſſeaux armés pour les Indes occidentales. Il emmenoit avec lui deux Bataillons deſtinés à remplacer la Garniſon de la Domi-

nique, & le neveu de M. de Bouillé, qui, ayant apporté en France la nouvelle de cette prise, se rembarquoit pour l'Amérique, avec le brevet de Colonel. Cette Escadre devoit se fortifier dans nos Colonies, & tenter une expédition importante ; dont l'objet ignoré des spéculateurs, étoit, comme les autres projets du Ministère, un secret entre le Commandant & le Cabinet de Versailles. M. de la Touche-Tréville avoit quitté la rade de Brest, avec une division de six vaisseaux de ligne, & de plusieurs autres bâtimens armés. Après une croisière longue & pénible dans le Nord de l'Angleterre, où les flots, les vents & la foudre sembloient s'être ligués contre M. de la Motte-Piquet, cet excellent Officier venoit enfin de rentrer dans le Port, accompagné ou suivi de onze bâtimens partis de New-York ou d'Hallifax, & dont on évaluoit la prise à douze cens prisonniers. Quoique la saison fut très-défavorable aux croisières des gros vaisseaux, il pressoit la réparation & l'approvisionnement de son Es- 1778.

cadre, & hâtoit le moment de braver de nouveaux périls, de voler à de nouveaux triomphes. On armoit dans le Port de Toulon onze vaiſſeaux de ligne, deſtinés à faire face à l'Amiral Rodney qui, diſoit-on, étoit chargé de ſoutenir, contre le Chevalier de Fabry, l'honneur du Pavillon anglois dans la Méditerranée.

1778.

Le Prince de Naſſau leve une Légion de douze cens hommes.

Quoique les Troupes de la Marine, bien aguerries & bien diſciplinées, fuſſent portées à un nombre ſuffiſant, pour effectuer les vaſtes projets de la Campagne de 1779, Sa Majeſté venoit de permettre au Prince de Naſſau de lever en ſon nom, une légion de douze cens hommes, deſtinés à monter ſix bâtimens armés en courſe. Tous les grands du Royaume brûloient du même zèle que ce Prince, & il n'y avoit pas un Gentilhomme françois qui n'ambitionnât le ſort de nos illuſtres Marins. Ceux que le devoir enchaînoit dans une carrière non moins glorieuſe, mais où le moment préſent n'offroit pas les mêmes occaſions de ſignaler leur valeur, regardoient comme

Toute la Nobleſſe de France ambitionne le ſort de nos illuſtres Marins.

une fatalité malheureuse, la nécessité qui les affranchissoit des périls de la guerre actuelle. Tous les ordres de l'Etat s'empressoient de concourir, à leur manière, au succès de la Campagne prochaine, & l'émulation de plusieurs Corps se signala par des actes d'une générosité patriotique, dont les Etats d'Artois donnèrent le premier exemple. Cette Province fit construire & armer en course une frégate de trente-six canons, qui, par son échantillon & par leur calibre, étoit de force à soutenir l'attaque d'un vaisseau de ligne du troisième rang. On choisit pour la commander un Capitaine Artésien, dont le privilége fut d'entrer aux Etats de la Province, & d'y prendre séance comme l'un de ses représentans, pourvu toutefois, qu'il justifiât le choix qu'on avoit fait de lui, par quelqu'action glorieuse.

1778.

Les Etats d'Artois arment à leurs frais une frégate de trente-six canons.

Les nouveaux efforts de l'Angleterre déjà à moitié épuisée & constamment désunie, opposés aux ressources de la France, au courage, à l'unanimité, au patriotisme de ses habitans, pouvoient bien

1778. prolonger la guerre, mais ne devoient manifester la persévérance, ou pour mieux dire, l'opiniâtreté des Anglois, qu'aux dépens de leur existence politique. La suite des événemens fera voir qu'indépendamment des autres Puissances, le concours des François dans cette guerre, suffisoit pour décider en faveur de l'Amérique, la fameuse querelle qui vient enfin de se terminer par l'affranchissement irrévocable des Colonies angloises.

Fin du Tome premier.

ERRATA du Tome premier.

PAGE 93. *ligne* 1. ſera le réſultat, *liſez* : ſera le complément.

Pag. 318. *lig.* 11. devoit ſe promettre, *liſ.* elle devoit ſe promettre.

Pag. 440. *lig.* 11. & des autres iſles ſous le vent, *liſ.* & des autres Antilles.

Pag. 442. *lig.* 10. entre, *liſ.* contre.

Pag. 446. *lig.* 27. des iſles, *liſ.* des Indes.

Pag. 502. *lig.* 6. Perſans, *liſ.* Perſes.

